



Lune noire

Kenyon, Sherrilyn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



rouge

LE CERCLE DES IMMORTELS

SHERRILYN KENYON DARK-HUNTERS-10

Lune noire

CRÉPUSCULE

SHERRILYN

KENYON

LE CERCLE DES IMMORTELS - 10

Lune noire

ROMAN

Traduit de l'américain par Dany Osborne

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Le cercle des immortels : LES CHASSEURS DE LA NUIT

1 - L'HOMME MAUDIT N° 7687 (Août 2010) 2 - LES DÉMONS DE KYRIAN

N° 7821 (Août 2010)

3 - LA FILLE DU SHAMAN

N° 7893 (Septembre 2010)

4 - LE LOUP BLANC N° 7979 (Septembre 2010) 5 - LA DESCENDANTE D'APOLLON

N° 8154 (Novembre 2010)

6 - JEUX NOCTURNES N° 8394 (Novembre 2010)

7 - PRÉDATRICE DE LA NUIT

N° 8457 (Décembre 2010)

8 - PÉCHÉS NOCTURNES

N° 8503 (Décembre 2010)

9 - L'HOMME-TIGRE

N° 8534 (Janvier 2011)

LES CHASSEURS DE RÊVES

- LES CHASSEURS DE RÊVES

Pour la personne qui compte le plus dans la vie de tout écrivain: vous, lecteur. Merci d'embarquer avec moi pour le voyage dans l'univers des Chasseurs de la Nuit.

Remerciements

À toute l'équipe de SMP qui travaille si dur sur mes livres. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, et n'ai pas envie de le découvrir.

A Monique, qui mérite une récompense pour son extraordinaire sens du devoir qui dépasse l'entendement. Merci.

À Merrilee, qui n'avait pas mesuré l'ampleur de ce dans quoi elle se lançait.

Par-dessus tout, merci aux lecteurs et aux fans qui viennent visiter le site Dark-Hunter.com et les autres sites liés. Vous êtes ma joie. Merci à mon équipe féminine de RBL, qui me distrait et m'inspire sans faillir.

Merci aussi à mes amis qui savent m'insuffler énergie et encouragements quand j'en ai le plus besoin : Janet, Brynna, Lo, Carl, Loretta et Christine.

Toute ma gratitude, enfin, à ma famille, ce qui inclut mon frère Steve, qui voulait que son nom soit cité. Je vous aime tous. Merci de faire de ma vie ce qu'elle est et d'entreprendre ce voyage avec moi.

Lui, le corbeau, est l'oiseau de la guerre, qui exulte dans la tuerie et le carnage.

Beowulf

Prologue

Pays de Galles, 1673

L'air vibrait d'électricité psychique. Un phénomène que seuls quelques membres appartenant à l'espèce non humaine ou des humains aux sens très développés pouvaient ressentir.

Ravyn Kontis était un non-humain. Il était né dans le monde des prédateurs nocturnes qui commandaient aux sortilèges cachés de la terre et à ses magies les plus noires. Et il était mort en guerrier, l'un des plus redoutables que ce monde-là eût jamais connu.

De la main de son propre frère.

Maintenant, Ravyn arpentait la terre dans la peau d'une créature différente, une créature dépourvue d'âme, féroce et encore plus redoutable qu'autrefois. En lui, il n'y avait plus de cœur, plus de pitié. Seulement une souffrance si profonde qu'elle avait réduit à néant le peu d'humanité qui lui restait, ne laissant que la bête sauvage dont il savait que, plus jamais, elle ne connaîtrait la défaite.

Il rejeta la tête en arrière et poussa le long cri de cette bête sauvage tapie au fond de lui. L'odeur de la mort le cernait ; le sang de ses ennemis collait à sa chair, coulait de ses cheveux, ruisselait du bout de ses doigts jusqu'à ses pieds, sur la terre ravagée par la bataille.

Mais cela ne suffisait pas à apaiser la rage qui grondait en lui.

La vengeance était un plat qui se mangeait froid...

Il avait stupidement imaginé que l'assouvir allégerait un peu le chagrin qui le ravageait. Cela n'avait pas été le cas. Le remède s'était avéré pire que le mal, plus douloureux que la trahison qui avait causé sa mort.

Il fit la grimace lorsque le beau visage d'Isabeau lui apparut en esprit.

Même si elle était totalement humaine, elle lui avait été donnée comme compagne. Pensant qu'elle l'aimait, il lui avait fait confiance et lui avait donc révélé les secrets du monde auquel il appartenait.

Et, en échange de cette confiance, qu'avait-il reçu? Isabeau avait tout rapporté à ses frères humains, lesquels avaient ensuite attaqué les

femmes et les enfants du village de Ravyn, pendant que ce dernier et ses guerriers patrouillaient à l'extérieur.

Tous avaient été tués.

Absolument tous.

À leur retour, les compagnons de Ravyn avaient trouvé dans les ruines de leur village les corps dépecés de leurs femmes et de leurs enfants.

Ils s'étaient retournés contre lui, ce qu'il ne pouvait leur reprocher.

Pour la première fois de son existence, il ne s'était pas défendu. Du moins pas avant d'exhaler son dernier souffle. Alors qu'un peu d'air subsistait encore dans sa poitrine, sa rage s'était ranimée, prenant des proportions démesurées, nourrissant le monstre qui d'ordinaire sommeillait en lui, la part ténébreuse de son état de non-humain. Mais son âme d'humain criait vengeance. L'écho du hurlement de détresse de l'homme et de la bête avait retenti dans le temple d'Artemis, sur le mont Olympe, si puissant, si exigeant que la déesse elle-même l'avait entendu. Et là, dans la pâle lueur de la lune, il avait accepté l'offre d'Artemis, troqué son âme contre la seule chance de se venger d'Isabeau et des siens.

Ils étaient tous morts, désormais. Sans exception. De sa main. Aussi morts que lui.

C'était terminé.

Il eut un rire amer et serra ses poings ensanglantés.

Non, rien n'était terminé. Au contraire. Cela ne faisait que commencer.

Seattle, 2006

Un garçon mangé par des chauves-souris tueuses.

Susan Michaels grommela en voyant le titre de sa dernière histoire.

Elle aurait dû éviter de lire le reste de l'article, mais, cet après-midi, quelque chose la poussait à se flageller. Plus jamais elle ne tirerait fierté de ses écrits...

Élevées dans un laboratoire d'Amérique du Sud, ces chauves-souris top secret sont la nouvelle génération d'assassins militaires. Elles sont génétiquement programmées pour aller droit sur l'ennemi et le mordre au

cou, lui inoculant un poison concentré totalement indétectable qui le tue dans l'heure.

Elles se sont échappées du laboratoire et ont pris la direction du nord, droit sur le centre des États- Unis. Soyez sur vos gardes. Elles pourraient se trouver à proximité de chez vous dans le courant de ce mois.

Seigneur! C'était pire que ce qu'elle avait cru.

Tremblante de colère, elle quitta son bureau et gagna celui de Léo Kirby. Comme d'habitude, il était en train de lire quelque blog ridicule sur Internet en prenant des notes.

Léo était un homme mince de petite taille, aux cheveux noirs attachés en queue de cheval. Il arborait un bouc, avait des yeux bleus toujours sérieux et un étrange tatouage représentant une toile d'araignée sur la main gauche. Il portait un tee-shirt noir XXL et un jean. Un gobelet géant de café de chez *Starbuck* était constamment posé à côté de son coude quand il travaillait. Âgé d'une petite trentaine d'années, il aurait été mignon s'il n'avait pas été aussi casse-pieds.

— Des chauves-souris tueuses ? demanda Susan.

Il leva les yeux de son carnet et haussa les épaules.

— Tu as dit que nous allions avoir une invasion de chauves-souris.

J'ai seulement demandé à Joanie de rendre l'histoire plus vendable.

— Quoi ? Tu as demandé à Joanie de réécrire l'article ? La Joanie qui glisse des feuilles d'aluminium dans son soutien-gorge pour que les gens qui ont une vision laser ne puissent pas voir ses seins ? Cette Joanie-là ?

Léo ne cilla même pas.

— Oui. Elle est mon meilleur écrivain.

Blessée, Susan remarqua :

— Je pensais que ton meilleur écrivain, c'était moi.

Il soupira et fit pivoter son siège pour se retrouver face à elle.

— Tu le serais si tu avais une once d'imagination.

Il leva les mains en un geste emphatique, comme pour bien souligner ses paroles, et ajouta :

— Allons, Sue, lâche la bride à l'enfant qui est en toi. Libère l'irrationnel qui est en chacun de nous. Pense à Ibsen.

Il posa ses mains sur le bureau et poussa de nouveau un soupir désolé.

— Mais non. Tu ne le feras jamais, hein ? Je t'envoie enquêter sur le garçon chauve-souris qui vit dans le clocher de l'église, et tu reviens avec une histoire de chauves-souris qui ont envahi la charpente. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Susan croisa les bras sur sa poitrine et lui décocha un regard mauvais.

— C'est la réalité, Léo. La réalité ! Tu devrais arrêter un moment de délirer pour y réfléchir.

Il grogna, avant de tourner les pages de son carnet jusqu'à ce qu'il tombe sur un feuillet vierge.

— On s'en fout, de la réalité, Sue. Ça ne nourrit pas son homme. Ça ne paie pas les traites de ma Porsche ni mes impôts. Mais ce que tu appelles des délires le fait, et j'aime que ce soit comme ça.

— Tu n'es qu'un sale... un sale crapaud.

Une idée sembla traverser l'esprit de Léo. Il attrapa son carnet et gribouilla quelques lignes.

— « Une employée embrasse son patron, un crapaud, qui se transforme en prince immortel de l'Antiquité. » Non, mieux, en dieu. Un dieu de l'Antiquité. Oui, c'est ça, un dieu de l'Antiquité. Grec. Qu'on a frappé d'un sort qui le condamne à être l'esclave sexuel des femmes. Ah, ça, j'aime ! Tu imagines un peu ? Des femmes dans tout le pays vont se mettre à embrasser leur patron pour vérifier la théorie ! On essaie pour voir si ça marche, Sue ?

— Bon sang, non ! s'exclama la jeune femme, dégoûtée. Et ce n'était pas une suggestion déguisée, Léo. Crois-moi, même après mille baisers, tu resterais un crapaud !

La réflexion laissa Léo de glace : Susan et lui se houspillaient depuis leur rencontre, à l'université.

— Je pense vraiment qu'il faudrait essayer.

— Tu sais quoi, Léo ? Je pourrais t'accuser de harcèlement sexuel.

Mais cela impliquerait que tu aies déjà eu des relations sexuelles, et je persiste à dire que tu es le parfait exemple de ce qui arrive aux gens qui sont frustrés sexuellement.

Léo lui décocha un regard glacial, avant de se remettre à écrire.

— « Un patron sexuellement frustré devient fou furieux et étripé une femme qui l'excitait. »

Susan poussa un grondement sourd. Si elle n'avait pas si bien connu Léo, elle aurait pu croire qu'il la menaçait, mais il aurait fallu pour ce la qu'il joigne le geste à la parole. Or, Léo déléguait en permanence. Ses maximes favorites étaient : « Pourquoi faire ce dont autrui peut se charger?

» et : « On n'est jamais mieux servi que par les autres. »

— Arrête de tout tourner en gros titres débiles !

Elle enchaîna avant qu'il ait le temps de répondre :

— Je sais, je sais. Les gros titres débiles paient ta Porsche.

— Exactement !

Écœurée, elle frotta son œil droit, qui l'élançait soudain.

— Écoute, Sue, dit Léo d'un ton radouci, je sais à quel point ces deux dernières années ont été dures pour toi, OK? Mais tu n'es plus journaliste d'investigation.

Le cœur de la jeune femme se serra. Les mots que Léo venait de prononcer, elle n'avait pas vraiment besoin de les entendre : ils la hantaient en permanence. Deux ans et demi plus tôt, elle était l'une des journalistes d'investigation les plus en vue du pays. Son précédent patron l'avait baptisée « Sue Fin Limier » parce qu'elle était capable de renifler une bonne histoire à des kilomètres et de courir ensuite ventre à terre pour la rapporter à la maison.

Mais il avait suffi d'un moment de totale stupidité pour que son univers s'effondre. Trop avide de gibier, elle avait foncé tête la première dans un coup foireux qui avait ruiné sa réputation. Et avait

failli lui coûter la vie.

Elle tâta la cicatrice sur son poignet et s'efforça de chasser de son esprit cette funeste nuit de novembre, la seule fois de son existence où elle s'était montrée faible. Jamais plus elle ne laisserait quiconque la mettre dans un tel état d'impuissance. Sa vie lui appartenait, et elle entendait bien la mener à sa guise.

Si Léo - qu'elle avait connu à l'université quand ils s'occupaient tous les deux du journal du campus - ne lui avait pas tendu la main, elle n'aurait plus jamais travaillé comme journaliste. Non **que** travailler pour le *Daily Inquisitor* pût être considéré comme du vrai journalisme. Mais au moins cela lui permettait-il de rembourser, ne fût-ce que partiellement, ses monumentales dettes et ses frais d'avocat. En cela, elle était redevable au petit crapaud.

Léo détacha un feuillet de son bloc et le lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une adresse web, Sue. Le site d'une étudiante qui se fait appeler l'Ange de la Nuit et prétend qu'elle travaille pour un non-mort.

Susan regarda fixement son patron. Décidément, sa vie était vraiment tombée en quenouille.

— Un vampire ?

— Pas exactement. Elle dit qu'il est un guerrier immortel qui change de forme et qui lui casse les pieds. Je veux que tu vérifies tout ça et que tu voies ce qu'elle a d'autre à raconter. Ensuite, on fait le point.

Non, ce n'était pas possible ! Cela ne pouvait pas lui arriver, pas à elle

! Déjà, elle entendait ricaner sa petite voix intérieure.

— Un type qui change de forme, hein ? Ça se produit avant que ton Ange de la Nuit ait sniffé la moquette ou après ?

Léo signifia son irritation par un petit reniflement.

— Pourquoi n'essaies-tu pas au moins d'entrer dans l'esprit du sujet ?

Tu sais, ce n'est pas mal du tout. C'est même hautement distrayant. Vis un peu, Sue. Fonce. Amuse-toi.

Qu'elle s'amuse ? Qu'elle fasse le guignol après avoir travaillé pour le

Washington Post ? Difficile, alors que tout ce qu'elle voulait, c'était retrouver sa réputation.

Mais l'époque *Washington Post* était révolue. Plus jamais elle ne serait une vraie journaliste. Le mauvais sort avait tout fichu en l'air.

Enfin, peut-être pas. Elle s'était sabotée toute seule, et elle le savait. La gorge nouée, elle regagna son bureau, l'adresse du site web à la main, tout en se répétant que c'était stupide, qu'elle n'avait aucune envie d'aller sur ce site.

Mais elle ne put résister à la curiosité. La page s'ouvrit, noire, ornementée d'enluminures gothiques. Le site s'appelait Journaldesmorts.

com. Et l'en-tête était un vrai bonheur.

Rêveries de l'esprit ténébreux et tordu d'une étudiante crétine.

La fille, Ange de la Nuit, était certainement telle qu'elle se qualifiait.

L'introduction de son journal de bord reflétait la hargne caractéristique d'une jeune fille en proie à des hallucinations et qui avait un sérieux besoin d'une thérapie approfondie dans une cellule capitonnée.

3 juin 2006, 6 h 45

S'il vous plaît, aidez-moi, sortez-moi de ce cauchemar! J'insiste sur le

«s'il vous plaît». J'étais là, à essayer d'étudier en vue de mon examen de demain. Remarquez bien que j'écris «essayer». Donc, j'étais plongée dans l'histoire des maths à Babylone - enfin, plongée, j'exagère - quand, tout à coup, mon portable a sonné. J'ai fait un bond jusqu'au plafond parce que la maison était aussi silencieuse qu'une tombe. Croyez-moi, j'ai visité suffisamment de tombes et de cryptes pour savoir que la comparaison est exacte.

Au début, j'ai pensé que c'était encore mon père qui me harcelait. Puis j'ai regardé le numéro d'appel et, non, ce n'était pas mon père. Ceux qui ont déjà lu mon journal sont au courant, pour mon patron. Qui d'autre oserait m'appeler à cette heure indue en s'imaginant que je n'ai pas de vie privée et que je suis condamnée à le servir et l'honorer? Suivez mon conseil: ne travaillez jamais pour un immortel! Ces gens-là n'ont aucun respect pour

nous, pauvres créatures à la fin annoncée.

5h30, donc. Et il appelle pour me dire qu'il vient juste de tuer un tas de non-morts. Enfin, des vampires. Mais je déteste employer ce mot.

Vampires. Parce que ça excite une foule de jobards qui veulent savoir comment eux aussi pourraient devenir des vampires, et où rencontrer celui que je connais, lequel les tuerait aussi sec et... Je reprends le fil de mon récit, parce que l'aube se lève et qu'il va falloir que j'aille le récupérer. Il ne peut pas rentrer chez lui la journée, car le soleil le carboniserait. Ça ne m'enchantait pas d'aller le chercher, loin de là, parce que mon type, s'il se faisait carboniser, moi, l'Ange de la Nuit, je serais peinarde.

Il faut que je vous explique: s'il n'était qu'un simple Garou, je ne serais pas obligée d'aller le chercher. Il pourrait rentrer chez lui sans aide. Il lui suffirait de se téléporter dans sa maison. Mais quand il a fait ce marché pour devenir immortel, on l'a privé de cette capacité, ainsi que celle de voyager dans le temps et d'évoluer en pleine journée comme un humain. Et pourquoi ? Pour faire de ma vie un cauchemar de servitude, voilà pourquoi ! Du moins est-ce l'une des raisons.

En plus, je dois lui apporter des vêtements parce qu'il va se trouver sous l'apparence d'un chat à

Pike's Market, son seul moyen de rester dehors dans la journée sans frir. Alors, quand il reprendra forme humaine, il sera tout nu et aura besoin de fringues. Pour ceux qui ont l'esprit tordu, je précise qu'à poil, c'est un dieu, mais vu que je le connais depuis toujours, pour moi, il est comme un frère.

Bon, d'accord, tout ça me gonfle, mais il me paie, et, si je lui faisais faux bond, il me créerait toutes sortes d'ennuis dont vous n'avez certainement pas envie que je vous parle maintenant. Et après que j'aurai bougé mes fesses pour aller sauver les siennes, qu'est-ce que je vais trouver?

Vous avez deviné. Rien que quelques SDF, qui penseront que je suis siphonnée de chercher mon chat en tenant des vêtements d'homme à la main... D'ailleurs, ces frusques ne serviront à rien, vu qu'il ne pourra reprendre forme humaine qu'une fois ramené à la maison par mes soins.

Le saligaud et ses sales tours. Qu'il ait de la gale plein la tête ! Ou, mieux, des puces. Évidemment, des tiques, ce serait plus chouette, mais je n'ai pas envie d'en attraper une et de choper la maladie de Lyme. Des puces, donc.

Plein, plein de puces.

En plus, je suis sûre que cette andouille de Catman se sera dégoté une bimbo qui l'aura embarqué pour la journée. Mais est-ce qu'il appellerait pour me prévenir? Oh que non. J'avale donc expresso sur expresso, en espérant arriver à rester éveillée pour mon examen, cet après-midi. Merci, patron, j'apprécie. Tu es le meilleur. Où est la fourrière quand on a besoin d'elle ? Si j'avais une hache, je te trancherais la tête. Ou autre chose.

Humeur: furax.

Chanson : Everything about you de Ugly Kid Joe.

Susan poussa un lourd soupir tout en se massant le front. Aucun doute, cette fille avait besoin d'un psy, et d'un bon. Mais qu'avait de mieux à faire Susan le Grand Reporter? Rien. Alors, autant aller enquêter sur le Catman de Pike's Market.

Les gros titres débiles, c'était son lot.

Si sa vie avait été un cheval, elle lui aurait collé une balle dans la tête.

Peu importait où et quand, tous les refuges pour animaux des États-Unis avaient la même odeur âcre de désinfectant mêlée à celle de la fourrure mouillée. Même dans les refuges chauffés, l'air était étrangement froid et vous pénétrait jusqu'aux os.

Aujourd'hui, rien de nouveau. Les cages pour les chats étaient alignées le long de deux murs, et les félins dormaient pendant que d'autres jouaient, mangeaient ou faisaient leur toilette.

Tous, excepté un.

Celui qui était tapi comme s'il se préparait à bondir pour tuer et surveillait tout autour de lui, animé par une intelligence aiguë de dangereux prédateur en dépit de sa petite taille. Celui-là n'était pas comme les autres.

Seul un imbécile ne s'en serait pas aperçu.

Au premier regard, il semblait être un chat du Bengale ordinaire. Mais au second, il sautait aux yeux qu'il n'avait pas les caractéristiques habituelles de cette race. En fait, il ressemblait à un léopard d'Arabie. Sauf qu'il pesait sept kilos au lieu de trente. Et puis, il y avait ses yeux. Ils étaient d'une étrange teinte noire. Une couleur anormale pour cet animal.

En l'observant de plus près, on se rendait compte que, alors que les autres chats portaient des colliers blancs, lui en avait un en argent, qui captait la lumière et renvoyait un scintillement surnaturel.

Ce n'était pas sa finesse, ni le fait qu'il n'eût pas de boucle qui rendait ce collier si spécial. Non. C'était la partie invisible, contre le cou, qui émettait des ondes que ni les hommes ni les animaux ne pouvaient capter, excepté les créatures qui étaient à la fois humaines et animales.

Une invention diabolique, œuvre de ceux qui voulaient contrôler les dons magiques d'autrui, et qui maintenait ce chat sous sa forme de félin.

Ce qui mettait ledit chat en rage.

Ravyn poussa un feulement sifflant quand un homme s'approcha de sa cage. S'il avait pu en sortir, il aurait arraché les bras de ce fumier et l'aurait battu avec ses membres dépecés. Mais il en était hélas bien incapable, n'ayant pas de bras lui-même.

Ce qui arrivait était entièrement de sa faute. Maudit soit-il, et sa libido aussi ! Si, à l'aube, il s'était contenté de passer devant la déesse sexy en minijupe sans s'arrêter, il se serait maintenant trouvé à la maison, bien content d'y être. Enfin, bien content, peut-être pas, dans la mesure où il aurait été obligé de supporter cette garce d'Erika. Mais, en tout cas, il aurait été dans son lit, et non pas enfermé dans cette foutue cage.

Une petite caresse ne pouvait pas faire de mal...

Il regarda les barreaux et souffla furieusement. Ouais, sûr qu'Acheron allait bien rigoler de tout ça.

Pourvu qu'il arrive à sortir de la cage... Le problème, c'était que, cette fois, il n'était pas du tout certain d'y parvenir. Tant qu'il portait le collier, ses pouvoirs de Chasseur de la Nuit comme de Garou étaient sérieusement amputés. En tant que Garou arcadien, son apparence naturelle était humaine. Être coincé dans une cage sous l'apparence d'un chat, en plein jour, était à la fois douloureux et extrêmement déstabilisant. Même avec le collier qui l'empêchait d'utiliser ses dons paranormaux, ses propres pouvoirs magiques finiraient par se retourner contre lui et le tueraient.

Une pensée terrifiante.

— Comment va-t-il ?

Ravyn plissa les yeux lorsqu'il les posa sur le vétérinaire grand et blond. C'était un Apollite. En règle générale, les Apollites restaient en dehors de la guerre qui faisait rage entre Démons et Chasseurs de la Nuit.

Toutefois, quand les Apollites se mettaient à voler des âmes humaines pour allonger leur durée de vie, se changeant alors en Démons, les Chasseurs de la Nuit s'occupaient d'eux. Ils avaient été créés dans ce but. Ils tuaient les Démons, afin que les âmes humaines volées par ceux-ci soient libérées avant leur destruction.

Manifestement, cet Apollite-là jouait avec le feu.

Son assistant humain, un trentenaire de petite taille, aux cheveux noirs et à la barbe en broussaille, répondit en restant prudemment à distance:

— Il est en rogne. À votre avis, il est arcadien ou katagaria ?

Le vétérinaire haussa les épaules avant de se pencher vers la cage.

— Je ne sais pas. Arcadien, j'espère.

— Pourquoi ?

Ravyn montra les crocs à l'Apollite, qui souriait.

— Parce que s'il l'est, la magie qui est contenue en lui pendant qu'il est sous sa forme de chat risque de lui faire exploser la tête. Il souffrira comme un damné avant de mourir.

L'assistant éclata de rire.

— Et il n'aura pas droit à neuf vies. Dommage pour lui, mais moi, ça me plaît. Docteur, que diriez-vous de le castrer pendant qu'il est dans cet état ?

— Ah, mais c'est une excellente idée !

Ravyn gronda quand le vétérinaire inscrivit quelque chose sur la planchette porte-papier accrochée à l'extérieur de la cage, puis lui envoya un message télépathique.

Tu me castres, salopard, et je danserai sur tes entrailles fumantes.

L'agressivité de la menace lui revint comme un boomerang, et le collier se serra jusqu'à l'étrangler à moitié. Cela lui fit sacrément mal, mais pas suffisamment pour qu'il se transforme.

Le vétérinaire eut un sourire mauvais avant de raccrocher la planchette porte-papier.

— Compte tenu de ta situation, je ne vois pas comment tu pourrais faire ça, hein, boule de poils ?

— J'attends avec impatience que Stryker et Paul arrivent pour l'achever, dit l'assistant.

Puis, riant aux éclats, les deux hommes s'éloignèrent, laissant Ravyn seul avec les autres animaux.

Il se jeta contre les barreaux de la cage, avec pour seul résultat de se faire terriblement mal. Qu'ils aillent tous au diable ! Comment s'étaient-ils débrouillés pour le piéger ? Et comment avaient-ils su où le trouver ?

Il était caché dans un coin sombre de Pike's Market, à attendre Erika, quand cette garce en jupe rouge était apparue. Un instant plus tard, il était dans ses bras, et elle refermait le collier autour de son cou sans lui laisser le temps de dire ouf. Or, quand le collier était en place, il perdait ses pouvoirs.

Tout en le maintenant fermement, la femme l'avait enveloppé dans son châle, emporté et remis à des humains qui lui avaient payé ses services cinquante dollars, avant de boucler Ravyn dans ce refuge.

Refuge où il resterait soit jusqu'à ce que sa tête explose à cause des inhibiteurs dans le collier, soit jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de s'échapper de sa cage sans faire appel à la magie.

Super. Tout s'annonçait pour le mieux. Son seul espoir résidait dans Erika, qui s'inquiéterait en ne le voyant pas au crépuscule et...

Minute. C'était d'Erika Thomas qu'il s'agissait, là ! La fille qui prétendait que rien ne l'obligeait à travailler pour lui. La fille qui se carapatait pour fuir son patron et ses obligations. Elle ne remarquerait pas son absence avant des jours ! Et, à l'instant où elle apprendrait qu'un Apollite fou avait fait un eunuque du mutant, elle organiserait un grand raout et inviterait ses amis à venir rigoler avec elle.

Bon sang ! Il était vraiment dans le pétrin.

Susan soupira tout en faisant tourner entre ses doigts la petite médaille d'or qu'elle gardait dans son sac. Elle était à peine plus grande qu'un dollar d'argent et n'avait pas plus de valeur, mais, la nuit où elle l'avait remportée, elle lui avait paru valoir davantage qu'un billet de loto gagnant de cent millions de dollars.

Elle s'immobilisa pour la regarder alors que les souvenirs affluaient à sa mémoire. Elle avait reçu la Palme d'Argent des Enquêtes Politiques en 2000. Ce soir-là, elle s'était sentie au septième ciel.

Serrant le symbole de sa récompense dans sa paume, elle jura entre ses dents.

Il ne lui restait plus qu'à vendre cette foutue médaille sur eBay.

Mais elle était incapable de s'en défaire, et elle se le reprochait. Il était difficile de se débarrasser d'un passé glorieux, même si celui-ci ne lui avait finalement apporté que de la détresse. Peut-être n'aurait-elle pas dû être aussi sûre d'elle à l'époque. Peut-être, en fin de compte, n'avait-elle eu que ce qu'elle méritait.

Mais non, elle ne croyait pas à ce genre de châtiment divin. Elle en était là parce qu'elle s'était leurrée toute seule et avait cherché fébrilement encore plus de gloire. L'unique personne à blâmer, c'était elle-même. Elle avait été sottre, trop confiante, et elle allait payer ce moment d'égarement sa vie durant.

Son portable sonna.

Une interruption bienvenue, qui l'arrachait à ses ruminations morbides.

— Susan Michaels, annonça-t-elle en décrochant.

— Salut, Sue, c'est Angie. Comment ça va?

Quel bonheur d'entendre une voix amie !

— Bien, assura Susan en remettant la médaille dans son sac.

Si quelqu'un pouvait lui remonter le moral, c'était bien Angie. Une fille intelligente, vétérinaire et végétarienne, qui avait l'art de voir le bon côté de toute chose, comme d'en relever le côté ridicule.

— Et toi, Angie, comment ça va ?

— Cinq sur cinq, comme d'habitude !

Évidemment. La réponse ne faisait pas uniquement référence à une réplique de *Buffy contre les vampires*, feuilleton qu'adorait Angie, mais aussi à la façon dont se décrivait la jeune femme, dans la mesure où elle était une créature tout en rondeurs.

— Pas d'accord. Je ne te donne que trois sur cinq.

— Ouais, c'est ça ! Crois-moi, je suis aussi large que haute. Mais peu importe. Tu as une minute à voler à ton patron ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que j'ai des infos de première pour toi.

— Hugh Jackman a divorcé, est tombé sur ma photo dans un vieil article et a décidé que j'étais la femme de sa vie ? demanda Susan en souriant.

Angie rit en retour.

— Bon sang, ça fait tellement longtemps que tu bosses pour ce torchon que tu finis par gober les âneries qui y sont publiées !

— Ouais... Bon. Cette conversation va-t-elle mener quelque part ?

— Oui. Tu te souviens de ces drôles de cas de personnes disparues dont Jimmy parlait ? Ceux dont il disait qu'il y avait peut-être un lien entre eux ?

— Oui ?

— Eh bien, ils en ont un.

Susan se figea. Le reporter qui sommeillait en elle venait de se réveiller.

— Explique-toi.

— Je ne peux pas t'en dire plus au téléphone. En fait, je suis dans une cabine, et tu ne peux pas savoir à quel point ces machins sont difficiles à trouver de nos jours. Mais je ne veux pas prendre de risques. Pourrais-tu venir d'ici une heure pour voir un chat ?

Susan grimâça et poussa un soupir écoeuré.

— Un chat ! Je suis allergique à ces bestioles.

— Fais-moi confiance, celui-là mérite une crise d'asthme. Viens.

Et Angie coupa la communication.

Susan ferma son portable et entreprit immédiatement de passer en revue un millier de scénarios. Elle avait perçu de la peur dans l'intonation de son amie. Une peur authentique. Cela ne ressemblait pas à Angie. Si Angie était effrayée, alors la situation était sérieuse.

Tout en tapotant son portable du bout des ongles, Susan laissa son esprit l'entraîner dans une multitude de directions, qui la ramenaient toutes à un point: ce bizarre coup de fil allait peut-être la remettre sur le chemin du salut et de la respectabilité.

Dans bien des endroits du monde et dans beaucoup de religions, l'enfer est le lieu où les morts sont punis pour leurs fautes.

Au royaume de Kalosis, l'enfer des Atlantes, on trouvait une foule d'esprits mauvais, mais aucun n'était puni pour ce qu'il avait fait au cours de son existence. En fait, la plupart d'entre eux menaient une vie paisible.

Urian, un Démon spathi qui avait autrefois appelé Kalosis son «foyer», disait souvent : « Nous ne sommes pas damnés, les amis, nous sommes baisés. »

Et c'était vrai. Ceux qui étaient ici n'expiaient pas leurs crimes mais une vilenie commise sur l'Atlantide des siècles auparavant par une reine à rencontre de son ancien amant. Dans un accès de colère contre le dieu grec Apollon, elle avait envoyé ses soldats assassiner la maîtresse de ce dernier et leur enfant. Avec pour résultat de condamner tout son peuple, les Apollites, non seulement à vivre dans la nuit mais à trépasser à seulement vingt-sept ans. La vie les quittait le jour de leur vingt-septième anniversaire

: leur corps se dégradait lentement, dans des souffrances atroces, sur une période de vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il ne reste d'eux qu'un petit tas de poussière.

Un sort terrifiant qui aurait été celui de tout homme ou femme de Kalosis, sans l'intervention de leur chef, Stryker. Il avait découvert le portail mythique qui permettait de passer de la Terre à ce royaume,

où il avait rencontré une autre représentante des dieux. Une déesse dont la fureur, par comparaison, réduisait celle d'Apollon à une simple colère enfantine.

Piégée dans le royaume des enfers par sa famille, qui avait peur de ses pouvoirs, Apollymi n'était pas du genre à se laisser impressionner par la cruauté d'Apollon. Elle avait serré contre elle Stryker, le fils maudit du dieu, et l'avait adopté. Puis elle lui avait appris à se servir des âmes humaines pour prolonger son existence. Une leçon que Stryker avait, avec enthousiasme, fait partager à ceux de sa race, avant de prendre leur tête pour exercer non seulement sa propre vengeance mais aussi celle d'Apollymi. Il les conduisait sur Terre. Des légions de Démons qui traitaient les humains comme du vulgaire bétail.

Stryker était infiniment redevable à Apollymi, et pourtant il haïssait la déesse qui l'avait adopté et lui avait sauvé la vie.

En cet instant, assis dans la salle de banquet du palais d'Apollymi, il observait ses guerriers spathis qui célébraient leur dernière victoire.

— Mort aux humains ! beugla l'un d'eux pardessus le vacarme.

— Mais non, crétin, pas les humains ! répliqua un autre. On a besoin d'eux. Mort aux Chasseurs de la Nuit !

Des exclamations s'ensuivirent. Stryker s'adossa à son siège, un trône aux coussins moelleux, sans quitter des yeux les Apollites et les Démons qui se congratulaient. Ils fêtaient leur plus récent succès : la capture de Ravyn Kontis. La salle était sombre. Le seul éclairage provenait de chandelles. Les guerriers trinquaient, remplissant régulièrement leurs gobelets de sang d'Apollite, la seule substance qui nourrît leurs corps maudits, et s'en aspergeant mutuellement.

À l'instar des Spathis réunis là, Stryker rêvait d'un monde meilleur. Un monde où ses semblables ne seraient pas condamnés à mourir au jeune âge de vingt-sept ans. Un monde où ils pourraient tous marcher au soleil, ce qu'il avait adoré faire étant enfant.

Dire que tout cela était arrivé à cause de son père, qui avait sauté une catin que les Apollites avaient ensuite tuée. Furieux, Apollon leur avait jeté un sort collectif, qui incluait Stryker, pourtant autrefois le fils bien-aimé du dieu.

Mais cela s'était passé des milliers d'années plus tôt. C'était de l'histoire très, très ancienne.

Stryker était le présent, et les Démons l'avenir. Si tout se déroulait comme il l'avait prévu, ils ne tarderaient pas à récupérer le royaume humain dont ils avaient été privés. S'il avait eu le choix, Stryker serait reparti de zéro dans une autre ville que Seattle. Mais, lorsque les humains qui dirigeaient cette cité étaient venus le trouver avec une tactique pour se débarrasser des Chasseurs de la Nuit, il avait saisi l'occasion. Les humains, sans l'aide des Chasseurs de la Nuit, se retrouveraient à la merci des Démons et perdraient tous leur âme dans l'opération. Une nouvelle ère s'ouvrirait alors.

— Combien de Chasseurs de la Nuit reste-t-il à Seattle? demanda-t-il à son bras droit.

Comme tous les Démons présents, Trates était grand, mince, doté d'une longue chevelure blonde et d'yeux noirs. L'archétype de la beauté juvénile.

— Une fois Kontis mort, ils seront sept.

— Alors, cette fête est prématurée, remarqua Stryker.

Le silence se fit dans les rangs, puis quelqu'un demanda :

— Pourquoi ?

Stryker se retourna. Sa jeune demi-sœur approchait du trône d'un pas décidé. À la différence des Démons spathis qui avaient fait de cet endroit leur foyer, elle n'avait pas peur de lui. Vêtue d'une combinaison de cuir à la Catwoman qui moulait du cou aux pieds son joli corps musclé, elle gravit les marches de l'estrade et vint s'asseoir sur un accoudoir. Ses prunelles sombres étaient dépourvues d'émotion et elle fixait Stryker d'un regard arrogant.

— Il n'est pas encore mort, dit-il en articulant soigneusement. J'ai appris, à force de les fréquenter, à me méfier de ces salauds. Avec eux, je ne considère jamais rien comme gagné d'avance.

Elle émit un rire sarcastique avant de décrocher son téléphone cellulaire de sa ceinture et de composer un numéro.

En principe, le portable n'aurait pas dû fonctionner ici, dans ce lointain royaume. Mais les Spathis s'étaient débrouillés pour activer le signal depuis Kalosis, et donc se connecter à la Terre.

Satara eut son correspondant en ligne. Le brave vétérinaire apollite de

Seattle.

— Est-il mort ? s'enquit-elle d'un ton rude, en jetant un coup d'œil moqueur à Stryker.

Le vétérinaire répondit, puis Satara éclata d'un rire mauvais.

— Oooh... que vous êtes vilain... Le castrer avant qu'il meure !

J'adore.

Stryker lui arracha le téléphone des mains.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Stryker eut l'impression d'entendre le vétérinaire transpirer.

— Je... euh... je projetais de le castrer, monsieur.

— Tu n'as pas intérêt, tonna Stryker, rouge de colère.

— Pourquoi pas ? s'exclama Satara.

La réponse de Stryker était destinée à la fois à Satara et au vétérinaire.

— D'abord, je ne veux pas que tu sortes Kontis de sa cage vivant. Il est trop dangereux. Ensuite, je ne supporte pas l'idée qu'un vaillant adversaire soit émasculé. Il mérite de mourir dans la dignité !

— Dans la dignité... répéta Satara en pouffant. Sa tête va exploser !

Où est la dignité quand on a le cerveau éparpillé dans une cage à chat, et tout ça pour avoir voulu s'offrir une catin humaine ? Si Kontis avait été vertueux, nous ne l'aurions pas si aisément capturé !

— La tricherie est indigne de ceux de notre race, Satara !

— Oh, sors donc de l'âge de pierre, Stryker ! Il n'y a plus de nobles duels de nos jours. Nous sommes dans un monde où le plus vicieux l'emporte.

Peut-être. Mais Stryker se rappelait un temps et un lieu où les choses se passaient différemment et, après plus de onze mille ans d'existence, il se sentait trop vieux pour changer de comportement et de point de vue.

— Quand bien même, riposta-t-il, Kontis est l'un de nos cousins, et...

— Pff ! Les Garous ont tourné le dos aux Apollites et aux Démons il y a belle lurette. Ils ne nous considèrent plus comme de leur famille.

— Certains, si.

— Pas Kontis. Si c'était le cas, il n'aurait jamais vendu son âme aux Chasseurs de la Nuit et rejoint leurs rangs. Cela fait des siècles qu'il combat et tue ceux de notre espèce. Alors, moi, je dis : que ce fumier soit castré, et portons ses roupettes ratatinées comme un trophée !

Trates grinça des dents, ainsi que plusieurs autres mâles de l'assistance, qui croisèrent instinctivement les mains sur leur entrejambe.

Inutile que Satara continue à se demander pourquoi aucun homme ne voulait sortir avec elle !

— Interdit de le castrer, reprit Stryker à l'adresse du vétérinaire. Je passerai après le coucher du soleil, et il a intérêt à être toujours intact !

Avant que le vétérinaire ait pu répondre, Stryker coupa la communication.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pitié d'un ennemi, s'exclama Satara en roulant des yeux, toi qui as tranché la gorge de ton propre fils pour apaiser Apollymi !

Sans réfléchir, Stryker empoigna la déesse par le cou et serra pour la faire taire.

— Ça suffit ! rugit-il alors que les yeux de Satara commençaient à saillir de leurs orbites. Sauf si tu veux vraiment vérifier ma capacité de pitié, adresse- toi à moi sur un ton respectueux, compris ? Je me fous de qui tu sers. Qu'Artemis se trouve une autre femme de main. Tu prononces un mot de plus et je te réduis au silence pour l'éternité.

Il la lâcha en la repoussant rudement, puis se mit debout.

Un silence de plomb s'abattit sur la salle quand Stryker balaya l'assemblée de Spathis du regard. Tous âgés de moins de vingt-sept ans, ils étaient aussi beaux que des anges... de la mort.

Et ils étaient sous ses ordres.

Tournant délibérément le dos à sa sœur, il déclara à ses guerriers :

— La chance nous est offerte de travailler avec les humains pour nous débarrasser des Chasseurs de la Nuit à Seattle, et mettre enfin un pied dans leur monde. Mais n' imaginez pas un seul instant que la guerre est terminée.

Dès qu'Acheron se rendra compte que plusieurs de ses Chasseurs manquent à l'appel, il viendra en personne voir ce qui se passe.

Il s'interrompt, le temps de décocher un féroce coup d'œil à Satara.

— Es-tu prête à affronter le chef des Chasseurs de la Nuit?

Elle avait le blanc des yeux injecté de sang et se massait le cou.

— De toutes mes forces.

— La bravoure suicidaire ne nous mènera à rien, railla Stryker.

Apollymi protège ce salaud. Ce ne sera pas de la main d'un Démon qu'il mourra.

— Ce sera d'une main humaine, dit Trates.

— Oui, acquiesça Stryker. Et cela exigera une sacrée préparation, un plan qui devra être exécuté à la lettre. Si nous ne commençons pas d'erreur, tuer Acheron et les autres Chasseurs devrait être facile.

Tous ses guerriers approuvèrent d'un hochement de tête.

— Donc, à qui nous attaquons-nous ensuite ? demanda Trates.

Stryker calcula. Il restait sept Chasseurs, et chacun d'eux, au cours de sa vie humaine, avait été un valeureux guerrier. Ils ne feraient pas des cibles faciles.

Mais, avec l'aide des humains, ses Spathis et lui auraient l'avantage.

Comme les Apollites et les Démons, les Chasseurs de la Nuit ne pouvaient survivre à la lumière du jour. En revanche, les humains, si. Ils seraient donc en mesure de frapper au moment où l'ennemi s'y attendrait le moins. En outre, ils seraient aidés par cette parcelle d'humanité qui restait en chaque Chasseur et qui le poussait à épargner les hommes, au détriment de son propre salut. Les Chasseurs en avaient fait le serment, et ce serment, Démons et Apollites allaient

le retourner contre eux.

— Nous laisserons le choix aux humains. Cette guerre est la leur.

Dans l'immédiat, nous les seconderons, mais à terme, s'ils échouent, ce sont eux qui iront au cimetière, pas nous.

Susan se gardait bien de nourrir trop d'espoirs tandis qu'elle se garantissait devant le refuge pour animaux. Selon toute vraisemblance, elle perdait son temps.

Ou bien elle s'apprêtait à décrocher son billet de retour vers son vrai métier, allez savoir.

Non. Que cette petite lueur d'optimisme qui s'obstinait à briller en elle s'éteigne ! Elle la détestait. Pourquoi refusait-elle de disparaître une fois pour toutes ? Hélas ! Elle continuait à luire contre vents et marées. Chez n'importe qui d'autre, les déceptions l'auraient soufflée depuis longtemps.

Mais pas chez elle. Pourquoi, bon sang ?

Parce qu'une méchante fée lui avait jeté un sort, voilà pourquoi !

Elle soupira, écoeurée, et descendit de voiture. Puis elle marcha jusqu'à l'entrée du refuge, poussa la porte et entra dans un vestibule éclairé par un néon aveuglant.

Une jeune fille blonde à l'air éveillé se tenait derrière un bureau, occupée à fouiller dans une pile de papiers.

— Bonjour, puis-je vous aider ?

— Des chats. Je cherche des chats.

La jeune fille regarda Susan avec suspicion. Comment le lui reprocher

? En dépit de ses efforts, elle s'était exprimée d'un ton pour le moins peu enthousiaste. Peut-être même les coins de ses lèvres avaient-ils esquissé une grimace de dégoût. Il lui était difficile de cacher son horreur des chats, ces créatures à quatre pattes couvertes de fourrure qui lui avaient causé tant de désagréments dans son enfance.

— Là-bas, fit la jeune fille en pointant l'index sur la gauche, désignant une porte surmontée d'un panneau bleu sur lequel on lisait « Chats ».

Susan ouvrit la porte et, aussitôt, ses sinus se bloquèrent. L'envie de regagner sa voiture à toutes jambes la saisit. Pourtant, elle avait pris un antihistaminique une demi-heure auparavant, sachant dans quel état navrant la présence de chats la mettait.

Elle sortit un Kleenex de son sac, le porta à son nez et constata avec consternation que ses yeux commençaient à enfler. Elle éternua puis souffla à voix basse :

— Où es-tu, Angie ?

Elle envisageait de rebrousser chemin quand son regard s'arrêta sur le chat le plus bizarre qu'elle eût jamais vu. Long et fin, il ressemblait à un léopard miniaturisé à la taille d'un chat domestique. Il était magnifique, mais le plus surprenant, c'étaient ses yeux. D'un noir d'encre. Comment un chat pouvait-il avoir des yeux pareils ? C'était inouï. D'autant que les yeux en question exprimaient toute la fureur du monde.

Penchant la tête sur le côté, elle l'examina. Cet animal semblait incroyablement intelligent.

— Salut, Chat Botté. Tu es malheureux, ici?

Elle éternua de nouveau, s'essuya le nez en jurant et continua :

— Je ne peux pas te le reprocher. Je préférerais recevoir des coups de marteau sur la tête plutôt que d'être coincée ici.

— Bonjour ! Puis-je vous convaincre de vous laisser séduire par un chat ?

Alertée par la voix allègre, Susan se retourna et se retrouva face à une jeune femme de petite taille, aux cheveux et aux yeux noirs : Angie. Elle la regardait nerveusement. Manifestement, elle ne tenait pas à ce qu'on comprenne qu'elles étaient amies, songea Susan. Eh bien, elle n'allait pas trahir leur secret.

Jouant le jeu, Susan ramena son regard sur le chat si spécial et cilla : elle aurait juré qu'il avait haussé les sourcils en attendant sa réponse.

L'antihistaminique faisait bien plus que prévenir son allergie, apparemment.

— Permettez-moi de le mettre dans une pièce où vous pourrez jouer quelques minutes avec lui.

Le ton mécanique montrait qu'Angie avait répété sa réplique.

Heureusement qu'elle était vétérinaire et non agent secret : faute de crédibilité, elle aurait été liquidée dès sa première opération.

Elle sortit la cage du léopard miniature de l'étagère, la tendit à Susan et lui décocha un sourire fabriqué.

— Prenez votre temps. Il faut que vous soyez sûre de vouloir ce chat avant de l'emmener chez vous.

— D'accord.

Susan prit la cage, la maintint aussi loin que possible de sa poitrine et pénétra dans une pièce aveugle, qu'elle crut vide jusqu'au moment où elle découvrit le mari d'Angie, un inspecteur de police avec lequel elle était amie depuis aussi longtemps qu'avec Angie.

— Salut, Jimmy.

Il posa son index en travers de ses lèvres.

— Chut... Parle tout bas : il pourrait y avoir quelqu'un dehors en train de nous espionner. Pourquoi, à ton avis, Angie a-t-elle voulu te retrouver ici? Parce que je ne peux pas prendre le risque d'être vu avec un journaliste après ce qui s'est passé hier soir.

Oh oh! Jimmy souffrait d'un grave accès de paranoïa.

— Que s'est-il passé hier soir? chuchota-t-elle.

Sans répondre, il lui prit la cage des mains, la posa à côté de la porte, puis l'attira dans le coin le plus reculé de la pièce, sur une banquette destinée aux adoptants indécis.

— Tu n'imagines pas ce que j'ai vu, Sue, murmura Jimmy. Ni de quoi ils sont capables. Ma vie, la tienne... celle des autres... de tout le monde, elle ne signifie rien pour eux. Rien.

En voyant la panique dans les yeux de Jimmy, Susan sentit son poulx s'emballer.

— *Ils ?* Qui sont-ils ?

— Tout ça, c'est super bien caché, et je n'ai pas la moindre idée de l'ampleur de l'affaire, mais je

qu'elle en prend de plus en plus.

Les complots bien cachés et dangereux avaient autrefois été la spécialité de Susan.

— Qu'est-ce qui est caché, Jimmy ?

— Tu te rappelles ces gosses disparus dont je t'avais parlé? Les lycéens et les étudiants qui s'étaient volatilisés ? J'en ai retrouvé quelques-uns. Morts. Puis on m'a retiré le dossier et expliqué qu'une brigade d'élite allait le prendre en charge, que je ne devais plus m'en soucier. Sauf que cette brigade d'élite n'existe pas.

— En es-tu certain ? demanda Susan, qui frissonna.

— Bien sûr que je le suis ! J'ai trouvé une preuve et, lorsque j'en ai fait état, on m'a dit que ce ne serait pas dans mon intérêt de creuser davantage.

Mais j'ai quand même fouillé un petit peu plus avec Greg, mon coéquipier, et maintenant, il a disparu lui aussi.

Il déglutit avec peine avant d'ajouter :

— À présent, ils sont après moi.

— Qui?

— Tu ne me croirais pas si je te le disais. Moi- même, j'ai du mal à le croire, et pourtant, je connais la vérité. Ce soir, j'embarque Angie et on quitte la ville.

— Pour aller où ?

— N'importe où sauf ici. Dans un endroit où il n'y aura pas de gens qui se sont acoquinés avec le diable.

Susan eut l'impression que son sang se glaçait.

— Et qui est le diable, Jimmy ?

— Je t'ai dit que tu ne le croirais pas. Je l'ai vu et pourtant je doute encore. Est-ce que tu comprends ? Ils sont dans la ville et ils vont s'emparer de nous tous !

— Jimmy...

— Chut. Pas la peine d'essayer de me raisonner, OK? File. Pendant qu'il en est encore temps. Il y a ici des créatures qui n'ont rien d'humain.

Des êtres qui ne devraient pas vivre et pour lesquels nous ne sommes que de la nourriture.

Susan secoua la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Une mauvaise plaisanterie ?

— Pas du tout. Mets des œillères si ça te chante, mais sache que ce n'est pas une blague. J'ai cru que je ne courrais pas de risques en te parlant ici, en secret, puis j'ai découvert que l'un *d'eux* travaillait dans ce refuge, avec Angie ! Pour ce que j'en sais, il est en train de nous écouter, et il va rapporter aux autres que je les ai démasqués. Aucun d'entre nous n'est en sécurité, Sue.

— Qui est-ce ?

— L'autre véto. Le docteur Tselios. Il est l'un d'eux !

— L'un des quoi ?

— Des vampires !

Susan réussit à grand-peine à s'empêcher d'afficher une expression consternée. Non, se morigéna-t-elle, Jimmy et Angie ne se moquaient pas d'elle, ne la menaient pas en bateau. Ce n'était pas possible : ils savaient à quel point elle exécrait son job à *l'Inquisiteur*.

— Jimmy, je...

— Crois-tu que je ne me rende pas compte à quel point ce que je te raconte a l'air dingue? coupa Jimmy. Je pensais comme toi. Que tout ça, c'était de la connerie. Les vampires n'existent pas, voyons ! Et nous, les humains, sommes au sommet de la chaîne alimentaire. Mais c'est faux. Les vampires existent, ils sont dehors, et ils ont faim. Si tu sais ce qui est bon pour toi, fais ta valise et va-t'en. Mais écris tout ce que je t'ai dit, fais-le publier dans ton canard, que les gens soient informés de

ce qui les menace avant qu'ils ne soient tous tués.

Voilà qui n'allait pas redorer son image de journaliste sérieuse, songea Susan amèrement. *Merci, Jimmy.*

Il riva sur elle ses yeux plissés, comme s'il lisait dans ses pensées.

— C'est ta vie qui est en jeu, Sue. J'aurai fait de mon mieux pour la protéger. À toi de jouer, maintenant. Moi, je quitte la partie.

Et il sortit de la pièce, la laissant seule... avec le maudit chat. Elle éternua derechef. Elle se frottait le nez quand Angie entra et referma la porte derrière elle.

— Qu'as-tu dit à Jimmy, Sue ?

— Pas grand-chose. Pourquoi ?

— Il veut que je parte avec lui. Tout de suite.

La peur s'entendait dans la voix d'Angie.

— T'a-t-il raconté ce qui, selon lui, se passait ? demanda Susan.

— Non. Il m'a juste dit que beaucoup de personnes étaient portées disparues, d'autres mortes, et qu'il craignait que l'un des coupables à l'origine de ces faits ne soit après lui désormais. Il veut qu'on aille chez ses parents dans l'Oregon.

— Il t'a parlé des vampires ?

— Des... quoi? demanda Angie, ébahie.

Et zut. Il n'avait rien dit à sa femme ! À elle de déballer la fumeuse histoire.

— D'après Jimmy, les vampires sont dans les rues, en quête de proies humaines. Ne te vexe pas, Angie, mais je pense que ton mari a besoin d'aide. A-t-il trop travaillé, ces derniers temps ?

Angie regarda son amie sans ciller en affirmant :

— Jimmy n'est pas fou. Pas le moins du monde.

Peut-être. Mais en discuter eût conduit à une

querelle, et Susan n'avait pas la moindre envie de se disputer avec son amie.

— Bon, eh bien, merci pour l'info brûlante.

Elle se dirigea vers la porte.

— Sue, attends. Emporte le chat.

Susan se figea.

— Quoi ?

— Je t'en prie. Manifestement, Jimmy a très peur. Alors, sauve les apparences. Prends ce chat. Je passerai le récupérer chez toi après le boulot.

Quelle guigne ! Mais que n'aurait-elle fait pour son amie...

— OK, je l'embarque. Mais dis-toi que cet acte de pure bonté fait de toi ma débitrice.

— Je sais, Sue.

Grommelant à voix basse, Susan souleva la cage et suivit Angie jusqu'à la réception.

— Tenez, reprit son amie, adoptant le ton guindé avec lequel elle avait accueilli Susan, remplissez ces papiers pour officialiser l'adoption et n'oubliez pas de lui consacrer du temps pour qu'il s'habitue à vous.

— Vous pouvez y compter, répliqua Susan dans un ricanement.

— J'espère que vous serez satisfaite de votre nouveau compagnon !

lança la jeune fille derrière le bureau.

Ouais, quand les poules auront des dents...

— Merci, dit néanmoins Susan avec un sourire faux à rendre jaloux un politicien.

Elle éternua encore, puis sortit et gagna sa voiture. Elle mit la cage sur la banquette arrière.

— Eh bien, Chat Botté, j'espère que tu apprécies le supplice que je

m'inflige à cause de toi.

Angie suivit des yeux la voiture de Susan, qui sortait du parking et prenait la direction de sa maison. Elle relâcha son souffle, soulagée, puis se tourna vers Jimmy qui lui faisait signe de la porte de service.

Une minute, articula-t-elle en silence.

Elle tendait la main vers son manteau posé derrière le comptoir quand elle vit Théo marcher droit sur elle. Son beau visage était plus pâle qu'à l'accoutumée. Il avait violemment claqué la porte de la salle des chats.

Deux secondes plus tard, son assistant, Darrin, en sortit à son tour.

— Où est-il ? demanda Théo, les yeux luisants de colère, en se plantant devant elle.

Sa colère et son ton accusateur stupéfièrent la jeune femme.

— Qui ?

— Le chat ! Celui qui nous a été apporté tôt ce matin. Où est-il ?

éructa-t-il.

— Celui qui vient juste d'être adopté ?

— Il y a un problème avec cette bête ? demanda la réceptionniste.

Théo et Darrin échangèrent un regard, puis Théo répondit :

— Oui. Il est sauvage.

— Oh...

Angie s'apprêtait à dire qu'elle pouvait récupérer le chat, mais, du coin de l'œil, elle entrevit Jimmy qui lui adressait d'étranges gestes. Comme s'il voulait qu'elle le rejoigne sans perdre un instant. Perplexe, elle fronça les sourcils, et Théo s'aperçut qu'elle regardait quelque chose. Il se retourna.

Jimmy laissa aussitôt retomber ses mains et affecta une posture nonchalante. L'expression de Théo se ferma.

— Darrin !

— Oui, monsieur?

— Verrouille la porte et descends les stores.

Ravyn se demandait s'il devait se réjouir ou non d'avoir été secouru.

Seule certitude dans l'immédiat : il aurait débordé de reconnaissance envers celle qui l'avait sauvé si elle ne l'avait pas collé en plein soleil sur cette maudite banquette. À cause des rayons, il avait dû se tapir dans un angle de la cage, et se tapir n'était pas dans sa nature.

Il renifla l'air. Bon sang, était-ce sa fourrure qui empestait le brûlé ?

Évidemment ! Comment avait-il pu imaginer que c'était autre chose qui grillait !

Rien n'était pire que d'avoir le pelage en train de brûler et un odorat hyper-développé. Enfin, si, il y avait peut-être pire. La chair qui brûlait, par exemple, et se réduisait peu à peu en cendres, exactement ce qui lui serait arrivé s'il avait été sous sa forme humaine.

Bon, en définitive, les poils, c'était mieux. Mais même si, en tant que chat, il tolérait relativement le soleil, le rayonnement lui faisait un mal de chien. Il n'allait sans doute pas s'enflammer carrément, mais s'il ne sortait pas vite de cette voiture, il serait couvert de vilaines cloques.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

La question de Susan lui fit grincer des dents.

C'est moi, petit génie!

Il aurait volontiers communiqué cette réflexion à la fille par télépathie, mais il savait le choc que le collier lui enverrait en retour, et il avait assez souffert pour la journée.

Un rayon de soleil toucha sa patte. L'élancement fut si douloureux qu'il émit un sifflement et s'empressa de rabattre sa patte sous lui. Il avait un épouvantable mal de tête et se demandait combien de temps encore il parviendrait à rester sous sa forme de chat et à contenir ses pouvoirs magiques. Le sablier se vidait à vitesse grand V.

— C'est toi, Chat Botté?

Ravyn lui jeta un coup d'œil alors qu'elle s'arrêtait à un feu rouge. Elle l'irritait, d'accord, mais il devait reconnaître qu'elle était plutôt mignonne, dans le genre «fille d'à côté». Avec ses cheveux blond foncé et ses yeux bleus, elle avait l'allure saine de la jolie fermière élevant une flopée d'enfants. Quelque chose en elle lui faisait penser aux femmes mennonites: pas de maquillage, et des cheveux attachés en queue de cheval qui lui arrivaient aux épaules - la même longueur que les siens.

Elle baissa les vitres de la voiture.

— Pouah... Qu'est-ce que tu as mangé, Chat Botté ? J'aurais mieux fait de ne pas prendre d'antihistaminique. Vu les circonstances, un nez bouché, ç'aurait été le rêve ! Bon sang, tu me fais vivre un vrai cauchemar aromatique.

Par tous les dieux ! Si seulement il avait pu s'exprimer comme un humain et si elle lui avait épargné ce soleil, ils auraient tous les deux été beaucoup plus heureux ! se dit Ravyn avec rage, en essayant de déglutir: ce maudit collier, tout à coup, l'étranglait. Son corps commençait à repousser les ions inhibiteurs qu'il émettait et qui le maintenaient sous forme de chat.

Comme cette forme ne lui était pas naturelle et qu'il faisait grand jour, son organisme luttait pour retrouver sa condition habituelle. D'ici peu, la mutation surviendrait, qu'il le veuille ou non. Et si, à ce moment-là, il portait encore le collier, il mourrait.

Conduis plus vite.

Susan sursauta: elle avait entendu une voix d'homme dans sa tête... et un sifflement de chat furieux provenant de la banquette arrière.

— Génial, marmonna-t-elle. Voilà que je perds la tête, maintenant.

Le prochain coup, je verrai l'un des vampires de Jimmy, ou, encore mieux, je gèberai les délires de Léo. Allons, Sue, accroche- toi au **peu** de santé mentale **qu'il** te reste. **Pas** question de t'offrir le luxe de la perdre.

Une belle marque de volonté, qui ne réussit pourtant pas à chasser la chair de poule qui hérissait sa nuque. Vraiment déstabilisant, ce phéno-mène. Elle avait l'impression que quelqu'un l'observait. Elle regarda autour d'elle. Personne. Désorientée, elle remonta les vitres, en regrettant d'avoir laissé son arme chez elle.

Elle se gara dans son allée sans avoir pu se défaire de la sensation qu'un événement bizarre était sur le point de se produire. Un événement de quelle sorte ? Mystère. Peut-être sa Toyota allait-elle prendre vie, comme Christine ou Herbie - dans ce cas, parlerait-elle avec l'accent japonais ? Ou bien son chat récemment adopté se mettrait-il à babiller, à l'instar de Félix ?

À moins qu'un des vampires de Jimmy ne l'attende à la maison...

— Je devrais écrire des romans, grommela-t-elle en sortant la cage de la voiture. Qui aurait cru que j'avais autant d'imagination ?

Mais elle n'en avait aucune ! Il n'y avait pas plus terre à terre qu'elle. Sa seule incursion dans le fantastique se résumait aux heures passées à regarder *Star Wars*.

Elle se débattait avec ses clés, sur le seuil, pendant que le chat sautait dans la cage comme s'il souffrait.

— Arrête, le chat, sinon je te lâche.

Il se calma instantanément. À croire qu'il l'avait comprise. Reniflant lamentablement, elle ouvrit la porte et la poussa, transporta la cage dans le salon et l'y posa. Puis elle referma derrière elle et courut chercher des Kleenex. Le Chat Botté resterait dans cette cage jusqu'à ce qu'Angie vienne le récupérer.

Elle se mouchait lorsque sa vision périphérique capta un mouvement incongru.

Le chat ! Il sortait de sa prison !

Comment diable la porte avait-elle pu s'ouvrir ?

— Hé ! Rentre dans ta cage !

Le chat n'obéit pas.

Elle fit un pas vers lui, puis s'immobilisa: il se comportait bizarrement. Il marchait avec peine et semblait en état de choc. Il chancela, puis tomba sur le flanc.

Le cœur de Susan manqua plusieurs battements.

— Oh, non ! Tu ne vas pas mourir ! Angie m'étriperait ! Jamais elle ne croirait que je ne t'ai rien fait !

Elle se pencha sur la masse de fourrure et posa la main dessus.

L'animal respirait avec peine. Il s'étouffait. Et c'était à cause de ce collier trop serré !

— OK, je vais te l'enlever.

Elle fouilla dans les poils, cherchant la boucle du collier. En vain. Le collier n'en avait pas. Par exemple ! Jamais elle n'avait vu cela.

Tire. Fort !

De nouveau, la voix masculine dans sa tête. Et, comme la fois précédente, le souffle sifflant du chat, qui semblait souffrir le martyr.

—Calme-toi, dit-elle d'un ton apaisant, avant de commencer à tirer sur le collier.

Dans un premier temps, il se resserra davantage, et le chat parut au bord de l'asphyxie. Alors, Susan tira de toutes ses forces et, au moment où elle pensait ses efforts sans effet, le collier s'ouvrit en deux dans une décharge électrique si violente qu'elle fut projetée par terre.

Elle jura, se releva et se pétrifia: le chat grandissait. Sous ses yeux. Sur son tapis. Il avait doublé de volume... Non, triplé, et... Dieu du Ciel ! Le matou domestique s'était métamorphosé en léopard!

Un léopard qui se tordait de douleur, paraissait souffrir les dernières affres de l'agonie.

Cours !

La voix d'homme dans sa tête. De nouveau. Et son instinct lui ordonnait d'obéir. Alors, elle recula... et l'enfer se déchaîna. Des éclairs aveuglants jaillirent du plafond, éclatant dans toute la pièce, frappant les murs. Les vitres tremblèrent à se briser, le plafonnier se mit à se balancer, les ampoules explosèrent. Les cheveux de Susan se hérissèrent sous l'effet de l'électricité statique ; des claquements mirent ses tympanes au supplice.

Le léopard poussa un rugissement à glacer le sang en griffant le tapis.

Ne sachant que faire, incapable d'aller chercher son arme dans la mesure où le fauve se tenait entre elle et l'escalier, Susan se réfugia derrière le canapé. Le rythme et la force des éclairs s'intensifièrent. Les fenêtres branlaient dans leur châssis, et c'était miracle qu'elles ne se

soient pas encore fracassées par terre.

Elle hurla lorsqu'un éclair s'abattit à quelques centimètres d'elle. Ses cheveux déjà hérissés achevèrent de se dresser sur sa tête, et elle songea fugitivement qu'elle devait avoir une tête à faire peur.

Juste à l'instant où elle se disait que la maison allait prendre feu, les éclairs s'arrêtèrent brusquement. Un calme inquiétant remplaça le vacarme.

Elle resta assise sur le sol, les yeux fermés, les mains plaquées sur les oreilles. Elle n'entendait plus que son pouls affolé et sa respiration haletante.

Elle s'attendait que les éclairs reprennent, mais rien ne se produisit. Au bout d'une bonne minute de silence, elle entrouvrit les yeux et risqua un coup d'œil par-dessus le dossier du canapé.

Et ce qu'elle vit lui coupa le souffle.

C'était incroyable. Le léopard avait disparu. À sa place, il y avait un homme nu.

Une hallucination. Ce ne peut être qu'une hallucination.

L'homme gisait sur le tapis, inerte. En levant un peu plus la tête, elle aperçut un dos musclé et une épaule gauche portant un arc et une flèche tatoués, de longs cheveux noirs collés à une peau luisante de transpiration et, plus bas, des fesses nues, les plus jolies qu'elle eût jamais vues dans la réalité. Car elle rêvait, c'était certain.

Bon. Il était sublime, cet inconnu, mais Ted Bundy, le tueur en série, l'avait été aussi. Donc, par précaution, elle saisit la seule arme à sa portée, qui était tombée de la table basse pendant le chaos: une lampe. Puis elle attendit que l'homme bouge.

Rien ne se passa.

Il était peut-être mort.

Elle déglutit, prit une profonde inspiration, puis quitta son refuge à quatre pattes et s'approcha de l'homme.

— Hé, vous ! Êtes-vous vivant ?

Pas de réponse.

Prête à prendre ses jambes à son cou s'il simulait, elle le toucha avec le pied de la lampe. La prudence était de mise. Elle avait vu trop de films où des inconscients se penchaient sur un homme inanimé pour vérifier ses fonctions vitales et se faisaient attraper à la gorge par une main qui jaillissait. Elle ne tomberait pas dans le panneau.

Elle lui donna un autre petit coup avec la lampe, puis encore un autre, plus fort. Toujours pas de réaction. Elle avança sur les genoux jusqu'à se placer à hauteur de sa tête.

Seigneur ! que ce corps d'homme était beau ! Elle en avait l'eau à la bouche. Elle aurait aimé le goûter du bout des lèvres pour savoir s'il était aussi délectable qu'il le paraissait.

Arrête de délirer, Sue! Tu as mieux à faire, et surtout plus urgent, que fantasmer sur cet intrus, si craquant soit-il!

Elle s'assit sur ses talons et se rendit compte qu'elle avait un mal fou à songer à autre chose qu'aux charmes du monsieur. Ses muscles longilignes devaient être superbes lorsqu'il les bougeait. Il était très grand -

un bon mètre quatre-vingt-dix, semblait-il. Et même s'il était dans les vapes, il sautait aux yeux qu'il n'avait rien de doux ni de docile.

Une femme n'avait pas souvent l'occasion de voir un corps tel que celui-ci : bronzage intégral, donc peau uniformément dorée, des mains sublimes, élégantes et... Par exemple! Il avait des ampoules dans les paumes.

Peu importait. En revanche, qu'il soit étendu sur son tapis, voilà qui importait.

Se tenant prête à l'assommer d'un coup de lampe s'il bougeait, Susan se servit de l'objet pour le faire rouler sur le dos. Avec peine. Il était lourd, et l'effort exigé n'eût pas été plus intense s'il avait pesé une demi-tonne. Elle y parvint néanmoins et, haletante, songea qu'elle allait enfin découvrir ses traits. Mais ses cheveux s'étaient rabattus sur son visage, et celui-ci lui resta caché. Un détail, dans la mesure où, dans l'immédiat, ce n'était pas son visage qui intéressait Susan, mais tout le reste. Fascinant...

Étant donné qu'il n'avait pas tenté de l'agripper à la gorge, elle se rapprocha. Elle brûlait de toucher sa peau satinée. Elle tendit la main et suspendit son geste en remarquant un étrange détail. Son cou. Il

portait une profonde marque, comme celle d'un collier qui se serait incrusté dans la chair. Le chat devait avoir une marque semblable...

Profondément troublée, Susan abandonna la lampe et posa le doigt sur la jugulaire de l'inconnu pour chercher son pouls. Quel cou sexy ! Du genre que les femmes rêvaient de mordiller.

Concentre-toi, Sue, concentre-toi. Il ne s'agit pas de sexe, là, mais d'un étranger tout nu dans ta maison.

Et le plus sage eût été de filer en quatrième vitesse. L'homme était vivant : elle sentait un pouls vigoureux sous son doigt.

Il n'avait toujours pas tenté de l'étrangler. Finalement, il était peut-être vraiment évanoui. Le bilan, c'était donc qu'il y avait un inconnu nu et inconscient chez elle. Où cela la menait-il ?

À mettre de côté l'essentiel pour se focaliser sur un détail : cette marque autour du cou. Était-il possible que l'homme et le chat ne fassent qu'un ?

— Mais non, dit-elle à voix haute. C'est complètement idiot. Un truc pareil ne peut pas arriver, voyons.

L'ennui, c'étaient que les faits allaient à l'encontre de la logique: il y avait bel et bien un homme nu sur son tapis, et un chat qui s'était volatilisé.

Cela ressemblait à l'un de ces numéros de music-hall où un prestidigitateur faisait disparaître un objet ou une personne et mettait autre chose à la place. Ces gens-là savaient créer de sidérantes illusions sous les yeux de millions de gens. Mais jamais elle n'avait cru à la magie, et elle n'allait pas commencer maintenant. Elle ne croyait qu'à ce qu'elle pouvait voir et toucher.

Toucher... Elle avait tellement envie de toucher cet homme. Il y avait une éternité que cela ne lui était pas arrivé, et jamais elle n'en avait touché d'aussi beau - sans doute parce que la plupart des types dotés d'un physique aussi avantageux que l'inconnu n'étaient pas du genre à entretenir une relation suivie avec une femme. Ils ne faisaient que passer et, après leur départ, les femmes gardaient une douloureuse empreinte indélébile dans le cœur.

Elle n'avait vraiment pas besoin de cela.

Revenant à la réalité, elle regarda le canapé derrière lequel elle s'était réfugiée lors de la tempête d'éclairs. Un joli tour de magie, cela aussi. Mais il y avait un truc, évidemment. Un astucieux dispositif avait déclenché ce phénomène physique. Peut-être était-il caché dans le collier, puisque tout avait commencé quand elle avait tiré dessus. Une sorte de télécommande devait être dissimulée à l'intérieur. Ensuite, pendant que les éclairs retenaient toute son attention, le type avait dû changer de place avec le chat.

Oui, cela tenait la route. Maintenant, l'homme faisait semblant d'être inconscient. Il n'y avait pas d'autre possibilité.

Susan leva les yeux vers le plafond.

— Si vous êtes en train de filmer, sachez que votre numéro ne m'amuse pas. Et qu'il en faudrait davantage pour que je croie que le chat s'est transformé en Adonis.

Pas de réponse. Très bien. Qu'ils rient s'ils en avaient envie.

Elle humecta ses lèvres desséchées et reporta son regard sur l'homme.

Il paraissait dans le coma mais, si c'était un acteur, il n'avait aucun mal à donner cette illusion.

Autant d'éléments qui auraient dû refréner ses élans... Pourtant, elle ne put résister à l'envie de repousser les cheveux de jais afin de voir son visage.

Elle resta bouche bée.

Il avait des traits ciselés de médaille, des sourcils à l'arc parfait, des joues aux hautes pommettes assombries par une barbe d'au moins deux jours. La dureté de son expression avait quelque chose d'animal, de rebelle, de magnétique, qui lui donnait un air un peu voyou. C'était le type d'homme dont la sensualité transpirait par tous les pores - le genre qui faisait se pâmer l'intégralité des spectatrices à son entrée en scène.

Et ces lèvres pleines, bien ourlées... Elles appelaient le baiser. Bon sang, rester à côté de lui sans le toucher relevait de la prouesse ! Jamais Susan n'avait vu de spécimen de mâle aussi séduisant.

Tout à coup, elle se mit à rire à gorge déployée. C'était plus fort qu'elle.

Cette histoire était complètement folle !

La voix de Léo tournait dans sa tête, débitant les gros titres : « Un chat se transforme en fabuleux homme nu chez une femme célibataire... Des femmes se battent dans tous les refuges pour animaux. .. Gardez vos chats enfermés à clé... »

Un chat... Un homme... Qui fallait-il appeler? Un vétérinaire ou un médecin? se demanda Susan.

Ni l'un ni l'autre, mais Angie.

Angie ? Oui, elle devait détenir la clé du mystère. Elle était à l'origine de tout cela. Elle devait être au courant, sinon pourquoi aurait-elle insisté pour que son amie allergique aux chats emmène celui- là chez elle?

Maintenant, les événements prenaient un sens : les délires de Jimmy, Léo qui avait insisté pour que Susan enquête sur cette histoire de Catman...

Sans compter ses éternuements qui avaient cessé.

Compris. Ses amis s'étaient unis pour lui jouer un tour. Ils s'étaient ligüés contre elle. Et elle leur en voulait à mort. S'imaginaient-ils qu'elle n'avait rien de mieux à faire de sa vie qu'être leur dupe ? Mmm. Peut-être pas, effectivement.

La comédie qu'ils avaient concoctée avait bien failli marcher. Mais elle allait leur rendre la monnaie de leur pièce. Ils apprendraient bientôt qu'elle pouvait être bien plus rouée qu'eux.

Elle sortit son portable de sa poche, pressa la touche correspondant au numéro d'Angie et laissa sonner: pas de réponse. La messagerie s'enclencha. Bien décidée à entrer dans le jeu, Susan veilla à ce que sa voix recèle une note de panique lorsqu'elle parla.

— Salut, Angie, c'est moi. Rappelle-moi, OK? Il faut absolument qu'on parle de ce chat que tu m'as donné. Un truc vraiment bizarre s'est passé, alors rappelle-moi dès que tu auras ce message. À plus.

Elle rempocha le téléphone et ramena les yeux sur le sex-symbol inconscient. Une pensée lui traversa alors l'esprit.

En plus, je suis sûre que cette andouille de Catman se sera dégoté une bimbo qui l'aura embarqué pour la journée...

L'Ange de la Nuit et son blog... Léo avait dû mettre cette fille dans le coup aussi. À moins qu'il ne soit lui-même l'Ange de la Nuit. N'importe qui pouvait créer un blog sur Internet.

Il était temps de s'attaquer à cet aspect-là du problème.

Susan ôta le plaid du canapé et en recouvrit son hôte importun. Puis elle prit son PC portable sur la table basse et l'ouvrit. Retrouver le blog fut facile et rapide. De même que repérer l'adresse e- mail de l'Ange de la Nuit.

Elle s'assit puis fixa l'écran. Comment commencer?

Pourquoi pas en allant droit au but? Elle ne connaissait pas d'autre façon de procéder, que ce soit dans sa façon de vivre ou d'écrire.

Cher Ange de la Nuit,

J'ai retrouvé votre Catman dans un refuge pour animaux. À l'heure actuelle, il est évanoui sur le tapis de mon salon. Veuillez me répondre au plus vite pour me dire ce que je dois faire de lui, car je souffre de terribles allergies et je n'ai pas le temps de le dresser à la propreté.

Merci,

Susan

Bien. Ainsi, elle semblait être sous l'effet d'un lourd traitement médicamenteux. Quoique... Si jamais tout cela, en fin de compte, s'avérait réel, elle aurait besoin d'un traitement de cheval.

Elle relut le post dans lequel l'Ange de la Nuit racontait avoir perdu son patron. Puis elle regarda l'homme par terre et sourit.

— Si je te perdais, mon vieux, moi aussi j'aimerais bien te retrouver.

« C'est parti », se dit-elle en cliquant sur la touche envoi. Maintenant, restait à se protéger de Catman jusqu'à ce que l'Ange de la Nuit ou Angie se manifestent. Dommage qu'elle ne pratiquât pas l'escalade et qu'elle ne soit pas une tueuse en série : elle aurait eu une corde à portée de main.

Elle inspectait la pièce en quête de quelque chose pour ligoter l'homme quand elle aperçut le collier. Elle le ramassa et l'examina. Quel étrange collier... Jamais elle n'en avait vu de semblable. Le matériau dont il était fait semblait composé à la fois de métal et de

tissu. Bizarre, vraiment.

Hélas, trop petit pour qu'elle l'accroche autour du cou de l'homme.

Mais dans la penderie, n'avait-elle pas des tendeurs ?

Est-ce que cela marcherait ?

Il fallait le vérifier.

Elle se dirigeait vers la penderie quand elle entendit la petite sonnerie du PC. Ah, un mail était arrivé. Oubliant les tendeurs, elle revint devant l'ordinateur. L'Ange de la Nuit avait répondu. Impatiente, elle ouvrit le mail.

Chère Susan psychopathe,

Vous avez vraiment besoin d'aide. Ce n'est pas un jeu. Mais admettons que vous ayez bel et bien trouvé Catman. Dans ce cas, si j'étais vous, je m'agenouillerais pour prier, parce que, quand il se réveillera, il vous arrachera le cœur en rigolant, puis il boira votre sang, avant de jeter votre cadavre dans un fossé. Les Garous n'ont aucun sens de l'humour et ils ne supportent pas d'être enfermés où que ce soit. Cela étant, vous débarrasser de lui ne posera pas de problème, dans la mesure où il rentrera tout seul à la maison dès qu'il sera en état de le faire.

A. de la N.

Susan sentit la colère monter en elle à mesure qu'elle lisait. Qu'est-ce que c'était que ce ramassis d'âneries ? Ils se fichaient d'elle ! Et dire qu'elle avait été à deux doigts de tomber dans le panneau...

Mais... et les éclairs ?

Des effets spéciaux.

Un coup monté. Sinon, comment expliquer que, de tous les habitants de Seattle, ce soit elle qui ait trouvé le fameux chat sur lequel Léo lui avait demandé d'enquêter ?

Léo et Angie lui répétaient à l'envi qu'elle avait besoin de se détendre.

Ils avaient estimé que le moyen idéal était de lui envoyer un beau mec qui saurait lui faire oublier son stress.

Parfois, mieux valait avoir des ennemis que des amis.

— OK, Chat Botté, il est temps que je te sorte d'ici.

Elle referma l'ordinateur et s'approcha de l'homme. Elle se trouvait à cinquante centimètres de lui lorsque le bras de l'inconnu jaillit et balaya ses pieds. Elle perdit l'équilibre. Une fraction de seconde plus tard, elle était par terre, sous le regard le plus ténébreux qu'elle eût jamais vu.

Déconcerté, Ravyn fixait des prunelles d'un bleu céleste. Sur lui pesait un corps doux aux courbes exquises - des courbes qu'il aurait pu apprécier pleinement si la femme avait été aussi nue que lui...

Il huma son parfum de femme, relevé d'une fragrance sucrée qui suffit à calmer la bête en lui, et il se demanda comment elle avait réussi à pénétrer chez lui pendant qu'il dormait.

Dix secondes s'écoulèrent avant qu'il se rende compte qu'il n'était pas chez lui. Et cinq de plus avant qu'il se rappelle ce qui lui était arrivé. La femme, Susan, l'avait sorti du refuge et amené dans sa maison. Dès qu'elle lui avait retiré le collier, ses pouvoirs magiques s'étaient libérés avec la violence d'une explosion atomique.

Et maintenant, il était... sur le point d'être frappé à coups de lampe.

En un clin d'œil, il repoussa la femme, roula sur le côté, puis se recroquevilla tandis qu'elle brandissait son arme de fortune.

— Hé ! Non ! cria-t-il en levant le bras pour parer le coup. Mais qu'est-ce que vous faites ?

Elle l'obligea à reculer en le poussant avec la lampe.

— Ne vous avisez pas de me toucher, mon vieux.

Ravyn essaya de se débarrasser du plaid rose pelucheux qui lui entravait les pieds, tout en s'évertuant à esquiver les assauts de la lampe.

— Posez ça !

— Non.

Trop agacé pour discuter, il tenta de désintégrer mentalement l'objet et échoua. Le seul résultat qu'il obtint fut une vive douleur à la tête. Il jura et plaqua la main sur son front. Il avait porté ce foutu collier trop longtemps.

Ses dons magiques étaient réduits à néant. Il lui fallait du **temps pour** recharger ses batteries. *Merde !*

Restait la bonne vieille méthode humaine: il arracha la lampe des mains de la jeune femme et la menaça avec. Oh, il ne comptait pas la frapper, mais l'essentiel, c'était qu'elle le croie. Bon sang, ce qu'il était en colère ! Et ce maudit plaid qui semblait collé à ses jambes n'arrangeait rien.

Il jeta la lampe derrière lui et se débattit jusqu'à ce que, enfin, il ait repoussé le plaid.

La femme paraissait aussi furieuse que lui.

— Cette lampe m'a coûté une petite fortune ! Rendez-la-moi !

Il l'empêcha de le contourner pour aller récupérer l'objet et la força à reculer vers le canapé.

— Je veux ma lampe !

— Et les gens en enfer veulent de l'eau glacée, riposta-t-il.

Il balaya du regard le salon au décor Spartiate. Tous les stores étaient tirés. Parfait. La lumière du jour ne pouvait entrer.

La pièce était décorée avec simplicité, meublée dans un style contemporain minimaliste et dans des tons terre. Manifestement, son hôtesse n'était ni compliquée ni sophistiquée.

— Il fait encore jour, n'est-ce pas ? s'enquit-il.

— A votre avis ?

Il sentit un muscle tressauter dans sa joue. La chance n'était décidément pas de son côté.

— En aucun cas n'ouvrez ces stores.

— Pourquoi ? Vous risquez de vous enflammer ou un truc comme ça ?

Il la regarda sans répondre. Il aurait donné n'importe quoi pour disposer d'une once de pouvoir. Juste pour faire apparaître quelques vêtements sur lui. Mais cela aussi devrait attendre. Il ramassa donc le

plaid rose et s'entortilla dedans. Il fit la grimace à la vue du mot « puff » imprimé sur le lainage et placé exactement sur son sexe. « Puff»... « tante » en argot.

Ouais. Parfait. Il se sentait particulièrement viril en ce moment.

— Est-ce que je pourrais téléphoner ?

Susan croisa les bras sur sa poitrine. Tout bien considéré, elle devait reconnaître qu'Angie et Léo avaient fait le bon choix : ce type était sensationnel, même avec cette ridicule couverture drapée autour de ses hanches étroites. Ses cheveux noirs luisants qui lui arrivaient aux épaules étaient ébouriffés, et pourtant s'harmonisaient joliment avec son expression sévère. Il passa la main sur sa tête pour les aplatir, ce qui fit saillir les impressionnants muscles de son bras.

Il avait une voix de basse qui déclenchait de délicieux frissons chez Susan. Et il avait une curieuse façon de s'exprimer : il ne faisait qu'entrouvrir les lèvres. Cet homme était vraiment super sexy.

Elle ignorait où ses amis l'avaient trouvé, mais vu sa stature et sa beauté, il y avait des chances pour qu'il soit un strip-teaseur du coin. Ce qui aurait expliqué qu'il soit aussi à l'aise tout nu devant une parfaite inconnue.

Elle décida de poursuivre le jeu, pour voir comment M. Puff allait s'en sortir.

— Un téléphone? Pour quelle raison? Ne pouvez- vous pas joindre vos copains chats par télépathie ?

Il parut offensé.

— Combien d'heures par jour regardez-vous la télévision ?

— Très peu.

Il ne paraissait vraiment pas trouver la situation amusante, remarqua Susan.

— Alors? Puis-je téléphoner ou non? insista-t-il.

— Qui voulez-vous appeler ?

— Quelqu'un qui saura me sortir d'ici.

— Oh ! Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? répondit Susan en s'empresant de lui lancer son portable.

Cette rapide capitulation laissa Ravyn perplexe, partagé entre l'irritation et l'amusement. Il ouvrit finalement l'appareil et composa le numéro d'Erika.

— Ici Erika. Je ne suis pas joignable pour l'instant, mais laissez-moi vos coordonnées, et on se parlera bientôt.

Ravyn jeta un coup d'oeil à la pendule sur le mur. 16 heures.

— Bon sang, Erika, où es-tu ? Tu n'es pas en cours, tu devrais être à la maison en train d'étudier, téléphone allumé ! J'ai besoin que tu m'apportes des vêtements, et surtout que tu viennes me chercher illico. Rappelle-moi pour que je te dise où.

Maudit écuyer femelle, songea-t-il, écoeuré, en raccrochant. Puis il fit le numéro d'Acheron... et tomba sur une autre messagerie. De mieux en mieux ! Il détestait ces trucs-là. Il raccrocha en grommelant.

Que faire, maintenant? Contacter les autres Chasseurs de la Nuit et les prévenir que les Apollites étaient sur le pied de guerre ? Non, il n'y avait pas urgence : soit ils étaient à l'abri chez eux, soit ils étaient déjà morts.

Dans la seconde hypothèse, il n'y avait rien qu'il puisse faire pour eux.

Il se tourna vers la femme qui le regardait fixement, manifestement confuse.

— J' imagine que vous n'avez pas de vêtements à me prêter?

— Navrée, mais les fringues d'homme XXL, ce n'est pas ma spécialité.

Ne pouvez-vous en faire apparaître sur vous d'un coup de baguette magique?

— Pas pour le moment.

— Oh... laissez-moi deviner. Vous avez besoin de recharger vos batteries, c'est ça ?

— Oui, répondit-il en songeant qu'elle était vraiment maligne.

L'expression incrédule de la jeune femme frôlait le comique. Puis elle

se ressaisit et ajouta :

— Je dois bien avoir quelques sweat-shirts roses qui vous iraient...

— Je préfère rester nu.

— Comme vous voulez. Moi, ça ne me dérange pas.

— Alors, nous sommes à égalité.

La patience n'avait jamais fait partie des qualités de Ravyn, et parmi les choses qu'il détestait, se trouver en présence d'inconnus occupait la première place. Il préférait la solitude, qui ne pouvait le trahir.

— Depuis quand connaissez-vous Léo ? demanda la jeune femme.

— Léo qui ?

— Kirby.

Il fronça les sourcils. Il connaissait ce Léo de réputation depuis des années. Comme son succédané d'écuyer, Erika, Léo était l'un des humains au service des Chasseurs de la Nuit. Employés rémunérés, les écuyers aidaient l'univers paranormal à rester ignoré du reste de l'humanité, laquelle aurait été prise de panique si elle avait su quels monstres hantaient la nuit pour les chasser.

— Êtes-vous un écuyer ?

— Non, je suis une Michaels.

Il leva les yeux au ciel. Cette fille se trouvait très drôle, sans doute. Il aurait cru entendre Erika.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et vous l'avez très bien compris.

Travaillez-vous avec Léo ?

— Bien sûr. Sinon, pourquoi seriez-vous ici ?

Ravyn hocha la tête. Voilà qui expliquait son

arrogance. Pour quelque mystérieuse raison, la dernière génération d'écuyers semblait avoir un problème avec le sens du devoir.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous travailliez pour lui ?

— J'ai présumé que vous le saviez.

—Comment l'aurais-je pu ? Vous autres, vous faites des passages si brefs et à une telle cadence qu'il est difficile de se souvenir de plus de deux d'entre vous à la fois.

— C'est sûr que Léo a l'art d'épuiser les gens. Alors, comment s'est-il débrouillé pour que vous fassiez ce numéro ?

— Quel numéro ?

— Eh bien, pour vous faire apparaître ici nu comme un ver.

Quoi ? Elle s'imaginait donc Léo capable de réaliser pareil prodige ?

— Il ne l'a pas fait. Mais je suppose qu'il vous a envoyée me sortir du refuge.

—Il a habilement manœuvré, oui. Maintenant, dites-moi comment vous avez fait ce tour, tout à l'heure.

— Quel tour ?

—Le truc du chat. De quelle façon avez-vous réalisé l'échange ?

Mais pourquoi les humains posaient-ils tous cette question ? Même s'il leur donnait les explications, ils seraient quand même incapables de le faire

!

—C'est magique, répliqua-t-il d'un ton sarcastique. Je murmure : « Abracadabra », et ça y est, je suis un chat.

Elle plissa les yeux.

—C'est sans doute un progrès : le dernier type que j'ai eu chez moi ne réussissait qu'à se métamorphoser en porc buveur de bière.

Il ne put retenir un rire. Il devait reconnaître que cette fille avait le sens de l'humour, et lui-même était assez porté sur la plaisanterie pour l'apprécier chez autrui.

Rire dut lui coûter ses dernières forces car, soudain, il se sentit épuisé.

Il n'avait pas fermé l'œil depuis que les Apollites l'avaient capturé : s'endormir lui aurait valu de reprendre immédiatement forme humaine, avec pour conséquence une explosion du cerveau. Et maintenant, il éprouvait un impérieux besoin de dormir.

— Puis-je emprunter votre lit jusqu'au crépuscule?

— Pardon ?

— Il faut que je dorme. Vous devez vous en douter, sinon pourquoi m'auriez-vous sorti du refuge ? C'est bien Léo qui vous y a envoyée, n'est-ce pas ?

Elle posa les mains sur ses hanches et darda sur lui un regard qui disait clairement ce qu'elle pensait de l'idée qu'il se couche dans son lit.

— Oui, Léo m'a envoyée au refuge, mais pas pour que je vous donne mon lit. Qu'est-ce que vous croyez ? Ce n'est pas un asile de nuit, ici !

— Bon sang, mais qu'arrive-t-il au code de conduite des écuyers ? Je me souviens d'un temps où il avait une signification !

— Quel code des écuyers ?

— Vous ne vous rappelez pas le serment que vous avez prêté lorsque vous avez été engagée par Léo?

— Il ne m'a rien fait promettre d'autre que d'oublier ma santé mentale.

— Je vois. Vous devez être la première de votre famille à faire ça.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Cela explique tout: vous connaissez mal votre job, donc vous le faites mal.

Elle traversa la pièce et s'arrêta devant lui, visiblement très en colère.

— Pardon? Je ne connais pas mon job? Au moins, moi, je ne suis pas celle qui est plantée toute nue dans la maison d'une inconnue, un plaid enroulé autour de ma taille pour cacher mes parties intimes !

Elle s'interrompt, le temps de le toiser d'un air méprisant, puis reprit :

— Non, mais qui croyez-vous donc être, pour oser me dire ce que je

devrais faire ?

— Je m'appelle Ravyn Kontis et je suis un Chasseur de la Nuit.

Susan se raidit. Il venait d'énoncer ces mots comme s'ils justifiaient tout.

— Et ça devrait signifier quelque chose pour moi?

— Évidemment. Bon sang, mais qu'est-ce qui vous est passé par la tête, à vous tous, pour que vous ne vous souciez plus de nous ni de vos devoirs ? Les Démons sont-ils arrivés à vous débaucher? Vous bossez pour eux?

Susan était complètement perdue.

— Qui sont les Démons ? La dernière fois que j'ai vérifié, le journal appartenait toujours aux Kirby.

— Comme si vous ignoriez qui ils sont... Écoutez, Susan, je n'ai pas le temps de m'amuser avec vous. J'ai besoin de dormir avant la nuit. Nous avons une foule de choses à faire. Pour commencer, vous allez devoir envoyer des e-mails aux autres membres du groupe pour qu'ils sachent ce qui se passe.

Eh bien, il ne manquait pas d'air, ce type ! Jamais elle n'avait vu quelqu'un de si autoritaire et sûr de lui. Compte tenu, surtout, du fait qu'il avait les fesses à l'air.

— Excusez-moi ? Vous me prenez pour votre secrétaire particulière?

Ou votre esclave? Non, non, je ne vous appartiens pas. Je ne vous connais même pas, et vous avez beau être très mignon, je ne reçois pas d'ordres, ni de vous ni de personne. Alors, voilà la porte et...

— Vous savez que je ne peux pas partir. Il y a de la lumière, dehors.

— Eh bien, c'est un phénomène qui arrive quand une grosse boule orange passe par-dessus les montagnes. Extraordinaire, n'est-ce pas ?

Ravyn eut un mal fou à s'empêcher de l'attraper et de la secouer. Il avait cru qu'Erika était un vrai poison, qu'il n'existait pas pire écuyer qu'elle... Au temps pour lui !

Dire qu'Acheron pensait que sauver l'espèce humaine des Démons

n'avait rien de compliqué ! Les dieux avaient dû lui épargner la fréquentation de femmes comme Erika et cette Susan.

À peine ouvrait-il la bouche pour répondre vertement à la fâcheuse que l'on frappa à la porte. Il échangea un regard interrogateur avec Susan et ressentit un frisson. Il faisait jour. Le visiteur ne pouvait donc être un Démon ou un Apollite: il aurait grillé avant d'atteindre le paillason. Mais pas un métis. Un demi-Apollite était capable de sortir au soleil sans en mourir.

— Mademoiselle Michaels ? appela une voix masculine grave de l'autre côté de la porte.

Susan s'avança pour aller ouvrir. Ravyn la bloqua.

— Non.

— Non? répéta-t-elle d'un ton glacial. Mon vieux, je ne suis ni votre nana ni votre employée. Vous n'avez aucun ordre à me donner.

Susan se libéra de la main que Ravyn avait serrée autour de son poignet. Il jura entre ses dents. Quelle fichue tête de mule ! Il fallait pourtant qu'elle lui obéisse : quelque chose n'allait pas, son instinct le lui disait. Tous ses sens étaient en alerte. Mais Susan lui tourna délibérément le dos et ouvrit. Deux policiers en uniforme se tenaient sur le perron. L'un était incroyablement grand, avec des cheveux blonds coupés court et des yeux couleur café. L'autre était un petit brun.

— Puis-je vous aider? s'enquit Susan.

Le brun consulta le blond du regard, comme si ce dernier était le chef du duo.

— Êtes-vous Susan Michaels ? demanda l'homme.

Susan hocha la tête.

— Vous trouviez-vous au refuge pour animaux de Seattle récemment ?

— Y a-t-il un problème ?

Le blond afficha un sourire aussi fabriqué que sur une publicité pour dentifrice.

— Pas du tout. Vous avez simplement pris un chat qui n'était pas destiné à l'adoption et nous sommes venus le récupérer.

Susan se crispa, soudain méfiante. Pourquoi deux policiers...

Oh, mais oui. Jimmy. Il avait dû les envoyer chez elle pour la mettre en pétard.

— Vous n'avez donc rien de mieux à faire ? demanda-t-elle. Par exemple enquêter sur de vrais crimes ou un truc dans le genre ?

— Cette affaire relève de la sécurité publique, mademoiselle, assura le blond avec un profond sérieux.

Il était meilleur acteur qu'Angie, nota Susan à part elle.

— Ce chat, poursuivit-il, est extrêmement sauvage et a probablement la rage.

— Désolée, mais j'ai bien peur que vous n'arriviez trop tard. Le chat s'est déjà métamorphosé en M. Top Model et s'est installé chez moi. Je ne sais pas combien Jimmy vous a payés pour jouer cette comédie, mais, quelle que soit la somme, à mon avis, elle est insuffisante. Bonne journée !

Et Susan leur referma la porte au nez. Elle reculait lorsqu'elle entendit murmurer derrière le battant :

— C'est bien elle, et il est sous sa forme humaine. Elle n'aura pas le dessus avec lui. Qu'est-ce qu'on fait ?

Susan eut beau tendre l'oreille, elle ne perçut pas la réponse.

Seulement, quelques secondes plus tard, la voix de fausset du brun, qui acquiesçait.

— Oui, monsieur.

Puis il y eut un bruit de pas sur les marches. Tout d'abord, elle crut que les policiers s'en allaient, puis le bruit se rapprocha.

— Il dit qu'il faut tuer le Chasseur de la Nuit et ramener la femme au refuge pour l'interroger. Et si elle nous crée des difficultés, qu'on la tue aussi.

Le cœur de Susan se serra. C'était une plaisanterie, n'est-ce pas ? Mais

oui, bien sûr. Une très mauvaise plaisanterie.

— Je vous avais demandé de ne pas ouvrir, non ? dit Ravyn en l'écartant sans ménagement de la porte.

Deux secondes plus tard, la porte s'ouvrait à la volée sur les deux policiers, qui, cette fois, brandissaient des armes.

— Ne bougez plus.

La peur au ventre, Susan leva les mains. La plaisanterie prenait un tour vraiment désagréable.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'exclama-t-elle.

Ils ne répondirent pas. Susan vit alors deux autres hommes en civil les rejoindre. Des colosses à la mine patibulaire certainement dotés d'un casier judiciaire à faire pâlir Scarface de jalousie.

Ravyn réfléchissait. Comment se tirer de ce guêpier ? Sans nul doute, le blond était un demi-Apollite, mais les trois autres étaient humains. Le code d'honneur des Chasseurs de la Nuit lui interdisait de faire du mal aux humains. Mais il avait toujours suivi son propre code...

Il lui fallait protéger Susan, et réussir à rester lui-même en vie.

— Susan...

Elle se tourna vers lui et, dans le même instant, il se jeta sur elle. Les policiers ouvrirent le feu. Ravyn pesta lorsque les balles se fichèrent dans sa chair - elles ne le tueraient pas, mais cela n'empêchait pas qu'elles lui fassent atrocement mal.

Hébétée, Susan n'arrivait pas à croire à ce qui se passait. La plaisanterie de mauvais goût avait viré au cauchemar. Ces flics essayaient de tuer son drôle de visiteur et de la kidnapper! L'horreur s'empara d'elle quand elle vit que Ravyn, qui la protégeait des balles, était couvert de sang.

— Il bouge encore ! dit l'un des gros bras au blond.

— Les balles ne le tueront pas. Ouvre les stores.

— Merde ! Courez vers la porte de derrière pendant que je fais diversion, souffla Ravyn à Susan.

Il roula sur le flanc pour la dégager de son poids alors que leurs agresseurs commençaient à remonter les stores.

« C'est ma maison, salopards ! » songea Susan, mais elle ne le cria pas aux tueurs : il y avait plus urgent que clamer ses droits de propriété. Cette bande d'assassins ne semblait pas d'humeur à discuter. Ils étaient trop occupés à tirer des rafales dans sa maison et à la transformer en demeure du chaos. Elle devait s'estimer heureuse de n'avoir pas déjà été perforée de la tête aux pieds.

Le soleil pénétra dans le salon, et Ravyn gémit lorsqu'un rayon le toucha. Éberluée, Susan vit sa peau se racornir et se mettre à fumer.

Ce n'était pas normal... et surtout, ce n'était pas une illusion : l'odeur de chair brûlée le prouvait. Seigneur, mais qu'arrivait-il ?

— Tuez-le !

Ravyn lâcha le plaid et poussa brutalement Susan vers l'arrière de la maison.

— Foncez !

— Mais, et vous ?

Les coups de feu étaient de plus en plus nourris et faisaient mouche sur Ravyn.

— Allez, Susan, courez !

Elle obéit, mais n'alla que jusqu'à sa penderie, d'où elle sortit la batte de base-bail qu'elle y gardait en cas de besoin. Or, le besoin était bel et bien là. Dommage qu'elle n'ait pas eu le temps de prendre son pistolet avant que l'enfer ne se déchaîne.

Elle revint en toute hâte en plein milieu de l'échauffourée. Ravyn venait de tomber quand, d'un grand moulinet du bras, elle expédia sa batte sur la main de l'agresseur le plus proche, avec tant de force que l'arme de celui-ci lui échappa. Puis elle le frappa à la tête et il s'effondra. Le policier brun pivota alors vers Susan et la visa. Elle se baissa à la seconde où il pressait la détente. Il vida le chargeur dans le mur.

Ravyn n'était plus que douleur. Son corps martyrisé lui ôtait ses moyens. La lumière du jour le cernait de tous côtés, et il se déplaçait

avec peine pour tenter de lui échapper.

Il vit Susan cogner sur le deuxième homme de main alors que celui-ci essayait de le traîner en pleine lumière. Le brun saisit Susan par-derrière, tandis que l'homme de main lui arrachait la batte et lui en donnait un violent coup dans l'estomac. Elle cria avant de se plier en deux, brisée par la souffrance.

En tant que Chasseur de la Nuit, Ravyn s'était engagé à ne jamais lever ne fût-ce que le petit doigt sur un humain, mais il n'avait jamais tenu les humains en haute estime, et il était hors de question qu'il se fasse tuer et qu'il laisse ces salauds s'en prendre à Susan. Elle était un écuyer et, à ce titre, méritait d'être protégée.

De surcroît, il n'était pas dans sa nature de courber l'échine. L'un de ces fumiers était à moitié apollite, il avait donc un moyen de régénérer ses pouvoirs affaiblis. Les Apollites et les **Démons** adoraient se nourrir sur les Garous, auxquels ils volaient non seulement leur âme mais aussi leurs pouvoirs psychiques.

Mais cela marchait dans les deux sens.

Galvanisé par la fureur, Ravyn parvint à se débarrasser de la brute qui le tenait par la cheville. Il sentait gronder l'animal en lui. Sa vision de la situation était désormais celle d'une bête féroce et cruelle, et non plus celle d'un humain.

Il baissa la tête et, négligeant les balles qui pleuvaient sur lui, fondit sur le demi-Apollite, qu'il attrapa par la taille.

— Pauvre abruti ! rugit-il en le plaçant devant lui comme un bouclier.

Tu aurais dû te munir d'un Taser.

— Tirez-moi dessus ! hurla le blond à ses complices. Vite !

Susan se figea, le souffle coupé, en voyant Ravyn qui tenait le blond devant lui : ses yeux n'étaient plus noirs, mais rouge rubis. Il força le blond à incliner la tête en arrière et ouvrit la bouche, révélant des canines longues et aiguës. Les autres se pétrifièrent, apparemment aussi terrorisés qu'elle.

Elle n'eut même pas le temps de relâcher son souffle : il avait déjà plongé les dents dans le cou du prétendu policier.

Les vampires n'existent pas... Je ne crois pas aux vampires...

Une litanie qu'elle se répétait en regardant, effarée, le sang couler sur la chemise du blond pendant qu'il luttait pour échapper à Ravyn, lequel le retenait, apparemment sans effort, d'un seul bras.

Soudain, les deux hommes de main ouvrirent le feu sur Ravyn et son otage, dont le corps tressauta sous les impacts, avant que ses yeux ne deviennent vitreux. Ravyn émit un rire démoniaque puis détacha son bras du blond, qui s'effondra sur le sol comme une poupée de chiffons.

Il tendit alors ses mains, et une vague d'énergie invisible mais incroyablement puissante en jaillit et traversa la pièce, heurta les deux hommes de main, qui chancelèrent avant de s'écrouler. Les yeux de Ravyn étaient aussi rouges que le sang qui maculait son menton. En un éclair, des vêtements noirs apparurent sur son corps.

— Ne frappez jamais à la porte du diable si vous ne voulez pas qu'il vous ouvre, les gars, dit-il d'une voix sépulcrale.

Il s'essuya le menton.

— Ils... ils avaient dit que vous ne riposteriez pas, bredouilla le dernier colosse conscient.

— Ils ont menti !

Une force surnaturelle arracha Susan aux bras de l'homme qui la ceinturait. Dans le même élan d'énergie, le colosse fut comme aspiré par Ravyn, qui, à la seconde où il l'eut à quelques centimètres de lui, le projeta par terre d'un coup de poing et, de là, plusieurs mètres plus loin, jusque dans le mur. Le brun se précipita vers Ravyn et reçut un violent coup au menton. Le craquement des os de sa mâchoire résonna dans la pièce en même temps que les détonations de son pistolet.

Le rouge des yeux de Ravyn s'accrut, devint scintillant. Il fit un geste de la main, et les balles s'arrêtèrent en pleine course. L'espace d'un instant, elles restèrent suspendues en l'air, avant de faire demi-tour pour aller se loger dans la poitrine du policier.

Susan haletait, au bord de l'hyperventilation. Quel carnage ! Les quatre personnes qui s'étaient introduites chez elle étaient mortes. Ne restait que le... strip-teaseur.

— Pitié, dites-moi que je fais un mauvais trip ! s'écria-t-elle.

Les yeux de Ravyn retrouvèrent leur couleur ténébreuse.

— Pourquoi ? Vous vous shootez ?

Susan ne réussit qu'à secouer la tête. Un froid glacial l'avait envahie.

Rien de tout cela ne pouvait être vrai. Elle était la proie d'une illusion.

Elle vivait un épisode psychotique.

Peut-être ces gens n'étaient-ils pas morts. Peut-être tout ceci faisait-il partie du canular monté par Léo. Elle recula et se pencha pour chercher le pouls du blond. Le problème, c'était qu'il n'avait plus de carotide sur laquelle appliquer le pouce : elle avait été arrachée.

Et ce n'était pas du maquillage. C'était bel et bien réel et répugnant. À

une époque, elle avait accompagné la police sur des scènes de crime et avait eu son content de cadavres. Non, décidément, ce qu'elle avait sous les yeux n'était pas un trucage. Son strip-teaseur venait de tuer quatre hommes dans sa maison, ce qui ferait d'elle sa complice si elle ne dénonçait pas son forfait.

— Il faut qu'on prévienne les flics, dit-elle d'une voix qui lui parut étrangement sereine. Qu'on leur raconte ce qui est arrivé.

— Impossible. Les flics sont mouillés dans cette affaire.

— Mais non. Ils...

Il claqua des doigts.

— Susan, regardez-moi.

Même si elle brûlait de prendre ses jambes à son cou, elle s'exécuta.

— Ce n'est pas un jeu, Susan. N'avez-vous pas entendu ce que votre ami a essayé de vous dire, tout à l'heure ? Qu'il y avait une sacrée merde ici.

Maintenant que j'ai saisi ce qui se passait, je peux prendre soin de moi, mais vous, c'est une autre paire de manches. Il faut qu'on vous mette à l'abri avant que d'autres comme eux vous retrouvent. Comprenez-vous ?

— Mais je n'ai rien fait de mal ! Je ne les ai pas tués ! Vous, si !

— Bobby ? Alan ? Où en êtes-vous ? Avez-vous attrapé la femme ?

Le cœur de Susan manqua plusieurs battements quand elle entendit l'appel émanant de la radio du blond. Il y avait donc d'autres hommes dehors, qui attendaient ?

— Bobby? Réponds-moi ! A toi.

Des pas lourds résonnèrent dans l'allée.

— Deux autres types arrivent, grommela Ravyn.

De nouveau, la porte fut ouverte à la volée.

Ravyn propulsa Susan vers la cuisine, leva les mains et assomma instantanément les deux hommes. Puis il recula et se rendit alors compte que ces deux-là étaient plus malins que leurs collègues : ils s'étaient munis de la seule arme susceptible de le réduire à l'impuissance. Un Taser. Une seule décharge, et l'électricité se diffuserait dans toutes ses cellules, le faisant passer sans répit de l'état d'homme à celui de chat et vice versa. Et il n'aurait aucune possibilité de contrôler le processus. Ses pouvoirs magiques seraient annihilés, et il se retrouverait sans défense face à ses assaillants.

Il détestait cette idée, mais il devait se résoudre à redevenir chat, et ce dans l'instant.

Ce qu'il fit.

Puis il galopa jusqu'à la cuisine et rattrapa Susan, qui se dirigeait vers la porte de derrière.

Prenons votre voiture.

Susan sursauta quand la voix d'homme retentit dans sa tête. Elle se retourna et vit que le léopard miniature était de retour dans sa maison. *Mon Dieu, faites que ce soit une nouvelle hallucination due au stress...* Tout, plutôt que de se croire devenue folle.

Mais, folle ou non, elle devait quitter sa maison. Il serait toujours temps plus tard d'essayer de tirer ces mystères au clair. Sortir par la porte principale n'avait rien de séduisant : non seulement il lui faudrait enjamber les cadavres mais aussi se retrouver face aux deux nouveaux arrivants.

Susan prit donc son trousseau de clés de secours accroché à côté de la

porte, qu'elle ouvrit à l'instant où des balles arrosaient le mur à un cheveu de sa tête.

Trop effrayée pour regarder en arrière, elle s'élança vers l'allée... et se rendit compte qu'elle était prise au piège : une nouvelle salve éclata, fracassant les vitres de sa Toyota. Elle s'accroupit et fit le tour de sa voiture à quatre pattes, puis ouvrit la portière côté conducteur et se glissa au volant.

Le léopard miniature déboula de la maison, sauta sur le siège, et de là sur la banquette arrière.

Mieux valait ne pas discuter, décida-t-elle en tournant la clé de contact.

Baissez-vous !

En principe, elle n'obéissait jamais aux ordres, pas même à ceux reçus par télépathie. Mais, compte tenu de la bizarrerie de cette journée, elle ne les discuta pas et se laissa glisser le long du dossier, tête rentrée dans les épaules. Des balles s'écrasèrent derechef sur la carrosserie de la Toyota.

— Mais c'est dingue ! s'exclama-t-elle, furieuse qu'on abîme sa voiture.

Elle enclencha la première et fonça sous un déluge de projectiles. La voiture bondit à travers la cour de la maison voisine, écrasant au passage la petite clôture blanche.

— Jenna va me tuer ! gémit-elle.

Elle arrangerait les choses avec sa voisine plus tard. S'il y avait un « plus tard ».

Le cœur battant à tout rompre, elle se redressa sur son siège de façon à voir la route. Dans le lointain, des sirènes ululaient. Sa raison, ou ce qu'il en restait, la poussait à aller vers elles, mais elle ne l'écouta pas. Ces hommes qui étaient venus l'agresser chez elle étaient des policiers.

Jimmy avait paru terrifié par ses propres collègues. Se pouvait-il que sa paranoïa eût été justifiée ? Elle en savait hélas bien trop sur la corruption dans la police. Longtemps, elle avait cru les représentants de la loi de Seattle plus honnêtes que la plupart, mais peut-être y avait-il plus d'une pomme pourrie dans le tonneau.

— Il faut que je parle à Jimmy, marmonna-t-elle.

Il faisait partie des policiers auxquels elle pouvait se fier.

Dirigez-vous vers Pioneer Square.

Voilà que ça recommençait. Cette voix d'homme dans sa tête, qu'elle reconnaissait désormais : c'était celle de Ravyn.

— Pourquoi?

Ô Seigneur! Elle se mettait à parler avec un chat!

Faites-moi confiance, c'est tout. 317 Première Avenue Sud.

Mais bien sûr ! Pourquoi pas ?

— Qui habite là ? La famille Addams ?

Oui.

Évidemment. Qui d'autre ?

— Je souffre vraiment de sacrées hallucinations. J'espère simplement que ce qui m'a mise dans cet état de délire ne laissera pas de séquelles.

Dans la mesure où c'est moi qui suis truffée de balles, je ne veux pas vous entendre vous plaindre.

— Lâchez-moi, Chat Botté ! Je passe vraiment une journée pourrie.

Et moi donc !

Susan décida tout à coup d'écouter sa propre voix intérieure, qui la poussait à prendre la direction du refuge.

H é! Ce n'est pas le chemin de Pioneer Square!

— Mais oui, voix dans ma tête, je le sais. Je vais où je veux, point barre.

Du moins était-ce son idée jusqu'à ce qu'elle arrive devant le refuge et découvre le ruban jaune délimitant un périmètre de sécurité. Son poulx s'emballa quand elle vit le procureur, les journalistes, les policiers et la foule regroupés là.

Qu'était-il arrivé ?

Elle serait bien allée poser la question, mais sa voiture étant constellée d'impacts de balles, se garer là n'était peut-être pas la chose la plus intelligente à faire tant qu'elle n'aurait pas découvert ce qui se passait et pourquoi elle avait des policiers aux trousses. Il fallait qu'elle s'éclipse, et vite. Mais pour aller où ?

Léo.

Difficile d'imaginer en lui son sauveur. L'ennui, c'était qu'il lui semblait être la seule personne susceptible de lui expliquer pourquoi la police avait envahi le refuge. Elle décrocha son portable de sa ceinture, appuya sur le chiffre trois et attendit que Léo réponde.

— Ouais ?

Jamais elle n'avait été aussi contente d'entendre la voix ridiculement juvénile de son patron.

— Susan, c'est toi ?

— Oui, et je...

— Écoute-moi, coupa abruptement Léo, et pour une fois, elle ne se rebiffa pas. Ne dis plus rien. Des trucs bizarres se sont passés cet après-midi. As-tu vu ta copine Angie aujourd'hui ?

— Oui, pourquoi ?

Léo observa un silence, puis demanda :

— Où es-tu ?

— Dans ma voiture.

— Tu as toujours le chat ?

Si elle avait eu des doutes sur l'implication de Léo dans cette histoire, sa question venait de les lever.

— Oui. Le Chat Botté est en sécurité.

— Dieu merci ! Quoi que tu fasses, ne perds pas ce chat de vue !

— Pourquoi ?

— Contente-toi de me faire confiance.

Il y eut un son étouffé, comme si Léo couvrait l'appareil de la main, puis il reprit:

— Faut que j'y aille, Sue. Toi, file au 317 Première Avenue Sud.

Attends-moi là-bas, je viendrai dès que possible.

Et il coupa la communication.

317 Première Avenue Sud. De nouveau cette adresse. Qu'avait donc cet endroit de spécial? Quelque chose d'important, peut-être. Mieux valait s'y rendre, décida Susan en redémarrant.

Que n'aurait-elle donné pour mettre de l'ordre dans ses pensées !

songea-t-elle en roulant. Elle entendait de temps à autre le chat bouger sur la banquette arrière, mais, dans l'ensemble, il restait calme.

Jusqu'à ce qu'elle arrive à Pioneer Square.

Tournez, et allez à la rampe des livraisons.

Bien que persuadée d'avoir perdu toute santé mentale, elle obéit à la voix et se gara. Lorsqu'elle ouvrit la portière, son état de nerfs frôlait l'hystérie. Elle s'attendait que le chat jaillisse de la voiture, mais il n'en fit rien. Elle se retourna pour le regarder et crut défaillir : il était allongé sur la banquette, couvert de sang.

Était-il... mort?

Épouvantée, elle effleura l'épaule du félin et eut droit en retour à une protestation sous forme de souffle sifflant.

— Doucement, dit-elle en retirant prudemment sa main.

Le chat se redressa avec lenteur, puis sortit de la voiture et se dirigea vers la rampe.

— Hé ! Vous ne pouvez pas vous garer là et...

Un charmant jeune homme aux cheveux noirs

venait d'interpeller Susan. Il s'interrompit en voyant le chat. Il devint blême, puis se tourna vers la porte et cria :

— Maman ! Ravyn est ici ! Code rouge !

Il attrapa une couverture posée sur une pile placée devant la rampe, puis se précipita vers le chat pour l'en envelopper. Ne sachant trop que faire, Susan commença par fermer les portières à clé, puis songea à l'inanité de son geste : une vitre avait disparu, brisée par les balles. La carrosserie semblait avoir traversé une zone de guerre. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure...

Elle emboîta le pas au jeune homme et pénétra dans une petite réserve.

Le jeune homme posa le chat par terre et celui-ci, instantanément, reprit son apparence humaine. Puis il appuya sur le mur une main ensanglantée, la tête basse, comme s'il était à bout de forces.

Mais il devait l'être, puisqu'il était le chat et que le chat était blessé, n'est-ce pas ? La folie de la journée continuait, voilà tout. Au moins cette folie lui valait-elle de nouveau le spectacle d'un magnifique homme nu, le plus beau qu'elle eût jamais vu, mais dont le corps était constellé d'impacts de balles.

Il ne resta pas nu longtemps : un jean et un tee- shirt apparurent sur lui, qui s'imbibèrent de sang dans la seconde.

Quelle horreur ! Comment était-il possible que cet homme fût encore en vie, et debout, de surcroît ? Le plus simple, c'était de ne même pas sourciller, de s'accommoder de cette situation délirante, décida Susan.

— Il faut appeler une ambulance, dit-elle au jeune homme.

Ravyn releva la tête et la regarda par-dessus son épaule. Un peu de sang maculait ses lèvres et, pour la première fois, lorsqu'il parla, elle vit ses crocs.

— Ça va aller. J'ai juste besoin de dormir.

— Je vais commencer à prendre des hallucinogènes. Au moins, ainsi, tout cela aura une explication.

Une porte s'ouvrit brutalement au fond de la réserve, et deux personnes se ruèrent vers eux : une jeune fille à peu près du même âge que le garçon brun, et une grande quinquagénaire aux cheveux noir corbeau, qui s'immobilisa dès qu'elle découvrit Susan.

— Qui êtes-vous ?

— Elle est avec moi, Patricia, dit Ravyn en massant son bras en sang.

Patricia regarda Susan avec méfiance mais ne discuta pas.

—Que s'est-il passé ? demanda-t-elle à Ravyn, en s'approchant pour examiner de près sa blessure au biceps droit.

—Les Démons nous ont déclaré la guerre, et quelques flics se sont alliés avec eux. Je ne sais pas comment ils sont arrivés à conclure cette alliance, ni combien de policiers ils ont circonvenus, mais c'est suffisant pour qu'on soit tous en alerte. Ils disent avoir tué au moins un Chasseur de la Nuit. Qui, je l'ignore. Et ils ont bien failli m'avoir. Nous devons prévenir les autres tout de suite.

Les couleurs se retirèrent du visage de la femme.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, répondit Ravyn en secouant la tête. Mais ils vont nous traquer les uns après les autres.

Patricia s'adressa à la jeune fille, son double en plus jeune, manifestement sa fille.

— Alicia, commence à passer des coups de fil.

Puis elle se tourna vers le garçon.

— Jack, quelqu'un doit aller chez Cael le prévenir. Dans la mesure où il vit avec les Apollites, il est probablement en très grand danger. Or, il ne répond jamais au téléphone avant la tombée du jour.

— OK, maman.

Jack partit immédiatement. Susan était dans le brouillard le plus total.

De quoi parlait cette femme ? Que pouvait être un Apollite ? Un genre de soda *light* ? Et qui diable était un Démon ?

Avant de se retirer, Alicia donna des bandages à sa mère, laquelle alla prendre une petite trousse de médecin rangée dans un coin.

— Il faut extraire ces projectiles pour que tu guérisses.

Oh, sans problème, songea ironiquement Susan. Et pourquoi ne pas aussi donner à Ravyn un morceau de cuir à mordre pendant qu'on le charcutait ? Ces gens-là se croyaient-ils encore au siècle dernier ?

— Il a besoin d'un médecin, insista Susan.

Patricia ne lui prêta aucune attention. Elle entreprit de sortir de la trousse des instruments de chirurgie tandis que Ravyn s'asseyait sur un tabouret.

— Tu es sûr qu'elle est un écuyer? lui demanda Patricia.

— Elle a dit qu'elle travaillait avec Léo.

— Oh. Avec Léo, ou pour Léo ?

— Pour, répondit Susan.

Sa réponse fit manifestement tiquer Ravyn. Il darda sur Susan des yeux de jais soucieux.

— Vous n'êtes pas un écuyer ?

Susan n'eut pas le temps de répondre : la porte s'était de nouveau ouverte sur le jeune Jack.

— Maman, on a un sérieux problème.

— Lequel ?

Le garçon brandit un téléviseur portable Sony. Sur l'écran défilaient les images d'un reportage. Le cœur de Susan manqua quelques battements quand elle s'aperçut que c'était sa maison, une petite construction de style Cape Cod, qui était filmée.

— Selon la police, trois hommes non identifiés et deux policiers locaux ont été tués en tentant d'appréhender deux personnes suspectées d'avoir assassiné cet après-midi un vétérinaire de la ville, son mari et une employée dans un refuge pour animaux.

Susan n'en croyait pas ses oreilles. La caméra se porta sur l'un des hommes qui l'avaient agressée chez elle. Il était couvert de sang et avait la tête bandée.

— Je savais que j'aurais dû lui arracher la gorge, grommela Ravyn.

— C'était dingue, disait l'homme interviewé. On essayait juste de vendre des abonnements à des journaux, et une seconde après nous avoir ouvert, ils nous ont attaqués et ont tué mon ami. Je me suis vu mort. Si je n'avais pas fait semblant de l'être, ils m'auraient achevé. Ce sont des fous furieux, bon sang ! Des fous furieux !

La caméra revint sur la présentatrice.

— Comme vous pouvez le constater, nous sommes face à un événement troublant. Les autorités offrent une récompense à toute personne qui fournira un renseignement permettant de les conduire à Ravyn Kontis et Susan Michaels, les deux suspects de ces meurtres. Si vous les voyez, ne tentez pas de les capturer ! Ils sont considérés comme extrêmement dangereux. Appelez le numéro spécial 555-1924 et indiquez à la police à quel endroit ils se trouvent.

Susan resta bouche bée quand apparurent une photo d'elle et un portrait-robot de Ravyn. Il y eut ensuite une image d'elle sortant du refuge, la cage pour chat à la main. Jimmy ne s'était pas trompé : la ville était bel et bien en proie à un complot policier.

Sa vision se brouilla ; son pouls s'accéléra. Ce n'était pas possible !

Une pareille chose ne pouvait pas lui arriver, à elle !

Elle croyait avoir vu le pire, mais non. Les images précédentes n'étaient rien comparées à celles qui défilaient maintenant : le refuge, entouré d'une bande de plastique jaune qui retenait une petite foule.

— Nous venons d'apprendre le nom du couple qui a été assassiné ici.

Il s'agit d'Angela et James

Warren. James, connu sous le diminutif de Jimmy, était marié à Angela depuis cinq ans. Il passait souvent voir sa femme au refuge...

Susan recula en chancelant jusqu'à ce que le mur l'arrête. Angie était morte ? Jimmy aussi ? Et *elle* était accusée de les avoir tués ?

Du plus profond de son cœur et de son âme montèrent des sanglots qui la terrassèrent.

Ravyn fit la grimace en entendant Susan pleurer. Jamais il n'avait pu supporter les larmes d'une femme. Elles le mettaient au supplice, lui rappelant par trop un passé qu'il ne réussissait pas à oublier.

— On en a assez vu, Jack.

Le jeune homme jeta à Susan un coup d'œil empreint de sympathie avant d'éteindre la télévision. Patricia s'approcha de Ravyn, qui la chassa d'un revers de la main.

— Laisse-nous un moment, OK ?

Patricia hocha la tête et s'en alla.

Les sanglots de Susan serraient affreusement le cœur de Ravyn. Mieux que personne, il comprenait le chagrin de la jeune femme. Il connaissait cette terrible détresse, d'une intensité telle qu'on avait l'impression qu'elle vous dévorait intégralement et qu'on ne tenait debout que par un fil, au bord d'un abîme de désespoir. La vie de tout Garou était jalonnée par la perte d'êtres chers.

La sienne avait été encore pire.

Il aurait voulu dire à la jeune femme que tout allait s'arranger, mais se découvrait incapable de formuler ce pieux mensonge. Dans l'existence, il n'y avait aucune garantie. A part la certitude que si vous vous retrouviez à terre, anéanti, quelqu'un viendrait vous donner le coup de grâce.

Alors, à la place, il fit quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis des siècles : il la prit dans ses bras et la serra très fort contre lui. Elle lui rendit son étreinte tout en continuant à pleurer. Il serra les dents, s'obligeant à contenir l'émotion qui l'avait envahi. Comme elle, dans son existence de mortel, il avait tout perdu.

Même la vie.

Elle avait besoin de lâcher la bride à sa souffrance et sa colère, de les extérioriser jusqu'à ce qu'elles s'apaisent. Il n'avait que du réconfort à lui offrir. C'était bien peu, mais mieux que rien.

En tout cas, davantage que ce qu'on lui avait offert, à lui.

Il inclina la tête contre la sienne et ferma les yeux. Elle resta accrochée à lui comme un nageur qui se noie à une bouée.

Susan aurait voulu hurler. Les souvenirs d'Angie et de Jimmy la submergeaient. Ils étaient ses amis. Ses meilleurs amis. Tous les deux. Elle connaissait Angie depuis l'enfance. Elle avait été la compagne de tous ses jeux. Quant à Jimmy, c'était elle qui l'avait présenté à Angie. Elle avait été témoin à leur mariage. Comment pouvaient-ils être partis à jamais ? Qui avait osé leur faire du mal ?

— Pourquoi ? demanda-t-elle entre deux sanglots, en quête de quelque consolation, de réponses.

Il n'y en avait pas. Tout cela était dépourvu de sens et la dévastait si profondément qu'elle aurait aimé arracher avec les ongles cette douleur atroce.

Pourquoi n'avait-elle pas cru Jimmy? Pourquoi? Jamais elle n'aurait dû quitter le refuge sans les obliger à venir avec elle.

Et maintenant, ils étaient morts.

Par sa faute. Parce qu'elle s'était montrée totalement stupide !

Du tréfonds de son esprit jaillit une rage noire tandis qu'elle se rappelait les appréhensions de Jimmy. Cette rage l'aida à se ressaisir, à dominer sa peine, et l'amena à prendre conscience qu'elle étreignait un parfait étranger.

Elle s'écarta de lui et plongea son regard dans ses yeux d'obsidienne.

— Que se passe-t-il ? Je veux la vérité ! Dites-moi la vérité sur ce qui est arrivé aujourd'hui !

Il prit une profonde inspiration avant de demander:

— Vous n'êtes pas un écuyer, n'est-ce pas ?

— Vous n'arrêtez pas de me demander ça ! Qu'est-ce qu'un écuyer ?

La question parut le mettre très mal à l'aise.

Susan baissa les yeux sur les blessures de son compagnon. Son torse ne saignait plus. Des balles l'avaient atteint absolument partout - bras, cou, dos, poitrine -, et pourtant, il se comportait comme s'il était indemne.

Elle toucha la profonde plaie sur son biceps, là où le muscle était déchiré, les chairs déchiquetées. Ce n'était pas du maquillage, ni le résultat d'effets spéciaux. C'était bien réel et sanglant.

— Qu'êtes-vous ?

Un tic fit tressauter la mâchoire de l'homme avant qu'il ne lâche une réponse sibylline.

— Pour faire bref, disons que je suis votre unique espoir.

Tout en s'essuyant les yeux, Susan recula et répliqua d'un ton sarcastique :

— Mon unique espoir de quoi, Chat Botté ? de mourir ? d'être ruinée

? Vous savez, avant aujourd'hui, je menais une vie plutôt... eh bien, dépri-mante, pour être honnête. Mais, au moins, personne n'essayait de me tuer, et personne ne mourait autour de moi. Depuis que je vous ai rencontré, ma vie a pris la voie rapide pour l'enfer. Mes meilleurs amis sont morts, je vous ai vu tuer cinq types en...

— Quatre, coupa Ravyn. Le cinquième, c'est vous qui l'avez eu, d'un coup de batte sur le crâne.

Avait-il vraiment besoin de lui rappeler cela ?

— Et, à votre avis, pourquoi ai-je joué au baseball avec la tête d'un homme ? Parce que, comme une idiote, j'ai ramené un chat abandonné chez moi ! Et pour quel résultat ? J'ai perdu les quatre-vingt-deux dollars que m'a coûté son adoption, ma maison a été ravagée, ma voiture est trouée comme du gruyère et je dois rembourser à ma voisine une petite fortune pour faire réparer la clôture qui protégeait sa plate-bande de pétunias !

Merci, Chat Botté. Vraiment. Merci de tout cœur.

Il paraissait éberlué.

— Je n'arrive pas à croire que vous pensiez à l'argent en un moment pareil !

— Et à quoi suis-je censée penser ? Aux deux êtres qui comptaient le plus pour moi en ce monde et qui sont morts ? Alors que je ne pourrai même pas aller à leurs funérailles parce que tout le monde est persuadé que je les ai tués ?

La rancune et la frustration la submergeaient. Elle serra les dents à en avoir des élancements dans les mâchoires, puis reprit:

— Si j'avais cru Jimmy et si je les avais fait sortir du refuge, Angie et lui, ils seraient encore en vie. Je n'aurais jamais dû les laisser seuls. Ils sont morts *par ma faute* !

Les larmes revenaient en force. Il ne fallait pas qu'elle parle d'Angie et de Jimmy. Pas pour le moment, sinon elle sombrerait dans un

désespoir absolu. Son chagrin était trop violent pour être surmonté si vite.

Elle lut la compassion dans les yeux de Ravyn quand il prit son visage entre ses paumes chaudes et calleuses.

— Écoutez, je suis vraiment désolé de ce qui leur est arrivé. Mais vous n'êtes en rien responsable, d'accord ? Ils sont morts parce que Jimmy a tout découvert à propos des Démons et a été assez naïf pour penser qu'il pourrait leur échapper. Croyez-moi, il ne serait pas allé bien loin s'il s'était enfui. Ils l'auraient retrouvé en un clin d'œil et tué quand même. Les informations qu'il détenait l'avaient condamné à mort bien avant que vous n'arriviez au refuge.

Susan haussa les épaules.

— Si vous pensez me reconforter comme ça, c'est raté.

— Je sais.

À son expression, elle comprit qu'il ne mentait pas. Il y avait du respect dans son regard, ainsi qu'un autre sentiment qu'elle ne parvenait pas à identifier.

— Vous avez subi pas mal de chocs aujourd'hui, poursuivit-il en lui caressant la joue du pouce, et je sais que vous vous sentez prise au piège, mais vous allez devoir redresser la tête. Vous n'avez pas le choix.

— Comment ça ?

— Vous êtes habituée à fréquenter des humains dépourvus de dons psychiques. Le monde que vous connaissez est tout à coup devenu très moche, bébé. Tout ce que vous a dit Jimmy au refuge est exact. Vous êtes tombée en plein milieu d'une guerre dont ceux de votre espèce devraient tout ignorer. Oubliez tout ce que vous pensez savoir et imaginez un monde où l'espèce humaine n'est que de la nourriture pour une race qui n'a qu'un but : l'assujettir.

Susan secoua la tête.

— Je ne crois pas aux vampires.

Il retroussa les lèvres, montrant ses crocs inquiétants.

— Si vous tenez à survivre à la nuit qui s'annonce, vous avez intérêt à

commencer à y croire.

L'envie de toucher ses crocs pour s'assurer qu'ils étaient bien réels s'empara de Susan. Mais à quoi bon ? Elle le savait déjà. Elle les avait vus à l'œuvre.

— Qu'êtes-vous ? demanda-t-elle pour la deuxième fois. Vous avez dit un «Chasseur de la Nuit». Qu'est-ce?

Ravyn hésita. Il était Chasseur de la Nuit depuis plus de trois cents ans et avait fait le serment de ne jamais révéler à quiconque en dehors du cercle de ses semblables quoi que ce soit concernant son univers. Mais la situation était inhabituelle. Les Démons avaient impliqué cette humaine dans leur plan infernal, et s'il ne lui disait pas la vérité, elle ne serait pas en mesure de se défendre. Qu'elle le veuille ou non, le fait était là: elle était mêlée à cette abomination.

— Les Chasseurs de la Nuit sont des immortels qui ont juré de protéger l'espèce humaine des

Démons, pour qui les humains ne sont que du gibier.

— Et les Démons, qui sont-ils ?

Il prit son temps pour répondre, désireux de lui donner une explication simple et claire.

— Il y a bien longtemps, sur l'Atlantide de l'Antiquité...

— Oh. L'Atlantide n'est pas un mythe ?

— Non.

— Pfft... Qu'y a-t-il ensuite? Des licornes?

— Non, mais des dragons, si, répondit-il, amusé.

Elle plissa les yeux, le fixant durement.

— Je vous déteste, dit-elle d'un ton venimeux.

Il lui sourit gentiment, tout en savourant la douceur de sa joue sous ses doigts brûlants. Il aurait dû s'occuper de guérir ses propres blessures, mais il voulait soulager la jeune femme d'abord - un besoin qu'il ne comprenait pas, qui allait à rencontre de ses réactions habituelles. Mais le fait était là, stupéfiant: sa priorité, pour l'instant,

était de lui expliquer un monde qu'elle allait évidemment juger absurde.

— Je ne peux pas vous reprocher de me détester. À votre place, je me détesterais aussi. Mais revenons à l'Atlantide. Il y avait autrefois une race d'êtres qui s'appelaient les Apollites...

— Mon Dieu ! Et moi qui espérais qu'il s'agissait d'un soda *light* !

Il éclata de rire, puis fit la grimace car sa subite hilarité lui avait causé une violente douleur.

— Non, non, ce n'est pas un soda. Les Apollites tiennent leur nom du dieu Apollon, dont ils sont la création. Le plan d'Apollon était de dominer les humains, mais comme tout plan apparemment parfait, le sien avait des failles, et il lui a explosé en pleine figure le jour où les Apollites se sont retournés contre lui en tuant sa maîtresse et son fils. Alors, il leur a jeté un sort : ils mourraient tous à l'âge de vingt-sept ans, dans d'atroces souffrances.

— Ils n'ont pas dû apprécier.

— Évidemment pas. Un groupe d'Apollites s'est donc débrouillé pour trouver la parade. Ils ont compris qu'en tuant des humains pour leur voler leur âme, ils allongeaient leur durée de vie. Depuis ce jour, à l'approche de leur vingt-septième anniversaire, ils ont le choix : soit ils meurent, soient ils s'attaquent aux humains et deviennent alors des Démons. Mais ce plan-là a également une faille. L'âme volée n'étant pas adaptée à leur corps, elle meurt lentement en eux. Ils n'ont donc plus qu'une option : en dérober une autre pour remplacer celle qui s'éteint, et ainsi de suite. S'ils ne s'en procurent pas une très rapidement, avant l'extinction de la précédente, ils meurent avec celle-ci.

Susan eut un mouvement de recul, puis se passa les mains sur le visage, comme pour chasser l'horreur de ce qu'elle venait d'entendre.

— Ils sont donc constamment en quête d'humains à tuer afin de rester en vie, résuma-t-elle.

— Oui. Et il semblerait qu'ils aient trouvé des humains prêts à les aider.

— Pourquoi ?

— J'imagine qu'il faut remercier Hollywood pour ça. La plupart des

gens qui prêtent main-forte aux Démons croient accéder à l'immortalité en les laissant les mordre au cou et boire leur sang. Ce qui est faux. On naît apollite, on ne le devient pas. Un Apollite ne peut transférer vers un humain ses pouvoirs et pas davantage le rendre immortel.

— Vous vous rendez compte comme c'est difficile d'avaler tout ça ?

— Bien sûr. Mais vous ne croyez pas au Père Noël, ce qui n'empêche pas que quelqu'un laisse des cadeaux pour les enfants la veille de Noël.

— Et alors ?

— Alors, ça veut dire que, derrière tout mythe, il y a une part de vérité, Susan, lança une voix d'homme.

Elle se retourna. Léo se tenait sur le seuil. Et elle était contente de le voir ! Incroyable.

— Salut, Ravyn, dit Léo.

Ravyn répondit d'un bref signe de tête.

— Sue, Patricia a besoin d'enlever tout le plomb qu'a Ravyn dans le corps avant que les blessures se referment par-dessus. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi pendant qu'elle s'occupe de lui ?

Le ton blasé de Léo stupéfia Susan. Mais, puisque sa vie avait basculé dans la quatrième dimension, pourquoi s'étonnait-elle ? Et puis, Léo avait raison : le Chasseur de la Nuit, ou qui qu'il soit, avait davantage de plomb dans le corps que toute la plomberie de sa maison.

Mais si, mais si, tout était normal.

Susan sortit de la réserve à la suite de Léo. Dans le couloir, ils croisèrent Patricia, qui ne leur dit rien. Manifestement, la femme n'était pas plus heureuse que Susan.

Léo lui fit gravir un escalier métallique, puis la précéda dans une vaste salle de conférences. Lorsqu'il alluma les plafonniers, elle découvrit des murs blancs et un plafond noir qui donnaient à l'endroit une atmosphère réfrigérante, impression accentuée par la ligne contemporaine du mobilier : table de verre, sièges de cuir noir. La salle était aussi accueillante que les urgences d'un hôpital.

Susan se sentait aussi mal à l'aise qu'une collégienne attendant d'être reçue par le proviseur.

— Assieds-toi, dit Léo après avoir refermé la porte.

Il n'était pas dans le caractère de Susan d'obéir aux ordres, mais elle était trop fatiguée et perturbée pour regimber. Elle n'aspirait qu'à cinq minutes de paix pour panser ses blessures et se ressaisir.

— Tu vas bien, Sue ?

— Je ne sais pas, dit-elle en s'asseyant. Je me suis réveillée ce matin, j'ai mangé mes céréales et bu mon café, comme d'habitude. Puis je suis allée travailler pour mon torchon de journal et j'ai découvert que mon article avait été massacré par quelqu'un d'autre. Ensuite, mon patron m'est tombé sur le poil sous prétexte que j'avais par trop les pieds sur terre. Et là-dessus, il m'a envoyée sur la piste d'une gamine qui écrit des trucs sur un homme-chat en patrouille dans la ville. Après quoi, alors que je ruminais l'absurdité de ma vie, ma meilleure amie m'a appelée pour me dire qu'elle avait un sujet pour moi, une histoire en béton qui me permettrait de récupérer ma réputation de journaliste. Sauf que cette histoire s'est révélée concerner des flics qui aident des vampires à nous dévorer. Parce que mon amie est parano, j'ai adopté un chat alors que je suis allergique à ces bestioles. Je l'ai ramené chez moi, où il s'est métamorphosé en ce que mon excentrique de patron me tanne depuis une éternité de trouver. Après ça, ma maison a été bousillée, et le Chat Botté a mangé un type sous mes yeux.

Et maintenant, mes deux meilleurs amis sont morts.

Elle s'interrompt, le temps de décocher un coup d'œil rageur à Léo, qui dardait sur elle un regard imperturbable.

— Je ne sais vraiment pas comment je devrais me sentir maintenant, reprit-elle. Si tu as une idée, sois chic, fais-m'en part. Rien de ce que j'éprouve ne colle avec ce que je connais. Je suis fatiguée, paumée, et je n'ai qu'une envie : aller au lit, dormir et découvrir que ce que je vis en ce moment n'est en réalité qu'un affreux cauchemar. Mais j'ai peur de m'endormir et qu'à mon réveil, ce ne soit encore pire.

Léo eut un sourire plein de sympathie. Il s'approcha de Susan et posa gentiment la main sur son épaule.

— Je suis navré, Sue, mais je voulais que tu...

La porte s'ouvrit sur un petit groupe: deux

hommes et une femme. Le premier qui entra fut un homme de haute taille, brun, à l'allure de tueur.

Il était incroyablement beau, vêtu d'un pull gris qui avait dû coûter une petite fortune et d'un pantalon noir. Celui qui se trouvait derrière lui était tout aussi inquiétant. Il avait les cheveux châains. La femme était grande, athlétique et blonde. Et elle avait un air de famille avec Patricia et Alicia.

Léo se redressa et, tout à coup, parut investi d'une impressionnante autorité. Il n'avait plus rien du facétieux petit patron que Susan connaissait, mais tout d'un chef **infiniment sérieux, et même...** d'un prédateur.

— Sue, je te présente Otto Carvalletti, Kyl Poitiers et Jessica Addams.

— Salut, lança Susan à l'adresse du trio.

Aucun d'eux ne lui répondit. Ils se déplacèrent de façon à l'enfermer dans un cercle, à la manière des hommes de main de la mafia. Susan baissa les yeux et remarqua qu'ils avaient tous un point commun avec Léo : une toile d'araignée tatouée sur la main.

Un mauvais pressentiment l'envahit. Mais elle refusait de se laisser impressionner. Elle en avait trop vu aujourd'hui pour flancher maintenant.

Alors, elle se leva et leur lança à chacun un regard de défi avant de demander :

— Que se passe-t-il, Léo ?

Pas de réponse. En revanche, il s'adressa au trio.

— Laissez tomber vos airs de grand méchant loup et prenez un siège.

On doit parler de pas mal de trucs et on dispose d'à peine quelques heures avant le crépuscule.

Sidérée, Susan les vit tous s'exécuter, tels des dobermans obéissant à un chihuahua. C'était surréaliste.

— Et elle ? s'enquit Otto en montrant Susan d'un mouvement du menton. Peut-on lui faire confiance ?

Léo s'assit en soupirant.

— Je suis désolé que tu te retrouves mêlée à tout ça, Sue. Je n'ai jamais eu l'intention de t'amener à découvrir ce que tu as découvert. C'était ce que je m'apprêtais à t'expliquer quand ils sont arrivés. Je voulais juste que tu pistes l'Ange de la Nuit. Tu étais censée continuer à vivre dans une bienheureuse innocence, sans jamais apprendre que les vampires existent.

Oh, super, tout allait de mieux en mieux...

— Alors, les délires qu'on publie dans le journal sont vrais ?

— Non, dit Léo avec gravité. La vérité est encore plus folle.

Habituellement, j'embauche des cinglés, parce que le jour où ils tombent sur cette vérité et essaient de la révéler, personne ne les croit.

Voilà qui expliquait beaucoup de choses à propos de ses collègues et de sa propre situation, songea Susan.

— Tu m'as embauchée parce que j'avais perdu toute crédibilité en tant que journaliste, commenta-t-elle, blessée.

— Faux. Je t'ai embauchée parce que tu étais l'une des rares amies que j'avais eues à l'université. Sans ton aide, je n'aurais jamais obtenu mon diplôme. Alors, quand tu as été dans la panade, je t'ai tendu la main. Le fait que plus personne dans le milieu journalistique ne te prenne au sérieux a été la cerise sur le gâteau.

— Merci, Léo. Merci beaucoup.

Il balaya la colère naissante de Susan d'un geste de sa main tatouée.

— Je ne vais pas te mentir, Sue. Je te respecte trop pour cela.

— Tu n'as pas cessé de me mentir !

Il parut offensé.

— Quand? Ai-je jamais nié que les vampires existaient ?

— Tu as dit que c'était de la foutaise.

— Non. J'ai dit que cette foutaise payait ma Porsche, et c'est le cas. Je te répète toujours de ne pas avoir peur du ridicule, de croire à l'incroyable.

Maintenant qu'elle y songeait, Léo disait vrai. Il lui ressassait ça depuis qu'elle avait rejoint son équipe.

Elle se rassit en soupirant.

— Mais si tu ne voulais pas que je découvre la vérité, pourquoi m'as-tu envoyée chercher Ravyn ?

— Parce que j'espérais que ce n'était pas de lui que parlait le blog. Tu comprends, il y a beaucoup de Garous à Seattle, et dans la mesure où ils vivent depuis des siècles, pour ceux qui ne sont pas informés, ils semblent immortels. J'espérais juste que tu me trouverais un nom et une adresse.

Ensuite, j'aurais pris le relais si tes renseignements étaient exacts.

— Pourquoi ne pas y être allé toi-même ?

— Je ne suis pas un journaliste d'investigation ! Je suis aussi subtil que King Kong. Et puis, je savais que, même si tu mettais le doigt sur la vérité et que tu la voyais de tes propres yeux, tu ne la croirais pas. Que tu t'arrangerais pour échafauder une explication rationnelle dont je me servais ensuite auprès d'autres personnes. Tu y es, maintenant ?

Il détacha son regard de Susan et le posa sur le trio, qui était resté muet.

— On a un problème, les gars, leur dit-il.

— *Vous* avez un problème ? Essaie donc de te mettre un peu à ma place, Léo !

— Ouais, OK. *Tu es* le problème, corrigea Léo en se massant nerveusement la nuque.

Susan se figea.

— Que veux-tu dire ?

— Que les civils ne sont pas censés apprendre que nous existons, grommela Otto. Jamais.

— Ah. Vous savez, avec votre ton sinistre, vous devriez envisager de travailler pour le fisc, dit Susan. Je suis sûre que le gouvernement cherche désespérément des gens capables d'intimider les contribuables

d'un simple grognement.

— Sue, n'excite pas le cobra, il a tendance à mordre, conseilla Léo.

À voir l'expression d'Otto, Léo ne plaisantait pas. Elle se tourna vers ce dernier. Kyl lui tendait un dossier à la couverture d'un noir brillant. Léo le feuilleta brièvement, puis le posa sur la table et se mit à pianoter sur le plateau de verre.

— Sue, normalement, nous recrutons des membres qui ont des aptitudes que nous pouvons utiliser. Mais, parfois, des événements imprévus surviennent, comme par exemple au cours des dernières vingt-quatre heures, où des innocents ont accidentellement été impliqués.

Une faute qui doit être corrigée.

L'intonation menaçante de Léo faisait froid dans le dos. Mais Susan refusait de se laisser impressionner. Elle croisa les bras et riva sur son patron un regard provocant.

— Et comment envisages-tu de me corriger ?

Ce fut Kyl qui répondit.

— Vous avez le choix. Soit vous devenez l'une des nôtres, soit...

Il s'interrompit. Susan attendit. Comme il ne poursuivait pas, elle demanda :

— Soit quoi ? Vous me tuez ?

La blonde se chargea de la réponse.

— Oui.

— Non, rectifia Léo sèchement. Mais, Sue, sache que nous ne pouvons prendre le risque que tu éventes notre secret. Comprends-tu ça ?

Était-il sérieux ? Indubitablement, si elle se fiait aux mines du trio.

— Qu'es-tu, toi, dans tout ça, Léo ?

Elle avait besoin de savoir exactement dans quel guêpier elle s'était involontairement fourrée.

— Pourquoi ces gens t'obéissent-ils ? continua-t-elle.

—Parce que je suis le maître écuyer de Seattle, et ce depuis que mon père a pris sa retraite. Je dirige les départements d'écuyers dans cette région.

—Et nous, les écuyers des rites du sang, poursuivit Otto d'une voix gutturale, sommes mandatés pour faire respecter les instructions du Conseil des écuyers.

—Et nous employons tous les moyens nécessaires pour que notre monde reste secret, précisa Kyl en plissant les yeux de façon menaçante.

Seigneur! Cette journée était la plus bizarre et la plus inquiétante de sa vie ! Elle n'avait jamais rien vécu de plus étrange, même à l'époque où sa grand-mère portait ses vêtements à l'envers pour que la lumière électrique n'en altère pas les couleurs et lui affirmait que sa chienne était la réincarnation de son grand-père. Et pas davantage lorsque sa collègue Joanie collait des Post-it sur le tiroir de son bureau afin que les petits hommes cachés à l'intérieur ne puissent pas en sortir.

Ces gens-là avaient l'intention de la tuer.

— Que décidez-vous ? s'enquit Otto.

— Pourquoi cette hâte ? répliqua-t-elle hargneusement, incapable de résister à l'envie de titiller le cobra. Vous ressentez le besoin de tuer, c'est ça ?

Impavide, il rétorqua d'un ton tranchant :

— Effectivement. Et si je ne recommence pas bientôt, je perdrai la main.

— Dieu vous en préserve, railla Susan.

Léo se racla la gorge de manière à ramener l'attention sur lui.

— Sue, j'ai besoin de ta réponse.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Non ! répondirent-ils tous de concert.

— Tu en sais trop sur nous, Sue, dit Léo, l'expression légèrement radoucie.

Cette fois, Susan garda le silence et entreprit de passer mentalement en revue les événements de la journée. Puis elle renonça: c'était trop énorme, trop incroyable. Comme elle aurait aimé pouvoir devenir aussi folle que sa grand-mère et fuir tout cela ! Mais la vie n'avait pas l'intention de lui faire ce cadeau dans l'immédiat. Sa santé mentale était intacte, ce qui lui interdisait d'échapper à cette situation pourrie.

— Cette nouvelle existence que vous me proposez, qu'implique-t-elle ? demanda-t-elle enfin.

Léo consulta les autres du regard avant de répondre :

— Pas grand-chose. Vraiment. Tu nous jures de garder le silence sur nous, tu touches un salaire et tu travailles à l'intérieur de notre système, de manière que nous puissions te surveiller.

Ses mots et son intonation lui donnèrent la chair de poule.

— Me surveiller comment, Léo ?

— Ce n'est pas aussi terrible qu'il y paraît. Nous nous contenterons de t'avoir à l'œil pour nous assurer que tu ne révèles rien à des civils. Tant que tu garderas le secret, tu bénéficieras de beaucoup d'avantages.

— De quelle sorte ?

Léo poussa le dossier devant elle.

— Avions privés. Vacances dans des endroits de rêve. Du fric à ne savoir qu'en faire. Des fonds pour monter ta propre affaire si ça te chante.

Et...

Il marqua une pause, fixant Susan avec intensité.

— ... une chose que tu n'as jamais eue: une famille qui sera présente chaque fois que tu auras besoin d'elle.

L'argument suprême, songea Susan avec amertume. Léo avait su faire mouche. Son père les avait abandonnées, sa mère et elle, alors qu'elle n'avait que trois ans. Elle n'avait conservé aucun souvenir de lui, et sa mère ne lui avait jamais fait rencontrer sa famille paternelle. Fille unique comme Susan, sa mère avait été très proche de ses propres

parents, mais ils étaient morts lorsque Susan n'était qu'une petite fille. Ensuite, sa mère avait été tuée dans un accident de voiture à l'aube des dix-sept ans de Susan.

Depuis, elle était seule.

Une famille était ce dont elle rêvait le plus et qui se révélait, à l'instar de sa respectabilité professionnelle, aussi mythique que la licorne. Léo savait qu'il venait d'agiter une carotte extrêmement tentante sous son nez.

Elle soupira puis ouvrit le dossier. Il contenait un contrat et une liste de numéros de téléphone correspondant à des services divers. Elle le referma et posa sur son patron un regard froid.

— À t'entendre, ça paraît merveilleux. L'ennui, c'est qu'il y a une chose que j'ai apprise : ce qui semble trop beau pour être vrai n'est probablement pas vrai. Alors, où est le hic ?

— Il n'y en a pas, assura Léo en se signant à hauteur du cœur. Tu pourras continuer ta vie de la manière qui te plaira. Simplement, tu auras droit à des choses que la plupart des gens n'imaginent même pas.

— L'inconvénient, intervint Jessica d'un ton plat, c'est que vous vivrez d'autres journées comme celle-ci. Dans la mesure où vous serez écuyer, les Démons vous traqueront. De temps en temps.

— Mais nous t'apprendrons à te défendre, se hâta de préciser Léo. Tu ne seras pas livrée à toi-même.

Oh, quelle joie ! Comment refuser une offre aussi généreuse ?

— C'est tout ? s'enquit Susan en réprimant un rire sans joie.

— Ce n'est pas suffisant ?

— Mais si, bien sûr, répondit Susan, lâchant ce rire jaune qu'elle avait retenu.

Elle ne poursuivit pas. Il fallait qu'elle réfléchisse, et vite. Elle comprenait ce que ces gens avaient manigancé... et en concluait qu'elle n'avait pas le choix.

Le cœur lourd, elle regarda Otto.

— On dirait bien que je vais gâcher votre journée, mon vieux : je viens de décider de continuer ma misérable petite vie un peu plus longtemps.

— Et merde, lâcha Otto dans un long soupir tourmenté.

Mais Léo parut infiniment soulagé.

— Bienvenue à bord, Sue.

Comme c'était bizarre... Elle ne se sentait pas le moins du monde la bienvenue. En fait, elle se sentait affreusement mal. Et cela ne s'arrangea pas quand Léo précisa :

— Oh, un dernier détail.

Elle ne brûlait pas vraiment d'impatience de l'entendre.

— En tant qu'écuyers, nous sommes à la disposition, et également responsables, des Chasseurs de la Nuit. Nous sommes les serveurs de femmes et d'hommes comme Ravyn, et en particulier de leur chef Acheron.

Nous les aidons et protégeons leurs secrets.

Susan écarquilla des yeux faussement extasiés.

— Formidable, Léo ! Dois-je en plus me crever un œil ?

— Je crois que je vais vous apprécier, finalement, dit Otto en riant de bon cœur.

Bien. Au moins, le serpent patibulaire la trouvait amusante. Mais lorsqu'il se tourna vers Jessica et Kyl en hochant la tête, il paraissait nettement moins amusé.

Susan reprit le dossier. Le risque de périr de la main d'Otto était maintenant écarté. Restait à savoir ce qui allait lui arriver dans l'immédiat.

Elle posa la question, ajoutant :

— Comment allez-vous vous débrouiller pour me cacher de la police qui me cherche ?

— Nous nous occuperons de cela, dit Jessica. Les flics ne représentent

qu'un problème mineur. C'est celui qui tire les ficelles qui nous intéresse.

— Un gradé ?

— Essayez donc de raisonner autrement qu'en fonction des paramètres humains, conseilla Kyl.

— Je veux bien, mais s'il y a un complot, quelqu'un de haut placé dans la police doit être impliqué, non ?

— Oui, confirma Léo, mais, pour l'instant, ce n'est guère important.

Ce que nous devons découvrir, c'est le nom de celui qui nous a mis dans sa ligne de mire. Si ces gens sont capables d'enlever un Chasseur de la Nuit, alors nous ne sommes qu'un vulgaire aliment pour eux.

— Parle pour toi, répliqua Jessica d'un ton suffisant. Je te garantis que moi, je ne suis pas en bas de cette chaîne alimentaire.

Cette fanfaronnade suscita un reniflement de mépris chez Otto.

— Arrête, Jess. Quand Kyl et moi étions à La Nouvelle-Orléans, l'année dernière, il y avait un Démon de première catégorie qui montait en puissance, poussé par un Spathi du nom de Stryker.

— Un Spathi ? répéta Susan, perdue.

— Les Spathis sont des Démons guerriers très anciens. Très, très anciens. Ils sont plus forts que les Démons classiques, qui ne cherchent que des proies faciles.

— En général, les Démons s'en prennent aux humains, ajouta Otto.

Mais, l'an dernier, nous avons perdu beaucoup de Chasseurs de la Nuit dans le nord du Mississippi et à La Nouvelle-Orléans. Pour rien au monde je ne voudrais en perdre d'autres.

— Otto, nous devrions appeler Kyros ou Rafaël, suggéra Kyl, et voir s'ils peuvent nous donner un coup de main. Ils sont plus proches des Spathis que quiconque. Ils se rappelleront peut-être un truc susceptible de nous aider, une faiblesse que nous pourrions exploiter.

— Bonne idée, approuva Otto.

— Je vais leur passer un coup de fil, dit Jessica.

— Et moi, je vais téléphoner à Kyrian, dit Kyl. Quelqu'un sait-il où il est en ce moment ?

— Il n'a jamais quitté La Nouvelle-Orléans, répondit Otto. Aucun des Chasseurs de la Nuit, en activité ou à la retraite, n'est parti lors de Katrina.

Ils ont évacué leurs familles, mais sont restés dans la ville pour secourir les gens. Aux dernières nouvelles, même Amanda et les enfants seraient rentrés.

— Super. Je le contacte pour voir s'il sait quoi que ce soit de plus sur Stryker et les autres.

— Et Ach? demanda Léo.

— Acheron est porté disparu depuis quelques jours. Il paraît qu'il est en Australie.

Susan bouillait : elle n'avait pas la moindre idée de ce dont ils discutaient. Mais ils étaient tellement sérieux et concentrés sur leur sujet qu'elle ne voulait pas les interrompre avec des questions saugrenues. De surcroît, ce dont ils parlaient semblait infiniment plus important que ses lacunes. De toute façon, puisqu'ils avaient décidé de la garder en vie, elle apprendrait bien assez tôt de quoi il retournait.

Léo poussa un long soupir, comme s'il était exténué. Puis il se tourna vers Susan.

— Au fait, as-tu pu trouver une info sur cet Ange de la Nuit, avant que tout ce bazar éclate ?

— Oui. Ce n'est qu'une sale petite morveuse.

— Une sale petite... Oh, bon sang! c'est Erika!

— De quoi parlez-vous ? demanda Otto.

Léo lâcha un nouveau soupir.

— Quelqu'un du coin a écrit sur un blog être au service d'un guerrier garou immortel et chasseur de vampires. J'avais chargé Sue de découvrir qui c'était.

— Mais... Erika n'est pas un écuyer.

— Techniquement, non. Mais pendant que son père est en lune de miel, elle assure la permanence à sa place et s'occupe de Ravyn.

— Mais alors, si tu penses qu'il s'agit bien d'Erika, pourquoi n'as-tu pas chargé Tad d'enquêter sur ce blog, Léo ?

— Parce que ça m'aurait obligé à adresser la parole à Tad ! répliqua Léo.

— Et alors ?

Léo s'éclaircit la gorge, se renfrogna, puis avoua, embarrassé :

— Et alors, je lui dois beaucoup d'argent.

— Grands dieux, Léo ! s'exclama Kyl, furieux. Vu ce que tu possèdes, combien peux-tu lui devoir ?

— Une fortune. Je lui dois même ma Porsche !

Otto resta un instant bouché bée, puis reprit :

— Tu nous mets en danger parce que tu as des dettes ? Dis-moi que c'est une plaisanterie !

— J'ai l'air de plaisanter ?

Non, estima Susan à part elle. Il avait l'air vraiment enquiquiné.

— De toute façon, reprit-il, ce n'est pas ma faute : Tad triche aux cartes.

Kyl fit la grimace.

— Tu as joué au poker avec lui ? Tu es dingue ! Le cerveau de ce type marche comme un ordinateur !

— C'est maintenant que tu me le dis ?

— Si je comprends bien, reprit Otto, tu as mis un civil sur une affaire dont l'un de nous aurait dû se charger ? Mais, bon sang, à quoi pensais-tu, mec ?

Léo fit mine de se lever.

— Lâche-moi, Otto. C'est moi, le responsable, à Seattle.

Otto s'adossa à son siège et croisa les bras.

— Tu ne le seras plus si je t'exécute pour incompétence.

— Veux-tu qu'on regarde ailleurs, Otto? demanda Jessica avec un mauvais sourire.

— Ah ah. Marrant, rétorqua Léo. Mais tout ça ne change rien au fait que nous devons déterminer si Erika est bien l'Ange de la Nuit. Et si ce n'est pas elle, il nous faut savoir si l'Ange de la Nuit est l'un des nôtres ou un cinglé du coin.

Otto secoua la tête, écœuré, puis proposa:

— Je vais m'en occuper.

Léo prit l'air dubitatif.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Ce que tu aurais dû faire.

— Tu ne la connais pas, n'est-ce pas ? dit Léo en riant.

— Non, pourquoi ?

Le rire de Léo s'amplifia.

— Tu as intérêt à mettre un gilet pare-balles, souffla Jessica à Otto.

— Oh, arrête !

— Arrête rien du tout, rétorqua Léo. Cette fille est un piranha vicieux.

Elle a l'air toute mignonne et inoffensive mais, dès qu'elle ouvre la bouche, elle lâche tellement de venin qu'elle anéantirait un nid de scorpions.

Otto persista.

— Je pense que je peux m'occuper d'elle.

Léo se tourna vers Kyl.

— Passe commande à un fleuriste pour qu'un bouquet soit envoyé soit à la chambre d'hôpital d'Otto, soit à la morgue.

Otto secoua la tête, consterné, puis se mit debout.

— Bien. Apparemment, nous avons tous nos ordres de mission. On fait le point plus tard?

— À 20 h 30, dit Léo. Ici.

Susan se leva aussi, imitant les autres. Elle s'apprêtait à les suivre hors de la salle quand Léo la retint.

— J'ai un manuel à te remettre de la part de Patricia. Tu ne bouges pas d'ici pour le moment.

— OK, concéda Susan en regardant la main tatouée de son patron. Il va falloir m'en faire un, à moi aussi ?

Léo replia sa main.

— Non. On ne s'en sert que pour les rites du sang.

Susan resta sans voix. De toute cette histoire, c'était ce qui lui paraissait le plus invraisemblable. Il lui était plus facile de croire que les vampires existaient qu'imaginer Léo faisant du mal à quelqu'un.

— Léo, tu m'appelles toujours au secours pour tuer les araignées parce que tu n'es qu'une petite nature !

— C'est différent. Ces bestioles sont dégoûtantes.

— Et tu attends de moi que je te pense capable de tuer un humain ?

Les yeux de Léo se firent sombres et menaçants.

— J'ai prêté serment il y a bien longtemps, Susan, et je respecterai ce serment, quoi qu'il m'en coûte. Ce n'est pas à des araignées que nous avons affaire, mais à quelque chose de bien plus gros. Beaucoup plus gros que toi et moi.

Pour la première fois, Susan vit l'homme derrière l'ami malicieux qu'elle connaissait depuis des années. Et elle se prit à regretter le gamin coincé et lèche-bottes avec lequel elle s'était liée d'amitié à l'université.

— Sais-tu ce que je veux, Léo?

— Retrouver ta vie.

— Oui. J'aimerais bien faire un saut en arrière dans le temps et vivre cette journée autrement. D'ailleurs, j'aimerais aussi le faire pour les cinq dernières années.

— Je sais, affirma Léo en lui pressant gentiment la main. Mais tout ira bien, Sue. Je te le promets. Nous veillons sur les nôtres, et tu es désormais des nôtres. Ne t'en fais pas, il ne t'arrivera rien.

Stryker se leva d'un bond, écumant de rage. Une telle puissance l'habitait qu'il se demandait comment il parvenait à se maîtriser.

— Kontis a fait quoi ? demanda-t-il d'un ton calme en totale opposition avec le maelstrôm qui grondait en lui.

— Il s'est échappé, monsieur, expliqua Théo, le vétérinaire apollite.

Il se tenait devant le trône de Stryker, à Kalosis, la mine obséquieuse.

Avec sa blouse de laboratoire bleue tachée de sang, il aurait dû amuser Stryker. Mais ce qu'il venait d'annoncer n'avait rien d'amusant.

Stryker croisa le regard écoeuré de Satara, puis ramena ses yeux plissés sur le misérable vermisseau qui avait osé lui délivrer une si abominable information.

— Je t'avais bien dit, Théo, que tu n'avais qu'une seule chose à faire : le garder dans une cage jusqu'à mon arrivée.

Théo déglutit avec peine en se tordant nerveusement les mains.

— Je sais. Et j'ai fait exactement ce que vous m'aviez demandé, monsieur. Je ne l'ai pas sorti de la cage. Pas une seule fois. Je le jure. Je voulais juste m'amuser un peu avec lui avant que les Spathis le tuent.

Il darda sur Stryker des yeux implorants.

— C'est l'humaine avec laquelle je travaille qui l'a emporté pendant que je vous parlais au téléphone. Le temps que je m'en aperçoive, il était déjà parti.

Cet imbécile s'imaginait-il que rejeter la faute sur une humaine allait le dédouaner ? Ces valets devenaient de plus en plus idiots d'une année sur l'autre.

— Où est Kontis, maintenant ?

— Une autre humaine l'a emmené chez elle. La vétérinaire qu'on a tuée a dit qu'elle s'appelait

Susan Michaels. On a une équipe d'humains qui les cherchent, Kontis et elle.

Stryker grinça des dents. Son rêve, à savoir faire de Seattle sa base, venait de partir en fumée. À l'heure qu'il était, Kontis avait probablement prévenu tous les Chasseurs de la Nuit de la ville, et ils devaient être passés en mode alerte rouge. Au temps pour l'élément de surprise ! Mener son plan à bien allait être mille fois plus difficile que prévu.

Cela méritait du sang en retour !

— As-tu une idée de ce que cela signifie, Théo ?

—Oui, mais il nous reste encore quelques heures avant la tombée de la nuit. Nous pourrons le capturer avant qu'il ait rejoint les autres.

Pfft... Quelle sottise! Ravyn était comme lui, songea Stryker. Un survivant, un rescapé. S'il voulait réussir à s'emparer de Seattle, il avait intérêt à faire vite.

Il se tourna vers sa sœur.

— Réunis Trates et les Illuminatis.

— Vous projetez de chasser? demanda Théo, l'air soulagé et plein d'espoir.

— Oui.

— Bien. Je prépare mon équipe.

— Inutile, Théo.

La nervosité du vétérinaire apollite revint en force.

— Pardon, monsieur ?

Stryker s'approcha lentement de lui, tendit la main et la posa en coupe autour de sa joue. Sa peau était souple et douce, comme chez tous ceux de sa race. La perfection. Ne jamais vieillir était merveilleux.

Théo était peut-être un imbécile, mais il était aussi beau que les anges auxquels croyaient les humains.

— Depuis combien de temps es-tu à mon service, Théo?

— Presque huit ans.

— Et qu'as-tu appris de moi au cours de ces huit ans ? demanda Stryker en souriant.

Il sentait l'Apollite trembler sous sa main. L'odeur de la peur et de la transpiration se faisait lourde, un vrai aphrodisiaque pour Stryker.

— Que vous êtes le roi des Démons, monsieur. Notre seul espoir.

Stryker le félicita en lui tapotant la joue.

— Oui. Et quoi d'autre, Théo ?

L'Apollite regarda anxieusement Satara avant de ramener ses yeux sur Stryker, les sourcils froncés sous l'effet de la perplexité.

— Je ne comprends pas, monsieur.

Stryker plongea les doigts dans les cheveux blonds de l'Apollite, puis les referma sur une épaisse touffe, de façon qu'il ne puisse pas lui échapper.

— S'il est une chose que tu aurais dû apprendre, Théo, c'est que je ne tolère aucun échec de quelque sorte que ce soit. Ta première faute a été de laisser le Chasseur de la Nuit s'échapper. La seconde, de venir me le raconter.

Théo essaya de se dégager, mais la poigne de Stryker était de fer.

— Je vous en prie, monsieur, ayez pitié ! Je peux le retrouver ! Je le peux !

Ces pathétiques appels à la clémence firent sourire Stryker.

— Moi aussi, Théo. En fait, je compte bien trouver un bonus en plus de Ravyn. J'ai l'intention de chasser et de me gorger de nourriture. Mais ce soir, je ne me régalerai pas de sang humain.

Il se lécha les lèvres en fixant la carotide de Théo.

—Ce soir, je vais m'offrir du sang d'Apollite. Le tien et celui de toute ta famille.

Et avant que Théo ait eu le temps de protester, Stryker enfonça ses crocs dans son cou, perça la veine palpitante et se mit à boire. L'Apollite lutta quelques secondes puis mourut. Lorsqu'il eut terminé, Stryker lâcha le cadavre, qui tomba sur le sol comme un tas de chiffons, et s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Tu n'as pas pris son âme ? lui demanda Satara, incrédule.

—Pour quoi faire ? dit Stryker en haussant les épaules. Il était si faible qu'il n'a même pas apaisé mon appétit.

— Bon. Et maintenant? Quel est ton plan?

Stryker descendit les marches de son estrade pour rejoindre sa sœur.

—Écraser ces fumiers. Ravyn a un écuyer, n'est- ce pas ?

— Oui.

— Alors, allons terroriser cet écuyer et il nous mènera droit à Ravyn.

— Et comment procéderons-nous ?

— C'est très simple, ma douce Satara. Tu n'es pas un Démon. Tu peux entrer dans la maison de Ravyn et ensuite nous y inviter tous. Trates et les autres s'occuperont de l'écuyer, qui courra à toutes jambes dans le giron de Ravyn pour qu'il le protège.

Satara réfléchit quelques instants, puis demanda:

—Et si tu te trompes ? Si l'écuyer court vers ses semblables ?

—Bof. Nous nous nourrirons sur les écuyers. Au mieux, cela terrifiera les autres humains qui servent les Chasseurs de la Nuit et leur causera un sacré choc émotionnel. Au pire, nous aurons une indigestion de sang.

Susan était déconcertée par les dimensions du bâtiment Addams. Il était immense. Il devait être facile de s'égarer là-dedans. Une partie des locaux était sécurisée, le reste ouvert au public.

Léo l'amena immédiatement jusqu'à un scanner électronique pour y prendre l'empreinte de sa main et celle de sa rétine, opération nécessaire pour qu'elle ait accès aux secteurs fermés. Mais aussi, avait précisé Léo, parce que, si elle s'enfuyait, il serait ainsi aisé de la localiser. Mieux - et ce détail enchantait Susan -, si les Démons s'emparaient d'elle pour la torturer et la tuer, il n'y aurait aucun problème pour identifier ses restes. Il fallait aussi qu'il se procure un double de son dossier dentaire... juste au cas où.

Oh, oui, Susan se réjouissait de faire désormais partie de ce nouveau monde. Peut-être pourrait-elle organiser quelques meurtres rituels, histoire de s'amuser et de s'entraîner.

L'une des parties les plus intéressantes du bâtiment se trouvait sur le devant. Il s'agissait d'un petit salon de thé-pâtisserie qui donnait sur Pioneer Square. Malgré les tons sombres de l'intérieur, avec ses murs lambrissés de pin et son plafond peint en noir, l'endroit était accueillant. Néanmoins, pour Susan, il était sinistre : elle s'était souvent arrêtée ici avec Angie et Jimmy lorsqu'ils venaient dans le coin pour chiner dans le magasin d'antiquités voisin qu'adorait Angie.

Pendant que Léo lui montrait les boutiques en façade, des passants innocents flânaient, inconscients du fait que derrière ces commerces commençait la quatrième dimension. Quelques heures auparavant encore, Susan était comme eux.

À l'exception de cette partie consacrée au commerce, le quartier général des écuyers de Seattle occupait le reste du gigantesque bâtiment, avec le centre de commandement dans lequel se trouvaient des ordinateurs dernière génération qui contrôlaient pratiquement toutes les activités des écuyers : où ils vivaient, faisaient leurs courses et patrouillaient; les affaires dont ils s'occupaient ; les listes de ceux qui travaillaient pour la ville, l'État, le gouvernement fédéral et de ceux qui étaient affectés à un Chasseur de la Nuit précis dans la région.

Apparemment, il y avait neuf Chasseurs disséminés dans diverses sections de Seattle et six autres dans la banlieue, Bainbridge Island, Bremerton et Redmond.

Il y avait aussi un hôpital où l'on soignait les Chasseurs et les écuyers blessés. Ainsi, ils n'avaient pas à se faire admettre dans un établissement de soins traditionnel, où ils auraient terrifié les « ords », c'est-à-dire les gens ordinaires, qui ignoraient tout de leur monde. En

ce qui la concernait, Susan rêvait de redevenir une «ord», mais elle savait qu'il était inutile de le demander.

Ce qui la fascinait le plus, c'était l'homme assis dans un bureau qui écoutait toutes les conversations sur les ondes des services d'urgence. Il lui avait dit que les agents qui étaient venus chez elle n'y avaient pas été envoyés à la suite de l'appel qu'elle avait lancé sur la fréquence normale de la police lorsque Ravyn et elle avaient été attaqués. Ce qui laissait entière la question suivante : qui les avait avertis ?

— Sue?

Elle se retourna. Léo se tenait derrière elle, un énorme volume relié de cuir à la main.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le manuel des écuyers dont je t'ai parlé.

Il le lui tendit, et elle faillit le lâcher. Le livre pesait au moins sept kilos. De plus, il empestait autant la naphtaline que l'armoire de sa grand-mère.

— Tu plaisantes, Léo ?

—Non. Ce truc va t'expliquer qui et ce que nous sommes. Et il contient une foule d'informations sur les Démons, ainsi que les numéros d'urgence des villes principales.

— Et les Chasseurs de la Nuit ? Il y a quelque chose là-dedans à leur sujet ?

—Oh, oui. Plein de trucs. Leur histoire, leurs origines. Si tu vas sur notre site, Chasseurs-de-la-Nuit. com, tu trouveras la liste des noms de tous les Chasseurs de la Nuit, leur profil, leur âge et leurs antécédents.

— Vraiment ?

— Oui.

Voilà qui pouvait se révéler utile.

—Le site est-il sécurisé ? Il me semble qu'un site pareil doit faire saliver d'envie n'importe quel pirate informatique.

— Nous avons nos propres as du piratage, et ils savent comment bloquer les petits curieux. Mais si l'un d'eux réussissait quand même à craquer les codes d'accès, il aurait droit à une visite un peu brutale.

— Laisse-moi deviner. Otto ?

— Non. Des gens en comparaison desquels Otto a l'air d'un petit poussin.

Elle aurait bien aimé voir cela. Mais pas devant sa porte.

Elle essaya de maintenir le livre sur son avant-bras pour le feuilleter, mais il était trop gros. Elle se résigna donc à poser d'autres questions.

— Et les écuyers ? Le site web parle d'eux aussi ?

— Peu. Nous gardons profil bas. C'est notre règle. Nous sommes beaucoup plus nombreux que les Chasseurs de la Nuit. Ils sont quelques milliers dans le monde, mais nous, des dizaines de milliers.

Il tapota la reliure de cuir du volume.

— Bonne lecture, Sue.

Après un long soupir, Susan décida de trouver une pièce tranquille et de s'y installer pour lire. Elle ouvrit la première porte devant laquelle elle arriva et se figea quand elle y découvrit Ravyn, endormi sur un futon rouge.

Elle retint son souffle. Il était allongé à plat ventre, entortillé dans des draps blancs qui soulignaient le doré de sa peau. Il était uniformément bronzé : c'était manifestement sa carnation naturelle.

Cette vision accéléra les battements de son cœur. Il était tout en muscles, et tellement homme... Pourtant, le léopard en lui demeurait perceptible. Ce qui était encore plus sidérant, c'était qu'il ne restait des impacts de balles sur son dos que d'infimes cicatrices. Léo lui avait expliqué que les Chasseurs de la Nuit guérissaient vite, mais jamais elle n'aurait imaginé que c'était à ce point. Ils ne perdaient vraiment pas de temps.

Il entrouvrit un œil noir et la regarda.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

La somnolence rendait sa voix encore plus grave.

— Je croyais cette pièce vide. Désolée.

Il s'étira, puis se retourna. Le drap glissa, révélant la moitié d'une hanche et une fine ligne de poils qui partait du nombril et s'épaississait...

plus bas. Si seulement ce drap avait pu glisser encore un peu...

Mais elle savait déjà à quoi il ressemblait, nu ! L'ennui, c'était que, lorsqu'il s'était retrouvé en tenue d'Adam chez elle, elle était trop préoccupée pour s'attarder sur les délicieux détails de son anatomie.

Maintenant, sa gourmandise excitée, elle aurait été ravie si l'homme avait bien voulu se promener dans le plus simple appareil devant elle.

— Pas de problème, dit-il dans un bâillement. Ça ne m'ennuie pas que vous soyez entrée.

Il gratta négligemment le biceps en si piteux état peu auparavant parce qu'une balle était logée à l'intérieur. Cette blessure-là avait guéri comme les autres.

— Vous vous sentez mieux, Susan ?

Qu'il s'intéresse à elle, se préoccupe de son bien-être la stupéfia.

Pourquoi cette attention ? Elle ne comprenait pas. Néanmoins, elle lui en était reconnaissante. Même s'il ne faisait qu'être poli, elle appréciait cette délicatesse. Ayant passé toute sa vie d'adulte seule, elle rêvait d'avoir quelqu'un auprès d'elle, juste pour elle, quelqu'un dont elle n'aurait pas à partager l'amour avec quiconque. C'était égoïste, mais elle aurait donné n'importe quoi pour trouver cet être unique qui l'aimerait inconditionnellement.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Et vous ?

Il baissa les yeux sur sa poitrine, passa la main sur sa peau redevenue parfaite.

— Mes blessures ont bien guéri, commenta-t-il.

Qu'il était difficile d'associer cet homme à celui qu'elle avait vu cruellement tuer le demi-Apollite... Ce souvenir lui donnait la chair de poule. Ravyn se montrait peut-être amical avec elle en cet instant, mais c'était un tueur-né. Il n'avait même pas cillé en ôtant la vie à ces hommes, chez elle. Que cet acte ait été justifié ou non n'y changeait

rien : il était fort triste qu'une vie comptât si peu pour lui.

Soudain mal à l'aise, elle recula dans le couloir.

— Bon, je ne vais pas vous embêter davantage. Vous avez probablement besoin de dormir plus longtemps.

Il remonta le drap et glissa sa jambe dessous.

— Ouais.

Susan referma la porte et gagna la salle des ordinateurs dont Léo lui avait dit qu'ils étaient à la disposition des écuyers. Installé devant une machine, Kyl tapait furieusement sur le clavier.

— Puis-je en emprunter un ? demanda Susan, hésitante : comme Otto, Kyl semblait avoir envie de la tuer.

Il la regarda sans cesser de frapper sur les touches.

— Celui sur votre gauche.

Elle s'assit, posa le livre à côté du moniteur et chercha immédiatement à se connecter au site indiqué par Léo. Avec pour seul résultat d'aboutir sur un site porno.

— Seigneur ! Je crois qu'il y a un truc qui ne va pas.

— Quoi ? demanda Kyl, l'air mauvais.

— Léo m'a dit qu'il y avait un site sur les Chasseurs de la Nuit, mais je pense que je n'ai pas la bonne adresse.

— Vous n'avez pas mis de tirets entre les mots, je parie, dit Kyl, railleur.

Susan regarda l'écran et se rendit compte qu'il avait raison.

— Non, effectivement.

— Mettez-en et recommencez.

Susan s'exécuta et respira un peu mieux lorsque la bonne page, tout en noir et blanc, apparut.

—C'est loin d'être en Technicolor, remarqua- t-elle.

—Le noir et blanc ne fatigue pas les yeux des Chasseurs, qui les ont plus sensibles que les humains. Il leur est plus facile de lire sur un fond sombre.

— Pourquoi leur vision est-elle différente ?

—Si vous lisez le manuel, qui est une somme d'informations et non un gros truc pour bloquer une porte, vous saurez que, dans la mesure où ils chassent la nuit, ils sont nyctalopes. Leurs pupilles sont dilatées en permanence et donc blessées par la lumière vive. Ce qui explique que nombre d'entre eux portent des lunettes de soleil foncées à l'intérieur.

Susan prit note de cette particularité - elle pourrait se révéler décisive si elle avait besoin d'aveugler un Chasseur. Puis elle cliqua sur l'onglet «

Profils des Chasseurs de la Nuit». Elle vit alors le nom de Ravyn Kontis.

Impossible de résister à la tentation ! Un nouveau clic, et le profil de Ravyn apparut.

Fascinant ! Il était né dans la Grèce antique, en 304 avant Jésus-Christ.

Nom d'un chien, il était une vieille chose. Si seulement elle pouvait avoir aussi belle allure dans plus de deux mille ans...

Mmm. Guère de chances.

À mesure qu'elle progressait dans sa lecture, elle découvrit que les Garous, la branche animale de cette grande famille surnaturelle, n'avaient pas une vie linéaire. Leur existence durait des siècles, mais, à la différence de celle des humains, ne suivait pas un ordre chronologique. Ils pouvaient voyager dans le temps.

Impressionnant. Un élément qui induisait une question.

— La famille de Ravyn est-elle toujours en vie ?

Kyl cessa de taper sur son clavier.

— Techniquement, oui, mais dans les faits, il n'en a plus.

— C'est-à-dire ?

— Ravyn est un Garou, et les Garous sont les cousins des Apollites et

des Démons, qui sont chassés par les Chasseurs de la Nuit. Le même sang coulant dans leurs veines, beaucoup de Garous gèrent des sanctuaires où les Démons peuvent se réfugier pour se protéger des Chasseurs. À cause de cela, Ravyn a été renié lorsqu'il est devenu un Chasseur. Il lui est interdit d'approcher sa famille, sous quelque forme qu'il soit.

Le cœur de Susan se serra. Son propre père lui ayant tourné le dos, elle comprenait mieux que personne la souffrance qu'engendrait un tel rejet.

Mais elle se rappelait à peine son père. Son chagrin eût été bien pire si elle l'avait aimé et qu'il l'avait exclue de son existence.

— Le père de Ravyn tient un sanctuaire ici même, à Seattle, dit Kyl. À quelques rues d'ici.

— Quoi ? Et aucun membre de la famille de Ravyn ne lui adresse la parole ?

— Non, répondit Kyl dans un petit rire. Ils n'ont même pas le droit de prononcer son nom. Pour eux, il est mort.

— S'il savait ce qui l'attendait, pourquoi est-il devenu Chasseur de la Nuit ?

— Posez-lui la question, dit Kyl en haussant les épaules.

— Hé, Kyl !

Susan et l'écuyer se retournèrent. Jack se tenait sur le seuil.

— As-tu eu des nouvelles de Brian ? interrogea-t-il.

— Non, pourquoi ?

— On lui a demandé d'aller voir Cael. Il n'est pas revenu et ne répond pas au téléphone.

— C'est bizarre.

— Ouais. D'autant que le crépuscule tombe. On devrait envoyer quelqu'un à sa recherche.

— Le soleil est couché ?

— Oui, depuis dix minutes.

Kyl jura, ce qui laissa Susan perplexe.

— Est-ce une mauvaise chose? s'enquit-elle.

Les deux hommes lui lancèrent un regard dédaigneux. Puis Kyl répondit :

— Oh, à peine ! Après le crépuscule, les Démons peuvent partir rôder en quête d'une proie.

Il poussa un long soupir avant de remarquer :

— Mec, il y a des jours où j'ai vraiment le mal du pays.

— Du pays ? répéta Susan.

— La Nouvelle-Orléans. Là-bas, les Démons sont beaucoup plus relax et prennent leur temps avant de partir à la chasse. Ici, ils sont survoltés. Dès que le soleil est couché, ils commencent à faire la fête. Jack, quels sont les écuyers dans le coin, en ce moment ?

— Léo et toi. Otto devrait revenir rapidement et Jessica dans la soirée.

— Mmm. Tiens-moi au courant quand Otto sera de retour. J'irai chercher Brian avec lui.

Quelque chose dans le comportement de Kyl alarma Susan. L'homme était inquiet et s'efforçait de le cacher. Une fois Jack sorti, elle s'approcha de Kyl.

— Qu'est-ce que vous ne dites pas ?

— Rien, répliqua-t-il, le visage fermé.

À d'autres, songea Susan en l'examinant de près.

— Regardez-moi en face, Kyl. Arrêtez de mentir. J'étais autrefois l'un des meilleurs reporters du pays, et s'il est un truc que je décrypte parfaitement, c'est le langage du corps. Or, le vôtre m'indique que votre « rien » est un beau mensonge.

Il soupira, et Susan lut dans ses yeux une profonde tristesse.

— Je ne devrais probablement pas vous le révéler, dans la mesure où

cela ne servira qu'à vous faire peur, mais tant pis. De toute façon, si j'ai raison, il faut que vous le sachiez.

Il marqua un temps, comme s'il réunissait ses idées avant de les exprimer, puis reprit :

— Nous avons eu un vilain problème il y a deux ans et demi à La Nouvelle-Orléans. Une histoire très moche. En une seule nuit, nous avons perdu beaucoup de gens de valeur, y compris mon meilleur ami et sa mère.

Il était évident que ce drame avait profondément affecté Kyl, et Susan sentit son cœur se serrer de compassion. Rien n'était pire que d'essayer de surmonter les tragédies.

— Vous pensez qu'il va se passer la même chose ?

— C'est juste un pressentiment. Je sais que ça paraît idiot, mais je suis un créole issu d'une longue lignée de gens qui connaissent la magie.

Comme dirait ma grand-mère : « Je peux sentir le mauvais esprit dans le vent. » C'est la même chose que quand on dit : « Quelqu'un marche sur ma tombe. »

Gagné: il avait réussi à la faire frissonner de peur!

Tout à coup, un violent fracas retentit à l'extérieur. On aurait dit que quelqu'un essayait d'abattre un mur. Susan bondit sur ses pieds, épouvantée. Que diable se passait-il maintenant ?

Kyl sortit de la pièce en trombe. Susan le suivit quand il fonça vers la rampe des livraisons, où elle vit une Saleen S7 rouge encastrée dans une benne à ordures.

La portière de la luxueuse voiture de sport s'ouvrit, livrant passage à la conductrice, une jeune fille d'une vingtaine d'années au look gothique, toute de noir vêtue, à l'exception de bas rouge sang et de bottes de motard ornées de flammes écarlates. Elle était mignonne, mais ses yeux d'un bleu éclatant étaient ronds d'effroi.

— Merde, Erika ! cria Ravyn dans le dos de Susan. Qu'est-ce que tu as fait à ma voiture?

Susan s'enfonça les index dans les oreilles : Ravyn criait si fort qu'il l'assourdissait. Elle se retourna. Il portait un jean noir et une ample

chemise noire à moitié boutonnée. Son expression disait clairement que la jeune fille allait brûler dans les flammes de l'enfer pour avoir endommagé cette voiture à laquelle son propriétaire semblait tenir comme à la prunelle de ses yeux.

Mais Erika resta de glace face à tant de rage. Elle rejeta son écharpe noire par-dessus son épaule et se dirigea vers Ravyn du pas bien assuré de celle qui est prête à l'affrontement.

— On s'en fout, de ta bagnole, Ravyn ! Tu peux t'en acheter une autre.

Moi, en revanche, je suis irremplaçable.

Les yeux du Chasseur virèrent au rouge. Un muscle dans sa mâchoire se mit à tressauter.

— Pour moi, tu ne l'es pas. Je ne suis pas ton père, ma petite !

— Oh, la ferme. Pourquoi ne me demandes-tu pas ce que je fais au volant d'une voiture de sept cent cinquante chevaux, au lieu de mon adorable Coccinelle, hein ?

Sans répondre, Ravyn s'approcha de sa Saleen, qui avait toute la partie gauche du pare-chocs emboutie. Il se passa les mains dans les cheveux, comme pour s'empêcher de les serrer autour du cou maigrelet d'Erika.

— Nom d'un chien, pourquoi as-tu pris ma voiture?

Erika posa les mains sur ses hanches et défia Ravyn du regard pendant qu'il inspectait l'intérieur de la Saleen.

— Parce que les Démons ont essayé de me manger, OK? Quelqu'un est venu sonner à la porte juste après le coucher du soleil. J'ai cru que c'était toi, alors j'ai ouvert, et ils étaient là. Je leur ai claqué la porte au nez, et je me suis retournée. Et ils étaient là aussi ! À l'intérieur ! Trois ! Dans... la...

maison!

Elle punctua les syllabes des trois derniers mots de claquements de mains. Ravyn referma la portière et regarda la jeune fille sans rien dire.

— Tu m'as entendue, Rave ? Ils étaient dans *ta* maison. Et comment ont-ils réussi à y entrer ? Tu as une idée ? Je pensais qu'ils avaient besoin d'une invitation ! Tu en as invité un et tu as oublié de me le dire ? Parce que moi, je n'en ai invité aucun. Je ne suis pas idiote à ce point-là. Mais le fait est qu'ils étaient là, et je veux comprendre pourquoi.

L'air consterné, Ravyn pivota sur ses talons et se dirigea vers l'escalier métallique. La jeune fille lui emboîta le pas, en même temps que Susan.

—Comment t'es-tu échappée, Erika ? demanda Ravyn.

— J'ai attrapé ce truc rond, cette arme que tu as accrochée au mur, et je l'ai jeté sur le Démon le plus proche de moi, puis j'ai filé en hurlant vers le garage. Tu peux dire que tu as de la veine que je sois encore là !

Susan observait l'expression de Ravyn. Il ne semblait pas s'estimer particulièrement chanceux qu'Erika n'ait pas été dévorée.

—Est-ce cette Erika qui est l'Ange de la Nuit ? s'enquit Susan.

La jeune fille le lui confirma d'un coup d'œil.

Instantanément, la colère s'empara de Susan. Sans cette espèce de garçon manqué au look gothique, sa vie ne serait pas devenue un enfer.

— Oh, laissez tomber, Ravyn, s'écria-t-elle. Je vais me charger de la tuer pour vous !

Kyl la retint alors qu'elle fondait sur Erika, laquelle recula vivement en couinant.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-elle.

Susan essaya de se débarrasser de l'étreinte de Kyl, mais le créole était plus fort qu'il n'en avait l'air.

— Je suis Susan la Folle, et j'ai une hache à balancer sur votre tête de sale petite égoïste pour la fracasser !

—Prenez un ticket, comme tout le monde, lui grommela Kyl à l'oreille.

Erika plissa le nez comme si elle reniflait une odeur particulièrement répugnante.

— Susan la Folle ? Celle qui m'a envoyé un e-mail ? C'était *vous* ?

Un sifflement déchira soudain l'air.

—Mesdames ! lança Léo, qui venait de surgir en compagnie de Jack et de Patricia. Concentrez-vous une minute. Ravyn, oublie ta bagnole. Nous avons un problème plus important: comment a fait Erika, alias Mlle Je-ne-pourrais-pas-conduire-correctement-une-voiture-même-si-ma-vie-en-dépendait, pour échapper à un groupe de Démons ?

— Elle n'a pas pu, répondit Kyl en lâchant enfin Susan. Ils l'ont laissée partir !

Tous jurèrent dans un bel ensemble en se rendant compte que l'histoire était un coup monté.

— Entrez. Et dépêchez-vous, dit Léo.

— Ce n'est pas un endroit privé, ici, argua Kyl. Nous n'y bénéficions d'aucune protection. Ils peuvent s'introduire dans les locaux s'ils le veulent

!

— Tu as une meilleure suggestion, Kyl ?

— Non.

Erika et Jack couraient déjà vers la porte que Patricia tenait ouverte pour eux. Kyl et Léo les rejoignirent en hâte. Susan, qui s'apprêtait à les imiter, se figea en voyant l'expression de Ravyn.

Patricia referma la porte.

Restée devant le hangar, Susan demanda à Ravyn, qui tournait la tête comme s'il écoutait quelque son inaudible pour elle :

— Qu'y a-t-il ?

— Quelque chose d'anormal, répondit-il d'un ton lointain.

Par exemple ! Elle ne s'en serait jamais doutée !

— Vous croyez ? Pour votre information, sachez que je n'ai rien remarqué de *normal* depuis que je suis partie de chez moi ce matin.

Il lui décocha un sourire pincé.

— Je veux dire qu'il y a quelque chose qui ne va vraiment pas avec ce...

Elle n'eut pas le temps de demander des précisions : une boule de lumière aveuglante éclata à côté de la Saleen. Deux secondes plus tard, une douzaine d'hommes et de femmes en sortaient, comme dans un mauvais film de science- fiction.

Tous vêtus de noir, ils étaient grands, blonds, et incroyablement beaux.

Ils auraient évoqué des anges s'ils n'avaient pas immédiatement attaqué Ravyn.

— Je suppose que ce sont des Démons, commenta Susan.

Avec un grognement, Ravyn expédia par terre le premier Démon à s'être jeté sur lui. Puis il sortit un couteau de sa botte et l'enfonça dans la poitrine de l'homme au sol, lequel se désintégra aussitôt en hurlant. En un clin d'œil, il ne resta de lui qu'un petit nuage de poussière dorée qui s'étala sur les bottes de Ravyn.

Celui-ci lança à Susan un regard dur alors qu'un autre Démon l'attaquait par-derrière.

— Mais non. Ce sont des représentantes Tupperware.

D'un coup de coude à la gorge, il neutralisa l'assaillant, puis pivota sur ses talons pour lui faire face. Susan s'élança pour lui prêter main-forte. Un démon la bloqua, ouvrit la bouche et lui siffla au visage.

— Beurk, sucez donc des pastilles de menthe ! s'exclama Susan en lui décochant un coup de pied bien senti là où cela causait le plus de dégâts.

Il se plia en deux en se tenant l'entrejambe et recula.

Ravie que la manœuvre produise le même résultat sur les morts-vivants que sur les vivants, elle se préparait à courir vers la porte lorsqu'elle vit que Ravyn était en difficulté. Les démons l'avaient acculé contre le mur du bâtiment. Il saignait du nez et de la bouche.

— Immobilisez-le ! s'écria une femme en sortant un couteau à cran d'arrêt de sa poche.

Elle appuya sur le bouton, faisant jaillir une lame qui s'étira jusqu'à devenir aussi longue qu'une épée.

Instinctivement - car si elle y avait réfléchi deux secondes, elle aurait filé ventre à terre dans la direction opposée -, Susan fonça vers le Démon femelle et, d'un coup de poing magistral, l'écarta de Ravyn.

La femme jura et pointa l'épée sur elle. Susan fit un bond en arrière et atterrit entre les bras d'un autre Démon.

Avant qu'il la relâche, elle eut le temps d'entendre un grondement féroce: Ravyn s'était rué sur le Démon qui l'avait maintenue une fraction de seconde et l'avait déchiqueté. Le Démon femelle revint à l'assaut, se fendit, mais chancela et rata son coup. Elle essayait de retrouver son aplomb pour frapper de nouveau quand Ravyn lui saisit l'avant- bras et le lui tordit.

Elle lâcha l'épée, qui tomba sur le trottoir en cliquetant, à quelques centimètres des pieds de Susan. Cette dernière la ramassa prestement et fit volte-face : un Démon courait vers elle. Elle fit tourner l'épée, puis la planta droit dans le cœur du blond. Le phénomène de désintégration se reproduisit : le Démon se délitait en particules de poussière dorée.

Le cœur battant à tout rompre, elle se prépara à affronter l'agresseur suivant.

— Retraite ! cria soudain un autre Démon femelle avant de lever la main.

Elle fit apparaître une autre boule de lumière dans laquelle se ruèrent les Démons restants. Susan s'apprêtait à les rattraper quand elle s'aperçut que Ravyn ne bougeait pas.

— On ne les poursuit pas ? demanda-t-elle, étonnée.

— Non. Croyez-moi, ne suivez jamais un Démon dans un tunnel spatio-temporel. Cela vous mènerait droit dans leur salle de banquet, où les pauvres fous qui y aboutissent leur servent d'amuse-gueule.

— Oh, ça, ce serait moche !

— Sans l'ombre d'un doute, répondit Ravyn.

Il souriait. Pourtant, il avait mal. Son corps n'était plus que douleur.

Mais Susan suscitait son admiration. Elle s'était fort bien défendue et, en plus, se débrouillait pour conserver son humour.

— Où avez-vous appris à manier l'épée ?

Elle fit tourner la lame autour d'elle d'un geste expert. Ayant vécu au Moyen Âge et dans des temps encore plus anciens, il avait connu nombre de maîtres dans l'art de l'escrime.

— La Société des anachronismes créatifs. J'ai vécu six ans au royaume

de Meridies.

Il se gratta le menton en réfléchissant. Meridies... Cela se trouvait dans le sud des États-Unis. Beaucoup d'écuyers et quelques Chasseurs de la Nuit étaient membres de cette société.

— J'y suis. Le royaume d'An Tir vous a défaits à Pensic, non ?

— Pas pendant que je me battais pour Meridies, Ravyn.

À peine avait-elle dit cela qu'elle perdit l'équilibre. L'épée se déroba dans sa main et faillit lui entailler la jambe. Elle se redressa immédiatement et resserra son étreinte autour du pommeau, faisant mine d'un air digne d'avoir failli tomber exprès.

Ravyn ne put s'empêcher de rire. Cette fille avait du peps, et une personnalité qui le fascinait. Il n'y avait rien qu'il appréciait plus qu'une personne capable de garder son sang-froid et l'esprit clair quand tout se liguaient contre elle.

— Venez, Xena la Guerrière, il faut rentrer.

Elle lui répondit par un sifflement gaillard, puis posa l'épée sur son épaule et le suivit. Il ouvrit la porte. Dès qu'ils eurent pénétré dans le bâtiment, le vacarme d'une bagarre leur parvint.

Ravyn passa devant Susan en courant et se dirigea vers la salle de commandement. Elle grouillait de Démons !

Ravyn attrapa celui qui se trouvait le plus près de lui et se battait avec Jack. Il le jeta contre un mur avant de le poignarder. Puis il vola au secours de Patricia, qui luttait contre un autre Démon.

Trop tard. Les crocs du Démon se plantèrent dans la gorge de sa proie avant que Ravyn ait eu le temps de se saisir de lui, et le Démon déchira le cou de Patricia. Ravyn le neutralisa d'une décharge d'énergie psychique. Le Démon lâcha Patricia, qui s'effondra. Ravyn empoigna le tueur par la taille, mais celui-ci se retourna et, par réflexe, le mordit à l'épaule. Ravyn le repoussa violemment et joua de nouveau du poignard. Le Démon se mit à recracher le sang du Chasseur, un poison léthal pour ceux de son espèce, mais il était trop tard. Trois secondes plus tard, il était mort.

Ravyn fit exploser en poussière un nouveau Démon qui se ruait sur Susan.

— Merci ! lui lança-t-elle.

Les attaques continuaient de tous côtés, et Susan se retrouva de nouveau aux prises avec un Démon. Un coup de poignard régla le problème.

— Merci, répéta-t-elle.

— Je vous en prie. Tout le plaisir est pour moi.

Il vacilla soudain : il n'avait pas vu venir Erika, qui s'était précipitée contre lui pour qu'il la protège d'un Démon en furie. Ravyn se retourna. Le démon s'immobilisa puis s'engouffra dans un tunnel spatio-temporel. Ses compagnons disparurent à sa suite.

— Mais comment font-ils ça ? demanda Susan.

Ravyn rangea son couteau dans sa botte.

— C'est magique. Certains membres peuvent demander que soit créé un tunnel spatio-temporel entre ici et Kalosis. Si le gardien les aime bien ou estime qu'ils lui sont utiles, le tunnel est créé, et ils filent.

— J'imagine la tête du vieux type qui les regarde en rigolant.

— Un vieux type ? Oh, non. Imaginez plutôt une sublime déesse froide comme un iceberg qui décide si, oui ou non, elle a envie de les voir dans son beau royaume.

Susan préférait l'image du vieux gardien chenu.

Ravyn fronça les sourcils quand il posa les yeux sur Patricia, qui gisait à terre. Son fils, Jack, essayait d'endiguer le flot de sang qui coulait de son cou.

— Il faut qu'on vous place tous dans un endroit sûr, Jack.

— Mais où serons-nous en sécurité ? Ils sont entrés ici les doigts dans le nez !

— Au *Serengeti*. C'est le seul sanctuaire qu'ils ne pourront forcer. Je te retrouve là-bas. Si j'étais toi, je me dépêcherais d'y aller.

Ravyn souleva Patricia dans ses bras.

— Avez-vous besoin de mon aide ? demanda Susan.

— Eh bien... oui. Ce serait une bonne chose que quelqu'un fasse pression sur sa blessure. Mais si vous venez, vous allez être un peu à l'étroit dans la voiture.

— Pas de problème. Je ne suis pas claustrophobe.

— Alors, rangez cette épée et partons, dit Ravyn.

Susan se rendit compte qu'il appréciait son

offre. Elle l'accompagna jusqu'au bolide endommagé et s'assit sur le siège du passager. Ravyn installa tant bien que mal Patricia sur ses genoux.

— N'appuyez pas trop fort, Susan.

La vue du cou déchiqueté de Patricia était épouvantable. Comment pouvait-elle être encore en vie, avec une blessure pareille ?

— Elle va tenir le coup ? demanda Susan.

— Pour le bien des siens, j'espère que oui. La famille Addams fait partie de l'élite des écuyers, et Patricia en est la matriarche.

Ravyn s'installa au volant et démarra. Il se glissa dans le flot de la circulation avec la virtuosité d'un pilote de formule 1. Par chance, la distance qui les séparait du célèbre *Club Serengeti* n'excédait pas quelques pâtés de maisons. Les fenêtres du bâtiment étaient de verre sans tain noir.

Impossible, donc, de savoir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Le parking était vide.

— C'est ouvert ? demanda Susan.

Ravyn se gara et sortit de la voiture. Puis il ouvrit la portière côté passager.

— Le club ouvre au crépuscule, et le propriétaire habite là.

Susan fronça les sourcils. Que signifiait cette note étrange dans la voix de Ravyn ? Elle n'eut pas le temps de lui poser la question. Il avait déjà soulevé Patricia dans ses bras et se dirigeait vers la porte de service. Une porte qui n'était pas verrouillée, au grand étonnement de

Susan. Ravyn entra, et elle le suivit. Ils remontèrent un petit couloir, puis pénétrèrent dans la partie du bâtiment dévolue aux bureaux.

Une jolie rousse surgit.

— Excusez-moi, mais qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Patricia dans ses bras, Ravyn continua de marcher vers une porte sur sa droite.

— Allez chercher Dorian. Tout de suite.

— Mais qui êtes-vous ?

— Ne vous occupez pas de ça. Allez chercher Dorian.

Les mains sur les hanches, la rousse semblait près de sauter sur Ravyn.

Elle se retint, mais jeta à Susan un coup d'œil assassin avant de se retirer.

Arrivé devant la porte, Ravyn s'arrêta. Susan le contourna pour ouvrir la porte puis recula, avant d'entrer à sa suite dans ce qui lui parut être une clinique. Ravyn alla déposer Patricia sur le lit d'hôpital placé près de la porte.

— Il y a un médecin, ici ? demanda Susan.

— Oui.

L'instant suivant, comme surgi de nulle part, un homme se matérialisa dans la pièce, tel un personnage dans un film de série B. Avec ses cheveux noirs aux épaules, il présentait une ressemblance frappante avec Ravyn.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il entre ses dents serrées.

Ravyn resta de marbre.

— Les Addams ont été attaqués par des Démons. Patricia a besoin de soins immédiats, sinon elle va mourir. Les autres débarqueront ici aussi vite qu'ils le pourront.

L'homme - sans doute le dénommé Dorian - jeta un regard irrité à Susan.

— Je ne la connais pas.

— C'est un nouvel écuyer.

Un choc violent ébranla la porte, qui s'ouvrit à la volée. Jack entra, accompagné d'une Noire de petite taille. Elle se précipita vers le lit. À la façon dont elle entreprit d'examiner Patricia, Susan comprit qu'elle était le médecin.

— Qui d'autre a été blessé? demanda-t-elle à Jack.

— La plupart d'entre nous. Mais maman est la plus grièvement touchée. Elle va se remettre ?

Le médecin se borna à prier Jack, qui blêmit, d'aller attendre dehors avec les autres. L'homme, qui ne s'était toujours pas présenté, prit Jack par le bras et le fit sortir.

— Mieux vaut laisser Alberta travailler en paix.

Les larmes qui brillaient dans les yeux de Jack émurent Susan.

— Ça va aller, lui assura-t-elle en priant pour ne pas se tromper.

Ayant perdu sa mère au même âge que Jack, elle comprenait sa détresse.

— Mais oui, Jack, renchérit Ravyn. Alberta ne permettra pas qu'il arrive quoi que ce soit à ta

mère. Elle sera très vite sur pied et recommencera à t'enguirlander copieusement.

Bravement, Jack opina puis sortit de la pièce. Susan suivit Ravyn dans le couloir. Elle regarda autour d'elle et retint son souffle en découvrant un groupe de jeunes gens superbes mais manifestement furieux. Un homme plus vieux, âgé d'une soixantaine d'années, les accompagnait. Il retroussa sa lèvre supérieure en voyant Ravyn et cracha par terre, au ras des bottes du Chasseur.

— Tu sais bien que tu ne dois jamais venir ici.

Ravyn eut soudain l'air épuisé, comme si la

perspective d'une querelle avec cet homme était au-dessus de ses forces.

— C'était un cas d'urgence, se justifia-t-il.

Cela ne parut pas calmer le sexagénaire. Susan

comprit tout à coup que c'était ce sanctuaire que possédait la famille de Ravyn.

— Tu aurais dû laisser les autres humains l'amener.

— Papa... intervint l'homme encore sans nom.

— Ne le défends pas, Dorian ! Sans les règles en vigueur au sanctuaire, je serais déjà en train de goûter son sang !

Les traits de Ravyn se durcirent quand il s'approcha de son père. La colère bouillait en lui, mêlée de chagrin. Ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'un siècle, et pourtant, son père était toujours incapable de le regarder sans une moue de dégoût. Ravyn se rappelait le temps où il respectait cet homme. Où il aurait fait n'importe quoi pour lui.

Une partie de lui le haïssait pour avoir laissé Phoenix le tuer sous ses yeux sans bouger le petit doigt, des siècles plus tôt. Mais une autre partie de lui restait ce petit garçon pour qui cet homme avait autrefois représenté l'univers tout entier, le petit garçon qui grimpait sur les larges épaules de son père et jouait à chat avec lui. Cet enfant qui avait cherché en son père le réconfort dont il avait tant besoin après la disparition du reste de sa famille.

Mais son père avait aidé à le tuer. Il l'avait frappé à coups de pied alors qu'il était à terre, lui avait craché dessus. Il venait de recommencer aujourd'hui.

Cela ranima sa colère latente.

— Qu'est-ce qui te fait le plus enrager, vieil homme ? Que je t'aie trahi, ou que j'aie eu assez de cran pour nous venger, alors que tu en avais été incapable ?

Le père de Ravyn fonça sur lui, mais Dorian l'arrêta dans son élan.

— Non, papa. Il n'en vaut pas la peine.

Ravyn eut un sourire sinistre. Dorian n'imaginait pas à quel point il avait raison.

— Effectivement, *papa*, je n'en vaud pas la peine.

— Va-t'en, Ravyn ! Et ne reviens jamais ici !

— Ne t'en fais pas pour ça.

Ravyn marchait vers la porte quand il s'aperçut que Susan le suivait.

Mais où diable avait-elle la tête ?

— Vous devez rester avec les autres.

— Je ne crois pas, non.

— Susan...

— Écoutez, Ravyn, c'est vous qui m'avez entraînée dans ce pétrin. Ne le prenez pas mal, mais c'est un fait : Otto, Kyl et Jessica me regardent comme s'ils avaient envie de me faire la peau. Et moi, j'ai envie de tuer Erika. Vous êtes le seul de tous qui paraisse immunisé contre les balles.

Alors, je préfère rester avec celui qui semble le plus à même de me permettre de sauver ma peau.

Il affichait une expression irritée, mais dans ses yeux noirs luisait une lueur d'amusement.

— Vous avez tort. Je suis sur le point de me jeter dans la gueule du loup. Si vous restez ici, les méchants seront dans l'incapacité de vous atteindre. Mais si vous venez avec moi, ils le pourront.

Peut-être avait-il raison. Mais son instinct lui disait que c'était auprès de lui qu'elle devait rester. Et si elle se fiait à quelque chose, c'était bien à son instinct.

— Ravyn... reprenait-elle quand une voix cassante s'éleva dans son dos.

— Écoute-moi, humaine ! Laisser des innocents se faire tuer, c'est sa spécialité !

— Va au diable, Phoenix ! s'exclama Ravyn.

L'homme qui se tenait derrière Ravyn était le

clone de Dorian. Si elle ne le confondit pas avec le précédent, ce fut

uniquement grâce à sa tenue : un jean et une chemise en jean à moitié ouverte au lieu du pantalon et de la chemise noirs de Dorian.

Phoenix plissa les yeux lorsque Ravyn ouvrit la porte et franchit le seuil. Susan l'imita. Otto et Léo venaient vers eux, remontant la ruelle.

— Où vas-tu, Ravyn? demanda Otto.

— Voir où en est Cael.

— Mais nous y allions, justement...

— Non, dit Ravyn d'un ton sans réplique. Nous avons déjà un écuyer qui manque à l'appel et je suis sûr qu'il est mort. Pas la peine qu'un autre d'entre vous se fasse tuer. Je m'en occupe.

— Es-tu fou ? Tu ne peux pas te battre à côté de Cael : vous ne feriez que vous affaiblir mutuellement.

Cette réflexion ne troubla pas Ravyn le moins du monde.

— Je dispose d'un bon quart d'heure avant que sa présence amoindrisse mes forces. Et vice versa pour Cael. Crois-moi, à nous, deux, nous sommes en mesure de démolir quiconque nous attaquerait pendant ce laps de temps. Je suis sûr que tout se passera bien.

— Alors, je t'accompagne.

— Moi aussi, dit Léo.

Leur insistance, qu'il jugeait déraisonnable, arracha un grognement à Ravyn. Il ne supportait pas l'idée que quelqu'un puisse mourir inutilement.

S'il en avait eu le temps, il aurait raisonné ces deux entêtés, mais il devait déjà gérer le mauvais pressentiment qui l'animait. Cael était l'un des rares amis qu'il se soit faits au cours des siècles, et pour rien au monde il n'aurait voulu qu'il meure. Et puis, il était trop fatigué pour discuter avec Otto et Léo. Il n'aspirait qu'à trouver Cael, à savoir s'il était encore vivant. Et s'il était mort, il partirait chasser les coupables.

— Entendu, fit-il.

Et il monta dans sa voiture... dans laquelle Susan était déjà installée.

— Que faites-vous là ?

Elle lui jeta un regard blasé.

— Je vous l'ai dit : je viens avec vous.

Comme s'il avait besoin de cela ! Tout ce qu'il voulait, c'était être seul pour remettre de l'ordre dans ses idées.

— Vous pourriez y aller avec Otto, dans la mesure où, au mépris de tout bon sens, Léo et lui viennent aussi.

— Je vous ai dit que votre Otto avait constamment l'air de chercher une bonne raison de me tuer! répliqua Susan d'un ton indigné. Sans compter que, à la différence de vous, il n'est pas en Kevlar.

Ravyn soupira en tournant la clé de contact. Il était peut-être immunisé contre les balles, mais pas complètement invincible. Les Démons pouvaient le décapiter, ce qui le tuerait.

« Laisse tomber ce genre de morbide et triviale spéculation », s'ordonna-t-il.

— Où allons-nous ? s'enquit Susan après qu'il eut démarré.

— À Ravenna.

Cael habitait près de l'université, dans le sous- sol d'un club rien moins que raffiné qui appartenait à une famille d'Apollites. Depuis des années, Ravyn lui répétait qu'il jouait avec le feu en vivant si près de l'ennemi.

Et Cael lui répondait invariablement : « Va te faire voir. J'aime le danger. Et puis, tout ce que j'ai à faire, c'est de sauter dans mes fringues, de grimper au rez-de-chaussée, de tuer quelques Démons et de rentrer à la maison. C'est impeccable. »

Ravyn ne pouvait qu'espérer que son ami n'était pas en train de payer pour son arrogance.

— Ça va, Ravyn ?

— Hein? Oui, très bien.

— Vous savez, quand les gens répondent : « Très bien », ça signifie généralement : « Fichez- moi la paix, je ne veux pas parler de ce qui

me tracasse. »

— Et souvent, ça signifie qu'ils vont très bien et qu'il n'y a rien à ajouter.

Elle prit le temps de réfléchir à cette réponse. De toute évidence, elle n'en croyait pas un mot.

— Peut-être, dit-elle enfin. Puis-je vous poser une question ?

Il haussa les épaules.

— On est dans un pays libre. Ce qui implique que vous pouvez poser toutes les questions que vous voulez mais que je ne suis pas obligé d'y répondre.

— Dans la mesure où vous saviez comment vous alliez être reçu, comment se fait-il que vous ayez conduit Patricia dans votre famille plutôt qu'à l'hôpital ?

Agacé qu'elle lui rappelle que sa famille le haïssait, Ravyn crispa ses doigts sur le volant. Il avait oublié que Susan était journaliste, ce qui faisait d'elle une observatrice et une fouineuse. Deux traits de caractère redoutables pour un homme qui n'aimait parler ni du passé ni du présent.

Bon sang, il allait falloir qu'il veille à rester sur ses gardes avec elle.

Il savait également que ce genre de créature ne se satisfaisait pas de réponses évasives. Elle le harcèlerait jusqu'à ce qu'il ait tout avoué... ou qu'il l'ait tuée.

Non. Mauvaise idée. Il avait assez de problèmes comme ça sans en rajouter. Mais, bizarrement, il la trouvait extrêmement attirante, avec ses lèvres si joliment ourlées, la façon dont elle les retroussait légèrement lorsqu'elle attendait une réponse de sa part...

Pour un peu, il lui aurait tout révélé.

Finalement, il décida d'être sincère.

— En premier lieu, elle n'aurait pas été en sécurité à l'hôpital. Dans la mesure où c'est un endroit public, les Démons peuvent y entrer, et ils seraient vraisemblablement revenus l'achever sous prétexte qu'elle est un élément important du monde des écuyers. L'unique protection dont dispose un humain contre les Démons est sa maison. Aucun Démon ne

peut pénétrer dans une résidence privée sans y être invité. En second lieu, et plus important encore, vous imaginez Patricia essayant d'expliquer d'où lui vient sa morsure sur le cou ? N'importe quel toubib s'inquiéterait de ce qui semble être des marques de dents humaines et qui, à y mieux regarder, n'en sont pas. Alors, j'ai opté pour la solution la plus simple pour l'aider sans attirer sur elle l'attention de... je ne sais pas, moi... disons, un journaliste.

— Bien vu, concéda-t-elle à contrecœur.

Puis elle garda le silence, les yeux rivés sur le visage de Ravyn qu'éclairaient les lampadaires de la rue. Il était vraiment séduisant. Mais ce n'était pas uniquement son physique qui la charmait. Il y avait autre chose en lui. Comme une souffrance cachée, quelque chose de sauvage qui lui donnait envie de l'apaiser, elle qui savait combien il était dur d'être seul au monde.

Allons, au rancart, ce genre de pensée...

Elle devait se concentrer sur des sujets bien plus importants, dans l'immédiat, que le charme de cet homme et l'effet qu'il produisait sur elle.

Erika, par exemple.

— Alors ? A votre avis, comment sont-ils entrés chez elle ?

—Du diable si je le sais ! Peut-être que quelqu'un se trouvait déjà à l'intérieur et les a invités à franchir le seuil. Erika jure que ce n'est pas elle et, bon sang, ce n'est pas moi non plus.

Voilà qui n'avait rien de rassurant.

— Avez-vous une idée de ce qui se passe avec les Démons en ce moment? reprit-elle. Ce qu'ils font, est-ce normal de leur part ?

— Non. C'est tout à fait inhabituel, ces attaques. D'habitude, ils s'en prennent à quelques humains, et nous, les Chasseurs, les tuons avant qu'ils aient commis trop de forfaits. Leur but étant de continuer à vivre le plus longtemps possible, ils nous fuient, ils ne nous affrontent pas. Et je ne les avais encore jamais vus s'en prendre à un quartier général d'écuyers.

Pourquoi ce changement ? Quel avait été le catalyseur? Ce Stryker qu'avait mentionné Kyl, ou autre chose ?

— Et Cael ? J'ai cru comprendre qu'il était l'un de vos amis.

— Oui.

— Depuis combien de temps le connaissez- vous?

— Pas loin de trois cents ans.

— Waouh ! Je suis impressionnée. Les relations durables ne vous font pas peur, hein ?

—Que suis-je censé comprendre? demanda Ravyn, déconcerté par la boutade.

— Rien.

Il semblait tellement perplexe que Susan trouva sa réaction amusante.

D'ordinaire, elle ne taquinait pas les gens qu'elle ne connaissait pas. Mais Ravyn lui donnait envie de le taquiner - une impulsion qui ressemblait à une irrésistible tendance suicidaire !

Mais peut-être n'était-ce que la conséquence du plaisir qu'elle prenait à voir ses traits s'adoucir quand elle le faisait rire. Cette métamorphose l'in-triguait, et elle se demandait s'il avait été autrefois aussi sévère et sérieux que maintenant.

Ravyn ralentit à l'approche du *Happy Hunting Ground*. Il avait toujours trouvé ce nom ironique pour un bar d'Apollites et de Démons fréquenté par des étudiants qui venaient draguer dans cet établissement. Ce que ces derniers ignoraient, c'était que le dragon noir volant devant un soleil jaune sur l'enseigne du club était un signe de bienvenue pour les Apollites et leur parentèle de Démons. Grâce à ce panneau, ils se savaient en sécurité au *Happy Hunting Ground*.

Au départ, Cael avait été envoyé pour faire fermer le club, mais les Apollites lui avaient proposé un marché : tant qu'il les protégerait, ils se montreraient dignes de respect. Ils l'avaient même invité à habiter sur place. Pour quelque mystérieuse raison, Cael avait accepté et, désormais, la plupart des Démons se tenaient à distance. Sauf ceux qui n'avaient pas été informés de la présence d'un Chasseur de la Nuit au sous-sol de l'établissement et qui, en quête d'âmes et de sang frais, venaient chasser les étudiants. Ces Démons-là avaient alors la mauvaise surprise de tomber nez à nez avec Cael.

Ravyn espérait que son ami habitait toujours là et que sa confiance mal placée ne s'était pas dramatiquement retournée contre lui.

— Je connais cet endroit, dit Susan quand Ravyn se gara. J'aime bien la déco, avec les sculptures à

base de déchets recyclés. J'ai essayé de savoir quel artiste en était l'auteur, mais personne n'a pu me le dire. Les gens qui bossent ici ne sont pas très aimables.

Otto immobilisa sa Jaguar à côté de la Saleen de Ravyn.

— L'artiste, ce doit être Cael, et les gens pas très aimables, les Apollites qui gèrent cet établissement.

— Vraiment ?

— Oui.

— Votre Cael, il aime jouer avec le feu, on dirait.

— Oui. Mais il aime vivre ici et les Apollites semblent tolérer sa présence. Alors, je vois mal de quel droit je le blâmerais.

Ravyn sortit de la voiture, et Otto le rejoignit. La musique qui s'échappait du club était assourdissante.

— On entre de nouveau par la porte de service ? demanda Susan.

Ravyn secoua la tête.

— Vous avez toujours votre épée?

— Oui.

— Gardez-la à portée de main : nous allons entrer dans le repaire du dragon, et je ne sais pas ce qui nous y attend.

Puis il s'adressa à Otto :

— En cas de problème, je veux que tu coures vers la porte et que tu t'assures que Susan te suit.

Otto lui décocha un regard à rendre jaloux un tueur en série.

— Je ne fuirai pas !

— Moi non plus, dit Susan.

— Moi si ! fit Léo.

Cela lui valut un coup d'œil meurtrier d'Otto, aussi se hâta-t-il de préciser :

— Je plaisantais, Carvalletti. Un peu d'humour, que diable !

— L'humour ne m'intéresse pas, alors ne m'asticote pas. J'ai tendance à tuer ceux qui m'asticotent.

— Si tu veux te battre, je suis ton homme.

— Entretenez-vous si ça vous amuse, intervint Ravyn, agacé, mais ne faites pas les imbéciles.

Il glissa son couteau au bas de son dos, dans la ceinture de son pantalon. Puis tous contournèrent le bâtiment de brique vieux d'une centaine d'années pour accéder à la porte d'entrée. Avec ses murs peints en bleu layette et ses fenêtres noires ornées de symboles hippies, le *Happy Hunting Ground* avait toutes les caractéristiques d'un classique club d'étudiants. En ce début de soirée, les clients ne se bousculaient pas.

L'établissement voisin était un café-librairie, *Ravenna Third Place Books and Honey Bear Bakery*. Là, il y avait beaucoup plus de monde. À la différence du club, l'endroit était brillamment éclairé et accueillant.

L'atmosphère du *Happy Hunting Ground* semblait composée d'un cocktail de sexe et de décadence, mais peut-être était-ce précisément ce qui attirait les habitués.

S'efforçant de ne pas songer à tous ceux qui avaient perdu la vie en s'aventurant ici pour y prendre un verre avec leurs amis ou leur conquête d'un soir, Ravyn poussa la porte et se retrouva immédiatement dans un sas, nez à nez avec un colosse, un Apollite chargé de contrôler l'identité des clients. Le vigile était tellement grand que Ravyn devait lever la tête pour le regarder dans les yeux, chose qui lui arrivait rarement.

La règle voulait que les Apollites soient plus grands que la plupart des humains, mais leur alimentation exclusivement liquide faisait d'eux des êtres fins et élancés. Mais ce type-là, les Apollites auraient pu le faire monter sur un ring dans la catégorie poids lourd. Ou l'exhiber sur

un char de carnaval lors de la parade organisée par le grand magasin Macy's pour Thanksgiving. Sauf que le soleil l'aurait carbonisé.

— Qu'est-ce que tu veux, Chasseur de la Nuit ? demanda le colosse, manifestement sur le qui-vive.

— Juste voir un copain.

L'Apollite se déplaça de façon à bloquer l'entrée.

— T'as pas de copain ici.

— Il vaudrait mieux que j'en aie au moins un, rétorqua Ravyn d'un ton menaçant.

— Alors, téléphone-lui. Ceux de ton espèce ne sont pas les bienvenus ici.

— Est-ce que cette remarque vaut pour Cael ?

Le visage de l'Apollite se ferma.

— Ça ne te regarde pas. Maintenant, va-t'en.

Ravyn essaya de forcer le barrage humain

qu'était l'Apollite, qui lui expédia un coup de poing. Il esquaiva l'attaque, avant de frapper à son tour. Son poing atteignit sa cible, et l'Apollite recula en chancelant.

Comme par magie, trois autres Apollites surgirent et formèrent une ligne entre Ravyn et la deuxième porte, celle qui donnait sur le club.

— Tu n'es pas le bienvenu, Chasseur ! Rentre chez toi.

— Pas tant que je n'aurai pas vu Cael.

Otto fit jaillir la lame de son couteau à cran d'arrêt.

— Vous savez, les mecs, vous avez une espérance de vie pathétiquement courte. Ce serait bête que vous en perdiez un seul jour.

— Jetez cette arme ! s'écria une femme blonde très séduisante en se frayant un passage à travers le groupe de videurs.

Elle portait une tenue de *go-go dancer* vert citron, des bottines de vinyle blanc et un rouge à lèvres assorti. Contrairement aux hommes, elle ne faisait pas en sorte de dissimuler ses crocs quand elle parlait.

— Les armes sont interdites dans ce club, ajouta-t-elle. Pourquoi êtes-vous ici?

Le stock de patience de Ravyn était pratiquement épuisé.

— J'en ai marre d'expliquer que je veux voir Cael. Si je dois le répéter une fois de plus, je vais commencer à m'entraîner à la chasse aux Démons sur vous tous !

La femme croisa les bras sur sa poitrine.

— Je suis sûre qu'il ne veut pas vous voir.

— Je pense qu'il est déjà mort, dit Otto à Ravyn.

— Il n'est pas mort ! déclara la femme, outrée. Mais vous n'avez rien à faire avec lui ici. Il ne vous a pas inscrits sur sa liste d'invités et la dernière fois que nous avons vérifié, il ne nous a pas paru entretenir de bonnes relations avec ses collègues chasseurs. Alors, qu'est-ce qui me garantit que vous êtes son ami ?

— Les ennemis ne se présentent pas à la porte principale, bébé.

Le colosse chuchota quelques mots en apollite à la femme, qui regarda Ravyn d'un air soudain nerveux.

— Les ennemis rusés, si. Vous n'êtes peut-être pas aussi idiot que vous en avez l'air. Vous êtes peut-être là pour tuer Cael.

Ravyn en avait vraiment assez de ce petit jeu.

— Si vous pensez ça, vous vous trompez. Maintenant, je vous conseille de nous laisser passer, à moins que vous n'ayez envie de voir ce club disparaître dans les flammes ce soir.

La menace fit visiblement mouche.

— Vous ne pouvez pas nous faire de mal, protesta-t-elle. C'est interdit par les règles. Aucun Chasseur de la Nuit en ce lieu n'a le droit de toucher à un cheveu d'un Apollite tant qu'il n'est pas devenu un Démon.

— Les règles, je m'en bats l'œil. Si mon copain est mort, je n'honorerai que mon code de la vengeance.

Le colosse dit de nouveau quelques mots à la femme. Elle l'écouta, hésita, puis s'adressa à Ravyn:

— Vous disposez de quinze minutes avant que ses forces déclinent.

Immédiatement après, vous devrez partir.

Méfiant, Ravyn vit les videurs s'écarter pour libérer le passage.

S'attendant à un piège, il s'assura que Susan se trouvait entre lui et Otto et que Léo fermait la marche. Tous suivirent la femme à travers la salle, au milieu d'une petite foule de danseurs qui s'agitaient sur un rythme de hip-hop. Trois boules à facettes renvoyaient des lumières stroboscopiques. Le long des murs s'alignaient des tables couvertes de nappes noires sur lesquelles étaient peints en couleurs phosphorescentes des symboles apollites et hippies. Autant de phénomènes lumineux qui blessaient les yeux de Ravyn. Les lumières mouvantes et les éclairages affaiblissaient les Chasseurs mais n'affectaient ni les Apollites ni les Démons, et c'était là le but recherché.

Sur les talons de la femme, ils longèrent le bar puis pénétrèrent dans une cuisine industrielle, qu'ils traversèrent avant de franchir une petite porte qui donnait sur l'escalier de la cave. La femme ouvrit la porte, leur fit signe d'avancer, puis recula.

— La chambre de Cael est la dernière sur la gauche.

Ravyn descendit le premier.

— Vous pensez que c'est un piège ? lui demanda Susan après que la femme eut refermé la porte derrière eux.

L'éclairage du sous-sol était chic, ce qui soulageait Ravyn après l'agression qu'avaient subie ses yeux dans la salle. Ici, il y voyait parfaitement clair.

— Au point où nous en sommes, rien ne m'étonnerait.

Il s'arrêta devant la porte indiquée par la femme. Un son lui parvint à travers le battant. Des plaintes. Puis il y eut un long râle.

Le cœur battant à tout rompre, Ravyn ouvrit la porte et, en un éclair,

revint *in petto* sur la réponse qu'il venait de faire à Susan : si, il existait encore quelque chose susceptible de l'étonner. Au point de le pétrifier sur place.

Bouche bée, Ravyn resta sur le seuil, à fixer Cael étroitement enlacé, sur son lit, avec une femme apollite. Flagrant délit absolu !

Le premier choc passé, il tourna le dos au couple.

— Je n'avais vraiment pas besoin de voir *cette* lune poilue ce soir !

Bon sang, je crois que ça m'a rendu aveugle.

Otto et Léo éclatèrent de rire, puis reculèrent avec Susan dans le couloir, hors de la vue du couple nu. Cael lâcha un affreux juron, avant de demander avec colère :

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Il parlait avec un lourd accent mi-écossais, mi-irlandais. Ravyn entendit des bruissements d'étoffe et supposa que Cael et sa compagne essayaient de remonter les draps sur eux.

— Et pour mémoire, reprit Cael, ce n'est pas moi qui ai le cul poilu, mais toi ! Ça ne t'arrive jamais de frapper avant d'entrer ?

— D'habitude, si, répondit Ravyn d'un ton sarcastique, mais pas quand j'imagine que tu es attaqué.

— Mais j'ai été attaqué... de la façon la plus exquise qui soit. Tu devrais essayer ça de temps à autre, Rave. Peut-être qu'après tu serais un peu moins sur les nerfs.

— C'est une invitation ? Parce que tu sembles obsédé par mon cul poilu. À ton avis, qu'est-ce que ça indique sur tes penchants, hein, mon pote

?

Une chaussure vola à travers la pièce et s'écrasa contre le mur à quelques centimètres de la tête de Ravyn.

— Tu vises comme un manche, Cael.

— Ce n'était pas Cael, rectifia une voix douce et néanmoins venimeuse. Et la prochaine fois, je ne manquerai pas ma cible.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Catboy ? demanda Cael avant que Ravyn ait eu le temps de dire son fait à la femme.

— *Catman*, mec, corrigea Ravyn. Et j'ai besoin de te parler.

Cael lâcha un lourd soupir.

— Va attendre dehors pendant qu'Amaranda et moi, on se rhabille.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Ravyn aperçut Cael et Amaranda entortillés dans un drap, puis sortit rejoindre les autres. Il referma la porte.

— Je crois que je vais remonter dans la salle, dit Léo en faisant demi-tour dans le couloir. Appelle- moi si tu as besoin d'aide pour te bagarrer avec un couple en chaleur.

— La ferme, Léo, riposta Ravyn. Je n'ai pas besoin de toi au point de tolérer tes insolences et te laisser t'en sortir indemne !

— Ouais, ouais, marmonna Léo en se dirigeant vers l'escalier.

— Eh bien, voilà un épisode fort embarrassant, commenta Susan d'un ton digne de figurer au Livre des Records de l'Ironie. Maintenant que j'ai vu de près les rites de copulation des Chasseurs de la Nuit, vous projetez de m'emmener dans d'autres endroits où l'on rigole, ce soir ? Vous savez, je n'avais pas été aussi gênée depuis le jour où, au lycée, l'élastique de mon short de gym a lâché et que j'ai appris de la pire des façons que ma culotte était trouée derrière !

Imaginer le joli postérieur de Susan mis en évidence par un trou dans sa culotte eut un effet dévastateur sur Ravyn. Il s'efforçait de juguler cet effet inattendu quand la porte s'ouvrit sur Cael, vêtu en tout et pour tout d'un kilt rouge et noir drapé bas autour de ses hanches étroites. Tout en passant les doigts dans ses épais cheveux noirs pour tenter de les coiffer, il regarda successivement Ravyn et Susan, puis croisa ses bras puissants sur sa poitrine constellée de griffures écarlates.

— À quoi dois-je l'immense déplaisir de cette interruption ? Et j'espère pour toi que la réponse est «la fin du monde», sans quoi tu peux dire adieu à la vie !

Susan essayait de cacher sa stupeur, mais n'y parvenait qu'avec peine : à l'instar de Ravyn, Cael, tout en finesse et puissance, avait le physique d'un gymnaste de haut niveau. Pour preuve, ses effarants

abdominaux en tablette de chocolat. Lui aussi arborait la flèche et l'arc tatoués, mais sur la hanche gauche, et sur le bras, un autre tatouage : un cœur percé d'une dague. Une vigne vierge grimpait de son sein droit jusqu'à son épaule, que frôlaient d'épais cheveux noirs aux superbes ondulations. La perfection faite homme. Une barbe naissante assombrissait son beau visage, et ses yeux de jais étaient frangés de cils d'une telle longueur qu'elle eût dû être interdite !

Un petit tic nerveux fit tressauter la mâchoire de Ravyn tandis qu'il regardait son ami.

— La fin du monde approche à grands pas, dit-il. Je suis venu t'informer que les Apollites vont essayer de te tuer.

Cette information fit naître un sourire diabolique sur les lèvres de Cael.

— Tu es en retard, Rave. Amaranda a essayé toute la journée, mais j'ai tenu bon.

Les narines soudain frémissantes, Ravyn lança un coup d'œil vers la porte fermée.

— Ce n'est pas une blague, Cael. C'est on ne peut plus sérieux. Je n'arrive pas à croire que tu te sois mis à la colle avec une ennemie !

Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, nom d'un chien ?

Cael se rembrunit. Il attrapa le bras de Ravyn et le serra.

— Attention, mon frère ! Je veux entendre du respect dans ta voix quand tu parles d'elle, compris ?

La porte s'ouvrit sur Amaranda. Grande et d'une beauté éthérée, elle était le genre de femme que Susan enviait depuis toujours : mince et sans un pouce de graisse. Le jean taille basse qu'elle portait était tellement collant qu'il semblait peint sur sa peau, de même que son bustier rouge, qui laissait quasiment toute la partie supérieure de son corps nue. Son bras gauche, d'une finesse irréaliste, arborait un bracelet d'esclave en or en forme de serpent, assorti à ses boucles d'oreilles, et un piercing, une lune de rubis, ornait son nombril. Un rubis plus petit était incrusté dans sa narine droite.

Sur le point de dire qu'il faisait un peu frais dehors pour une telle tenue, Susan retint sa langue. Peut-être Amaranda allait-elle attraper

un rhume et, alitée, prendre du poids... Mais, dans l'immédiat, qu'elle couvre ce corps parfait afin de lui épargner cette humiliation !

En attendant, prendre bien note de commencer un nouveau régime dès demain.

Rejetant en arrière la magnifique chevelure blonde qui lui arrivait à la taille, Amaranda jeta un coup d'œil à Ravyn et ses compagnons avant d'arrêter son regard sur Cael. Impossible de s'y tromper : il débordait d'adoration. Et celui que lui rendit Cael avant de lui sourire était tout aussi brûlant. Il lui dit quelques mots dans un idiome que Susan ne comprenait pas, révélant ses crocs en parlant, de même qu'Amaranda lorsqu'elle lui répondit.

Elle se retira et Ravyn demanda à Cael :

— Tu as même appris leur langue ?

Cael acquiesça d'un hochement de tête.

— Génial, fit Ravyn. Maintenant, permets-moi de te raconter ce qui s'est passé pendant que tu t'envoyais en l'air avec ta jolie petite amie.

Cael lui jeta un coup d'œil mauvais.

— À l'aube, continua Ravyn, j'ai été enlevé par des Apollites et conduit dans un refuge pour animaux où ils ont été à deux doigts de me tuer. Je leur ai échappé in extremis. Alors, ils ont envoyé un groupe d'humains et de demi-Apollites pour me liquider pendant la journée. Ils avaient déjà abattu un Chasseur de la Nuit, encore non identifié. Et ce soir, ils ont attaqué les Addams dans leur quartier général. Patricia ne survivra peut-être pas à ses blessures.

À mesure qu'il écoutait le récit de Ravyn, l'expression de Cael se faisait de plus en plus sérieuse et féroce.

— Quoi ? Ils ont fait ça ?

— Oui, confirma Susan, volant au secours de Ravyn. La police et les Apollites travaillent main dans la main avec les Démons. Ils se sont lancés dans une chasse dont le but est de vous anéantir tous.

Seigneur, quelles phrases ridicules ! Si seulement leur absurdité n'avait pas reflété la réalité...

— Nous avons envoyé un écuyer te prévenir il y a trois heures, ajouta

Otto. C'était avant que les Addams soient attaqués.

— Aucun écuyer n'est venu ici. Kerri me l'aurait dit.

— Kerri ? Qui est-ce ? demanda Ravyn.

Cael hésita. Son regard se porta sur l'escalier qui montait vers le club.

Sur son visage se lisait l'intensité des réflexions auxquelles il se livrait. Et lorsqu'il répondit, ce fut avec embarras.

— Ma belle-sœur.

Ravyn eut l'impression d'avoir reçu un coup de lame chauffée à blanc.

Mais à quoi diable pensait son ami ?

— Ta... quoi?

— Amaranda est ma femme.

La colère et l'incrédulité envahirent Ravyn.

— Tu es devenu fou ?

Cael retint à l'ultime seconde le coup qu'il allait porter à Ravyn. Par sagesse: la douleur qu'un Chasseur infligeait à un autre lui revenait comme un boomerang, multipliée au centuple.

— Je sais exactement ce que je fais, Rave.

Oh, parfait. Avoir une relation sexuelle avec un Apollite équivalait à tenter de traire un serpent venimeux. Tôt ou tard, l'Apollite ou le reptile se retournaient pour mordre. C'était dans la nature de la bête.

— Tu n'es qu'un crétin ! As-tu la moindre idée de...

— Évidemment ! siffla Cael entre ses dents serrées. Tu t'imagines que ça a été facile pour nous deux ? Oh que non ! Nous sommes pleinement conscients des côtés négatifs et des inconvénients de notre relation !

La tristesse voilait soudain ses prunelles. Ravyn se sentait navré pour son ami. Mais il voulait éteindre immédiatement cette sympathie. Il fallait qu'il reste lucide. Ce n'était pas un jeu. Ils étaient en pleine

guerre. Or, comment un homme pouvait-il se battre loyalement alors qu'il vivait avec l'ennemi qu'il était censé anéantir ?

— Quel âge a-t-elle ? s'enquit Susan d'un ton calme.

La tristesse dans les yeux de Cael se changea en désespoir.

— Elle aura vingt-six ans dans quelques semaines.

— Merde, Cael, souffla Ravyn.

Il aurait voulu argumenter, essayer de faire entendre raison à son ami, mais à quoi bon ? L'Apollite et lui étaient déjà mariés. Même si Cael avait agi de la plus stupide des façons, ce n'était pas un gamin. Il savait à quoi il s'exposait, et c'était lui qui aurait à subir les conséquences de ses actes.

Ayant gâché sa vie à cause d'une femme, Ravyn n'était pas à même de donner des leçons à quiconque en matière de vie sentimentale. Ce qui ne l'empêchait pas de s'étonner des bêtises que l'amour pouvait faire faire aux hommes.

— Bon. Au moins, maintenant, je comprends pourquoi les Apollites tolèrent ta présence ici. Depuis combien de temps es-tu marié ?

— Quatre ans.

Ravyn laissa échapper un soupir écœuré en échangeant un coup d'œil avec Otto. Incroyable ! Cael s'était débrouillé pour garder son secret durant quatre années. Mais il fallait dire que les Chasseurs se rendaient rarement visite les uns aux autres et que Cael n'avait jamais demandé d'écuyer.

Même avant d'emménager chez les Apollites, dix ans auparavant, Cael vivait seul. Il lui avait donc été relativement facile de cacher son mariage.

Dans la mesure où il était interdit aux Chasseurs de la Nuit d'entretenir une relation suivie avec une femme, personne n'avait songé à l'interroger sur sa vie sentimentale.

Ce qui amenait une autre question :

— Acheron est-il au courant ?

— S'il l'est, il n'a rien dit.

Ravyn devait reconnaître cela à son ami : il était doué pour éluder les questions.

— Tu ne lui en as donc pas parlé.

— Non. Mais je n'ai rien dissimulé non plus. Je n'ai honte ni de ma femme ni de mon mariage. Mais j'ai pensé que tant que personne ne m'interrogerait, je n'aurais pas à parler.

— Et sa famille ? demanda Otto. Les Apollites faisant beaucoup d'enfants, je suppose qu'elle a plus d'une sœur. Que fais-tu quand les membres de sa famille se changent en Démons ?

— Qui a dit qu'ils se changeaient en Démons ? répliqua Cael d'un ton agressif.

Ravyn et Otto le regardèrent avec scepticisme.

— Tu prétends qu'ils sont tous morts ? demanda Otto.

Cael croisa derechef les bras. Il paraissait de nouveau embarrassé.

— Pas exactement. Certains se sont volatilisés.

— Volatilisés, hein ? railla Ravyn. Tu veux dire devenus Démons.

— Non. J'ai bien dit «volatilisés ».

Otto affichait une mine dégoûtée. La tension dans l'air était tellement dense que Susan en eut la chair de poule. Elle s'attendait depuis un moment à voir les trois hommes se sauter à la gorge. Et pourtant, aucun affrontement physique n'avait encore eu lieu.

— Pas vu, pas pris, hein ? demanda Otto.

— Ils font désormais partie de ma famille, répondit Cael. Je ne me lance pas à leur recherche quand ils partent en vadrouille. Il y a assez de Chasseurs de la Nuit en maraude pour s'occuper d'eux s'ils basculent du mauvais côté.

— Pfft... Ta famille? répéta Otto. Es-tu certain qu'ils te considèrent comme un des leurs ? Explique- moi ce que tu feras le jour où tu te réveilleras décapité parce que ta *famille* aura eu un accès de nervosité. Ne te fais pas d'illusions, Cael: vous êtes ennemis. Tôt ou tard, l'un d'eux te trahira.

— Je pense qu'il a un problème bien plus grave, intervint Ravyn.

Cael, qu'est-ce que tu vas faire quand Amaranda atteindra vingt-sept ans ?

— Nous ne parlons pas de ça, répondit Cael.

Son regard était si triste que Susan en eut le cœur serré.

— Pourquoi ? insista Otto. Tu as l'intention de lui tenir la main pendant qu'elle se nourrira d'humains ?

Ce fut cette question qui brisa le pacte tacite de non-agression. Cael attrapa Otto et le cloua au mur, si violemment que Susan s'étonna que le béton ne se fissure pas. Il montrait les crocs, comme prêt à égorger l'écuyer.

— Ce n'est pas ton problème, humain !

Ravyn s'interposa entre eux.

— C'est notre problème à tous, Cael. A tous !

Toutes dents dehors, Cael poussa un rugissement.

— Vous savez, ce n'est peut-être pas si négatif que ça le paraît, dit Susan. Cael pourrait questionner les Apollites sur ce qui se passe en ce moment, non ?

— Non, répliqua Cael. Je ne leur demande pas ce genre de faveur. Et eux ne me demandent rien au sujet des Chasseurs de la Nuit et de ce qu'ils projettent.

— Incroyable ! s'exclama Ravyn.

— Ne prends pas tes airs supérieurs avec moi, tête de con ! Ce n'est pas comme si tu ne chassais pas ta propre famille, hein ! Moi, au moins, je n'ai pas de sang apollite. Comment peux-tu chasser tes semblables, Rave ?

Susan retint Ravyn qui avançait vers son ami, menaçant.

— Ça suffit, les mecs !

— Elle a raison, dit Otto. Et puis, tous les deux, vous devez avoir commencé à vous affaiblir mutuellement.

— Oui, répondirent Ravyn et Cael à l'unisson.

La porte au fond du couloir s'ouvrit et Amaranda se dirigea vers eux, portant ce qui, à l'odeur, semblait être un petit sac de nourriture. Susan remarqua que la sublime blonde arborait un tatouage en forme d'arc et de flèche avec une rose entremêlée sur son dos gracile.

Amaranda lança un regard appuyé à Ravyn, qui resta imperturbable.

— Cael a besoin de toutes ses forces, lui dit-elle. Il faut que vous partiez.

Les yeux de Ravyn se posèrent sur les larmes tatouées sur la main d'Amaranda, qui était posée sur le bras de Cael.

— Est-elle une Spathi ?

— Elle n'est pas un Démon !

— Mais on l'a entraînée à nous combattre.

Amaranda défia Ravyn du regard.

— J'ai appris à me protéger et protéger ceux que j'aime.

— De quoi ? demanda sèchement Otto.

— De tout.

De nouveau, l'air vibrait de colère contenue et d'hostilité, faisant courir un désagréable frisson le long de l'échine de Susan. Le phénomène ne dura pas car, lorsque Cael s'adressa à sa femme, il n'était plus que douceur, et la tension retomba.

— Bébé, est-ce qu'un écuyer est venu tout à l'heure pour me parler ?

— Non, répondit Amaranda d'un ton empreint de sincérité.

— Vous en êtes sûre ? insista Otto.

— Oui. S'il était venu, Kerri me l'aurait dit. Elle n'aurait pas caché quelque chose d'aussi important.

Otto blêmit.

— Il n'est pas revenu et ne s'est pas non plus montré ici... Ils ont dû l'intercepter. Merde ! Je me demande quand on va trouver le corps.

Ravyn lâcha un long soupir. Son épuisement et sa tristesse émurent Susan. Elle eut envie de poser la main sur la sienne, mais décida que ce ne serait pas prudent. À la différence de Cael et Amaranda, ils ne formaient pas un couple. Et elle ne le connaissait pas suffisamment pour savoir s'il apprécierait ou non ce geste de réconfort.

— Au moins, nous savons que Cael est sain et sauf. Nous pouvons donc nous détendre, dit Ravyn. Cael, restons en contact et rappelle-toi ce que je t'ai dit : tôt ou tard, c'est chez toi que cette bataille se déroulera.

— Quelle bataille ? demanda Amaranda à son mari, soudain soucieuse.

— Rien, bébé. Ils sont juste paranoïaques.

— Et trop de confiance en soi tue, riposta Otto.

— Viens, Otto, dit Ravyn en le poussant vers l'escalier, loin de Cael et Amaranda.

Susan les suivit, mais, en arrivant au pied des marches, elle se retourna et vit Amaranda laisser tomber le sac de nourriture quand Cael la prit dans ses bras. Il mit ses mains en coupe autour de son visage et l'embrassa passionnément.

Toute la rudesse de Cael s'était envolée. Le Chasseur s'était métamorphosé en homme fou d'amour pour sa femme.

— Il faut que tu manges quelque chose, lui dit Amaranda.

— Fais-moi confiance, répondit Cael avec un sourire coquin, je vais manger tout de suite... mais pas de la nourriture. Ça, ça peut attendre.

Amaranda éclata de rire quand il la prit par la main pour la ramener dans la chambre. Une vision qui emplit Susan d'amertume. Quel effet cela faisait-il d'être aussi amoureux ? Elle ne parvenait même pas à l'imaginer.

Ce qu'elle avait éprouvé qui s'en rapprochât le plus était son histoire avec Alex à l'époque où elle était reporter. Il travaillait pour un

journal concurrent du sien. Ils étaient restés ensemble pendant presque trois ans et avaient même parlé mariage.

Jusqu'à ce qu'elle tombe en disgrâce. Il avait alors disparu à une vitesse supersonique.

Je ne peux pas rester avec toi, Sue. Tu imagines les ragots ? Plus personne ne me ferait confiance. Tu as ruiné ta carrière, tu ne vas pas ruiner la mienne aussi.

En vérité, elle aurait dû lui être reconnaissante de l'avoir quittée, puisqu'il ne l'aimait pas assez pour la soutenir. Elle comprenait donc qu'il l'ait fait. Mais comprendre ne l'empêchait pas d'avoir mal, même après tout ce temps. Comme elle enviait Cael et Amaranda d'être capables de continuer à s'aimer quand tout le monde les condamnait pour cela !

Leur sort n'était pourtant pas si enviable, se rappela-t-elle en songeant à ce qui attendait Cael lorsque, dans un an, Amaranda mourrait.

Le cœur lourd, elle gravit l'escalier. Ravyn et Otto avaient déjà rejoint Léo. Le club était toujours en pleine effervescence. Les étudiants et les Apollites se mêlaient les uns aux autres sur la piste de danse. Elle passa au milieu d'un groupe de grands blonds dont les yeux noirs observaient avec une malveillance perverse leur petit groupe. Susan avait l'impression d'être un goujon au milieu de requins. Il y avait quelque chose d'extrêmement déconcertant dans la façon dont les blonds les regardaient, et son instinct de reporter se réveilla brusquement.

— Ravyn, souffla-t-elle en l'obligeant à s'arrêter, j'ai un mauvais pressentiment.

— À quel sujet ?

— Je ne sais pas. Il y a un truc qui ne va pas. Je ne peux pas le définir.

— Ne vous en faites pas, mes signaux d'alerte sont également au rouge. Nous n'allons pas traîner ici.

Ils sortirent dans la rue à la suite d'Otto et Léo.

Ravyn éprouvait le même mauvais pressentiment que Susan. Dans l'air flottait une odeur qu'il ne parvenait pas à identifier. Pas celle de Démons ni d'Apollites. Ni d'humains. C'était autre chose. Quelque

chose de sinistre, de très puissant, qui le concernait. Il fallait qu'il mette les humains en sécurité avant que la mystérieuse menace se précise.

— Et maintenant? demanda Léo.

— Tous les autres Chasseurs de la Nuit ont-ils été prévenus de ce qui se tramait ?

— Oui.

— Dans ce cas...

Ravyn ne put poursuivre. Une brusque et violente douleur traversa son épaule. Il eut aussitôt la sensation que son bras brûlait.

— Qu'est-ce que c'était? s'écria-t-il.

— Quoi ? demanda Léo.

Ravyn se découvrit incapable de parler. Sa langue semblait avoir enflé au point d'emplir toute sa bouche. Il ne pouvait plus la bouger. Des élancements se déclenchèrent dans sa tête. Sa vision se brouilla, puis s'amenuisa.

— Il a été touché ! cria Otto, tout en tendant à Susan les clés de sa Jaguar.

Puis il prit Ravyn par la taille et le traîna jusqu'à la voiture.

— Sortez-nous d'ici, Susan ! Léo, prends la Saleen de Ravyn et file !

Susan récupéra les clés de contact de Ravyn dans sa poche et les jeta à Léo, qui obéit en hâte. Un peu hébétée, elle retrouvait à peine ses esprits quand elle vit une escouade de cinq Démons surgir de la ruelle, sur sa gauche. Quatre hommes et une femme qui avançaient d'un pas déterminé vers eux, alignés en formation. Des tueurs dont le vent cinglant de Seattle faisait flotter les longs manteaux. Tous portaient des lunettes noires, et sur leurs visages durs se lisait leur soif de sang.

De *leur* sang ! songea Susan, horrifiée.

Le cœur battant la chamade, elle monta dans la Jaguar et tourna la clé de contact au moment où Otto déposait Ravyn sur la banquette arrière. À

cet instant, quelque chose de dur frappa le capot. Les yeux écarquillés, Susan découvrit un Démon mâle perché dessus. Les lèvres retroussées sur des crocs luisants, il sortit un pistolet de son manteau pour tirer à travers le pare-brise.

— Va te faire mettre, connard, éructa Susan en passant la marche arrière.

Elle recula à fond alors qu'Otto n'avait pas encore refermé la portière.

Le Démon fut éjecté quand, après avoir fait zigzaguer la Jaguar, Susan enfonça la pédale de frein. Sous le choc, la portière se ferma brutalement.

De la banquette arrière monta un juron lâché par Otto.

— Attachez vos ceintures et accrochez-vous ! cria Susan.

Elle enclencha la première, accéléra à fond et fonça sur les Démons, qui s'écartèrent en un clin d'œil.

— Merde ! Je les ai manqués !

— Mais où avez-vous appris à conduire comme ça ? gémit Otto.

— J'étais reporter. N'avez-vous jamais remarqué que les reporters étaient aussi mal vus que les avocats et les politiciens par l'opinion publique ? Il y a pas mal de gens dans le monde qui aimeraient bien leur taper dessus. Dès que j'ai eu mon premier job, en sortant de la fac, Jimmy m'a fait prendre des cours d'arts martiaux et de pilotage. Croyez- moi, je peux en remontrer aux meilleurs pour ce qui est des dérapages contrôlés et des tête-à-queue !

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit que Ravyn luttait pour rester conscient.

— Que se passe-t-il derrière, Otto ? Est-il OK ?

Otto retira de l'épaule de Ravyn un petit dard

dont il renifla l'extrémité.

— Apparemment, ils lui ont expédié un tranquillisant.

— Et ça marche sur lui ? s'étonna Susan en regardant l'écuyer dans le rétroviseur.

— En principe, les Chasseurs de la Nuit sont immunisés contre toutes les drogues. Mais comme Ravyn est partiellement animal, il semblerait qu'il réagisse différemment. Je ne sais pas quel produit ils lui ont injecté, mais ça l'a assommé.

D'un coup d'œil autour de la voiture et par la lunette arrière, Susan s'assura que les Démons ne les suivaient pas, puis ralentit pour ne pas éveiller l'attention de la police. La circulation était normale - mais qu'est-ce qui était normal, désormais ? Elle n'en savait plus rien. Toutes ses certitudes avaient été balayées à la seconde où Ravyn était entré dans son existence.

— Où va-t-on, Otto ?

— Bonne question. J'aimerais bien avoir la réponse. Je suis sûr que tant la police que les Démons sont déjà chez Ravyn et chez vous.

Pour tout arranger, la maison de Susan était une scène de crime. Et ils ne pouvaient aller chez les Addams. Quant à la maison de Léo, elle était trop loin.

— Où habitez-vous, Otto ?

— À La Nouvelle-Orléans.

— Ce n'est pas très pratique !

— Je sais.

— Mais quand vous êtes ici, où logez-vous ?

— Chez les Addams.

Voilà qui était encore moins pratique. Il ne restait donc qu'un endroit sûr.

Elle regarda de nouveau les deux hommes sur la banquette arrière.

Otto surveillait la circulation avec encore plus d'attention qu'elle, tout en se grattant l'aisselle d'une main glissée sous son manteau.

— Vous avez un genre de prurit, Otto ?

— Pardon ?

— Si vous n'arrêtez pas de vous gratter comme ça, les gens vont penser

que vous avez un truc qui ne tourne pas rond.

— C'est juste pour garder ma main près de mon pistolet, au cas où.

Cette réponse aurait dû effrayer Susan, mais, au contraire, curieusement, elle l'aida à se sentir moins tendue.

Ravyn s'était affalé contre la vitre. Ses longs cheveux noirs cachaient son visage, mais elle voyait sur son cou les marques laissées par le collier qui avait failli l'étrangler. Si quelqu'un avait passé une journée pire que la sienne, c'était bien Ravyn. Et il ne s'était pas plaint une seule fois, ce qui l'émerveillait. Elle n'avait jamais connu d'homme doté d'une telle force et d'un tel courage. Comment sa famille avait-elle pu lui tourner le dos ?

Peut-être, parce qu'elle n'avait plus de famille, en comprenait-elle mieux que quiconque la valeur. Et elle était certaine d'une chose : si elle avait eu dans sa vie quelqu'un comme lui, elle se serait battue pour lui jusqu'à la dernière extrémité.

— Comment va le Chat Botté, Otto ?

— Pas très fort.

Susan soupira. Elle était fatiguée. Le poids des événements commençait à peser lourd sur ses épaules. Elle aurait donné n'importe quoi pour se poser quelques minutes, avoir un petit répit, le temps de se ressaisir avant le prochain coup. Depuis son réveil ce matin-là, sa vie échappait totalement à son contrôle.

Était-ce là la norme pour un écuyer ? Certes, en tant que reporter, elle aimait les émotions fortes, l'excitation de la chasse. Mais ce qu'elle vivait en ce moment était différent. Elle n'avait pas affaire à un tueur humain classique, mais à un tueur qui attaquait sans prévenir et se volatilisait ensuite.

Si, donc, ce qui se passait était la routine pour un écuyer, alors elle comprenait pourquoi Léo était aussi peu marrant la plupart du temps au travail.

— C'est votre lot quotidien ? demanda-t-elle à Otto. Une catastrophe après l'autre ?

Otto lâcha un petit rire.

— Non. Pas vraiment. Il y a un truc anormal derrière toute cette tempête. D'ordinaire, c'est plutôt calme.

Une information qui aurait dû la tranquilliser... et n'en fit rien.

— Une idée de ce qu'est ce « truc » ?

— Des Apollites et des Démons qui ont décidé de se marrer un peu.

— Ah ah ! Allons, Otto, je suis sérieuse !

Susan serra fébrilement le volant en se rappelant l'expression de Jimmy au refuge.

— Mon ami Jimmy, continua-t-elle, m'a dit aujourd'hui que quelques policiers travaillaient main dans la main avec les vampires. Je l'ai cru fou, mais maintenant, je doute qu'il ait déliré.

— Pourtant, ça n'a aucun sens. Je peux comprendre que les jeunes élevés au lait de Hollywood tombent dans le panneau. Mais les flics ? Ils ont quand même davantage de bon sens qu'eux !

— Sauf si quelqu'un, à un cran au-dessus dans la chaîne alimentaire, les manipule. Réfléchissez, Otto. J'ai vu la liste, tout à l'heure. Les écuyers ont des gens en place partout au gouvernement. Qu'est-ce qui empêcherait les Apollites de les imiter ?

— Eh bien, d'abord, ils ne sont pas nombreux à pouvoir vivre dans la lumière du jour.

— Oui, mais il y a beaucoup de policiers qui patrouillent de nuit.

Comment savoir si ce ne sont pas des Apollites qui couvrent les meurtres commis par leurs semblables ?

— Je crois qu'effectivement, le système est organisé par des Apollites et des Démons, mais il y a aussi des humains avec eux.

— Ce qui corrobore ce qu'a dit Jimmy. D'après lui, il fallait chercher parmi les gens très haut placés. Leur chef doit être un humain pas loin du sommet de l'échelle.

— Que savait exactement Jimmy ?

— Attendez, il faut que je réunisse mes souvenirs... Ah, j'y suis.

D'après lui, tout a commencé il y a environ deux ans avec des incidents isolés : des étudiants signalés comme disparus. De temps à autre, on trouvait un cadavre. On a dit à Jimmy que les cas avaient été élucidés, mais il n'a jamais pu voir les rapports. Au début, ça ne l'a pas vraiment fait tiquer. Et puis, il y a quelques mois, les disparitions sont devenues plus fréquentes, et là, il est devenu soupçonneux.

— Et vous n'avez pas enquêté ?

Le cœur de Susan se serra.

— Non. Je ne peux pas mettre un pied à l'hôtel de ville : on me jetterait dehors avant que j'aie pu commencer la moindre recherche.

Dans le rétroviseur, elle croisa le regard empreint de sympathie d'Otto.

— Les disparitions ont-elles toutes eu lieu dans un secteur déterminé ?

— Ravenna. Dans les alentours du *Happy Hunting Ground*.

— Alors, ça tiendrait la route, non ?

— Si. Je crois que Jimmy avait raison. Un haut personnage tire les ficelles et aide les Démons. Le maire, peut-être...

— Non. Trop haut placé, justement. Il ne pourrait pas manipuler tant de policiers sans éveiller les soupçons.

— Exact. D'autant que toute cette histoire a commencé avant son élection.

Susan se mordilla les lèvres tout en réfléchissant, puis proposa :

— Et le préfet de police ?

— Ça tiendrait davantage la route. Ou un inspecteur ?

— Non. Jimmy a dit qu'il fallait chercher plus haut.

— Il devait savoir...

À cette remarque, Susan sentit les larmes lui monter aux yeux. Jimmy ne pourrait plus jamais rien lui dire.

Bon sang, si seulement elle avait eu un indice, même minime...

— Tout cela doit avoir un motif puissant, Otto. Vous êtes sûr que jamais rien de semblable ne s'est produit dans le passé ?

— Sûr. Et je suis incapable d'imaginer ce qui peut amener un flic à aider un vampire à attaquer des êtres humains comme lui. Surtout pas un flic au sommet de la hiérarchie.

— Et pourtant, c'est le cas, apparemment.

— Quoi qu'il se passe, Susan, je pense qu'il faut que Cael soit remplacé. Il n'est plus assez concentré sur ses devoirs et sur ce que font les humains et les Démons.

— Je vois bien qu'il y a un problème. Est-ce normal pour un Chasseur de la Nuit de fréquenter une Apollite ?

— Oh que non ! Je n'ai jamais entendu parler d'un Chasseur qui l'ait fait. La seule fois où on a eu quelque chose qui s'en approchait, c'était avec Wulf. Et il n'était pas, techniquement, un Chasseur de la Nuit. Juste un humain qui avait une histoire avec une divinité norvégienne. Et de toute façon, les Chasseurs n'ont pas le droit d'avoir de liaisons. Quant à se marier, ça leur est strictement interdit.

C'était moche, songea Susan. Elle ne parvenait même pas à imaginer une telle chose.

— Ils vivent éternellement, mais sans jamais personne à leurs côtés ?

— Ça fait partie du marché.

— C'est moche, répéta Susan, cette fois à haute voix.

— Oui. Mais comme dirait Acheron, quand vous signez un pacte avec le diable, vous acceptez de vous brûler les doigts.

— Acheron ?

— Le chef des Chasseurs de la Nuit.

Elle se rappelait avoir lu quelque chose à son sujet. Mais les renseignements qu'elle possédait étaient maigres. Cet Acheron était excentrique et s'occuper de lui n'était pas une sinécure pour un écuyer.

— Quel âge a-t-il ?

— Onze mille ans et des poussières.

La stupéfaction saisit Susan. Elle visualisa tout de suite Acheron sous l'apparence d'un vieillard chenu, tel Merlin dans un film sur les chevaliers de la Table ronde.

— Ça fait un sacré bout de temps qu'il traîne dans le coin !

— Ça oui, admit Otto en riant.

Susan garda un moment le silence, afin de réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre et de l'assimiler. Mais, au point où elle en était, elle avait emmagasiné tellement d'informations que son cerveau frôlait l'implosion.

Elle ralentit à l'approche du *Serengeti*.

Lorsqu'il prit conscience de l'endroit où elle les emmenait, Otto jura.

— Vous ne pouvez pas le ramener ici, Susan !

Elle se gara à proximité de la porte de service.

— Vous avez une meilleure idée ?

Elle s'attendait que l'écuyer continue à protester, mais non. Il se contenta de lui demander de patienter, puis sortit son téléphone portable et pressa une touche.

— Hé, où es-tu ? lança-t-il tout en regardant Susan pendant que son correspondant lui répondait. On est juste derrière le club, avec Ravyn. Il est K.-O. Tu peux venir me filer un coup de main pour le faire entrer ?

Il écarta l'appareil de son oreille, et Susan entendit les protestations à l'autre bout de la ligne.

— Je sais, reprit Otto, mais dans quel autre endroit pourrais-je l'amener, hein ?

Il marqua une pause, le temps de la réponse, puis fit :

— Ouais, à tout de suite.

Susan se pencha par-dessus le dossier de son siège.

— Était-ce Kyl ?

—Oui. Et, pour info, il pense aussi que vous êtes dingue.

—C'est de bonne guerre, dans la mesure où je le prends pour un psychopathe.

—Mais *c'est* un psychopathe ! C'est pour ça qu'il est si bon au combat.

Allez, finissons-en.

Susan balaya la rue sombre du regard avant de mettre pied à terre. La porte de service du club s'ouvrit sur Kyl, qui les rejoignit. Elle tint la portière de la voiture ouverte pour permettre aux deux hommes d'extraire Ravyn du véhicule. Ce qu'ils firent en proférant, compte tenu du poids du Chasseur, une bordée de jurons, et en le soulevant si violemment que sa tête heurta le plafond.

— Aïe, ça va laisser une marque ! s'écria Susan, navrée pour le Chasseur.

Léo, arrivé entre-temps, s'enquit :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

—Les Démons lui ont injecté un genre de tranquillisant, lui répondit Susan.

— J'ignorais qu'un tranquillisant pouvait faire effet sur un Chasseur de la Nuit, remarqua Kyl.

— On en apprend tous les jours, grommela Otto.

Transportant Ravyn, ils approchaient du bâtiment quand le père de Ravyn leur barra le chemin.

— Bon sang, qu'est-ce que ça signifie ?

— Ravyn a été blessé, dit Otto.

— Eh bien, balancez-le dans la poubelle avec les autres ordures !

— On ne peut pas faire ça, Gareth, et vous le savez, répliqua Otto en ahanant sous le poids du Chasseur.

Deux autres Garous surgirent du néant et se placèrent derrière Gareth.

—L'accès au *Serengeti* lui est formellement et définitivement interdit !

Le sang de Susan ne fit qu'un tour. Qu'ils aillent au diable, avec leur cœur de pierre ! On lui avait enlevé sa famille, et si elle avait pu avoir n'importe lequel de ses membres auprès d'elle ne fût-ce qu'une minute, elle l'aurait accueilli à bras ouverts sans poser la moindre question. Comment Gareth pouvait-il rejeter son propre enfant, surtout quand il était blessé ?

— Attendez un instant ! C'est un sanctuaire, ici, n'est-ce pas ?

Gareth lui lança un regard furibond.

— Et alors, petite humaine ?

Susan croisa les bras et défia Gareth du regard.

— Alors, vous n'avez pas le droit de décider qui peut rester ou qui doit partir ! J'ai lu dans mon... manuel qu'il était très difficile de faire d'un endroit un sanctuaire et que, dès l'instant où cette notion d'accueil était instaurée, vous deviez recevoir tout être ayant besoin d'aide. *Tout être !*

Humain, Apollite, Démon ou Chasseur.

Elle lut du respect sur le visage d'Otto. Quant à Gareth, il semblait avoir avalé du fiel.

— Elle a raison, dit Otto.

— Il a violé nos lois ! s'exclama Gareth.

— Il n'y a rien dans le manuel concernant des exceptions, remarqua Susan. Selon les règles, vous devez l'accueillir, sauf si un dénommé Savitar l'interdit. Est-ce que ce Savitar l'a interdit ?

— Non, mais qui êtes-vous ? rugit Gareth. Une putain d'avocate ?

— Pire. Une journaliste.

Gareth lâcha un long grondement de bête fauve qui s'acheva sur un appel :

— Phoenix !

Instantanément, le frère de Ravyn surgit. Susan fronça les sourcils lorsqu'un étrange tatouage couleur bordeaux apparut quelques secondes durant sur un côté de son visage.

— Oui, père ?

— Conduis ces gens dans l'une des chambres à l'étage.

— Ravyn ne peut pas être exposé à la lumière du jour, Gareth, et vous le savez ! objecta Otto.

Si un regard avait pu tuer, ces deux-là seraient tombés raides morts, songea Susan, qui écumait de rage.

— Très bien. Alors, emmène-le au sous-sol, Phoenix. Installe-le dans la chambre de détention.

Comme c'était réconfortant et gentil !

— Si c'est ainsi qu'agit un père, finalement, je crois que j'ai eu de la chance de ne pas en avoir, commenta Susan.

Phoenix obéit à Gareth. Il guida le petit groupe jusqu'à un escalier extérieur qui aboutissait à une porte. Anxieuse, Susan les observa, craignant que leurs hôtes ne se retournent contre eux lors de la descente vers la chambre.

Laquelle se révéla minuscule. Elle contenait à peine le matelas double posé à même le sol. Les murs étaient enduits d'un gris sinistre, et l'endroit empestait le moisi. Charmant.

— Qui gardent-ils là-dedans, d'ordinaire ? demanda-t-elle après qu'Otto et Kyl eurent étendu Ravyn sur le matelas.

— Les clients à problèmes, expliqua Otto. Si quelqu'un franchit la ligne jaune, ils le mettent ici jusqu'à ce que, après délibération, ils reçoivent l'ordre de lui régler son compte.

Voilà qui n'annonçait rien de bon.

— Qui donne cet ordre ? Le Conseil des écuyers ?

— Non, répondit Kyl. L'Omegrion. C'est lui qui gère les Garous.

— Au fait, dit Otto en regardant Phoenix, merci de nous avoir aidés à amener Ravyn ici.

— Va te faire foutre, humain, cracha Phoenix avant de se volatiliser.

Susan battit des mains comme une institutrice de jardin d'enfants regroupant ses élèves.

— Waouh, bravo, les petits enfants ! Ils sont gentils, hein ?

Otto éclata de rire. Kyl secoua la tête, l'air navré, et Léo fit la grimace.

— Les Garous peuvent être mignons, commenta Kyl, mais ils sont rarement chaleureux.

Quel dommage...

Susan baissa les yeux sur le pauvre Ravyn, recroquevillé dans une position inconfortable sur le matelas.

— L'un de vous pourrait-il au moins lui trouver un oreiller et une couverture ?

— J'y vais, dit Otto.

Les hommes sortirent de la chambre, laissant Susan seule face à ses responsabilités. Des responsabilités dont elle se demandait encore pourquoi elles lui incombaient. Puis elle songea qu'elle s'y était déjà presque habituée.

Elle s'assit à côté de Ravyn. Elle essayait de l'arranger confortablement sur le matelas quand elle s'aperçut qu'il n'était pas totalement inconscient.

— Ravyn ?

Il cligna des yeux. Un embryon de réponse. Il était aussi impuissant qu'un enfant, et cela la terrifiait. Si ce dard l'avait frappé alors qu'il était seul, il aurait été totalement sans défense face à l'ennemi.

Un sacré talon d'Achille. Que ses ennemis connaissaient désormais.

À cette pensée, son estomac se serra. Elle se pencha sur lui et repoussa les cheveux qui retombaient sur son beau visage. Même mi-clos, ses yeux étaient toujours hypnotiques et troublants, et gardaient cet incroyable pouvoir de la faire fondre. Elle n'avait jamais été femme à perdre la tête face à un bel homme. Mais il y avait en celui-là quelque chose qui l'attirait irrésistiblement.

Otto revint avec une couverture et un oreiller.

— Comment va-t-il ?

— Aucune idée.

—Zut. J'espérais que l'un ou l'autre des médecins accepteraient de venir l'examiner mais, sacrée surprise, ils ont refusé.

De colère, Susan crispa les mâchoires. Elle se pencha et glissa doucement l'oreiller sous la tête de Ravyn.

— Pourquoi le détestent-ils, Otto ?

Elle sursauta, car ce fut Ravyn qui répondit dans un murmure :

— Je les ai tous tués.

— Quoi ?

— J'ai tué ma famille.

Sa voix était lointaine, et il bredouillait.

— Isabeau a menti, continua-t-il, elle leur a dit... et ils sont venus nous chercher.

— Qui est Isabeau ?

Pas de réponse. Ravyn ferma les yeux et sombra de nouveau dans l'inconscience.

— Je ne sais pas de quoi il parle, dit Otto. Pas plus que je ne sais pourquoi ils le haïssent. Je pense que ça a un rapport avec le fait qu'il est un Chasseur de la Nuit mais, à part cela, je ne m'aventurerai pas à émettre une autre hypothèse.

Susan tâta le pouls de Ravyn, puis remonta la couverture jusque sous son menton.

— Voulez-vous que je vous apporte quelque chose à manger pendant que vous veillez sur lui ? demanda Otto. Dans la mesure, évidemment, où vous envisagez de rester auprès de lui.

Mais où aurait-elle pu aller ? songea Susan. Et puis, elle avait été assez souvent seule et malade dans sa vie pour savoir combien la solitude pouvait être douloureuse dans ces moments-là. Il n'y avait rien de pire qu'être seul quand on se sentait complètement à plat.

—Oui, je vais rester avec lui, Otto. Quant à la nourriture, je suis prête à mordre dans n'importe quoi qui ne me mordrait pas en retour.

Otto hocha la tête puis se retira.

Dès qu'elle fut en tête à tête avec Ravyn, celui-ci roula sur le flanc comme s'il essayait de s'asseoir.

Susan le plaqua avec douceur sur le matelas.

— Vous devez rester couché.

— Ne m'engueulez pas ! cria Ravyn.

Seigneur... Il était sous kétamine. Le seul produit qui puisse marcher sur un Garou, c'est-à-dire un être mi-homme, mi-bête. Elle aurait dû y penser. Elle avait eu une colocataire à l'université qui adorait expérimenter toutes sortes de drogues et qui était devenue accro à la kétamine, un tranquilisant pour animaux. Si elle se rappelait bien, ce produit la rendait extrêmement sensible à la lumière, aux bruits et au contact.

Afin de vérifier que sa mémoire ne la trompait pas, elle plongea les doigts dans les cheveux de Ravyn. Tel un chat, il arqua le dos et se mit à ronronner. Une réaction qui lui ressemblait si peu qu'elle se demanda ce qu'il en aurait dit s'il n'avait pas été sous l'empire du stupéfiant.

Il leva la main et la posa sur la joue de Susan.

— Vous êtes douce, souffla-t-il avant de grimacer. Je... j'ai la nausée.

Susan regarda autour d'elle et vit une petite poubelle près de la porte.

Elle alla la chercher juste à temps : il se pencha et vomit.

Bon sang, ils avaient dû mettre une sacrée dose dans la seringue ! Sa colocataire avait souvent eu la nausée après avoir pris cette saleté, mais il ne lui semblait pas qu'elle ait jamais été vraiment malade. Elle était seulement devenue particulièrement stupide et débordante d'affection.

Lorsque Ravyn eut vidé le contenu de son estomac, il retomba sur le matelas, pantelant et grognant. Susan soupira en se demandant ce qu'elle allait faire de cette poubelle, à présent.

— Quelle parfaite fin pour une parfaite journée...

Stryker se tenait dans une ruelle qui longeait le *Serengeti*, avec trois

hommes et Satara. Il regarda Trates, à cause duquel Ravyn leur avait de nouveau échappé.

Son bras droit lui retourna un regard embarrassé qui disait clairement qu'il savait exactement à quel point Stryker était mécontent de lui.

— Au moins, nous savons que le tranquillisant marche, et ce aussi vite que Théo l'avait promis, déclara Trates.

Piètre consolation.

Stryker se lécha les crocs de manière suggestive.

— Et il est où, ce bon docteur, maintenant ?

Trates pâlit puis recula.

— Prends ton courage à deux mains, lança Satara en jetant un coup d'œil irrité en direction du club, entre là-dedans et liquide-le.

— Fais un peu marcher ton cerveau, petite sœur. Violer un sanctuaire, c'est comme ouvrir la boîte de Pandore !

— Comment ça ?

Stryker s'approcha, menaçant, et repoussa Satara contre le mur.

— Tu t'imagines que travailler pour Artemis t'immunise contre n'importe quoi ? Bonne chance ! Si tu fonces là-dedans pour récupérer Ravyn, tu attireras les foudres de Savitar sur nous tous. Sans compter que cela marquera l'ouverture de la chasse aux Spathis. Nous utilisons ces lieux comme refuges, de même que les Garous.

Les narines frémissantes, elle le repoussa à son tour et rétorqua :

— Alors, qu'envisages-tu de faire ? Renoncer à prendre Seattle ?

— Non. J'ai déjà mis la main sur une grande partie du territoire et, jusqu'à maintenant, les humains ont tenu parole. Nous les tuons quand ils ne nous seront plus utiles.

Satara lâcha un soupir écoeuré.

— Tu sais quel est ton problème, Stryker ? Tu penses comme un vieux de onze mille ans.

— Que dois-je comprendre ?

— Que tu restes trop dans tes rails. Donne-moi un groupe d'hommes à commander.

Rien que cela? Comme s'il allait lui faire confiance, alors qu'elle n'agissait que sur des coups de tête et réfléchissait trop lentement !

— Tu es devenue folle, Satara ?

— Non. Mais, à la différence de toi, je vois plus loin que le bout de mon nez.

Elle fit un geste en direction des bâtiments environnants.

— Tu veux Seattle, Stryker? Je peux te la donner.

Stryker hésita. Il pesait l'offre. Pendant des

siècles, Satara avait gardé ses distances avec lui, ne venant le voir que lorsque Artemis n'avait pas besoin d'elle. Il n'y avait que deux ans qu'elle avait commencé à lui rendre visite plus souvent à Kalosis. Et, à chacune de ces visites, elle lui avait paru de plus en plus agitée. Il s'était passé sur l'Olympe quelque chose qui la mettait en furie, mais elle n'avait jamais dit de quoi il s'agissait.

Mais peut-être avait-elle raison. Il était vieux et las et ne sortait pas de ses rails. Il était possible, après tout, qu'elle ait une idée à laquelle ni les Chasseurs de la Nuit ni Acheron n'avaient songé.

— Très bien, Satara. Trates, va avec elle. Si elle fait quoi que ce soit qui puisse compromettre ce qui a été mis au point, tue-la.

— Je t'aime aussi, mon frère, dit Satara dans un sourire sarcastique.

Puis elle sortit sa dague de sa botte.

— Ne t'en fais pas... Tout se passera de façon exquise, exactement comme tu en as envie.

Acheron se réveilla le corps couvert de sueur froide. Des images se bousculaient dans son esprit comme un kaléidoscope déréglé. Nu, il s'assit dans le lit. Il entendait des voix désespérées et suppliantes qui l'appelaient.

Puis il la sentit. La main glacée posée sur son épaule. Son contact

détourna son esprit du cauchemar.

— Recouche-toi, Acheron.

Il passa les doigts dans ses longs cheveux blonds tout en essayant de focaliser derechef son attention sur la plus forte des voix qu'il avait per-

çues. Hélas, elle était perdue, maintenant. Noyée dans la cacophonie des autres. Les supplications s'étaient changées en grondement sourd dans ses tympanes.

— Il se passe quelque chose.

Artemis émit un petit bruit de gorge exprimant le dégoût. Un bruit particulièrement inadéquat chez une déesse qui avait créé une armée de guerriers censés protéger l'espèce humaine des Apollites et des Démons, que son demi-frère avait façonnés à son image et dotés de certains de ses pouvoirs divins. Cette armée, elle l'avait confiée à Acheron et s'en servait pour le garder attaché à elle l'éternité durant.

— Il se passe toujours quelque chose quand le chat se balade. Les souris détalent, dit Artemis, agacée.

Acheron poussa un soupir exaspéré en tournant la tête pour regarder la déesse par-dessus son épaule. Elle était allongée, le corps à peine voilé d'un drap de gaze qui ne cachait rien de ses appas. Ses cheveux roux étaient joliment disposés en corolle autour de sa tête. En plus d'être une déesse, Artemis était la perfection physique incarnée.

— Les souris vont se rebiffer, Artie.

L'air contrarié, elle tenta d'attirer Acheron dans ses bras.

— Tant pis, dit-elle.

Sans se préoccuper d'elle, Acheron quitta le lit et marcha jusqu'à la porte-fenêtre, qui s'ouvrit automatiquement sur une véranda d'or. Il sortit, s'accouda à la balustrade de pierre froide et regarda la chute d'eau aux couleurs de l'arc-en-ciel. L'Olympe était vraiment magnifique. Pourtant, cette beauté le laissait de marbre. Ses pensées étaient focalisées sur l'avenir, sur les images qui lui en parvenaient mais qu'il ne réussissait pas à voir nettement en dépit de tous ses efforts.

Quelque chose s'annonçait, un événement qui affecterait gravement ceux qui lui étaient proches. Il le sentait dans toutes les fibres de son corps.

Bon sang !

— Que manigances-tu, Stryker? murmura-t-il, bien qu'il sût qu'il n'obtiendrait pas de réponse.

Stryker avait élaboré un plan diabolique qui commençait à peine à se mettre en branle. Pendant des milliers d'années, le seigneur des Démons était resté en sommeil. Mais, quatre ans auparavant, il s'était passé un événement qui l'avait ramené sur le devant de la scène. Et maintenant, il était bien déterminé à atteindre Acheron en usant de tous les moyens.

Artemis se glissa à côté de lui et posa de nouveau sa main froide sur son épaule droite, tout en frottant la gauche de sa joue avant de la mordiller.

— Reviens au lit, mon amour.

C'était bien la dernière chose dont il avait envie en cet instant. Enfin, pour être honnête, la dernière en général. Mais longtemps auparavant, il s'était résigné à ne jamais être libéré de l'emprisonnement auquel Artemis l'avait condamné.

Il ferma les yeux, inspira profondément et compta mentalement jusqu'à dix avant de formuler la supplique qui lui tenait tant à cœur. Il n'avait jamais été dans sa nature de quémander quoi que ce soit, mais la déesse se débrouillait pour l'amener à le faire chaque fois qu'ils étaient ensemble.

— Laisse-moi partir, Artie. Mes hommes ont besoin de moi.

Elle lui enfonça les ongles dans l'épaule. La colère qui l'animait était si vive qu'il perçut les ondes qui en émanaient.

— Tu m'as promis une semaine de services si je renonçais à l'âme de cette femme. À ce propos, je ne comprendrai jamais pourquoi tu as voulu l'âme d'une Ombre.

Évidemment : elle ignorait ce qu'était la compassion et l'ignorerait toujours.

— Tu pourrais me libérer de mon serment.

Elle fit courir vicieusement ses ongles le long de la colonne vertébrale d'Acheron, entaillant ses chairs. Des entailles qui se seraient refermées instantanément si elle ne s'était pas servie de ses pouvoirs pour les maintenir béantes et douloureuses.

Impavide, Acheron se raidit. Son dos le brûlait. Il connaissait le non-dit entre Artemis et lui : elle enrageait de l'aimer et d'être incapable de vivre sans lui. Depuis le début bien lointain de leur relation, elle le lui faisait cruellement payer.

Il aurait donné n'importe quoi pour que, toutefois, elle essaie de se détacher de lui.

Elle attrapa une pleine poignée de ses longs cheveux blonds et tira méchamment. Las de ses jeux puérils, Acheron soupira.

— Tu as fini ?

Elle tira une deuxième fois puis le lâcha.

— Tu mériterais que je te fasse fouetter pour ton insolence.

Pourquoi pas ? Son dos était encore douloureux de la dernière séance de coups de fouet - une partie du prix qu'elle le forçait à payer pour la liberté de l'âme de Danger. Un sadisme habituel chez Artemis. Le fait qu'il supporte le supplice du fouet sans broncher la mettait en rage. Une fois, il s'était rebellé et montré très brutal. Évidemment, sa réaction n'avait fait qu'aggraver les châtiments corporels que lui infligeait la déesse. Il avait donc appris à subir sans desserrer les dents.

— Ne te refuse aucun plaisir, Artie, je t'en prie.

— Alors, reviens au lit avec moi.

Elle rejeta en arrière sa longue chevelure couleur de feu, dégageant son cou, et sa main fine et élégante caressa l'unique partie de son corps qui excitât Acheron.

— Je te laisserai te nourrir si tu...

Il sentit aussitôt s'allonger ses canines. Son estomac grondait de désir.

Son dernier repas remontait à un mois. Cet élément, plus que

n'importe quoi d'autre, l'avait contraint à passer la semaine avec Artemis. Il fallait absolument qu'il se nourrisse sur elle, sinon il deviendrait semblable à ceux qu'il chassait.

— Ne joue pas avec moi, Artie. Je suis trop affamé pour ça.

Elle se rapprocha de lui, si près qu'il put humer le parfum du sang qui coulait dans ses veines glaciales.

— Donne-moi ce que je veux, dit-elle en suivant du bout de l'index le dessin de sa mâchoire.

Elle abaissa sa main et la referma autour de son sexe, qui resta flasque.

— Donne-moi ce que je veux, répéta Artemis, et en récompense tu auras droit à un petit sursis pour aller voir tes hommes.

Acheron serra les dents. Il détestait qu'elle le fasse chanter pour du sexe. Il préférerait encore être battu.

Il n'était rien d'autre que son gigolo. Pour un semblant d'affection, pour quelques caresses, il s'était vendu à elle onze mille ans auparavant. Peu importait à quel point il détestait cela, peu importait à quel point il la détestait, elle, il savait ne pouvoir exister sans elle. Leur relation lui permettait de garder le sens de la compassion, ainsi que ses émotions sous contrôle... et de ne pas tomber dans les griffes d'une déesse encore plus égoïste qu'Artemis.

Il se reprochait constamment d'avoir cédé à des envies aussi communes, se demandait pourquoi elles lui avaient paru si importantes des siècles plus tôt.

— Je veux que tu me donnes ta parole que tu vas me laisser me nourrir et ensuite m'absenter pendant vingt-quatre heures.

Elle se lécha les lèvres, tout en détaillant le corps nu de l'homme devant elle.

— Donne-moi six orgasmes en une heure. Toi, tu auras droit à dix. Je te le jure sur le Styx.

Acheron ne put se retenir de rire. Après tous ces siècles, Artemis sous-estimait encore ses capacités viriles. Six orgasmes et un repas. Bien.

Il en aurait fini avec elle en dix minutes.

Susan était assise et appliquait un linge humide sur le front chaud de Ravyn pendant que, dans son sommeil, il marmonnait des mots inintelligibles. De loin en loin, il reprenait conscience. Elle mettait à profit les longs intervalles entre deux moments de lucidité pour chercher des renseignements supplémentaires dans le manuel que lui avait apporté Otto.

Les écuyers semblaient posséder des affinités avec la monstruosité, et elle savait qu'elle devait en saisir toutes les nuances. Bien qu'anxieuse, elle avait hâte d'apprendre absolument tout. Mais elle faisait une pause dans sa lecture chaque fois que Ravyn revenait à lui.

Le plus difficile était que, lorsqu'il se réveillait, il la caressait ou prenait sa main pour l'attirer à lui, dans des endroits de son corps qu'elle mourait d'envie d'explorer - mais pas alors qu'il était dans cet état. Certes, reconnaissait-elle à part elle, il faisait preuve de beaucoup de talent. Même sous l'empire de la drogue, il se montrait particulièrement tendre. Un vrai chat.

Voilà qu'il ouvrait de nouveau ses yeux sombres et profonds et les dardait sur elle. Il leva la main, retira celle qu'elle avait posée sur son front et embrassa le bout de son index, puis ses phalanges, lui donnant de petits coups de langue qui la firent fondre. Cet homme n'ignorait rien de ce dont avait envie une femme. Il stimulait ses sens, lui donnait du plaisir avec la moindre caresse. Le repousser relevait donc de la gageure. Et elle se surprenait, honteuse, à se demander quel effet cela lui ferait d'être nue dans ses bras.

— Couche avec moi, belle Susan.

Seigneur, comment résister à cela ?

Eh bien, mais très facilement ! Ravyn n'était pas dans son état normal, et elle n'était pas le genre de femme à tirer avantage de ce genre de situation. Il s'intéressait à elle, d'accord, mais cela n'avait pas été le cas alors qu'il était en pleine possession de ses moyens. Bien sûr, si, une fois conscient, il manifestait encore de l'intérêt pour elle, elle reconsidérerait la question. Mais, dans l'immédiat, les discussions n'étaient pas de mise.

De la main gauche, elle reprit le linge humide et essaya de récupérer sa main droite, qu'il léchait toujours avec un art érotique consommé.

— C'est bon, homme-léopard. Je vais juste vous mouiller le front.

— Ce n'est pas ce que je veux vous voir mouiller, répliqua-t-il en

attirant le visage de Susan vers le sien.

Lasse de lutter, elle céda et le laissa l'embrasser. Elle sut aussitôt que c'était une grosse erreur. Son univers bascula dès qu'elle eut goûté les saveurs de sa langue. Il s'en servait de manière éhontée, de cette langue !

Elle avait souvent été embrassée au cours de sa vie, mais jamais ainsi. Le baiser de Ravyn vibrait d'une telle puissance qu'elle en perdait le souffle.

Il guida sa main vers la protubérance sur le devant de son jean et l'y maintint tout en bougeant les hanches pour se frotter contre sa paume.

Éperdue, Susan se prit à imaginer ce sexe aux proportions insolentes en elle. Dur, vigoureux, qui la martèlerait jusqu'à ce qu'elle atteigne l'orgasme.

Allons... Elle venait de passer un an sans homme, elle pouvait bien patienter encore un peu.

À contrecœur, elle mit un terme au baiser.

— Du calme, Chat Botté.

Il gémit lorsqu'elle retira sa main. La mine soudain boudeuse, il la chercha en tâtonnant, puis se redressa pour renouveler le baiser. Elle avait détourné la tête. Il se contenta donc de son cou.

Susan relâcha son souffle en sifflant quand la bouche de Ravyn entra en contact avec la peau de sa gorge: un étrange phénomène venait de se manifester.

Elle avait envie d'éternuer.

Ses yeux ruisselaient de larmes, son nez était bouché, et elle reniflait.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en reculant pour s'essuyer les yeux, je crois que je suis allergique... à vous !

— Et moi, je suis... intoxiqué par vous ! répliqua-t-il en la clouant au matelas.

Il s'était redressé, apparemment débordant d'énergie.

— Ravyn ! s'exclama Susan en s'efforçant, les bras tendus, de le garder

à distance. Ce n'est pas une plaisanterie !

— Vous n'êtes pas allergique ! répliqua-t-il en lui bloquant les poignets.

Et il se laissa tomber sur elle.

Susan, qui s'était sentie mieux quand il s'était tenu un peu éloigné de son visage, recommença à éternuer dès qu'il se pencha pour l'embrasser.

Ses longs cheveux noirs lui chatouillaient les joues et elle avait le nez en feu.

Elle rassembla toutes ses forces et pivota. Pris par surprise, il bascula sur le dos, et ce fut elle qui pesa sur lui. Il eut un sourire tellement sensuel qu'elle sentit son corps s'embraser, et il recommença à faire osciller son bassin afin qu'elle ne se méprenne pas sur ses intentions.

— Arrêtez ça et écoutez-moi ! Je *suis* allergique à vous !

Du moins, à ses cheveux, ce qui avait une certaine logique dans la mesure où c'étaient les poils de chat qu'elle ne supportait pas. Et elle se prit à maudire cette allergie qui l'empêchait de profiter de ce moment magique...

Quelle bêtise ! Pourquoi regrettait-elle de devoir étouffer dans l'œuf une relation avec... un mort- vivant à moitié chat, Chasseur de la Nuit ou Dieu seul savait quoi ?

— Allons, Susan, dit-il d'un ton provocant, tout en recommençant à onduler des hanches, j'ai besoin de toi.

Réprimant l'envie de le déshabiller qui l'habitait et le désir de satisfaire ses instincts les plus primaires, elle secoua la tête.

—Ce dont vous avez besoin, c'est d'une douche froide.

— Alors, prends-la avec moi. Je te laverai le dos.

Mais il s'obstinait ! Quelle audace !

On frappa à la porte.

Une interruption on ne peut mieux venue qui combla Susan de

gratitude. Immédiatement, elle sauta à bas du lit et rajusta ses vêtements.

— Entrez !

La porte s'ouvrit sur Erika, qui lui jeta un coup d'œil puis se tourna vers Ravyn. Celui-ci se recroquevilla sur le matelas comme un matou frileux.

— Salut, minette. Quoi de neuf? s'enquit-il.

Erika fronça le nez.

— Qu'est-ce qu'il a ? Il plane ?

—Oui. Très haut, répondit Susan du même ton sec que la jeune fille, qui parut amusée.

— Bon sang ! Vous avez une idée de ce qu'on lui a filé?

Susan croisa les bras et regarda Erika s'approcher lentement du lit.

Ravyn s'était lové sur le flanc et chantonait ce qui évoquait une berceuse dans une langue mystérieuse.

—Oui, mais je n'en suis pas sûre à cent pour cent, dit Susan. Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait lui en donner une dose supplémentaire : il ne m'a pas appelée « minette » depuis mes dix ans.

Erika arborait un sourire ravi qui aurait amusé Susan si elle avait rencontré la jeune fille dans d'autres circonstances. Mais, compte tenu de l'attitude désinvolte d'Erika vis-à-vis d'elle et de Ravyn, Susan ne débordait pas de bons sentiments envers la demoiselle.

— Êtes-vous venue pour une raison spéciale ?

— Je voulais juste m'assurer qu'il allait bien.

En entendant le petit trémolo dans la voix d'Erika, Susan eut honte de l'avoir jugée aussi sévèrement. Après tout, Erika connaissait Ravyn depuis toujours et, son père étant à Hawaï, Ravyn était sa seule famille ici.

— Il va bien, dit-elle avec douceur. Et vous ?

Erika hocha la tête, mais il y avait dans ses yeux une ombre de tristesse.

— Je n'aime pas que ceux qui m'entourent meurent.

— Je comprends.

Erika plaça maladroitement une mèche de cheveux derrière une oreille. Un geste typique de gamine désorientée qui a besoin que quelqu'un lui dise que tout va s'arranger.

— Non, vous ne pouvez pas, souffla-t-elle.

— En fait, si, dit Susan en se rapprochant. A votre âge, j'étais orpheline, et je suis seule depuis.

— Et c'était difficile ?

La gorge soudain serrée, Susan déglutit avec peine.

— Oh, oui, la plupart du temps. Le jour de la remise des diplômes, vous êtes plantée là, sans personne pour vous féliciter, alors que vos copains sont entourés de leur famille. Vous êtes seule le premier jour à l'université, sans maman qui se moque gentiment de vous, ni papa qui vous taquine pendant que vous cherchez votre chambre dans la résidence étudiante. Sauf si quelqu'un s'inquiète pour vous, vous n'avez pas d'endroit où vous réfugier quand cette fichue résidence est fermée. Mais le pire, ce sont les vacances, surtout celles de Noël. Vous êtes assise chez vous, à fixer le cadeau que vous vous êtes acheté posé sous le sapin et vous vous demandez quel effet cela ferait d'avoir un papa ou une maman... n'importe qui que vous puissiez appeler.

Désormais, elle n'avait même plus Angie et Jimmy. Angie avait été celle qui l'invitait toujours chez elle. Celle qui lui passait un gentil coup de fil le jour de la fête des Mères ou à Pâques pour vérifier qu'elle allait bien.

Et invariablement, Susan répondait qu'elle était OK, un énorme mensonge dans la mesure où elle avait si mal d'être seule au monde.

Elle regarda Ravyn. Sa famille était en vie, mais il n'existait pas pour elle. N'était-ce pas pire ?

Sans doute était-il si compréhensif avec Erika à cause de cela. Si

pénible que fût la jeune fille, sa présence était préférable à la solitude. Elle adoucissait le chagrin et l'amertume qu'on ressentait à voir les autres bénéficier de ces choses essentielles pour lesquelles on aurait été prêt à vendre son âme.

Elle lut un respect nouveau dans les yeux de la jeune fille lorsqu'elle la regarda. Elles se comprenaient.

— Je suis désolée pour vos parents, Susan. J'ai perdu ma maman il y a quelques années et ça me fait toujours mal.

— Je sais. Je suis désolée pour vous.

— Merci, dit Erika avant de lui demander en regardant Ravyn, les sourcils froncés : *Vous avez besoin de quelque chose ? Une cage ? Une bombe anti-puces ?*

Susan sourit en voyant Ravyn agiter les mains comme s'il chantait:

«Ainsi font, font, font les petites marionnettes... »

— Un antidote ne serait pas du luxe, remarqua- t-elle.

— Pas sûr. Il est marrant, comme ça. On dirait un grand enfant.

Ravyn roula sur lui-même et voulut se redresser. Susan se précipita pour l'en empêcher.

— Il faut que j'y aille ! protesta Ravyn en essayant de la repousser.

— Non, non ! Vous êtes exactement là où vous devez être !

— Faux, répliqua-t-il d'un ton si geignard qu'elle en resta bouche bée.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'un homme à la voix si grave puisse émettre un son pareil.

— Je dois y aller.

Mais pourquoi était-il aussi têtu ?

— Non, Ravyn, vous devez rester là.

— Mais je ne peux pas, ici ! Et j'ai vraiment besoin d'y aller !

— Susan, je crois que ce charabia signifie qu'il a besoin de la litière.

Oh, par pitié, pas ça ! Mais où s'arrêterait donc sa malchance? se demanda Susan, horrifiée, pendant que Ravyn se débrouillait pour lui échapper, sans pour autant réussir à se relever. Il retomba sur le matelas, le regarda d'un œil noir et commenta :

— Ce n'est pas la salle de bains, ici.

Impossible d'y couper: s'il fallait qu'il aille... où il le voulait, elle devait l'aider. Sinon, Dieu seul savait à quelle horreur elle serait confrontée dans quelques secondes !

Erika montra la porte du pouce.

— Vous voulez que je demande un coup de main aux mecs ?

Susan réfléchit, puis soupira lourdement.

— Non. Je doute qu'ils soient plus enthousiasmés que moi à l'idée de...

Elle s'interrompt. Ils ne supporteraient pas de l'aider dans une...

affaire pareille. Elle passa donc les mains sous les aisselles de Ravyn, qui se mit debout en chancelant. Elle faillit tomber, entraînée par son poids.

Ravyn était si solidement bâti que le hisser équivalait à soulever une voiture.

— Erika, vous voulez bien...

— Le trimballer ? Sûr.

Grâce à Erika, Susan réussit à faire traverser le couloir à Ravyn jusqu'à la salle de bains, laquelle se révéla minuscule. Elle se préparait à attendre à l'extérieur avec Erika quand elle se ravisa : dans son état, Ravyn risquait une méchante chute. Si sa tête heurtait quelque chose, ce serait la catastrophe.

Il était en train de triturer sa braguette, aussi maladroit qu'un gosse de deux ans.

— Ma fermeture Éclair est cassée, grommela-t-il.

— Mais non !

Il lui jeta un regard courroucé.

— Si.

Seigneur, mais qu'avait-elle fait pour mériter cela ? Le Ciel lui faisait manifestement payer une faute. Il n'y avait pas d'autre explication au fait que cette journée ait ainsi tourné au désastre.

Maudissant son sort, elle écarta les mains de Ravyn afin d'atteindre la fermeture Éclair. Et ce furent des boutons que rencontrèrent ses doigts. Pas étonnant que la fermeture à glissière ne coulisse pas : il n'y en avait pas.

Méthodiquement, elle entreprit de déboutonner la braguette et sentit le rouge lui monter aux joues quand elle se rendit compte qu'il ne portait pas de caleçon. D'accord, elle l'avait déjà vu nu, mais les circonstances étaient différentes.

Elle prit son courage à deux mains et abaissa le jean, puis tourna le dos lorsqu'il fit ce pour quoi ils s'étaient enfermés dans cette salle de bains-cagibi. Elle avait l'impression de vivre le moment le plus bizarre de son existence. Jamais elle ne s'était trouvée dans pareille situation, a fortiori avec un étranger. Il ne lui restait plus qu'à espérer quelque clémence du Ciel : qu'il l'aide à se sortir de ce guêpier. Quant à Ravyn, dans son état normal, il aurait été mortifié d'être aussi démuni qu'un bébé. C'était un être fier et indépendant. Étant donné la façon dont sa famille le traitait, il était évident qu'il se débrouillait seul depuis plus longtemps qu'elle. Mais là...

Ah, il avait fini. Elle remonta le pantalon, lui savonna les mains et constata qu'elles étaient calleuses, marquées de profondes cicatrices, souvenirs de maints combats menés contre Dieu seul savait qui. L'une d'elles, particulièrement large et profonde, remontait jusque sur son avant-bras. Une autre donnait l'impression qu'on l'avait mordu, arrachant les chairs.

Susan sentit son estomac se nouer en les regardant. Sa vie semée d'ennuis lui paraissait soudain bien facile comparée à celle de Ravyn.

— Le contact de tes mains est si doux... murmura-t-il. Comme des ailes de papillon.

Ces simples mots la firent vibrer. Non, ce n'étaient pas les mots, mais l'intonation, comprit-elle une fraction de seconde plus tard. Une intonation qui exprimait son étonnement : il n'avait pas l'habitude qu'on le touche avec douceur.

— Merci, Ravyn, dit-elle en lui séchant les mains avec une petite serviette.

Il lui prit le menton entre deux doigts et l'obligea à lever la tête. Puis il riva les yeux aux siens.

— Tu es si incroyablement belle...

Indubitablement, il planait très haut. Non qu'elle soit Quasimodo. Mais elle n'était pas idiote: elle n'était pas le genre de femme que les hommes trouvaient d'emblée irrésistible.

— Oui, c'est ça. Vous voulez juste coucher avec moi.

— Non. Tu es belle... comme un ange.

Il pressa son front contre celui de Susan, puis il lui donna le baiser le plus doux qu'elle eût jamais reçu. Quelque chose en elle fondit quand il l'enveloppa de ses bras et la serra, pas à la manière d'un homme excité brûlant de la mettre dans son lit, mais comme un amoureux. Cela la bouleversa tellement que sa gorge se serra.

Toute sa vie, elle n'avait aspiré qu'à être aimée, à avoir de nouveau une famille, et ce seul baiser ravivait le souvenir de tous ces manques - de tout ce qu'elle n'aurait probablement jamais. Une pensée qui engendra une vague de détresse.

— OK, Ravyn, il faut qu'on vous ramène au lit.

Elle s'attendait qu'il proteste, mais non. Il se détacha d'elle et ouvrit la porte.

— Hé, minette ! s'exclama-t-il en voyant Erika. Depuis quand es-tu aussi grande ?

— J'ai grandi pendant que tu étais dans la salle de bains.

— Vraiment ?

— Vous savez, Susan, dit Erika, il y a un super progrès par rapport à sa personnalité habituelle. Et j'aime ça. Il faut absolument trouver ce qu'on lui a fait prendre et en mélanger à sa nourriture.

Au moment d'entrer dans la chambre, Ravyn s'accrocha au chambranle et refusa de faire un pas de plus. Susan tenta de le forcer à avancer. Il lui lança un coup d'œil féroce.

— Je dois rentrer chez moi.

—Mais oui. C'est précisément ce qu'est cette chambre.

—Pas du tout ! Zatira a besoin de moi ! Il faut que j'aille la retrouver!

Qui diable était Zatira ? Susan interrogea Erika du regard. La jeune fille paraissait aussi interloquée qu'elle.

— Non, vous ne devez pas y aller, dit Susan.

Il la repoussa et s'engagea dans le couloir.

— Je dois la sauver.

Il fit trois pas avant de s'immobiliser et de fixer le sol comme s'il s'agissait d'un écran de télévision. Une expression d'intense souffrance se peignit sur ses traits. Il semblait en proie à un affreux cauchemar. Jamais Susan n'avait vu un visage à ce point torturé de chagrin.

— Non, rugit-il en frappant le mur du poing, non! Zatira, maman...

Dieux, non! Elles ne sont pas mortes ! Elles ne le sont pas !

Les doigts plongés dans les cheveux, il s'adossa au mur puis se laissa glisser jusqu'à se retrouver assis par terre. Susan se pencha vers lui et lui prit les mains.

— Ravyn, regardez-moi.

Il s'exécuta, mais elle se rendit compte qu'il ne la voyait pas. Les images tourmentées du passé l'aveuglaient.

— Zatira ?

— Non, c'est Susan.

Il dégagea ses mains.

— Je dois la sauver. Je ne peux pas la laisser mourir. Je ne peux pas !

Susan essaya de le relever. Il lutta mais sans lui faire mal. Une silhouette voila soudain de son ombre la lumière du plafonnier. Espérant qu'il s'agissait de celle d'Erika, Susan se retourna. Ce n'était pas la jeune fille, mais Dorian. Ou Phoenix.

— Debout ! beugla-t-il sans la moindre douceur.

— Va te faire foutre.

Ravyn tenta d'échapper à son frère, mais ce dernier l'agrippa par le bras et le remit sur ses pieds.

— Doucement! cria Susan. Vous n'avez pas besoin de le brutaliser !

Ravyn s'appuya de nouveau au mur et darda sur son frère des yeux luisants d'une colère sauvage mêlée de désespoir.

— Tu vas me tuer de nouveau ?

L'expression de l'homme s'adoucit.

— Je suis Dorian, Rave. Pas Phoenix.

— Dorian ?

La colère disparut des prunelles de jais. Ne resta que le désespoir.

— Je ne voulais pas ça, Dori. Oh, non. Il faut que tu me croies. Je ne voulais pas leur faire de mal.

Il attrapa son frère par l'échancrure de sa chemise et l'attira rudement vers lui.

— Jamais je n'ai voulu ces morts, acheva-t-il.

Dorian saisit les poignets de Ravyn et le détacha de lui.

— Je sais.

Ravyn rejeta si brutalement sa tête contre le mur qu'il fendit le plâtre.

— Mais nous pouvons les sauver ! s'écria-t-il. Il nous suffit de revenir en arrière et de tout réparer !

— De quoi parle-t-il ? demanda Erika.

— File ! lui ordonna Dorian.

Manifestement, elle brûlait de discuter. Cependant, chose surprenante, elle obéit.

— Il faut qu'on y aille, insista Ravyn.

— Ne sois pas stupide, gronda son frère en le repoussant sans ménagement.

Ravyn chancela, faillit tomber, et Susan vit rouge. Elle le rattrapa, le maintint contre elle et insulta Dorian.

— Abruti !

Son cri rendit brièvement sa lucidité à Ravyn. Il regarda Susan et, manifestement, se rendit compte qu'elle n'était pas Zatira. Il se détendit, et un soupçon de sourire vint flotter sur ses lèvres.

— Tu es un ange, dit-il avant de défaillir.

Il s'effondra. Dorian le ramassa et le porta jusqu'au matelas dans la chambre. Susan aurait bien aimé se passer de son aide brutale, mais elle ne pouvait déplacer Ravyn seule. Elle se contenta donc de maudire intérieurement Dorian pour sa brusquerie.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? s'enquit Dorian en se redressant, son fardeau humain étendu sur le matelas.

— À peu près deux heures.

Dorian regarda son frère en secouant la tête d'un air navré. Ravyn était silencieux et immobile.

— Vous avez besoin de souffler un peu ?

Elle lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

— Ça dépend. Vous allez le battre si je m'absente ?

L'expression de Dorian indiqua clairement que

la question ne l'amusait pas. Ce qui était parfait dans la mesure où Susan ne plaisantait pas.

— Non.

Elle se sentit un peu mieux, bien qu'elle ne fût pas prête pour autant à faire confiance à Dorian. D'après ce qu'elle avait lu dans le manuel, Dorian était un Garou arcadien, c'est-à-dire un humain capable de se transformer en animal. Les Katagarias, l'autre espèce de Garous, avaient des cœurs de bête. À la différence de Ravyn et de sa famille,

ils étaient davantage animaux qu'hommes. Mais la différence entre les deux ne sautait pas aux yeux de Susan : la branche « humaine » était aussi peu chaleureuse que les animaux qu'elle avait à l'occasion croisés dans la nature.

Mais, au cours de sa carrière, elle avait aussi rencontré des humains qu'elle aurait classés d'emblée dans la catégorie « animaux ». Et, côté affectif, les amibes damaient le pion à certains.

— Qui était Zatira ? demanda-t-elle, reprise par sa curiosité de reporter.

— Ma sœur, répondit Dorian tristement.

— Je présume qu'elle était donc aussi celle de Ravyn ?

Il hocha la tête avec répugnance, comme si reconnaître ce fait lui coûtait. Cela intrigua Susan, qui demanda :

— Que lui est-il arrivé ?

Cela sautait aux yeux qu'évoquer ces souvenirs affectait Dorian aussi profondément que Ravyn.

— Elle a été tuée il y a trois cents ans.

— Oh. Comment ?

— Par des humains.

Il émit un reniflement méprisant. Manifestement, il n'y avait pas pire engeance pour lui que les humains. Il jeta à Susan un regard si malveillant qu'elle en frissonna.

— Ils l'ont sauvagement assassinée. Ainsi que notre mère, la femme de Phoenix et leurs enfants, et tous les habitants de notre village.

Susan se plaqua la main sur la bouche. Quelle horreur ! Mais pourquoi ne s'était-elle pas attendue à cette révélation ? Les Chasseurs de la Nuit avaient été créés à partir d'hommes et de femmes victimes d'injustes tragédies et désireux de se venger de ceux qui leur avaient fait tant de mal.

C'étaient les plaintes de leurs âmes qui amenaient Artemis à eux. S'ils acceptaient l'offre de la déesse, celle-ci les ressuscitait et leur accordait vingt-quatre heures pour exercer leur vengeance. Après cela, ils

devenaient des soldats de son armée, qui était chargée de protéger les humains des Démons.

— J'imagine que c'est à cause de leur mort que Ravyn est devenu Chasseur de la Nuit ? demanda Susan.

— Oui. Il voulait sa revanche sur les humains qui les avaient tous tués.

— Et Isabeau ? Était-elle au village, elle aussi ?

L'expression soudain haineuse de Dorian fut

plus éloquente qu'un « non » tonitruant.

— Elle était la compagne de Ravyn, une garce humaine sans cœur. Il lui a avoué la vérité à notre sujet, et elle a tout révélé aux siens. Ce sont eux qui sont venus nous éliminer. Ils pensaient que nous étions de maudites créatures du diable et, dans leur ignorance, ils ont massacré les membres les plus faibles de notre communauté pendant notre absence : nous étions en train de les protéger des Katagarias qui avaient lancé un raid sur leur village.

Quelle tristesse, et quelle navrante ironie d'être trahi par ceux que l'on voulait aider ! D'après ce que venait de lui expliquer Dorian, Ravyn semblait être lui aussi une victime. Sa seule faute avait été d'accorder sa confiance à quelqu'un qui ne le méritait pas. Alors, pourquoi le haïssaient-ils ? Il avait commis une erreur que n'importe lequel d'entre eux aurait pu faire !

— Comment avez-vous osé le bannir ?

— Nous ne l'avons pas banni, femme ! Phoenix l'a tué dès que nous avons trouvé nos familles massacrées, et ce salaud aurait dû rester mort.

Susan était horrifiée par les mots de Dorian et le venin que recelait sa voix.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait cela à votre propre frère !

— Et pourquoi ne l'aurions-nous pas fait ? s'exclama Dorian, incrédule. Chaque fois que nous le regardons, nous nous rappelons qu'il a causé la mort des nôtres ! À nos yeux, il représente une abomination. Je suis furieux que nous soyons obligés de gérer un sanctuaire dans la ville où il a été affecté. Que les Parques soient maudites pour cela !

— Mais Ravyn n'était pas responsable ! Ce n'était pas sa faute !

— Si, *tout* était ma faute ! tonna Ravyn. Je n'aurais jamais dû me fier à elle !

Susan sursauta. Elle n'avait pas songé que Ravyn avait pu se réveiller.

Elle se tourna vers lui, s'attendant à le voir toujours délirant, mais son regard s'était éclairci.

Il se leva d'un bond et fit un pas vers son frère.

— Dori...

— Ne me touche pas !

Puis Dorian lança à Susan, les lèvres retroussées comme des babines :

— Dès qu'il sera redevenu lui-même, il devra s'en aller d'ici avant que les autres s'en prennent de nouveau à lui. Compris ?

— Oui, répliqua Susan en singeant sa mimique, parfaitement compris. Vous n'êtes qu'un salaud sans cœur, et votre groupe n'est pas composé de léopards mais de porcs !

— Remerciez le Ciel d'être humaine et de vous trouver dans un sanctuaire ! Sinon, je vous aurais arraché la gorge pour cela.

Il décocha un dernier regard haineux à Ravyn, puis sortit en trombe de la chambre.

Effarée, Susan retourna auprès de Ravyn, qui affichait une immobilité de statue, à tel point qu'elle le crut de nouveau inconscient. Mais, lorsqu'elle repoussa de la main les cheveux qui retombaient sur son visage, elle vit ses yeux ouverts.

Le regard qu'il riva au sien lui brisa le cœur tant il était empreint de chagrin.

— Je ne voulais plus être seul, murmura-t-il. Était-ce mal ?

Pour avoir traversé les mêmes affres que lui, Susan savait exactement ce qu'il éprouvait en cet instant, et avait éprouvé autrefois.

— Non, Ravyn, ce n'était pas mal.

Il tremblait. Il se pencha pour attraper la couverture.

— J'ai tellement froid...

Susan l'aida à se couvrir, mais il continua de claquer des dents. Elle le toucha, constata qu'il était glacé. A mesure que les effets de la drogue s'atténuèrent, il était assailli d'émotions amplifiées jusqu'à l'insupportable.

Elle s'allongea à côté de lui, puis se plaqua contre son dos, remplissant les creux de son corps avec les courbes du sien. Pauvre Ravyn ! Dire qu'elle s'était crue l'être le plus seul au monde. Peut-être valait-il mieux n'avoir pas de famille du tout plutôt que d'en avoir une dont une moitié était morte et l'autre moitié vous vouait une haine éternelle parce qu'elle vous jugeait responsable de ces morts.

Elle ne parvenait pas à imaginer pire. Quoique... Vivre avec Erika ne devait pas non plus être le paradis - un énième malheur dans la vie de Ravyn.

Il continuait à trembler entre ses bras.

— Susan, fit-il d'une voix faible.

— Oui?

— Je suis désolé pour vos amis. Je donnerais n'importe quoi pour que ce drame ne soit pas arrivé.

— Merci.

Soudain, elle le sentit mollir et eut peur qu'il ne se soit évanoui. Son premier réflexe fut de s'écarter de lui, mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle le serra plus étroitement et nicha la tête sur son bras musclé. Comme c'était bizarre... Deux étrangers allongés sur un mauvais matelas dans le sous-sol d'un club pour célibataires à la mode de Pioneer Square... Tous deux traqués pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis, piégés dans un endroit où personne ne voulait d'eux.

Seigneur, quelle journée...

Susan ferma les yeux et poussa un long soupir. Elle était épuisée. Ce qui la menaçait était infiniment plus inquiétant que lorsqu'elle avait écrit l'histoire du sénateur Kelly, dénonçant ses dépenses somptuaires, avant de découvrir, trop tard, que sa source avait menti de bout en

bout. Elle grinçait toujours des dents en se remémorant le jour où son patron lui avait jeté à la figure le journal contenant son article et l'avait accusée d'avoir falsifié les faits.

Ensuite, elle s'était trouvée sous le feu nourri de ses confrères, qui s'étaient mis à rédiger article sur article pour stigmatiser son incompétence.

Ils n'avaient manifesté ni gentillesse ni indulgence envers elle, seulement de l'hostilité. Ils l'avaient descendue en flammes. Parce qu'elle avait eu le tort de faire confiance, comme Ravyn, à la mauvaise personne.

Puis les avocats avaient sonné l'hallali. Elle avait été attaquée en diffamation par le sénateur, puis par son propre journal. Elle avait vécu alors les pires moments de son existence. Du moins l'avait-elle cru à l'époque, car maintenant, en pleine épreuve, Angie et Jimmy n'étaient plus là pour la soutenir. Jimmy qui répétait qu'il allait tuer ceux qui la traînaient dans la boue.

Un mot de toi, Sue, et je les ferai arrêter, au moins pour stationnement interdit...

Elle était totalement seule. Aussi seule que Ravyn.

Elle cligna des yeux pour refouler ses larmes, tout en froissant une longue mèche soyeuse de cheveux noirs entre ses doigts, un contact délicieusement troublant. Elle éprouvait le besoin de sentir la présence de Ravyn. Il lui insufflait de la force - une chance, car le moment n'était pas à la faiblesse. Elle n'avait aucune idée de la façon dont la situation allait évoluer, ni de la manière dont elle pourrait retrouver une vie normale.

Qu'était-elle censée faire ?

Elle était un reporter. Et que fait un reporter? Il cherche la vérité.

Le seul moyen de retrouver sa vie était de découvrir qui se cachait derrière tout cela, qui tirait les ficelles. Elle ne pouvait révéler l'existence des vampires. Tout le monde lui rirait au nez. Mais Jimmy lui avait parlé de gens haut placés à l'origine du complot, et elle le croyait : jamais il ne lui aurait menti. Quelqu'un, dans son service, travaillait avec les Apollites et les Démons, s'arrangeant pour escamoter les cas de personnes disparues, probablement toutes victimes de meurtres. Maintenant qu'elle savait de quoi il retournait, il

lui suffisait de dénicher des preuves pour démasquer le ou les meneurs, les confondre publiquement et les traîner devant la justice des hommes. Ensuite, les Apollites n'auraient plus d'aides parmi les humains.

Sauf que c'était impossible. Personne n'accorderait le moindre crédit à une thèse aussi absurde. D'autant qu'après le désastre de son enquête sur le sénateur, sa réputation de journaliste ne valait plus un clou.

Elle se sentait trop vieille pour un nouveau départ. Pire, elle se sentait trop fatiguée.

Mais cette pensée amena l'image d'Angie à son esprit, son beau visage, et celui de Jimmy. Elle les revit le jour de leur mariage, riant aux éclats, agitant la main pour lui dire au revoir par la vitre arrière de la limousine, juste avant de partir en lune de miel. Ils étaient censés vieillir ensemble et faire d'elle une formidable marraine pour leur flopée d'enfants.

Ils avaient été sa famille.

Cette fois, elle ne put retenir ses larmes. Angie et Jimmy étaient partis.

Ils n'auraient jamais d'enfants. Angie ne l'appellerait plus pour se plaindre de Jimmy, hypnotisé par le football à la télévision. Jimmy ne la taquinerait plus en lui racontant qu'il avait arrêté un homme parfait pour la petite Sue.

Plus de films tardifs au ciné-club. Plus de réveillons de Noël.

Angie et Jimmy étaient morts, des salauds les avaient tués sans raison.

Une colère dévastatrice monta en elle, balayant son chagrin. Elle ne pouvait pas laisser les coupables s'en sortir impunément ! D'autant moins que, chaque nuit, ils erraient dans les rues et brisaient net des vies pleines de rêves et de projets. Non, elle ne pouvait les laisser anéantir les familles d'autres personnes.

Elle devait les neutraliser. De n'importe quelle manière. Elle n'allait pas rester tranquillement assise pendant que quelqu'un perdait un être cher.

Parmi ses idées bouillonnantes, il y en eut une sur laquelle elle s'arrêta.

— Le journal de Jimmy...

Évidemment ! Jimmy avait dû tout consigner dans son carnet. Angie et elle s'étaient maintes fois moquées de lui à cause de ce journal, et plus généralement de sa manie de tout écrire afin de ne rien oublier. C'était à cause de cela qu'il était un enquêteur si exceptionnel.

Le moindre détail qu'il avait découvert avait été noté dans son carnet, c'était certain. Jimmy avait dû lui laisser matière à suivre une piste.

Mais comment aller récupérer le carnet chez lui, alors que la police la recherchait ? Ils surveillaient certainement la maison.

Tant pis. Il fallait quand même essayer. Elle trouverait bien un moyen d'entrer... dût-elle y laisser la vie.

Ravyn se réveilla, la vision floue. Le parfum de Susan flottait dans l'air, délicat et néanmoins très odorant. Unique, envoûtant.

Il se sentait complètement à plat, mais quelque chose dans ce parfum lui faisait du bien. En revanche, son épaule droite l'élançait affreusement. Il ne parvenait pas à la bouger. Mais, de toute façon, même s'il l'avait voulu, il ne l'aurait pas pu : la tête de Susan reposait dessus. La jeune femme était allongée face à lui et semblait dormir.

Dans un premier temps, il fut incapable de se rappeler où il se trouvait, et pourquoi elle était couchée quasiment sur lui. Puis les événements de la nuit lui revinrent brutalement en mémoire.

Il avait reçu une injection de tranquillisant alors qu'il sortait du *Happy Hunting Ground*. Des images de son difficile retour au *Serengeti* surgirent dans son esprit. Il se rappela avoir vomi. Et aussi que Susan l'avait aidé.

Alors que le monde s'écroulait autour de lui, elle l'avait soutenu.

Émerveillé qu'elle ait fait cela, il se redressa un peu pour la regarder. Il repoussa une mèche blonde qui barrait sa joue satinée. Elle avait une peau sublime, d'une douceur incomparable. Du bout des doigts, il frôla sa pommette et savoura la texture de cette peau si différente de la sienne.

Il y avait chez Susan quelque chose d'adorable qui avait le don d'exciter l'animal en lui. Jamais encore il ne s'était senti aussi vivement attiré par une femme. Pas même par Isabeau, qui était pourtant la compagne que les Parques lui avaient choisie.

Il pencha la tête pour humer le parfum de ses cheveux, qui lui chatouillèrent la joue. La chaleur de son corps était si agréable... Il passa le bras par-dessus celui de Susan, l'attira contre lui et l'étreignit tendrement, comme un amant.

Ce moment précieux réveilla un rêve depuis longtemps endormi en lui.

Un rêve de famille et d'amour, un amour réciproque.

Dieux, cela faisait si longtemps qu'il n'avait tenu de femme dans...

— Si vous n'arrêtez pas de me peloter, Chat Botté, je vous tape, que vous soyez en plein trip ou non.

Il ne put s'empêcher de rire. Susan darda sur lui ses grands yeux pervenche.

— Je suis de retour, souffla-t-il.

Elle fronça les sourcils, soupçonneuse.

— Mmm. La dernière fois que vous avez dit ça, vous avez plongé tête la première sur mes seins.

— Non, je n'ai pas... Oh, j'ai fait ça?

Il tenta de rassembler ses souvenirs, mais les dernières heures demeuraient confuses dans sa tête. Non, décidément, il ne se souvenait pas d'avoir... plongé, comme le disait Susan, mais compte tenu de l'attirance qu'elle exerçait sur lui, il ne pouvait être sûr de ne pas l'avoir fait.

Honnêtement, s'il avait eu une chance d'exécuter ce plongeon, il ne l'avait certainement pas laissée passer.

— L'effet de la drogue est vraiment passé, n'est-ce pas ? demanda Susan en le fixant attentivement.

Il pressa la paume de sa main sur son œil droit pour tenter d'amoindrir la douleur : il avait si mal qu'il avait l'impression que son crâne était en train de se fendre en deux.

— Ouais, c'est fini. Et j'ai une de ces migraines !

Susan scruta ses yeux de jais - enfin, le seul disponible, l'autre étant

caché par la main de Ravyn. À son grand soulagement, il était clair et limpide.

— Bienvenue, dit-elle.

— Merci...

Il baissa le regard sur ses lèvres, dont la moue sensuelle était une invitation qu'il ne parvenait pas à ignorer.

— ... pour tout.

— Pas de problème.

Et voilà qu'elle se léchait les lèvres... Il allait succomber. Il approcha le visage du sien, s'attendant qu'elle se dérobe ou le repousse.

Ce ne fut pas le cas.

Au contraire.

Elle se rapprocha pour capter le baiser qu'il lui proposait. À l'instant où leurs lèvres se touchèrent, Ravyn ferma les yeux et savoura la chaleur de la jeune femme. Elle se diffusait dans tout son corps, et cela l'émut tant qu'il se remit à trembler. Alors, Susan l'enveloppa de ses bras. Un geste si tendre qu'il trembla encore plus fort. Quelle femme exceptionnelle... Le poulx affolé, il approfondit le baiser, fouilla la bouche savoureuse.

Susan ne pouvait pratiquement plus respirer. Fichue allergie ! Mais le problème créé par les cheveux de Ravyn n'était pas insurmontable au point qu'elle dût renoncer à ce baiser de feu. Elle avait la sensation d'avoir franchi le seuil de l'antichambre du paradis et n'entendait pas reculer.

Il encadra le visage de ses deux mains, puis pesa sur elle. Quel plaisir de sentir ce corps d'homme si lourd... Dommage qu'ils portent tous ces vêtements. Enfin, à la réflexion, c'était préférable. Faire l'amour avec Ravyn aurait été une énorme erreur. Les Chasseurs de la Nuit n'avaient pas le droit d'avoir de petites amies, et elle n'avait pas l'intention de n'être qu'une histoire d'un soir.

Ils n'avaient aucun avenir ensemble. Leurs chemins étaient parallèles et ne se croiseraient jamais. Si seulement ses émotions avaient pu être bridées par la raison, elle n'aurait pas été aussi avide de le garder dans ses bras et d'explorer minutieusement ce corps magnifique du bout de

la langue.

Ravyn menait le même difficile combat intérieur : des visions de Susan nue défilaient sur ses rétines. Rongé de désir, il l'embrassa de nouveau. Elle avait le cœur qui battait aussi fort que le sien. Il le sentait palpiter contre sa poitrine. Ne pas lui arracher son chemisier pour prendre ses seins en coupe dans ses mains exigea toute sa volonté. Susan était désormais un écuier.

Tout contact étroit avec elle était donc interdit à un Chasseur de la Nuit...

ce qui ne faisait qu'accroître cette envie dévorante qu'il avait d'elle. Une envie comme jamais il n'en avait éprouvé au cours de sa si longue existence.

S'il l'avait pu, il serait resté là avec elle jusqu'au matin, mais, vu la situation, c'était inenvisageable. Et puis, il était hors de question qu'il se lance dans une relation avec une femme susceptible de le trahir.

Il s'écarta et ne put retenir un grognement de douleur. Susan posa la main sur son bras, comme si elle savait exactement où il avait mal.

— Il faut que vous vous reposiez.

— Non. Nous avons trop à faire.

— Je le sais bien, mais vous êtes toujours mal en point.

— Ne vous inquiétez pas, je vais guérir.

Elle s'assit face à lui et secoua la tête.

— Très bien. Sachez que, pendant que vous étiez dans le coaltar, j'ai fait plein de choses. Les Démons sont partis en guerre contre les Chasseurs parce qu'ils veulent s'emparer de Seattle, c'est ça ?

— C'est ce que nous pensons, oui, répondit Ravyn, qui s'était rallongé.

— D'après le manuel que Léo m'a donné, dit-elle en attrapant le gros volume relié de cuir pour le serrer contre sa poitrine, chaque fois qu'un Chasseur de la Nuit est abattu, on en envoie un autre pour le remplacer, et ce d'autant plus vite que la victime était affectée à une ville. Seattle, par exemple. Alors, qu'espèrent les Démons ? S'ils vous tuent, vous serez immédiatement remplacé, et ainsi de suite. Alors ?

Elle marquait un point.

— Je ne sais pas. Ça n'a pas de sens, n'empêche que c'est ce que font les Démons. Peut-être se disent-ils qu'ils vont anéantir les Chasseurs un par un jusqu'au dernier.

Mais non. Il existait trop de Chasseurs de la Nuit. Les supprimer tous prendrait des années, voire des siècles. Toutefois, depuis quelque temps, un phénomène bizarre s'était produit : de plus en plus de Chasseurs avaient retrouvé la liberté, et ils étaient encore plus nombreux à avoir trouvé la mort. Récemment, surtout.

— Et si les Démons se livraient à un test ? Réfléchissons une minute, Ravyn. S'ils parvenaient à se débarrasser de vous tous, ils pourraient ensuite converger vers d'autres villes. Les prendre les unes après les autres.

D'accord ?

— Je suis ouvert à toute théorie, dans la mesure où je n'ai jamais rien vu de pareil. Ce qui se passe en ce moment est inédit. Il y a toujours eu des humains stupides ici et là pour aider les Démons. Mais jamais à cette échelle.

— Ce qui induit la question suivante : pourquoi les aident-ils ? Que leur promettent les Démons en échange de leurs services ?

— Ce pourrait être n'importe quoi. Mais je parierais qu'ils leur promettent la vie éternelle.

— Je ne crois pas, Ravyn. Ce serait trop simple. N'oublions pas que c'est un humain haut placé qui collabore avec eux. Pour quelle raison ?

Qu'est-ce qu'il a à gagner en permettant aux Démons d'assassiner ses semblables à Seattle et d'anéantir les Chasseurs de la Nuit ? Les humains impliqués dans ce complot doivent avoir un immense intérêt dans cette affaire et, à mon avis, gagner la vie éternelle n'est pas un moteur suffisant.

Après un silence, Ravyn déclara :

— Vous savez, les Garous sont devenus ce qu'ils sont pour une seule et simple raison.

— Laquelle ?

— Il y a environ neuf mille ans, un roi de la Grèce antique a épousé une Apollite. Il ignorait qu'elle en était une. Quand elle est morte dans d'atroces et lentes souffrances à vingt-sept ans, le roi a compris que ses fils subiraient le même sort que leur mère. Horrifié, il a immédiatement, grâce à ses pouvoirs de sorcier, insufflé la force des animaux à ses fils apollites, dans le but de leur permettre de vivre plus longtemps.

— Et?

— Et ça a marché. Il a créé la race des Arcadiens - ma race -, qui ont des cœurs d'humain, et la race des Katagarias, nos ennemis, qui ont des cœurs de bête.

Susan hocha la tête : elle se rappelait avoir lu cela.

— Lycaon a fait tout son possible pour protéger sa famille, continua Ravyn. Il a même défié les Parques quand elles lui ont ordonné de tuer tous les hybrides qu'il avait fabriqués. De tuer ses propres fils.

— Oh... Attendez... Un policier aurait épousé une Apollite ?

— Et cette Apollite serait devenue un Démon.

Mais voilà qui tenait debout! Un personnage

important ayant l'oreille des médias, lesquels l'aideraient à traquer les Chasseurs. Un personnage assez haut placé pour réussir à étouffer les preuves et écarter les enquêteurs trop curieux.

— C'est soit le chef de la police, soit le préfet, n'est-ce pas, Ravyn ?

— J'en mettrais ma main au feu.

Si Ravyn et elle faisaient fausse route, réfléchit Susan, et s'en prenaient à un homme innocent, elle porterait le poids de sa faute sa vie durant. Mais s'ils avaient raison...

— Nous avons besoin de preuves, Ravyn. Solides, inattaquables.

— Oui. Et nous devons neutraliser rapidement les alliés humains des Démons.

— Ça ne va pas être une promenade de santé. Dans l'immédiat, il nous faut absolument mettre la main sur le journal de Jimmy.

— Quel journal ?

Susan détourna brièvement le regard, mais Ravyn eut le temps de voir le chagrin assombrir ses yeux d'eau pure.

— Mon ami Jimmy, l'inspecteur qui était au refuge, tenait un journal dans lequel il consignait ses réflexions et ses actions.

— Un blog ?

— Non. Jimmy était trop discret et tenait trop à son intimité pour ça.

C'est soit un carnet manuscrit, soit des infos dans son PC portable. De toute façon, ce doit être chez lui. Il faut aller fouiller.

— Les flics ne seraient donc pas au courant de l'existence de ces notes ?

— Je ne le pense pas. Comme je vous l'ai dit, Jimmy préservait sa vie privée, particulièrement vis-à-vis de ses collègues. Je ne l'imagine vraiment pas leur parlant de son journal.

Ravyn comprenait cette attitude : il se comportait de la même façon.

— Mais s'ils ont pris la peine de le tuer, ils ont dû aussi fouiller sa maison, non ?

— Je table sur le fait qu'ils ne l'ont pas fait parce qu'ils pensent avoir réduit définitivement Jimmy au silence et que nous, on est en cavale. S'ils fouillaient sa maison, cela pourrait mettre la puce à l'oreille de quelqu'un et ils ne veulent pas de ça. Mais ils le feront tôt ou tard.

Susan venait de marquer un nouveau point, ce qui le troublait : il n'avait pas l'habitude qu'une femme raisonne plus rapidement que lui. Mais elle avait raison. Si la police n'avait pas encore fait de perquisition chez Jimmy, elle ne serait pas longue à en déclencher une, et quoi qu'ait laissé Jimmy derrière lui, cela disparaîtrait. Donc, soit il y allait ce soir avec Susan, soit il fallait dire adieu à ce journal secret.

— OK, décida-t-il, on y va. Quelle heure est-il ?

— Minuit trente.

— Où habite-t-il ?

— Sur la Vingt-neuvième Avenue Ouest.

— Bien. Nous disposons d'assez de temps pour nous rendre là-bas, fouiller et revenir avant l'aube.

— Euh... il y a quand même un petit problème.

— Je sais, Susan. Si je sors d'ici, ils ne me laisseront jamais rentrer.

Mais ce n'est pas grave : j'ai une arme secrète.

— Laquelle ?

— Vous. La façon dont vous avez bousculé mon père tout à l'heure m'a beaucoup impressionné. Vous devriez être avocate.

Le compliment la fit rougir. Elle posa le manuel sur le lit. Ravyn se leva et lui tendit la main. Elle l'accepta et le laissa l'aider à se lever à son tour, mais il la tira si violemment qu'elle s'abattit contre lui. Ce contact brutal coupa le souffle de Ravyn. Non le choc, mais le fait que leurs corps soient pressés l'un contre l'autre. Il sentit son sexe se durcir, le désir l'envahir et, pendant quelques instants, il se prit à rêver d'être de nouveau mortel, d'avoir le droit de succomber à la fascination que lui inspirait cette femme.

— Pardon, murmura-t-il. Parfois, j'oublie ma force.

— Pas de problème.

Oh, mais si, il y avait un problème : il brûlait de la serrer encore plus étroitement, de goûter ses lèvres... Mais il fallait qu'il garde la tête froide. Il s'obligea donc à reculer, à ouvrir la porte et à sortir dans le couloir. Ensuite, il gravit l'escalier, direction l'issue de service du club. En principe, aucun membre de sa famille ne devait s'y trouver à cette heure. Le vacarme qui montait de la salle lui confirma que l'ambiance battait son plein. Le martèlement des basses lui vrillait le crâne. Dieux qu'il détestait ce genre de musique ! Ce qu'il aimait, c'était le rock pur et dur.

En approchant d'une porte entrouverte sur le club, il perçut les voix de ses frères. Ils étaient en colère.

— Tu connais nos lois, Dorian ! criait Phoenix. Il faut le tuer maintenant, pendant qu'il dort !

— Mais la loi du sanctuaire est...

— Au diable les lois de Savitar ! Ma compagne et mes enfants sont morts. Et la loi de la jungle dit que...

Ravyn ouvrit la porte à la volée.

— ... le plus fort l'emporte! clama-t-il. Toujours. Et le plus fort, sale con, ce n'est pas toi.

Tous pivotèrent sur leurs talons comme un seul homme pour lui faire face. Il capta le regard de Dorian et y lut de la honte. Dans celui de Phoenix, en revanche, c'était la haine qui brillait.

Les souvenirs de la nuit de sa mort affluèrent à la mémoire de Ravyn.

Il revit le désespoir absolu qui s'était peint sur le visage de Phoenix quand il avait découvert le corps de sa femme. Elle avait rendu le dernier souffle à côté de leur mère, en tentant de sauver son fils et sa fille. Ravyn s'était figé sur le seuil, paralysé par l'abominable spectacle du sang qui couvrait le sol de terre battue de leur petite maison. Il était un guerrier depuis l'adolescence, et pourtant, jamais il n'avait vu pareil carnage. Les humains ne s'étaient pas contentés d'assassiner les siens. Ils les avaient tous mutilés, dépecés. Aucun membre du clan ne leur avait échappé. Garçonnetts, fillettes, bambins, nourrissons... Les humains n'avaient pas fait de quartier.

Phoenix avait pris sa femme dans ses bras et poussé des rugissements de souffrance et d'horreur. Puis, un long moment plus tard, il avait crié à Ravyn :

— C'est toi qui as fait cela !

Tétanisé par son propre chagrin et un profond sentiment de culpabilité, Ravyn n'avait ni bougé ni parlé. Il fixait le cadavre de sa mère. Ses beaux traits étaient figés à jamais sur une expression de terreur sans nom.

Il l'entendait encore lui conseiller:

— Dis la vérité sur nous à Isabeau, Ravyn. Sur toi. Même si elle est humaine, les Parques l'ont choisie pour qu'elle soit ta compagne. Elles savent certainement ce qu'elles font. Fie-toi aux dieux, mon fils. Toujours.

Il s'était mis à pleurer sans retenue, et avait de ce fait été pris au dépourvu quand Phoenix lui avait sauté dessus. Une douleur aiguë lui avait déchiré le flanc. Puis une autre. Et une autre encore. Phoenix

l'avait poignardé sans relâche, et Ravyn n'avait pas levé une seule fois les bras pour se protéger, encore moins pour se défendre.

— Meurs, maudit bâtard ! J'espère que tu passeras l'éternité dans les abîmes du Tartare, pour payer ce que tu as fait !

Dorian était alors intervenu pour repousser Phoenix. Mais il était trop tard. Des dommages irréparables avaient été commis.

Ravyn avait reculé en chancelant. Il toussait, crachait du sang, en perdait par toutes les blessures infligées par la dague. Et il voyait sa vie s'enfuir sous la forme de ce liquide rouge. Il avait fini par tomber dans une mare écarlate. La dernière vision de son existence d'homme avait été son père qui le fixait en le maudissant alors que son dernier soupir soulevait sa poitrine transpercée. Ce regard le hantait encore. Surtout dans la journée, lorsqu'il cherchait le sommeil.

Cependant, il n'éprouvait plus de culpabilité. Il avait cessé de se reprocher un crime dont il était innocent. Sa seule faute avait été de se fier à une femme qui disait l'aimer. Il n'avait aucun moyen de savoir qu'elle le trahirait en attirant sur lui la colère des siens avant qu'ils soient officiellement unis.

Il était las, maintenant. Las de la haine et du blâme. Il était temps de tirer un trait sur le passé.

— Tu veux me voir mort, Phoenix ? lança-t-il à son frère. Alors, sortons et réglons nos comptes une fois pour toutes. Mais, je te préviens, je ne me sens plus coupable de rien. Et je ne resterai pas impassible si tu me poignardes encore. Tu recevras coup pour coup.

Phoenix s'approcha de lui à le toucher et plissa les yeux.

— Tu aurais dû rester mort.

Ravyn ne cilla même pas.

— Non. Pour commencer, je n'aurais jamais dû te laisser me tuer.

J'aurais dû te coller un bon coup de pied aux fesses, puis aller trouver Isabeau et les siens. Non, mieux. J'aurais dû te tuer la nuit où l'on m'a accordé le droit de me venger. Or, je ne l'ai pas fait. Je t'ai pardonné, comme j'ai pardonné à notre père. Mais j'en ai assez de changer de chemin pour que vous ne me crachiez pas dessus. Alors, arrête de geindre, morveux.

Il s'interrompit, le temps de jeter un regard dégoûté à Phoenix, puis reprit :

— Tu penses être celui qui a le plus souffert ? Crois-moi, ce n'est pas le cas. Moi aussi, j'ai tout perdu, cette nuit-là. Y compris ma compagne et toute ma famille. Toi et tous les autres, vous avez au moins pu vous consoler mutuellement. Et moi, qu'ai-je eu ? Rien ! Je te le répète, j'en ai assez de marcher sur la pointe des pieds de peur qu'on me tombe dessus pour quelque chose que je n'ai pas fait. Si tu avais été le type que tu crois être, tu aurais noué le lien avec Georgette et serais mort avec elle.

Phoenix se rua sur Ravyn, mais Dorian le bloqua.

— Non, Nix. Tu connais la loi.

— Je m'en fous, de la loi ! Lâche-moi, Dori !

Dorian refusa.

Ravyn secoua la tête en regardant Dorian qui luttait contre Phoenix.

— Au lieu de te lamenter sur ce que tu as perdu, gamin, tu ferais mieux de remercier les dieux de ce que tu as eu. Presque cent ans avec Georgette ! Moi, je n'ai même pas eu droit à une seule journée avec Isabeau en tant que compagne officielle. Et depuis, rien de rien ! Alors, va te faire mettre, pauvre pleurnicheur.

Phoenix tenta un nouvel assaut, mais Dorian le cloua au mur.

— Va-t'en, dit-il à Ravyn.

Grands dieux, songea ce dernier en regardant les jumeaux. Ces deux-là, il fut un temps où il aurait donné sa vie pour eux. Ils avaient été pour lui davantage que des frères. Ses meilleurs amis. La perte de cette relation amicale le perturbait encore. Mais il avait fait une croix dessus : manifestement, elle avait plus compté pour lui que pour eux.

— Je m'en vais, Dorian, mais je reviendrai.

— Il va te falloir trouver un autre refuge.

— Non. Je ne pourrai aller nulle part ailleurs tant que je n'aurai pas réglé le problème actuel, et tu le sais. La loi de l'Omegrion t'oblige à m'accueillir, même si ça te flanque de l'urticaire.

— Je te hais ! cria Phoenix. Si tu reviens ici, je te tuerai !

— Prends ta place dans la file.

Sur ces mots, Ravyn saisit Susan par la main et l'entraîna dehors. La jeune femme ne trouva rien à dire tandis qu'ils quittaient le bâtiment et se dirigeaient vers la ruelle. Elle percevait la souffrance qui grondait en Ravyn, même s'il essayait de la dissimuler sous une façade de colère. Elle comprenait qu'il se sente malheureux. Ses frères et son père l'avaient accusé de trahison. Comment avaient-ils pu se retourner contre lui de la sorte ?

A longues foulées, il l'amena jusqu'à une Porsche grise aux vitres teintées. Il leva la main, l'ouvrit, et les portières se déverrouillèrent comme par enchantement.

— Ma question peut paraître farfelue, mais à qui est cette voiture que nous volons, Ravyn ?

— Phoenix, répondit-il en se mettant au volant.

— Comment savez-vous que c'est la sienne ?

— Jetez un coup d'œil à la plaque avant de monter.

Susan s'exécuta et vit le nom de Phoenix suivi d'un autocollant publicitaire du club. Amusée, elle demanda :

— Vous ne croyez pas que ça va le mettre en pétard ?

— Oh, j'espère bien que si. Sinon, lui voler sa voiture n'aurait pas de sel.

— Ne va-t-il pas appeler la police ?

— Non. Ce serait une violation des règles du sanctuaire. Laissons-le tempêter, nous avons un endroit à visiter. En plus, les flics ne reconnaîtront pas la voiture, et les vitres teintées nous cachent.

— Je sais que je suis curieuse, mais...

— Une journaliste curieuse ? Mince alors ! Voilà qui est nouveau.

Susan ne releva pas le sarcasme. Il fit démarrer la Porsche sans se servir de la clé. Cet homme avait vraiment de sacrés pouvoirs magiques.

— Revenons à ma question : pourquoi votre famille est-elle à Seattle si, c'est évident, elle ne veut pas vous avoir à proximité ?

Zut. Mal formulé. Dans sa tête, la phrase était plus joliment construite.

Ravyn lui lança un regard irrité avant de sortir de la ruelle.

— L'Omegrion décide des localisations des sanctuaires, ce qui signifie que ma famille n'a pas eu le choix. Si elle voulait un sanctuaire, c'était Seattle ou rien, parce que c'était dans cette ville que l'Omegrion souhaitait en implanter un.

— Et pourquoi votre famille voulait-elle un sanctuaire ?

— J'imagine que cela avait un rapport avec le fait que notre clan avait été quasiment anéanti. Nombreux sont ceux de ma race qui ont tendance à se serrer les coudes quand ils sont menacés d'extinction. Avoir un sanctuaire est une bonne façon de garder les ennemis à distance assez longtemps pour que le clan s'agrandisse de nouveau.

Susan trouva ce comportement logique.

— Et vous ? Comment avez-vous abouti ici ?

— J'étais déjà là quand ils sont arrivés. Mais ils l'ignoraient. Acheron m'a assigné à la sécurité de cette région il y a presque deux cents ans, parce que le territoire était assez grand pour que je puisse me changer en chat quand je le voulais. En outre, Cael, qui avait déjà reçu son affectation, a demandé que je le suive. Il ne tenait pas à travailler ici en solo.

— Vous êtes donc amis depuis longtemps, tous les deux ?

— Oui. Il a été le premier Chasseur de la Nuit que j'aie rencontré après avoir été entraîné par Acheron. On est restés en mission à Londres un moment, puis en France et à Munich.

— Eh bien ! Vous avez vu du pays.

— Autrefois, il fallait être très mobile parce que les humains se montraient plus soupçonneux que de nos jours. Maintenant, ils sont tellement repliés sur leur propre vie qu'ils ne se préoccupent pas de leurs voisins, surtout en ville.

Ravyn avait raison. Elle ne savait toujours pas comment s'appelait le couple qui habitait la maison à côté de la sienne, et pourtant ces gens

avaient emménagé deux ans auparavant.

— Bon, où va-t-on, Susan ?

— 4335 Vingt-neuvième Avenue Ouest.

— Charmant quartier.

— Angie a toujours eu un goût exquis en toute chose. Euh... Ravyn...

pourrions-nous revenir sur la discussion précédente ?

— Je vous écoute.

— Expliquez-moi en quoi consiste cet « accouplement » dont vous avez parlé avec vos frères.

Une ombre tomba sur le visage de Ravyn, comme la lune soudain masquée par des nuages. Susan en déduisit que sa question le troublait profondément.

— Les Garous sont différents des humains.

Élémentaire, mon cher Watson.. . Mais elle garda

prudemment cette repartie ironique pour elle.

— Différents ? Vous voulez dire, en plus du fait qu'ils vivent des centaines d'années, peuvent se transformer en animaux, voyager dans le temps et déclencher des phénomènes bizarres simplement en levant la main ?

Elle vit les commissures de ses lèvres se relever un peu. Il réprimait un sourire.

— Oui. À la différence des humains, nous n'avons pas le droit de choisir nos conjoints. Les Moires...

— Les quoi ?

— Les Parques grecques. Elles décident avec qui nous nous accouplerons.

— Oh oh... Pourquoi est-ce que, brusquement, je vois un super gros titre pour le journal de Léo? Attendez, j'y suis ! Parce que ce sont des mythes, et non la réalité ?

Il lui jeta un regard noir.

— C'est ce que vous croyiez des vampires jusqu'à présent, n'est-ce pas ?

— Un point pour vous. Donc, les Parques sont bien réelles elles aussi, c'est ça ?

— Oui. Et ce sont elles qui choisissent les compagnons et les compagnes des Garous.

Si les événements de la journée n'avaient pas déjà été délirants, Susan aurait conseillé à Ravyn d'aller se faire soigner, après une réponse pareille !

— Et alors, que font-elles ? Elles débarquent sur terre, vous tapent sur l'épaule et vous disent : « Hé, petit, épouse-la ! »

— Non. Le symbole de l'union apparaît sur les paumes des deux personnes, afin qu'elles sachent qu'elles sont destinées l'une à l'autre.

— C'est rude et ça manque de finesse. Mais OK. C'est tout ?

— Pas exactement. Une fois que la marque est apparue, nous avons trois semaines pour décider si nous sommes d'accord. Si c'est le cas, nous couchons ensemble et notre union est officialisée. Sinon, le symbole s'efface et nous n'avons plus aucune chance de nous unir dans le futur, quelle que soit notre durée de vie. Et nous n'avons pas d'enfants. Jamais.

— Quelle galère !

— Vous n'imaginez pas à quel point c'est dur. La femelle continue à avoir des relations sexuelles, mais le mâle est impuissant jusqu'à sa mort.

— Et que se passe-t-il si vous vous... accouplez et que l'un des deux meurt ? Êtes-vous toujours liés l'un à l'autre, ou le survivant peut-il s'accoupler de nouveau ?

— Il le peut, mais cela arrive rarement. Les Parques ne tolèrent en principe qu'une union. Ce sont des garces. Mais la mort libère le survivant du lien, il peut donc avoir des relations sexuelles. C'est mon cas, par exemple, même si je n'étais pas allé au bout du rituel avec Isabeau.

— Vous n'avez néanmoins aucune chance de pouvoir vous accoupler... euh... former un couple une deuxième fois ?

— Disons que j'ai davantage de chance de mourir empoisonné par un pamplemousse.

— Oh, oui, répondit Susan en riant. Les Parques sont de vraies femmes ! J'adore.

— Tant mieux pour vous. Personnellement, ça ne me plaît pas du tout. L'idée de devenir impuissant ne me séduit pas.

— Je comprends ça. Qu'est-ce qui déclenche l'apparition de la marque ? L'âge qui avance ? Le fait de traverser la rue ?

— Le sexe.

— C'est-à-dire ?

— La marque n'apparaît qu'après que l'on a eu des relations avec celui ou celle qui vous est destiné. Elle est visible au bout de quelques heures.

— Et si vous ne couchez jamais avec cette personne prédestinée ?

Vous passez toute votre vie sans enfants ?

— Oui.

Et dire qu'elle avait cru jusqu'à aujourd'hui que la vie des humains était difficile ! Au moins, elle était libre de ses choix concernant le mariage et la procréation.

— Vous n'avez vraiment aucun contrôle sur cette union ?

— Aucun. Je vous garantis que si nous l'avions, je n'aurais jamais jeté mon dévolu sur une humaine !

Susan se rendit compte avec étonnement que cette déclaration lui déplaisait.

— Nous ne sommes pas tous à mettre au panier, vous savez.

— Mmm. Ne m'en voulez pas si mon opinion sur ce point est plus

nuancée.

Honnêtement, comment le lui reprocher? Il avait payé cher ses relations avec une humaine. Mais quelle humaine pouvait rejeter la chance d'avoir un homme tel que Ravyn dans sa vie ?

— Donc, Isabeau et vous n'êtes pas allés jusqu'au bout du rituel de l'union ?

— Non. Bêtement, j'ai préféré me montrer grand et généreux, c'est-à-dire lui apprendre qui j'étais avant la conclusion du rituel. Nous étions alors à la fin du XVIIe siècle. Isabeau a été plutôt secouée.

— Je vois.

Seigneur, comme elle était triste pour lui ! La trahison de sa compagne rendait la fuite d'Alex complètement anodine. D'accord, Alex s'était montré insensible, mais Isabeau avait été d'une cruauté inouïe.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lien dont vous avez parlé à Phoenix ?

— Un lien spécial que nous pouvons nouer entre nos compagnes et nous. Il permet de combiner nos forces vitales respectives, de façon que si l'un des deux meurt, l'autre meure aussi dans la seconde.

— Romantique et effrayant.

— Exact. La nuit où notre village a été attaqué, c'est grâce à ce lien que nous avons su ce qui se passait. Plusieurs membres de notre clan qui se trouvaient avec nous ont trépassé dans l'instant. Ils sont morts en un clin d'œil. Sans raison apparente. Mais comme ils étaient nombreux à rendre l'âme, nous avons compris que quelqu'un était en train de massacrer nos familles.

— Je suis désolée, Ravyn, dit Susan en imaginant l'horreur de la situation qu'il venait de décrire.

— Merci, fit-il.

Une simple formule de politesse. La façon dont il crispait les mains sur le volant jusqu'à en avoir les phalanges blanches trahissait son émotion.

Ils ne dirent plus rien durant le reste du trajet. À cette heure de la nuit, le quartier d'Angie et

Jimmy était totalement silencieux. De loin en loin, on voyait une maison éclairée derrière les fenêtres de laquelle apparaissait la lumière bleutée d'un téléviseur. Mais c'était tout. Susan avait toujours aimé veiller très tard. La nuit, le monde devenait paisible et pur, le silence presque tangible.

Ils approchaient de la maison lorsque Susan remarqua la voiture de police qui stationnait le long du trottoir.

— On dirait qu'ils surveillent toujours l'endroit, remarqua-t-elle.

— Après la journée qu'on vient de passer, je n'en attendais pas moins.

Ravyn longea le véhicule pie, descendit la rue, tourna à la première intersection puis se gara.

— On va y aller à pied et entrer par-derrière.

— C'est quand même dommage qu'avec tous les pouvoirs magiques que vous avez, vous ne puissiez pas nous projeter directement dans la maison.

— En fait, un vrai Garou le pourrait.

— Et pas vous ?

— Non. Plus maintenant. Quand je suis devenu Chasseur de la Nuit, j'ai perdu ce don. Il semblerait qu'Artemis souhaite que vous vivions chronologiquement. Donc je ne suis plus capable de me téléporter, que ce soit dans le temps ou dans l'espace. Mais j'ai par ailleurs d'autres pouvoirs très puissants et, sous ma forme de chat, à la différence des Chasseurs de la Nuit, je peux supporter la lumière du jour. C'est désagréable mais ça ne me tue pas.

— Alors, c'est de là que venait cette odeur de poils brûlés, dans ma voiture ?

— Oui.

Les lampadaires de la rue éclairaient les beaux traits de Ravyn. Même s'ils ne disposaient pas de beaucoup de temps et que cette pensée était donc saugrenue, Susan ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il était sublime, et elle était sous le charme. Elle aurait donné n'importe quoi pour qu'il l'embrasse de nouveau, pour se lover entre ses bras d'athlète et se serrer contre lui jusqu'à ce qu'ils soient tous deux pantelants.

Mais vu l'opinion qu'il avait des humains, pour lui, elle ne valait guère mieux qu'un Apollite.

Elle soupira. Mieux valait oublier ces fantasmes. Elle n'avait vraiment pas besoin, en plus de toutes les épreuves qu'elle avait traversées aujourd'hui, que cet homme la repousse.

— La vie n'est rien d'autre qu'un troc permanent, n'est-ce pas ?

— Qu'avez-vous à troquer, Susan ? demanda-t-il en ouvrant sa portière.

Elle sortit à son tour de la voiture et referma la portière sans bruit.

— J'imagine que je vais garder ma santé mentale et la vie en échange de ma parole d'effectuer un boulot pourri.

— Finalement, ce n'est pas si dur de bosser pour Léo, hein ? fit Ravyn, amusé.

Il se dirigea vers l'arrière de la maison d'Angie. Susan lui emboîta le pas.

— Je déteste tellement bosser pour son journal que certains jours, je rêve si fort d'y mettre le feu que ça tourne à l'obsession.

Ravyn lui saisit le bras et l'attira derrière une haie : une voiture remontait la rue en roulant au pas. Sur des charbons ardents, ils attendirent qu'elle soit passée. Inquiète à l'idée qu'ils se fassent prendre alors qu'ils étaient pratiquement arrivés à destination, Susan retint son souffle jusqu'à ce que les feux arrière aient disparu. Puis elle baissa les yeux sur la main de Ravyn, qui était restée sur son bras. Il avait de longs doigts fins desquels émanait une délicieuse chaleur, même s'ils la serraient trop fort.

Comme s'il avait perçu ses réflexions, il la lâcha et se mit à masser doucement son bras, geste qui émut profondément la jeune femme. En silence, il la guida jusqu'à la maison d'Angie. Ils traversèrent la cour des voisins de façon que les policiers dans la voiture ne les voient pas. Ravyn fit franchir la haie de séparation à Susan en la soulevant aussi aisément que si elle avait été une plume.

Elle savait qu'il était un félin mais, lorsqu'il bougeait comme un fauve, elle frissonnait. Il avança, tapi sur lui-même, sans bruit, dans l'ombre, entraînant Susan à sa suite, et s'arrêta devant la terrasse. Là, il leva la

main, et la porte vitrée coulisssa. Susan entra la première. Elle tendit la main vers un interrupteur, puis se ravisa: la lumière alerterait les policiers. Le problème, c'était que, dans le noir, elle ne voyait rien.

Ravyn s'approcha d'elle à la toucher, et la chaleur de son corps apaisa aussitôt sa tension nerveuse.

— J'y vois parfaitement clair la nuit, Susan. Dites-moi ce que nous devons chercher.

Elle ferma les yeux et visualisa le plan de la maison.

— Au premier, la deuxième chambre sur la droite fait office de bureau. Le portable de Jimmy devrait être là. Prenez-le. Ensuite, essayez de trouver son journal, un volume relié de cuir.

— Autre chose ?

— Je ne sais pas. Si vous mettez la main sur un truc susceptible de nous être utile, embarquez-le.

— OK. Attendez-moi ici.

Il la poussa vers un tabouret devant le comptoir de la cuisine et l'aida à se jucher dessus. Reconnaisante qu'il l'ait guidée dans le noir, Susan s'adossa au comptoir et écouta les sons ténus qui accompagnaient les mouvements de Ravyn. Il gravissait l'escalier, se coulait dans le corridor...

Un vrai chat. Seigneur, quelle vie étrange elle menait depuis ce matin ! Elle regarda autour d'elle. Le mobilier familial de la maison se fondait dans la pénombre. Quelques semaines plus tôt, elle avait fêté là l'anniversaire d'Angie. Jimmy avait dit à sa femme en riant qu'elle rajeunissait chaque année : cela faisait trois ans qu'Angie fêtait ses trente-cinq ans. Susan était à peine plus jeune qu'elle. Que n'aurait-elle donné pour revenir en arrière, revivre cette soirée... Angie... Comment avait-elle pu partir? Quel gâchis !

Quelle tragédie dénuée de sens !

Il fallait qu'elle cesse de penser à cela, elle le savait, mais c'était impossible. L'idée de vieillir sans ses amis auprès d'elle lui était insupportable. Ils étaient sa famille ! Sans eux, elle se sentait complètement seule et abandonnée.

A la dérive.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya et se morigéna pour sa faiblesse. Ravyn et elle avaient des choses vitales à faire, et voilà qu'elle pleurait comme une petite fille.

— Susan ?

La voix avait retenti directement dans son tympan.

— Ravyn ! Vous m'avez fait une de ces peurs !

Elle sentit un bras musclé s'enrouler autour de son buste et l'attirer vers un torse puissant et dur dont l'odeur la subjuguait.

— Tout va bien, Susan.

C'était faux. Angie et Jimmy n'étaient plus là, et elle ne se ferait jamais à cette idée. Mais c'était gentil de la part de Ravyn d'essayer de la reconforter. Cet homme savait ce qu'était la souffrance. Il comprenait qu'elle ait besoin d'appuyer la tête sur son épaule, de sentir autour d'elle son étreinte.

Silencieuse, elle ravala ses larmes et poussa un long soupir. Peu à peu, elle se ressaisit. Elle pressa doucement le bras de Ravyn et s'écarta de lui.

— Alors ? Vous avez trouvé ?

— Oui. Exactement où vous l'aviez dit. Maintenant, sortons d'ici avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre présence.

Il cala une boîte sous son aisselle, prit la main de Susan et l'amena jusqu'à la terrasse et, de là, dans la cour, qu'ils traversèrent en catimini. Puis ils rejoignirent la Porsche. Ce ne fut qu'en arrivant à la voiture que Susan s'aperçut qu'elle avait serré les dents tout le long du chemin, persuadée que, d'un instant à l'autre, ils allaient être arrêtés par les policiers ou attaqués par des Démons. Les nerfs à vif, elle grimpa dans la Porsche. Ravyn lui posa la boîte sur les genoux, referma en silence la portière puis alla s'asseoir au volant. Il démarra, et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle regarda ce que contenait la boîte. Une vague de tristesse mêlée de joie la submergea. Il y avait là un ordinateur portable, un cahier relié et, par-dessus, une photo encadrée d'Angie, Jimmy et elle prise l'été précédent, quand ils étaient allés faire de la plongée sous-marine. Angie et elle montraient du

doigt l'espadon péché par Jimmy qui le tenait à bout de bras, image même de la virilité.

Elle serra le cliché contre sa poitrine et remercia Ravyn d'une voix fêlée. Il démarra et prit la direction du *Serengeti*. Angie et Jimmy... Elle voulait les venger. Leur mort était trop injuste. Mais il fallait d'abord qu'elle retrouve son sang-froid. Elle avait toujours détesté agir sous le coup de l'émotion.

— Je suis navrée, Ravyn.

— Pourquoi ?

— Vous avez affaire, en ce moment, à Susan la névrosée. D'ordinaire, je suis beaucoup plus équilibrée.

Elle fut étonnée qu'il lui prenne la main et la serre avec chaleur.

— Bébé, ne vous donnez pas la peine de vous excuser. Face à vos réactions de la journée, je n'ai que du respect. Vous avez énormément de force et de mérite. Je connais peu d'hommes qui s'en seraient sortis aussi bien.

— Merci...

Il lui serra de nouveau la main puis reprit le pommeau du levier de vitesse. Susan sécha du revers de l'avant-bras les ultimes larmes qui lui brouillaient la vue et regarda le magnifique profil de Ravyn qui se découpait en ombre chinoise sur la lumière des lampadaires. Cet homme était fabuleux. Que pouvait attendre une femme aussi banale qu'elle d'un tel spécimen d'exception ? Rien.

Ravyn resta muet durant tout le trajet à travers les rues tranquilles de Seattle, constamment conscient du regard de Susan posé sur lui. Le Chasseur de la Nuit en lui entendait battre le cœur de la jeune femme, son sang courir dans ses veines. Le prédateur percevait son mal-être, sa tristesse. L'homme brûlait de l'embrasser et de l'étreindre jusqu'à ce qu'elle sourie de nouveau.

Il posa les yeux sur sa main posée sur la boîte récupérée chez Angie et Jimmy. Une main qu'il rêvait de mordiller, puis de guider vers son bas-ventre, pour qu'elle se pose sur cette partie de lui-même avide de son corps de femme. Mais un animal tel que lui ne devait pas toucher un être aussi précieux. Susan était l'un des rares humains dignes

d'estime qu'il eût connus. Elle méritait mieux qu'une créature dans son genre.

Il s'agita sur son siège en serrant les dents. Ses hormones choisissaient mal leur moment pour se manifester. Il n'allait pas les laisser lui dicter leur loi.

Furieux contre lui-même, il eut soudain envie de rugir contre cet être bestial qui ruait dans les brancards. Il se domina et, à la place, appuya sur l'accélérateur. Il devait au plus vite mettre de la distance entre Susan et lui, avant que ses besoins sexuels primaires prennent le dessus sur sa volonté.

En un temps record, il arriva dans le parking du *Serengeti*, gara la Porsche sur l'emplacement réservé de Phoenix, aida Susan à descendre de voiture puis fonça vers l'entrée de service du club, la jeune femme sur ses talons. Le club était moins bruyant que lorsqu'ils l'avaient quitté. Dans la salle, les clients commençaient à se raréfier. Il restait néanmoins pas mal de monde. L'air empestait l'alcool, le parfum bas de gamme et la graisse de cuisson.

Il attendit de pied ferme que l'un des membres de sa « famille » se montre et essaie de le jeter dehors. Personne ne se manifestant, il continua d'avancer et faillit bousculer Erika, qui se dirigeait dans l'autre sens.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il.

S'il arrivait quoi que ce soit à la gamine pendant que son père se trouvait à Hawaïi, ce dernier punirait le Chasseur en le décapitant !

— Quelque part.

— Où ça, quelque part ?

— Sur la piste de danse, si tu veux tout savoir, répondit Erika dans un soupir excédé. Je veux danser jusqu'à ce que je tombe dans les pommes.

— N'as-tu pas cours, demain ? s'enquit Ravyn, méfiant.

— Relax, papa ! Léo a dit que je devais rester ici jusqu'à ce que la menace soit levée. Lui et les autres ont peur que je sois enlevée par un des Doulos.

— Un des quoi ? demanda Susan.

— « Doulos » est le terme employé pour les humains qui aident les Apollites et les Démons, expliqua Ravyn.

Erika s'avança vers la porte qui s'ouvrait sur le club, puis s'immobilisa.

— Hé, les amis, si vous avez faim, allez voir Terra, la femme qui est en cuisine, et elle vous préparera quelque chose. Je dois dire qu'ici, les burgers sont délicieux.

Susan remercia la jeune fille, qui s'en alla.

— Pourquoi n'iriez-vous pas nous chercher de quoi manger, Susan ?

dit Ravyn en la débarrassant de la boîte. Je vais emporter ça dans la chambre au sous-sol. Là-bas, nous pourrons regarder tranquillement ce que contient cette boîte.

— Entendu.

Susan suivit Ravyn des yeux quand il descendit l'escalier, puis se guida au cliquetis produit par des verres et des casseroles entrechoqués pour trouver la cuisine. Les gens qui y travaillaient étaient-ils humains ?

Elle entra.

— Puis-je vous aider, mademoiselle ?

Elle se retourna et découvrit une grande femme brune à l'allure de top model. Ses immenses yeux d'un bleu profond la fixaient et semblaient luire tels ceux d'un prédateur dans la jungle. Mais Susan s'interdit de se laisser intimider.

—Erika a dit que nous pourrions avoir quelque chose à manger.

La femme hocha la tête, visiblement à contrecœur, tout en balayant le couloir du regard.

— Bon, d'accord, mais que Dori ne sache pas que je vous ai nourris.

— OK. Et merci.

Terra prépara deux assiettes de hamburger- frites. Susan remarqua sur sa paume un beau tatouage géométrique.

— Appartenez-vous à la famille Kontis? demanda- t-elle.

— Dorian est mon compagnon. Je suis Terra.

— Je suis contente de vous connaître.

— Ouais, c'est ça. Vous êtes aussi contente d'être ici que nous que vous soyez là. Je perçois vos émotions. Elles exsudent par tous vos pores. Mais peu importe. Au moins, nous savons tous où nous en sommes. Des bières ?

— Ce serait le paradis.

Terra s'essuya les mains sur son tablier, puis sortit deux bouteilles d'un réfrigérateur et les posa sur un plateau. D'un signe, elle fit comprendre à Susan d'y ajouter les assiettes. Susan s'exécuta et prit le plateau. Terra se désintéressa alors d'elle pour ordonner à un serveur d'aller servir des bret-zels à une table.

Susan regagna la chambre au sous-sol. Ravyn avait déjà mis l'ordinateur de Jimmy en marche. Quand il vit les bières, son visage s'éclaira comme celui d'un gamin devant un sapin de Noël.

— Vous avez dû lire dans mon esprit !

—Moi, non, mais Terra, si, répondit Susan en souriant. Laquelle Terra semble par ailleurs être la compagne de votre frère Dorian.

Ravyn parut éberlué.

— Vraiment ?

— Oui. Une femme intéressante. Un peu revêche, mais, au moins, elle a accepté de nous donner à manger.

Susan posa le plateau par terre puis tira le portable devant elle.

— Alors ? Qu'avez-vous trouvé dans son bureau ?

— Pas grand-chose : ce portable, quelques lettres et dossiers, deux carnets de notes reliés.

Et la photo, qu'il ne mentionna pas.

Susan fit défiler la liste de fichiers et, à mesure qu'elle avançait, sentit une immense vague de chagrin enfler en elle. Toute la vie de Jimmy

était consignée dans ce portable. Ses déclarations de revenus, ses photos de famille, des e-mails adressés à ses amis, des blagues...

— Vous voulez que je le fasse ? demanda Ravyn en lui posant la main sur l'épaule.

Susan déglutit avec peine, ravalant son chagrin. La colère le remplaça.

— Non. Je dois ça à Jimmy.

Sa détermination et sa force émerveillaient Ravyn.

— OK. Pendant que vous cherchez, je vais appeler les autres Chasseurs de la Nuit et faire le point avec eux.

Elle acquiesça d'un hochement de tête, mais il doutait qu'elle ait vraiment entendu ce qu'il venait de lui dire. Il ouvrit son téléphone portable et commença par tenter de joindre Acheron. Toujours pas de réponse. Bon sang ! Avoir l'avis du grand chef quant à la gestion de la situation n'aurait pas été du luxe. S'il était une chose qu'Acheron connaissait, c'était bien le fonctionnement mental des Démon.

Ensuite, un par un, Ravyn appela les Chasseurs basés à Seattle et leur enjoignit d'être très vigilants. Le seul qui ne répondit pas fut Aloysius, un Chasseur écossais qui se trouvait à Seattle depuis 1875.

Ravyn jura.

— Ça va ? s'enquit Susan.

— Je crois que je sais lequel d'entre nous ils ont tué, répondit Ravyn, un goût de bile dans la bouche. C'était un type bien. Et vous, une découverte intéressante?

— Pas encore. Juste quelques notes à propos d'éléments qui ont disparu de ses dossiers, de preuves qui se sont volatilisées, mais pas de théorie au sujet de la personne qui est derrière tout cela.

Ravyn se penchait pour lire par-dessus l'épaule de la jeune femme quand il entendit le fracas d'une porte qu'on claquait à la volée, au rez-de-chaussée.

Pire, il perçut soudain les ondes d'une rage meurtrière. Et une lourde odeur de peur.

De gros ennuis en perspective dans le club.

Ravyn monta l'escalier quatre à quatre, puis se figea. Susan s'immobilisa derrière lui, une marche plus bas. D'une main, il la maintint dans son dos pendant qu'il regardait par l'entrebâillement de la porte. Trois policiers en uniforme se tenaient là, accompagnés d'une grande et belle femme blonde vêtue de noir à l'allure guerrière. Elle n'avait pas de crocs, et sa présence ne mettait pas en alerte ses sens de Chasseur de la Nuit : il ne devait donc pas s'agir d'un Démon, ni d'une Apollite.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dorian en regardant un feuillet.

Phoenix et leur père se tenaient derrière lui. La femme plissa les yeux.

— Un mandat de perquisition pour ce club. Nous avons des raisons de penser que vous hébergez des fugitifs recherchés.

Ravyn se sentait aussi mal que son frère. Ils s'étaient tellement focalisés sur la menace que représentaient les Démons qu'ils en avaient oublié les dégâts que pouvaient faire les humains. Il leur était impossible d'échapper à cette perquisition. L'une des règles des sanctuaires était qu'ils devaient se plier aux lois des hommes.

Dorian allait être arrêté, Susan et lui aussi...

— Il n'y a aucun fugitif ici ! rugit son père. Tout ça, c'est de la connerie !

Ignorant cet éclat, la femme s'adressa au policier sur sa droite.

— Allez chercher les autres et dites-leur d'être très vigilants au cours de la fouille. Rappelez-vous que le couple est recherché pour meurtre et probablement armé. Et arrêtez quiconque ferait de l'obstruction.

Dorian leva les mains. Ravyn connaissait ce geste. Son frère tentait de manipuler les pensées de la femme.

— Vous n'avez nul besoin de fouiller notre club. Il n'y a rien qui vous intéresse ici.

— Nous verrons ça par nous-mêmes, compris ?

Bon sang, cette femme était trop forte mentalement. Impossible de manipuler sa volonté. Voilà qui représentait un sacré problème.

Gareth jeta un coup d'œil en direction de la porte entrebâillée par

laquelle Ravyn les espionnait, comme s'il le savait là. Pendant ce temps, Phoenix disait à son père en arcadien qu'il devait livrer à la police le Chasseur et sa compagne.

Le policier alla ouvrir la porte donnant sur l'extérieur, et Ravyn frémit

: parmi les gens qui attendaient dehors se trouvait quelqu'un qu'il n'avait pas vu depuis des siècles.

Susan le poussa légèrement, de façon à pouvoir elle aussi regarder. Sa respiration se bloqua. Cette femme devant Dorian...

— Elle était au *Happy Hunting Ground*, souffla-t-elle à Ravyn.

— Quoi?

— Elle était avec le groupe de Démons qui vous ont injecté le tranquillisant.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument.

Jamais elle n'aurait pu oublier cette femme, si belle qu'en comparaison la femme de Cael paraissait fade.

Elle déplaça son regard sur l'homme furieux et terrifiant qui entra dans le club d'un pas martial. Il possédait une aura d'une telle puissance qu'il capta instantanément l'attention de tous. Il sautait aux yeux qu'il se trouvait ici par goût du sang, et il ne s'en cachait pas. Il portait une combinaison de plongée dégoulinante d'eau, noir et bleu, qui soulignait le moindre détail de son corps élancé. Ses traits, bien que rudes, étaient beaux et harmonieusement ciselés. Il arborait une barbe d'au moins une semaine et des cheveux bruns à hauteur des épaules.

— Vous, dit-il aux policiers en s'arrêtant à côté de la femme, allez manger un beignet avec vos potes.

Cela parut déplaire à la femme, qui émit un petit bruit nasal semblable au reniflement écœuré déclenché par la découverte de quelque chose de très sale collé sous une chaussure.

— Pour qui vous prenez-vous ?

L'homme eut un sourire moqueur.

— Oh, bébé, ne me pose pas cette question ! Je sais exactement qui et quoi je suis. Et aussi ce dont je suis capable.

Du bout des doigts, il écrasa des gouttes d'eau sur sa joue avant de poursuivre d'un ton féroce, vibrant de colère froide :

— Comment oses-tu pointer ton petit cul dans l'un de mes clubs et déconner comme ça ? Tu as de la chance de respirer encore !

— Je vais vous faire arrêter !

— Et je dévorerai ton petit cul au déjeuner, ma mignonne. Je ne suis pas Stryker. Il n'y a aucun amour fraternel pour toi dans mon cœur. En fait, il n'y a d'amour pour personne. Enfin, quasiment. Je viens d'envoyer tes sbires à Bainbridge Island. Ils ne vont même pas comprendre comment ils ont atterri là-bas. Une chance pour toi, ils ne se souviendront d'ailleurs pas de ta petite personne. Pour ton salut et celui de ton trou du cul de demi-frère, laissons les choses en l'état. Mais recommence à déconner et tu apprendras que je me fous complètement de qui tu prends tes ordres ou de tes relations. Tu mourras, pigé ?

La femme parut domptée.

— Comment se fait-il que vous soyez au courant, pour Stryker ?

demanda-t-elle humblement.

— Je sais tout sur tout ! Avant que je sois complètement sec, ce que je déteste, tu ferais bien de sortir, de récupérer Trates et de partir aussi loin que possible de moi, sinon je ne réponds plus de rien.

L'énergie qui se dégageait de cet homme faisait crépiter l'atmosphère.

— Tu as intérêt à suivre les règles que j'ai édictées pour les sanctuaires, ou alors je te découperai les entrailles et j'en ferai des brassards

! Compris ? N'expose plus *jamais* les Garous aux humains !

Un regain de témérité s'empara de la femme, qui répliqua :

— Si vous savez tout, alors vous savez que vous ne pouvez pas m'arrêter !

Il lui rit au nez.

— Ouais, c'est ça. La prochaine fois que tu iras pleurer dans les jupes de Tantine, dis-lui bonjour de la part de Savitar et ne moufte pas quand elle te collera une bonne beigne pour m'avoir obligé à penser à elle !

— Comment osez-vous...

Il la fit taire en s'approchant si près d'elle qu'elle dut lever la tête pour le regarder dans les yeux.

— Je t'ai dit, petite Satara, que je sais tout sur tout. Je connais même la déesse qui te fout les jetons. Et tu as raison d'avoir la trouille, crois-moi.

La Destructrice a gagné ce surnom pour une bonne raison, et ce n'est pas en minaudant ! Tu peux essayer de gagner cette petite bataille, mais songe bien à ce qu'une victoire te coûterait.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

L'homme lâcha un rire de gorge démoniaque.

— Mais si, tu le sais. Et quand, d'ici quelques secondes, tu seras de retour à Kalosis avec un Trates aux yeux écarquillés et un Stryker de très, très mauvais poil, rappelle-toi que je te surveille et que les Garous sont hors jeu. Tu veux jouer un mauvais tour à Artemis ? Ne te gêne pas. Tu veux m'en jouer un ? Fais tes prières.

La femme se volatilisa.

Le regard de Savitar glissa de Dorian à Phoenix puis à leur père, avant de s'arrêter sur la porte qui cachait Ravyn et Susan.

— Sortez, vous deux ! Ils ont décampé.

Susan apparut la première. À la seconde où elle s'approcha de Savitar, sa nuque se hérissa de chair de poule. Cet homme était nimbé d'un halo fait d'une puissance effrayante. On n'avait qu'une envie en le voyant : prendre ses jambes à son cou. L'air autour de lui crépitait d'une énergie infernale. Une centrale nucléaire au bord de l'explosion !

— Savitar, dit Ravyn d'un ton étonnamment amical, tout en lui tendant la main. Ça fait une paie.

— Eh oui, répondit Savitar en serrant la main offerte.

Il se tourna vers Dorian et sa famille

— Ne le prends pas mal, Dorian, mais... Oh, et puis merde, vexe-toi si ça te chante, je n'en ai rien à foutre. Ravyn, je n'étais pas là au cours des quelques jours précédant ton passage de l'autre côté du miroir. Quand je suis revenu, tu siégeais à l'Omegrion. Tu étais sacrément marrant. Mais toi, Dorian, tu es vraiment du genre coincé. On sait où sont cachés les manches à balai.

— Heureux d'apprendre que je sers à quelque chose, grinça Dorian.

Une étrange lueur scintilla soudain dans les yeux de Savitar lorsqu'il les ramena sur Ravyn.

— Tu as bien plus que tu as jamais pu rêver d'avoir.

— Que veux-tu dire ?

— Dorian et les autres, vous pouvez disposer.

D'un claquement de doigts, il les fit disparaître.

Susan était éberluée. Ce Savitar semblait être capable de réaliser tous ses désirs en se fichant comme d'une guigne de la volonté d'autrui.

—Ne vous inquiétez pas, lui dit-il, ayant manifestement lu dans ses pensées. Je ne vous expédierai pas dans les limbes sans vous prévenir.

Restez sagement à côté de moi à béer d'admiration devant ma beauté. C'est comme ça qu'on est le plus en sécurité auprès de ma charmante personne.

— Pourrais-je demander...

— Vous n'êtes pas près d'entendre la réponse, coupa Savitar. La seule personne qui ait besoin de savoir qui je suis le sait déjà. Moi, en l'occurrence. J'aime bien que le reste du monde s'interroge.

Tout bien considéré, songea Susan, elle appréciait cet homme étrange, même s'il avait un ego surdimensionné et des pouvoirs terrifiants.

— Revenons à Ravyn, reprit-il.

Il lui entoura les épaules d'un bras tatoué et lui donna une affectueuse et fraternelle accolade.

— Tu vas me rendre un service, Rave.

— Moi?

—Oui. Il y a un petit truc pour lequel j'ai besoin de ton aide.

— *Mon* aide ?

— Étonnant, n'est-ce pas ?

— Ça, on peut le dire.

Ravyn échangea un regard perplexe avec Susan, qui se demanda quelle utilité pouvait présenter Ravyn pour un homme aussi puissant.

— Alors ? Ce service, Savitar, en quoi consiste- t-il?

— J'ai un ami qui a un ami qui a besoin d'être entraîné.

— Entraîné pour quoi ?

— Pour devenir Chasseur de la Nuit.

Ravyn était sidéré. Pour la première fois depuis des siècles, il s'interrogeait sur la santé mentale de Savitar.

— Je ne peux pas entraîner un autre Chasseur ! Nos pouvoirs s'annihileraient réciproquement !

— Normalement, oui, mais ce Chasseur-là est un peu différent des autres.

Cette information rendit Ravyn un peu plus nerveux. Être différent n'était pas nécessairement un atout, surtout dans ce domaine bien particulier.

— Différent comment ? demanda-t-il avec méfiance.

— D'un tas de façons. J'avais été chargé de son entraînement, mais je me suis rendu compte que ce job n'était pas ma tasse de thé. Et puis, je ne me bats pas, moi ! Je me contente de tuer net quiconque me casse les pieds, et c'est réglé. En plus, le gamin me prive de mes moyens, ce qui me fiche vraiment les boules. Si je le tue, ce sera comme ouvrir la boîte de Pandore et je n'ai pas envie de me colleter avec ça. Oh, et en plus, il m'inflige ses jérémiades à longueur de journée, comme quoi il

veut absolument commencer son entraînement, et bla-bla-bla... J'en ai marre de me laisser enquiquiner ! Il y a trop de belles vagues pour un amateur de surf comme moi, tu comprends, Ravyn ?

Pas vraiment. Mais Ravyn ne l'avoua pas.

— Mmm. Qui est ce gamin ?

Savitar claqua derechef des doigts, cette fois pour faire apparaître un jeune homme fort séduisant d'environ vingt-cinq ans. Il était grand, avec des yeux sombres et des cheveux bruns. L'arc et la flèche caractéristiques des Chasseurs de la Nuit étaient tatoués sur son cou et débordaient sur son visage à l'expression maussade.

— Merde, qu'est-ce que c'est que ça, Savitar ? s'exclama-t-il.

—Tu voulais être entraîné, Nick, alors je te présente ton nouvel entraîneur, Ravyn Kontis. Ravyn, voici Nick Gautier.

Ravyn sursauta.

— Nick Gautier ? L'écuyer de La Nouvelle- Orléans porté disparu ?

— Comme tu peux le constater, il n'a pas disparu, remarqua Savitar.

Ouvre les yeux, mec : il est juste devant toi.

—Ne le prends pas mal, Savitar, mais le moment est vraiment mal choisi. Je suis dans le pétrin jusqu'au cou, ici.

—Ouais, je sais. Tu es dans la panade, mais Nick pourra te donner un coup de main. En plus, il manque un Chasseur de la Nuit à Seattle. Nick le remplacera.

— Puis-je te demander un truc ?

Savitar poussa un lourd soupir.

— Je te connais, Ravyn. Depuis des siècles. Et Nick est un membre spécial de notre monde. Je ne ferais confiance à personne d'autre qu'à toi pour le former.

Ravyn s'interdit de discuter. Lui aussi connaissait son interlocuteur.

Comme il l'avait dit un peu plus tôt, il tuait ceux qui lui cassaient les pieds.

Or, qu'on lui pose des questions, voire une seule, lui cassait les pieds.

Ravyn n'insista donc pas.

—Tu as été distrayant, Gautier, dit Savitar. Enfin, la plupart du temps.

Et tu joues sacrément bien au billard. Avant de partir, je tiens à te dire deux trucs que je veux que tu gardes à l'esprit. En premier lieu, garde tes distances avec les Démons charontes. Tu n'as rien de bon à attendre d'eux.

— Et en second lieu ? demanda Nick, ironique.

Une vague d'énergie psychique déferla dans la pièce. Savitar ne plaisantait plus.

— L'existence que tu souhaites mener vaut-elle celle que tu pourrais un jour créer ?

— Je ne comprends pas.

— Ça viendra.

Une lueur de regret anima les yeux de Savitar quand il donna à Nick une tape dans le dos.

— Rappelle-toi ceci, petit : il n'y a dans l'univers que deux personnes auxquelles je sois attaché... et tu n'es pas l'une d'elles.

—Eh bien, voilà ce qui est chaleureux, ricana Ravyn.

— Nul ne m'a jamais reproché de l'être.

Ravyn hocha la tête, puis regarda Susan. Elle paraissait totalement subjuguée par Savitar.

—Puis-je te poser une question avant ton départ ? demanda-t-il en dépit des menaces précédentes.

— Vas-y.

— Sais-tu où est Acheron ?

— Oui.

Savitar se limitant à cette réponse lapidaire, Ravyn s'arma de tout son courage et continua :

— Et où est-il ?

— Pour le moment, attaché au montant d'une tête de lit, et ça ne te regarde pas. Ce garçon a toujours été trop confiant pour son propre bien.

On pourrait croire qu'il a enfin pigé, mais non. Il doit être idiot.

Personnellement, c'est la garce que j'attacherais. Puis je la musèlerais et la chevaucherais à travers toute la pièce en l'éperonnant. Mais on ne m'a pas demandé mon avis, hein ? Tant pis.

Ravyn était perdu. Quel était le sens de ce petit discours ? Il n'eut pas le loisir d'approfondir : Savitar avait disparu, le laissant seul avec Nick et Susan. L'air autour de l'apprenti Chasseur vibrait de colère et d'agitation.

Manifestement, le jeune homme avait envie d'être n'importe où, sauf là.

— J'en ai marre d'être largué auprès d'étrangers ! s'exclama-t-il.

Ravyn comprenait cela.

— Pourquoi n'est-ce pas Acheron qui t'entraîne ?

Une lueur haineuse flamba dans les yeux sombres du Cajun.

— Demandez-le vous-même à ce fumier ! Mais on dirait qu'il n'a pas les *cojones* de m'affronter après m'avoir entubé.

Ravyn lâcha un soupir entre ses dents serrées. Il ne connaissait Nick Gautier que par le biais du carnet de bord que celui-ci avait rédigé quand il était écuyer. À cette époque-là, Nick était plutôt amical, bien que souvent acerbe. Puis, une nuit, deux ans et demi auparavant, il avait disparu.

Personne ne savait ce qui lui était arrivé.

Jusqu'à maintenant.

Susan lui adressa un sourire de sympathie.

—J'ai l'impression qu'Acheron et vous n'êtes pas dans les meilleurs

termes.

— Vous croyez ? demanda le jeune homme en examinant la pièce comme s'il cherchait à la situer dans ses souvenirs. Où suis-je ?

Ravyn échangea un coup d'œil embarrassé avec Susan avant de répondre :

— À Seattle.

— Ah. Et elle, qui est-ce ?

Quelque chose dans l'intonation et la façon dont il la regardait mit Susan très mal à l'aise.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis juste devant vous.

Et pour répondre à votre question, je suis un écuyer.

— Grand bien vous fasse. Quel jour est-on ?

Ravyn se sentait de moins en moins bien disposé vis-à-vis du jeune homme. À l'époque où il était devenu l'un des membres de l'Omegrion, il avait appris que Savitar habitait sur une île flottante hors du temps. Si celui-ci avait gardé Nick là-bas, le jeune homme ignorait la durée de son séjour, ainsi que tout des événements survenus à La Nouvelle-Orléans au cours des derniers mois.

— Le 3 juin 2006.

Nick resta quelques instants bouche bée.

— Bon sang, j'ai perdu plus de deux ans de ma vie!

— Non, Nick. Tu as perdu deux ans de ta mort.

Remarque qui fit taire le jeune homme.

— Je vais aller chercher Dorian, dit gentiment Susan. Je suis sûre qu'il aura un endroit pour vous héberger.

À peine eut-elle amorcé un pas vers la porte que celle-ci s'ouvrit sur Otto, les bras chargés d'une grande boîte. Nick posa les yeux sur lui et se figea. Le temps sembla soudain s'arrêter. Les deux hommes se fixaient, pétrifiés par une surprise identique. Manifestement, jamais ils n'auraient cru se revoir un jour.

Nick se reprit le premier.

— Otto ? Mais que fais-tu là ?

— Moi ? Mais je te croyais mort !

Il posa la boîte par terre et s'approcha précautionneusement de Nick, comme il l'eût fait avec un fantôme. Il lui tendit lentement la main. Nick la prit et, sentant la sienne bien matérielle, Otto n'hésita plus : il attira le jeune homme contre lui et lui donna une virile accolade. Puis il le lâcha et regarda le tatouage en forme d'arc et de flèche.

— Seigneur, alors c'est vrai ! Tu es un Chasseur de la Nuit !

L'expression de Nick se durcit, comme s'il détestait qu'on lui rappelle cette évidence.

— Pourquoi es-tu à Seattle, Otto ?

— Je... euh... j'ai été transféré ici.

— Pourquoi ?

Le visage de l'écuyer se fit de marbre. Ravyn songea qu'il avait la figure de joueur de poker la plus impavide qu'il eût jamais vue. Otto, ainsi que tout un groupe d'écuyers de La Nouvelle-Orléans, avait été évacué de la ville juste avant le passage de Katrina. Depuis, certains avaient été rapatriés en Louisiane. Otto, Tad et Kyl étaient les derniers encore à Seattle et y resteraient tant que le Conseil de La Nouvelle-Orléans ne les rappellerait pas : les Démons n'avaient guère été actifs depuis l'ouragan.

— Ordre du Conseil, dit Otto d'un ton plat.

Nick hocha la tête comme s'il comprenait. Otto

fronça les sourcils en détaillant son ancien collègue, en qui il voyait manifestement le résultat d'une expérience scientifique loupée.

— Et toi, Nick, que fais-tu ici ?

Ce fut Ravyn qui répondit.

— Je suis censé l'entraîner.

Le masque impassible de joueur de poker disparut, remplacé par une mine ébahie.

— Toi?

— Apparemment.

— Et Acheron ?

— Il s'est récusé ! s'exclama Nick après avoir lâché un juron.

— Il faut trouver un endroit où Nick pourra dormir, intervint Susan, une tentative pour alléger l'atmosphère lourde d'hostilité.

Otto reprit la boîte.

— Je peux partager ma chambre avec lui. Moi, je ne vais pas passer beaucoup de temps à dormir. Viens, Nick.

Le jeune homme le suivit dans l'escalier. Quelques instants plus tard, Otto réapparut, seul. Il s'approcha de Ravyn et Susan et leur murmura :

— Quoi que vous disiez, veuillez à ne pas mentionner Katrina devant Nick. Je ne crois pas qu'il ait besoin de savoir ce qui s'est passé à La Nouvelle-Orléans tant qu'il n'aura pas retrouvé ses marques. D'autant qu'il est originaire du Ninth Ward, le quartier qui a le plus souffert.

— Pas de problème, je ne lui dirai rien, assura Ravyn.

Otto hocha la tête puis repartit.

— Ça va? s'enquit alors Susan.

— Honnêtement, je ne sais pas. Pas plus que je ne sais pourquoi Savitar m'a confié Nick Gautier.

Comment pourrais-je l'entraîner, avec le merdier actuel ?

— Comme il l'a dit, Savitar vous fait confiance.

Oui, mais pour quelle raison ? Tout cela était dépourvu de sens.

— Allons-y, Susan. Nous avons une montagne de problèmes à

résoudre.

Acheron poussa un grognement tout en tordant la corde qui maintenait ses poignets attachés aux montants du lit d'Artemis. En cet instant, il la haïssait.

Non. Pas seulement en cet instant. Il la haïssait en permanence, mais, en ce moment précis, il avait envie de lui arracher la tête et de jouer au football avec. Il jeta un coup d'œil au sablier d'or posé sur une étagère placée à côté du lit. Les derniers grains de sable achevaient de s'écouler.

Il aurait dû savoir que rien avec Artemis n'était jamais simple. Quand ils avaient conclu le marché, il avait oublié de stipuler *quelle* devrait rester une heure entière dans la chambre. Alors, au lieu de cela, après son cinquième orgasme, elle s'était volatilisée alors qu'il était sur elle sans lui laisser le temps d'avoir le sien. Toutefois, prudente, elle avait attaché au lit avant de décamper.

Bon, d'accord, grâce à ses pouvoirs, il pouvait se libérer. Mais à quel prix ! Les autres dieux de l'Olympe percevraient l'écho de ses pouvoirs, et Artemis serait folle furieuse : les autres n'étaient pas censés être au courant de la présence d'Acheron chez elle.

Ils savaient néanmoins depuis des siècles qu'elle l'accueillait dans son temple, mais tous feignaient de l'ignorer afin de ne pas affronter les foudres de la déesse.

Elle apparut soudain à côté du lit, vêtue d'une longue robe blanche aérienne, et affecta l'étonnement en voyant le sablier maintenant vide.

— Oh, non ! L'heure est donc passée ?

— Comme si tu ne le savais pas !

— Alors, il nous faut recommencer, n'est-ce pas ?

— Artie...

— Ne prends pas ce ton avec moi, s'il te plaît ! Tu as accepté les conditions de ta libération.

Elle dénoua les liens autour de ses bras, puis massa les hématomes dus à la corde.

— Allons, mon amour, ne sois pas irritable, veux-tu ?

Acheron retrouva aussitôt le flegme qu'il affichait toujours en présence d'Artemis. Bien. Les règles édictées par la déesse n'avaient plus de secret pour lui. Il pouvait s'en servir contre cette garce.

Il quitta le lit et alla retourner le sablier sous l'œil intrigué d'Artemis.

Puis il revint auprès d'elle et tendit la main vers la broche qui maintenait sa robe fermée. Il la détacha, et la robe tomba sur le sol dans un doux friselis.

— Bon. Où en étions-nous, Artie ?

Susan s'endormait. Elle redressa la tête, bâilla discrètement et cligna des yeux. Ravyn passa derrière elle, lui prit la main et la retira du clavier.

— Repos.

— Mais...

— Susan, vous avez été un vaillant soldat, mais l'aube est presque levée et vous semblez sur le point de tomber d'épuisement. Vous ne devez pas continuer comme ça. Dans l'état où vous êtes, vous risquez de laisser échapper ce que vous cherchez.

Cela l'ennuyait de l'admettre, mais il avait raison. Elle avait lu le dernier paragraphe au moins une douzaine de fois et ne comprenait toujours rien à ce qu'il contenait. Elle avait la migraine, et garder les yeux ouverts exigeait toute sa volonté.

— OK, concéda-t-elle à regret.

Cette fois, elle bâilla sans se cacher. Ravyn ferma le portable.

— Vous avez trouvé un truc intéressant ?

— Pas encore. Il y a des éléments concernant les étudiants disparus dont les parents ont appelé la police. Jimmy a écrit que son chef lui disait de ne pas se soucier des fugueurs, de se concentrer sur d'autres cas. Bizarre, non ? Sauf si son chef couvrait les Démons.

— J'ignore comment travaille la police, étant donné que j'évite au maximum la fréquentation de ses représentants.

Susan se massa les paupières, puis regarda le dossier que lisait Ravyn.

— Et vous ? De votre côté, rien de neuf ?

— Pas grand-chose. Des mentions de quelques témoins qui sont revenus sur leurs déclarations à propos d'une enquête menée par Jimmy et impliquant une femme. Mais pas de noms ni de renseignements. C'est tellement vague que je ne suis même pas sûr d'avoir saisi à quelle affaire il faisait référence.

Susan feuilleta nerveusement le dossier en marmonnant :

— Allez, Jimmy, dis-nous ce dont nous avons besoin pour élucider le mystère...

Ravyn l'attira contre lui, et elle ressentit aussitôt un merveilleux apaisement. Si elle fermait les yeux, elle aurait l'impression qu'ils étaient bien davantage que des étrangers. Mais à quoi bon ?

— Assez travaillé, Susan. Vous avez besoin de dormir.

Il se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous ?

— Dire à Dorian de vous installer dans une chambre à l'étage, où vous pourrez vous reposer convenablement.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'êtes pas allergique à la lumière du jour. Il n'y a donc aucune raison pour que vous restiez dans ce trou à rats avec moi.

Qu'au moins l'un de nous dorme dans des conditions décentes.

Qu'il se soucie de son confort émut Susan. Elle le prit par la main et le ramena dans la chambre.

— Je préfère rester ici avec vous.

— Susan...

— Chut, fit-elle en lui barrant les lèvres de l'index. Ne discutez pas.

De toute façon, je suis trop fatiguée pour grimper cet escalier une fois de plus. Vous aussi, j'en suis sûre.

Elle le tira par le bras à l'intérieur de la chambre et ferma la porte.

— Nous sommes des adultes, n'est-ce pas, Ravyn?

Il n'en était pas persuadé. Tout ce dont il était capable en cet instant, c'était de fixer avec concupiscence les lèvres sensuelles de la jeune femme, qui quémandaient manifestement un baiser.

Il baissa les yeux sur son corps gracile et sentit le sien s'embraser dans la seconde. Pour ne rien arranger, il émanait d'elle un parfum ensorcelant pour son odorat aiguisé d'animal.

Mais si, il pouvait être adulte !

Il éteignit la lumière d'un geste déterminé et s'allongea sur le matelas à côté de Susan, qui s'était déjà étendue, puis remonta la couverture sur eux.

Cela fait, il lui tourna le dos, dans l'espoir d'amoindrir la tentation.

Elle éternua.

— Ravyn ?

— Oui?

— Pourriez-vous vous retourner ?

— Pourquoi ? demanda-t-il, le cœur battant soudain la chamade.

— Je suis allergique à vos cheveux. En plus, je ne peux dormir que sur le flanc gauche. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

Ce n'était pas la réponse qu'il avait espérée. Il aurait aimé entendre qu'elle voulait qu'il roule sur lui-même pour qu'elle puisse attenter à sa pudeur.

Hélas, il n'avait pas eu cette chance.

— Vous êtes sérieuse ?

— Tout ce qu'il y a de sérieux, dit-elle en éternuant de nouveau.

Parfait. Vraiment parfait. Elle était allergique à lui. En voilà une nouveauté !

Il soupira lourdement, pivota... et découvrit que lui faire face était une très grosse erreur. Le parfum de la jeune femme montait droit à ses narines.

Quant à ses mains, elles se trouvaient dangereusement proches de ces seins dont il aspirait tant à explorer les rondeurs.

Elle ouvrit les yeux et, affolé, il lut dans ses prunelles pervenche un désir identique au sien. En principe, une invitation aussi claire, bien que muette, l'aurait immédiatement incité à passer à l'action.

Mais elle était un écuyer, un fruit défendu, et la dernière chose dont il avait besoin, c'était de coucher avec une humaine qu'il ne laissait pas indifférente. Non qu'il sût exactement ce qu'elle ressentait pour lui.

Néanmoins, il était sûr d'une chose : Susan ne serait pas la femme d'une seule nuit. Il serait incapable de lui faire l'amour et de s'en aller ensuite.

Le bilan était simple et clair: il fallait qu'il garde ses mains dans ses poches.

Frustré, il passa de l'autre côté du lit et s'installa de manière qu'ils soient dos à dos.

— C'est mieux comme ça ?

— Impeccable.

Elle avait une voix tellement étouffée qu'il douta qu'elle fût vraiment éveillée. Il sourit.

— Dormez bien, Susan.

— Dormez bien, mon joli.

Une fraction de seconde plus tard, il sentit qu'elle sombrait dans un profond sommeil. Que n'aurait-il donné pour que les choses soient aussi faciles pour lui ! Hélas, son érection était si douloureuse qu'il n'avait d'autre choix que de conserver une immobilité de gisant pour ne pas souffrir.

Les paupières closes, il imagina Susan dans ses bras, son corps nu pressé contre le sien, son sexe qui se frayait lentement, délicieusement un chemin en elle... Mieux, Susan sur lui, le chevauchant d'abord avec une voluptueuse langueur puis accélérant le mouvement jusqu'à ce

qu'ils atteignent ensemble le paradis...

Une image qui aggrava son tourment mais, paradoxalement, l'apaisa en même temps. Il réussit à s'endormir.

— Qui est exactement Savitar ? demanda Satara à un Stryker furieux dans le grand vestibule de Kalosis.

Il n'y avait qu'elle et son frère dans le vaste hall. Il était assis sur son trône et pianotait sur les accoudoirs tout en fixant sa sœur d'un œil malveillant.

— Ta question revient à demander ce qu'est l'éternité, Satara. Savitar est celui qui crée le mal et engendre la peur. Je n'ai encore jamais rencontré un dieu qui ne tremble pas à son approche. Et ça inclut le salaud qui a donné son sperme pour nous créer. Savitar terrifie tellement les dieux qu'ils n'osent même pas prononcer son nom de peur d'attirer son attention sur eux. L'ironie de la chose, c'est que la seule personne qui n'ait pas peur de lui, c'est Acheron. Je ne sais pas pourquoi.

Voilà qui ne laissait rien présager de bon pour ses projets, songea Satara. Bien que femme de main d'Artemis, jamais elle n'avait entendu parler de cet homme. Mais, compte tenu de ce qu'en disait son frère, tout prenait un sens - Artemis se plaisait à la garder dans l'ignorance.

— Comment allons-nous le combattre ?

— *Nous* n'allons pas le combattre. Je t'ai déjà expliqué que nous ne lui chercherions pas de poux dans la tête.

L'entêtement et la peur de Stryker donnèrent à Satara l'envie de lui taper dessus. S'il était une chose qu'elle détestait, c'était bien la faiblesse.

— Alors, comment allons-nous entrer au *Serengeti* pour y enlever Ravyn ?

— Ça non plus, nous ne le ferons pas.

Stryker se leva et descendit de son piédestal, se déplaçant d'une irréaliste et silencieuse démarche. Il s'arrêta à côté de Satara.

— Le plan que j'avais conçu pour la prise de Seattle a mal tourné.

Maintenant, les Chasseurs de la Nuit savent ce que nous voulons faire.

Il est donc impossible de le mener à bien. La partie est terminée.

— Pas si vite ! s'exclama Satara. Quel était ton plan, au départ ?

— Que veux-tu dire ?

— Avant que Seattle t'ouvre ses portes, qu'avais-tu prévu ?

Le silence de Stryker fut éloquent.

— J'y suis ! C'est après Acheron que tu en as. Tu veux le voir souffrir.

Elle s'approcha et lui parla à l'oreille, afin que la déesse qui régnait sur ce royaume ne l'entende pas.

— Pire que ça, tu aimerais faire payer à Apollymi la souffrance qu'Acheron et elle t'ont infligée.

Stryker ne réagit pas, mais Satara savait à quel point il était malheureux. Afin de prouver sa dévotion à Apollymi, il avait coupé la gorge de son propre fils et fait d'Urian son pire ennemi.

Urian. Le seul être que Stryker eût jamais aimé. Elle, il ne la gardait auprès de lui que pour ne pas être totalement seul. Si elle était tombée tout à coup raide morte à ses pieds, il aurait enjambé avec indifférence son cadavre et serait passé à autre chose.

Mais la mort d'Urian lui avait causé une blessure profonde, dont les élancements ne lui laissaient pas une seconde de répit.

— As-tu une idée ? demanda Stryker entre ses dents serrées.

— Oui. Un début d'idée. Il existe toujours des moyens d'atteindre Acheron.

— Par exemple ?

— Oh, Stryker, fit-elle d'une voix empreinte de pitié. De tous les hommes, tu es celui qui devrait savoir comment torturer quelqu'un.

Qu'est-ce qui fait plus mal qu'être trahi par un être en qui on avait confiance

?

L'expression de Stryker se durcit. Satara comprit qu'il songeait à Urian,

qui lui avait menti pour protéger la famille que Stryker s'était juré de tuer.

— Oui, c'est cela. Maintenant, imagine que nous réussissions à retourner contre Acheron l'un de ses hommes sans qu'il le sache... Nous pourrions lui faire alors exactement ce qu'il t'a fait.

— Comment ça ? demanda-t-il, méfiant.

Satara eut un rire mauvais.

— Quel a toujours été le point faible d'Acheron ?

— L'orgueil, répondit Stryker sans hésitation.

— Non. L'amour. Les hommes sont prêts à tuer par amour. Par amour, ils sont capables de commettre des actes qu'autrement ils ne commettraient jamais. Des actes inconcevables en toute autre circonstance.

Et ce sera l'amour qui mettra Acheron à genoux. Ses Chasseurs de la Nuit sont son unique faiblesse, celle que nous pouvons exploiter. Nous n'avons pas encore perdu Seattle. Il reste des moyens de s'emparer de la cité et d'enfoncer un pieu droit dans le cœur d'Acheron.

— Et si tu te trompes, Satara?

— Qu'avons-nous à perdre ? Et puis, je ne me trompe peut-être pas.

Satara se hissa sur la pointe des pieds de manière à pouvoir regarder Stryker bien en face, un petit sourire empreint d'espoir sur les lèvres.

Stryker cilla et détourna la tête tout en réfléchissant. Satara vit réapparaître dans ses yeux une lueur qu'elle connaissait bien, celle qu'allumait son besoin de gagner cette guerre contre Apollymi et Acheron.

— Si tu as raison, Satara, je te livrerai l'Atlante sur un plateau d'argent et te tendrai la dague pour lui perforer le cœur.

— Ce n'est pas ce que *moi*, je veux, Stryker. C'est ton rêve à toi.

— Bien. Alors, si tu fais cela pour moi, je te confierai le secret qui te permettra de tuer Artemis et de n'être plus jamais à son service.

Satara ferma les yeux et savoura cette merveilleuse possibilité. Ne plus

jamais revoir cette garce de son existence... Retrouver la liberté...
C'était trop beau pour être vrai ! Frissonnant d'excitation, elle tendit la main à Stryker.

— Avons-nous conclu un marché, mon frère ?

Il lui prit la main et la plaqua sur son cœur.

— Oui. Marché conclu.

Susan s'éveilla en sursaut. Dans un premier temps, elle ne parvint pas à déterminer ce qui l'avait tirée du sommeil. Puis, lorsqu'elle se rappela où elle se trouvait, elle se rendit compte que Ravyn s'agitait dans son sommeil.

Rien de grave. Elle allait se rendormir, décida-t-elle, avant de se raviser : Ravyn semblait en proie à un cauchemar dont son inconscient essayait désespérément de le libérer.

— Ravyn ? chuchota-t-elle en le secouant doucement.

Une fraction de seconde plus tard, il refermait les bras autour d'elle et la propulsait par-dessus lui. Elle retomba sur le dos. La respiration aussi rauque qu'un rugissement de bête fauve de Ravyn la terrifia. Allait-il l'égorger ?

— Ravyn ! cria-t-elle, de peur qu'il ne la blesse avant d'avoir repris ses esprits.

Il se pétrifia un bref instant, puis son étreinte se fit plus douce. Il enfouit son visage dans les cheveux de Susan et inhala profondément, comme pour s'enivrer de leur parfum.

— Susan ?

— Oui, c'est moi.

Il recula vivement, avant de faire courir ses mains sur elle comme pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé.

— Je ne vous ai pas blessée, n'est-ce pas ?

— Non, murmura-t-elle en s'efforçant d'ignorer le plaisir que lui procurait le contact de ses mains. Vous êtes OK ?

— Oui.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Elle ne le vit bien qu'une fois qu'il l'eut entrouverte, laissant pénétrer dans la chambre la lumière du couloir. Il était torse nu mais avait gardé son jean noir. Il partit vers la salle de bains.

Susan attendit son retour sans bouger. Lorsqu'il revint, il avait la tête mouillée - il avait dû s'asperger le visage, puis se passer les doigts dans les cheveux. Il se rallongea sur le matelas, le dos tourné à Susan, comme si de rien n'était. Mais elle sentait sa nervosité, sa tristesse... et autre chose qu'elle ne parvenait pas à déterminer. Il lui faisait songer à un enfant coriace qui aurait scruté le monde avec des yeux pleins de colère. Un enfant qui aurait eu désespérément besoin de gentillesse et qui, pourtant, l'aurait rejetée chaque fois que quelqu'un lui en prodiguait, de crainte d'être de nouveau blessé.

Là, dans la pénombre, la douleur muette de Ravyn la touchait, et elle aurait aimé le réconforter.

— Voulez-vous en parler? lui souffla-t-elle.

Les yeux ouverts, Ravyn était toujours sous le

coup de son cauchemar. Il détestait dormir. Cela le rendait par trop vulnérable. Éveillé, il était capable de contrôler ses émotions, mais, à la seconde où il s'assoupissait, tout ce qu'il s'efforçait de reléguer dans les tréfonds de son esprit affluait, clair, cruel. Si ç'avait été en son pouvoir, il aurait purgé sa mémoire de tout son contenu.

Susan l'interrogeait sur ses fantômes, mais il ne souhaitait les partager avec personne.

— Non, je n'ai pas envie d'en parler.

Il perçut la déception de la jeune femme. Son inquiétude pour lui le troublait. Une telle sollicitude lui était totalement inconnue, et il ne comprenait pas pourquoi elle estimait si important de l'aider.

Elle pivota sur le matelas de manière à se retrouver face au dos de Ravyn. Lorsqu'elle parla, ce fut d'un ton chaleureux.

— Vous savez, quand j'étais petite, je faisais de vilains rêves à propos de...

Elle s'interrompt, comme si elle s'interrogeait sur l'opportunité de

poursuivre son récit. Puis elle eut un petit rire et continua :

— Eh bien, les poupées de ma mère prenaient vie lorsque je dormais.

C'est idiot, je le sais, mais ça me terrifiait.

Ravyn soupira. Pourtant, il appréciait ce qu'elle essayait de faire.

— Je vous jure que je ne rêve pas de poupées, Susan.

— Je le sais bien. Mais, chaque fois que je lui parlais de mes cauchemars, ma mère m'assurait que ce n'étaient que des songes, des songes très bêtes. Et elle ajoutait qu'il suffisait de les raconter tout haut pour qu'ensuite, on n'ait que de jolis rêves.

— Je ne veux pas en discuter.

— Entendu, dit-elle en lui caressant les cheveux.

Perturbé par une émotion inconnue de lui jusqu'alors, il ferma les yeux. À quand remontait la dernière fois où quelqu'un s'était préoccupé de lui ? La dernière fois qu'une femme l'avait caressé de cette façon ? Susan déplaça sa main vers son épaule puis vers son bras, et massa délicatement son biceps. Il se sentit chavirer de plaisir.

Sans rien dire, elle passa à son dos, et ses doigts suivirent l'arc de sa colonne vertébrale. Il était dans la pénombre, comme toujours, mais, cette fois, il n'était pas seul. Il était avec Susan - Susan qui lui rappelait qu'il n'y avait rien de mal à être humain. Susan qui ne le jugeait pas, ne l'accusait pas d'être faible ou velléitaire.

Et il se surprit soudain à tout lui raconter.

— C'est toujours le même cauchemar. Ma première rencontre avec Isabeau au bord du lac. Elle était la fille d'un marchand de la ville voisine de notre village. Elle pique-niquait avec des amies sur la berge quand je suis passé par là avec mes frères. Elles nous ont salués de la main, et Dorian s'est dirigé vers elles.

Cette journée était aussi claire dans son esprit que si elle s'était déroulée la veille. Une magnifique journée de printemps. Les trois frères Kontis étaient allés en ville acheter quelques fournitures et rentraient chez eux. Dorian et Ravyn montaient à cheval pendant que Phoenix conduisait la charrette.

Les femmes riaient, buvaient du vin. Beaucoup de vin. Elles s'étaient

baignées dans le lac puis allongées sur l'herbe de la rive pour prendre le soleil. A demi dévêtues, leurs chemises mouillées dénudant leurs épaules, elles avaient exposé leurs appas en une invite libertine.

Des détails de l'histoire qu'il laissa de côté.

— Phoenix ayant une compagne, il a continué son chemin, mais Dorian et moi avons accepté de les rejoindre. Elles nous ont offert du vin et de la nourriture.

Et d'autres choses qu'il ne mentionna pas.

— J'ignore pourquoi, Isabeau m'a instantanément attiré. Elle avait un petit quelque chose de plus que ses compagnes. Une vivacité inhabituelle.

Incrédule, Susan se rendit compte qu'elle était jalouse. Imaginer Ravyn flirtant avec une autre femme lui déplaisait.

— Il se faisait tard, alors les amies d'Isabeau ont commencé à ranger et dit qu'elles devaient rentrer. Isabeau et moi nous sommes donné rendez-vous un autre jour. En tête à tête.

— Vous la draguiez.

— Oui. Oh, elle n'était pas vierge, dit Ravyn dans un rire amer. C'était une femme dotée d'un solide appétit charnel, et cela ne me gênait pas de tenir le rôle du plat principal.

Susan s'empêcha à grand-peine de lui tirer les cheveux. Mais il avait payé cher le fait d'avoir satisfait l'appétit vorace de la petite garce.

— Une chose en amenant une autre, nous avons commencé à nous fréquenter régulièrement.

— N'aviez-vous pas peur de la mettre enceinte ?

— Non. Les Garous ne peuvent engendrer d'enfants qu'avec leur compagne prédestinée. Dans la mesure où Isabeau et moi n'étions pas liés, il n'y avait aucune chance qu'elle attende un bébé.

— Et les MST ? Vous n'aviez pas peur d'attraper un sale truc ?

— Non. Sur ce point-là aussi, les Garous sont protégés. Nos pouvoirs magiques nous immunisent contre toutes ces maladies. Les seuls maux humains que nous soyons susceptibles de développer sont le rhume et

le cancer.

Quelle chance... songea Susan. Mais elle garda ce sarcasme pour elle.

Ravyn risquait de se vexer et de refuser de poursuivre son récit.

— Combien de temps êtes-vous sortis ensemble, Isabeau et vous ?

— Environ quatre mois. J'étais très épris d'elle et elle me demandait sans cesse de l'épouser. Ce que je refusais obstinément.

— Parce qu'elle n'était pas la compagne qui vous était destinée par les Parques ?

— Exactement. Il n'était pas question de l'amener dans mon monde, dans la mesure où elle ne pouvait en faire partie. Et je ne voulais pas m'unir à une femme dont il n'était pas écrit qu'elle devait être ma compagne. Je nourrissais ce stupide projet d'en avoir une un jour, de fonder une famille et de vivre heureux...

Ses mots résonnèrent douloureusement dans le cœur de Susan.

— Ce n'était pas un stupide projet, Ravyn. Une foule de gens ont le même.

— Ouais, fit-il d'un ton qui trahissait sa pensée, à savoir que les gens en question étaient des imbéciles. Quoi qu'il en soit, la marque a fini par apparaître sur nos mains. Je n'en revenais pas. Isabeau me répétait depuis des jours et des jours qu'elle m'aimait. J'étais amoureux, oui, mais pas certain de l'aimer du fond du cœur. Néanmoins, j'étais bien avec elle, alors je l'ai demandée en mariage dès que j'ai vu la marque. Mais Isabeau, qui l'avait vue aussi, était épouvantée. Elle disait que c'était la marque du Malin. J'ai eu beau lui assurer qu'il n'en était rien et qu'elle ne devait pas s'inquiéter, elle est partie comme si elle avait le Diable à ses trousses.

— Et vous lui avez couru après ?

— Non. J'ai pensé qu'il valait mieux la laisser seule: avant de partir, elle était hystérique. Je suis donc rentré chez moi et, cette nuit-là, ma mère a vu la marque sur ma paume. Elle m'a questionné. Je lui ai dit la vérité et j'ai tenté de lui faire comprendre combien Isabeau avait été affolée. Elle m'a répondu que c'était la surprise et qu'il me fallait, pour son bien et le mien, lui révéler qui et ce que nous étions. Elle était certaine qu'une femme amoureuse accepterait la vérité et se joindrait

à nous.

Il roula sur le dos et se mit à fixer le plafond. Susan percevait le sentiment de culpabilité qui le rongait, ainsi que la colère qui le minait.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'aimerais revenir en arrière et changer cette maudite nuit. C'est probablement pour cela qu'Artemis m'a retiré la possibilité de voyager dans le temps. Les dieux m'en sont témoins, si j'en avais le pouvoir, je le ferais, ce voyage, et je commettrais une grosse bêtise.

Susan lui caressa doucement le bras.

— Est-ce cela, votre cauchemar ?

— En partie. Je revois constamment ma mère qui me pousse à aller chercher Isabeau pour la ramener à notre village. Et de là, les images passent à la nuit où je suis devenu Chasseur. C'est alors le visage terrifié d'Isabeau qui m'apparaît, quand je tue son père. Elle hurle, recroquevillée dans un coin.

Susan hésita avant de poser la question suivante, puis se jeta à l'eau.

— Avez-vous tué Isabeau aussi ?

— Oui.

Susan recula, le poulx en déroute. Elle avait vu Ravyn en action, mais même alors n'avait pas imaginé qu'il pût être aussi dur.

Il fit la grimace, comme s'il continuait à voir le passé.

— Pendant que son père agonisait, Isabeau a retrouvé un peu de courage. Elle a décroché une courte épée du mur et s'est jetée sur moi. Je n'étais pas armé. J'ai donc tenté d'esquiver le coup, mais elle m'a transpercé le bras. Par réflexe, je l'ai violemment repoussée et j'ai plaqué la main sur mon bras. Elle est tombée en arrière, a lâché l'épée. Mais le bas de sa robe a touché le feu dans la cheminée et s'est enflammé. Isabeau s'est relevée en hurlant quand je me suis précipité pour l'aider et elle est sortie en trombe de la maison. Je l'ai poursuivie mais des hommes, de plus en plus nombreux, se sont précipités sur moi. Le temps que je les tue les uns après les autres, il était trop tard pour Isabeau. Je l'ai trouvée qui gisait sur un tas de pierres à peu de distance de sa maison. Elle vivait encore. Ses yeux se sont ouverts et elle m'a craché à la figure... avant de rendre l'âme dans mes bras. Je

ne parviens pas à chasser de ma mémoire le souvenir de son visage brûlé.

Aujourd'hui encore, je revois la haine dans ses yeux quand elle m'a craché dessus. Je continue à penser que j'aurais dû me douter que les choses allaient prendre un tour tragique. Et que j'aurais pu faire quelque chose pour les sauver tous.

— Ce n'était pas votre faute si Isabeau était stupide.

— Elle ne l'était pas. Elle était seulement une femme d'une autre époque, convaincue que Satan était sorti de l'enfer pour lui voler son âme.

Je n'aurais jamais dû la toucher.

— Mais alors, vous n'auriez pas trouvé votre compagne.

— Ouais, et quel bien cela m'a-t-il fait de la trouver ?

Qu'objecter à cela ? Avec un soupir, Susan serra les mains de Ravyn entre les siennes.

— Je suis désolée. Tout le monde mérite de trouver l'amour.

L'expression de Ravyn lui indiqua qu'il ne partageait pas cet avis. Au lieu de maudire Isabeau pour sa sottise et son ignorance, il était évident que c'était lui-même qu'il maudissait. Susan aurait aimé l'aider à se défaire de cette culpabilité, mais se savait impuissante. Un jour, elle l'espérait, il finirait par se pardonner ce qu'il considérait comme sa faute.

— Et vous ? demanda-t-il en jouant avec les doigts de la jeune femme posés sur les siens.

— Quoi, moi ?

— Avez-vous déjà été amoureuse ?

Soudain assaillie de regrets et de tristesse, Susan se mordilla la lèvre avant de répondre :

— Non. Pas vraiment.

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé de vivre une histoire

d'amour. Mais trouver un partenaire en symbiose avec elle semblait relever de l'impossible. Jusqu'à présent, elle n'avait rencontré personne qui partage ses goûts, qui rie des mêmes choses qu'elle et qui ait envie de vieillir à ses côtés.

— Je me suis toujours demandé quel effet cela me ferait d'avoir le coup de foudre pour un inconnu sexy. D'avoir dans mon existence une personne qui ne concevrait pas de vivre sans moi. J'aurais bien voulu connaître ça au moins une fois. Comme dans les romans ou les films.

— C'est de la foutaise.

— Non, ça arrive. Je l'ai constaté avec Angie et Jimmy. Ils s'aimaient tellement que, certaines fois, j'ai failli quitter la pièce où je me trouvais avec eux parce que j'étais jalouse. Ne vous méprenez pas, j'étais ravie pour eux. Mais cela m'était trop pénible de les voir si heureux alors que j'étais seule.

Elle laissa quelques instants un sourire triste flotter sur ses lèvres avant d'ajouter :

— Quand j'étais petite fille, je me rappelle être allée voir *Urban Cowboy* au cinéma avec ma mère. Il y a cette scène, à la fin, où John Travolta tape sur le sale type qui faisait du mal à Debra Winger, et ensuite la prend dans ses bras et l'emmène hors de l'usine... J'aurais donné n'importe quoi pour savoir ce que l'on ressentait dans un cas pareil.

— C'est à la fin d'*Officier et gentleman* que Debra Winger est emmenée par le héros. Et c'est Richard Gere. Dans *Urban Cowboy*, Bud et Sissy sortent bras dessus, bras dessous.

Susan fronça les sourcils. Oui, Ravyn avait raison. Elle n'en revenait pas qu'il connaisse ces deux films.

— C'est incroyable que vous sachiez ça.

Il sourit, amena la main de Susan contre son torse tout en continuant à en caresser la paume du bout du pouce, faisant naître des vagues de plaisir en elle.

— Non, ça n'a rien d'incroyable : rappelez-vous que je vis avec une fille à peine sortie de la puberté. Erika. Et elle se passe ce genre de film en boucle. Elle pleure en les regardant, puis geint pendant des heures, se plaignant de ce que les hommes comme ça n'existent pas et

de ce que les vrais sont des porcs insensibles qui devraient être castrés.

Susan éclata de rire. Elle imaginait bien Erika assommant le pauvre Ravyn de ses jérémiades.

— Je trouve cette jeune fille formidablement fine, par moments.

— Comme c'est gentil de la défendre, Susan !

— Je vous taquinais.

— Mais bien sûr ! Allons, admettez que vous partagez son opinion.

— Cela m'arrive. Après tout, vous, les mecs, êtes un peu égocentriques, non ?

— Et nous serions les seuls à l'être, d'après vous ?

Susan se rendit compte soudain qu'elle se sentait à l'aise avec Ravyn. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas plaisanté avec quelqu'un comme cela. Et c'était bien agréable. Elle baissa les yeux sur leurs mains réunies et se demanda si Ravyn était conscient de ce qu'il était en train de faire.

La mine soudain attendrie de Susan n'échappa pas à Ravyn. Même dans la pénombre, il voyait très nettement son expression, alors que, pour elle, la sienne devait être floue.

Elle était belle. Ses yeux bleus étaient cernés, mais ces marques de fatigue n'enlevaient rien à sa beauté de ses traits angéliques. Ses cheveux blonds étaient emmêlés... et il trouvait cela très sexy.

Le genre de pensée qui exigeait qu'il sorte du lit dans la seconde et aille dormir ailleurs. Mais il ne voulait pas la quitter. Elle avait eu raison : parler de son cauchemar lui avait fait du bien. Beaucoup de bien. Les images qui le hantaient s'étaient effacées de son esprit, remplacées par celles du sourire hésitant de Susan et par le son de sa voix douce aux inflexions malicieuses.

Dans le tréfonds de son esprit, une question était née: que serait-il advenu de sa vie si Isabeau **avait** été comme Susan ?

Sans réfléchir, il prit le visage de la jeune femme entre ses mains et la vit fermer les paupières pour savourer ce contact. Elle avait une peau dont le velouté le fascinait. Incapable de se maîtriser, il se pencha et

posa les lèvres sur les siennes. Le goût de sa bouche se diffusa en lui comme un élixir. Le baiser qu'elle lui rendit fut tendre et délicat. Il acheva de chasser les fantômes du passé, atténua la douleur qui l'habitait depuis si longtemps.

Susan se délectait des saveurs de la langue de Ravyn. Sa barbe naissante lui picotait délicieusement le menton. Même lorsqu'il l'embrassa plus profondément et que cette même barbe lui meurtrit un peu la peau, pas une seconde elle n'envisagea d'abandonner cette bouche porteuse de tant de promesses d'extase. Cet homme avait en lui quelque chose dont elle rêvait de s'emparer. Quelque chose qui agissait sur elle comme une drogue et la rendait dépendante de lui.

Son cœur se mit à battre la chamade quand il fit glisser sa bouche jusqu'à son cou. Elle sentit ses crocs écorcher légèrement sa peau sensibilisée par la barbe. Elle noua les bras autour de son buste, se grisa du plaisir que lui procuraient les muscles d'acier de son dos sous ses paumes.

Ils se tendaient, se gonflaient au fil de ses mouvements. C'était si bon de ne pas être seule dans le noir, si bon d'étreindre cet homme qui l'avait protégée et réconfortée...

Son ventre palpita tout à coup de désir, et elle resserra son étreinte. Il bougea la tête, faisant tomber ses cheveux devant son visage.

Le nez de Susan fut assailli de démangeaisons, ses yeux s'emplirent de larmes, et elle éternua.

Ravyn la lâcha en poussant un soupir irrité.

— Vous êtes vraiment allergique à moi, hein ?

— Seulement à vos cheveux ! protesta-t-elle en reniflant.

— Très bien. Je vais les raser.

— Si vous osez...

Elle s'interrompit et reprit d'une voix plus ferme :

— Je veux dire...

— Je sais ce que vous voulez dire, coupa Ravyn avec bonne humeur.

En un clin d'œil, ses cheveux furent attachés en queue de cheval sans

qu'il ait bougé un doigt.

— Comment avez-vous fait ça? demanda-t-elle, ébahie.

— Magie.

Et avant qu'elle ait pu prononcer un mot de plus, il reprit sa bouche et lui donna un baiser qui la chavira tout entière. Son corps était en feu lorsqu'il retroussa son chemisier, dénudant son ventre. Il baissa la tête et entreprit de faire courir ses crocs tout autour de son nombril. Elle frissonna.

Sentir ses lèvres brûlantes sur son ventre froid était exquis.

Ravyn émit un grognement de plaisir. Le goût de Susan était aussi enivrant que son parfum. Il n'avait qu'une envie : se rouler sur elle jusqu'à ce que sa propre peau soit totalement imprégnée de son odeur. Quand elle posa la main sur son sexe, il crut voir des étoiles.

Il revint à ses lèvres pendant qu'elle déboutonnait lentement son jean.

Une audace qui le mit au supplice. Plus vite ! supplia-t-il mentalement. Il ferma les yeux et fit disparaître leurs vêtements par magie.

Il entendit un rire cristallin.

— Tu sais, Ravyn, ce talent très spécial pourrait te valoir la prison dans pas mal d'Etats.

— Si tu as envie de me passer les menottes, je ne résisterai pas.

Elle rit de nouveau puis, d'une poussée ferme, l'obligea à s'allonger sur le dos. Le regard lourd de désir, elle s'assit à califourchon sur son ventre avant de se laisser glisser plus bas. Il frémit lorsque sa toison dorée le chatouilla et se mit à trembler franchement quand il perçut la moiteur de son sexe sur le sien. Elle était prête pour lui. Elle avait autant envie de lui que lui d'elle.

Le cœur battant à tout rompre, il prit ses seins dans ses paumes quand elle se pencha pour suivre du bout de la langue le contour de sa mâchoire.

À sa grande surprise, Susan adorait le picotement des poils de barbe sur ses lèvres. Le temps d'un soupir, elle songea qu'elle était excitée par un quasi-inconnu, mais qu'elle avait l'impression de le connaître

depuis toujours. Comment ce prodige était-il possible ? Avec lui, elle éprouvait une sensation de totale liberté. Il levait toutes ses inhibitions, toutes ses pudeurs. Elle voulait cet homme et, cet homme seulement. Pour l'instant.

Quoique... À bien y réfléchir, elle ressentait un lien profond avec lui.

Pourquoi faire l'amour avec lui lui semblait-il si important, vital, même ?

Elle ne le comprenait pas, mais qu'importait ?

Il lui caressa le dos, des épaules jusqu'aux reins, puis la souleva délicatement et lui frôla le mont de Vénus du bout des doigts. Elle geignit.

Encouragé, il poussa sa caresse plus loin. Susan renversa la tête en arrière, éperdue de plaisir. Cela faisait si longtemps qu'un homme ne l'avait caressée ainsi qu'elle en avait presque oublié combien c'était grisant.

Avide de goûter toutes les saveurs de ce corps de mâle parfait, elle pressa les lèvres sur la pointe de son sein, la lécha et s'amusa de sentir la chair de poule hérissée la peau de Ravyn.

L'esprit de Ravyn bascula dans un abîme de confusion lorsque Susan entreprit de le dévorer de baisers. Sa bouche réalisait des prodiges qui exacerbaient son excitation. Il vit la jeune femme reculer, puis s'agenouiller entre ses cuisses. Il tendit la main pour repousser ses cheveux, qui coulaient, ruisseau soyeux, devant son visage, mais elle la saisit pour la porter à sa bouche.

Elle lui suça les doigts un à un. Il se cambra et poussa un gémissement.

Tout à coup, le prenant au dépourvu, elle abandonna ses doigts pour prendre son sexe dans sa bouche. Cette fois, ce fut un long râle qu'il émit. Il plongea la main dans la luxuriante chevelure dorée puis creusa les reins, afin d'enfouir son pénis plus profondément dans cette bouche brûlante qui le rendait fou de plaisir. La vision de Susan se livrant à cette caresse si intime acheva de le stimuler. Il n'était pas dans sa nature de laisser quiconque le toucher de la sorte. Il se sentait trop vulnérable dans cette situation. Mais il émanait une telle douceur de Susan que, par ricochet, il s'adoucissait et se sentait moins en danger. Elle était le genre de femme pour laquelle un homme pouvait se battre jusqu'à la mort. Le genre de femme qu'on gardait auprès de soi contre

vents et marées.

Mais c'était effrayant ! Il était un Chasseur de la Nuit. Les femmes n'étaient qu'une distraction pour lui, un moyen de passer un bon moment, de soulager des exigences biologiques.

Le problème, c'était que maintenant qu'il regardait Susan, il prenait conscience qu'il n'avait aucune envie qu'elle sorte de son existence. Il aspirait à passer avec elle bien d'autres journées comme celle-ci. De préférence, bien sûr, sans tueurs à leurs trousses. Et, par-dessus tout, il tenait à tout savoir d'elle.

Susan interrompit sa torride caresse : elle s'était rendu compte que, les yeux mi-clos, il l'observait. Et il affichait une expression si tendre qu'elle en eut le souffle coupé. Elle l'examina. Comme il était beau, allongé, nu, sur le lit, son corps sublime prêt pour elle ! À sa merci...

Elle recula, ignora son nez qui la démangeait et lécha le sexe tendu de la base à l'extrémité, se délectant de sa saveur salée. L'incendie qui faisait rage dans son ventre prit des proportions hallucinantes.

Ravyn se redressa pour l'embrasser. Elle caressa ses bras aux muscles d'airain, s'attardant sur leurs contours. Puis, incapable d'attendre plus longtemps, elle ramena ses hanches sur le bassin de Ravyn et se figea juste au-dessus du pénis dressé. Elle interrompit l'ensorcelant baiser, puis s'empala lentement sur le sexe tendu, jusqu'à ce qu'il soit entièrement en elle.

Elle s'immobilisa et riva ses yeux à ceux de Ravyn. Il cilla et gémit avant de bouger de façon que leurs corps soient scellés. Dès qu'ils ne formèrent plus qu'un, il commença à bouger. Mais Susan reprit l'initiative, adoptant un rythme frénétique. Alors qu'il prenait ses seins dans ses mains, il se crut possédé par quelque exquis démon lubrique : ce qu'il ressentait était inouï, dépassant en intensité tout ce qu'il avait pu connaître ou même imaginer.

Susan plaqua les mains sur celles de Ravyn quand le plaisir la submergea en rafales. Elle fit osciller son bassin, absorbant Ravyn tout entier et, en un temps record, elle atteignit l'orgasme.

Ravyn se rendit compte qu'elle jouissait. Cela accentua ses pouvoirs de Garou, qui prirent des proportions phénoménales, inédites jusqu'alors. Ce qu'il éprouvait à présent lui donnait l'impression qu'il était sur le point de mourir. Il ne put s'empêcher de rugir, la tête renversée en arrière, et atteignit le paroxysme du plaisir au même instant que

Susan.

Elle cria, trembla, puis se laissa retomber sur lui, poupée de chiffons palpitante et couverte de sueur. Il l'enlaça étroitement, et elle nicha la tête sous son menton. Il se délecta de son souffle rapide qui refroidissait délicieusement sa peau en feu et songea que ce qu'il vivait là était extraordinaire. Il était bouleversé, empli d'une infinie tendresse pour cette femme.

— C'était merveilleux, murmura-t-il.

— Tu ne peux pas savoir à quel point, dit-elle en lui titillant la pointe d'un sein.

— Oh, je crois que si.

Il chercha ses lèvres et lui donna un baiser passionné. Il luttait pour faire taire ses pensées. En vain. Il n'aurait pas dû vibrer de la sorte pour une femme, surtout pas une humaine occupant la fonction d'écuyer. Il n'aurait même pas dû la toucher.

Autant de raisonnements qui se révélèrent sans effet : son sexe se durcissait de nouveau.

Susan glissa sur ses cuisses et baissa les yeux sur le membre turgescent.

— Incroyable. Comment peux-tu... si vite...

— Bienvenue au royaume des Garous, bébé. Nous ne sommes pas comme les hommes.

— Je ne...

Elle ne put poursuivre. Il s'était assis et l'avait prise dans ses bras.

— Maintenant, permets-moi de te montrer comment un chat peut faire l'amour à une femme.

— La bestialité, très peu pour moi, répliqua Susan en plissant le nez.

— Parfait. Moi non plus, je n'aime pas.

Il la fit pivoter face au mur, mains appliquées contre la paroi. Ainsi, le poids de son corps reposant sur ses bras, elle pouvait écarter largement les cuisses et lui livrer ce qu'il convoitait. Elle tourna la tête

pour le regarder. Il dégagea son cou des cheveux blonds emmêlés et entreprit de le mordiller.

Susan se sentit frémir des pieds à la tête. Seigneur, comment pouvait-elle désirer cet homme à ce point ?

Il passa la main sous son ventre et, avec une lenteur et une précision qui lui arrachèrent un gémissement, glissa deux doigts dans son sexe encore palpitant. Il en écarta délicatement les plis, trouva le point sensible de sa féminité et le stimula jusqu'à ce qu'elle crie, au bord des larmes - des larmes de bonheur. Il l'amena au paradis à plusieurs reprises et ne la pénétra que quand il la sentit à bout de forces, incapable de se maintenir à genoux : ses bras ne la portaient plus. Il la saisit alors vigoureusement par la taille et la pénétra profondément, d'une seule poussée. Puis il prit la peau de sa nuque entre ses crocs et commença à aller et venir en elle, tout en continuant à la caresser du bout des doigts. Susan serra les poings. Un plaisir incommensurable la submergeait, en vagues de plus en plus violentes qui lui coupaient le souffle.

Ravyn ferma les yeux. Cette position qu'il avait adoptée était d'ordinaire réservée à la compagne élue. Le rituel de l'accouplement s'accomplissait ainsi chez les Garous. Jamais il n'avait fait l'amour ainsi à une humaine. Et il ne comprenait pas pourquoi il le faisait maintenant.

Peut-être pour enfin connaître l'extase suprême avec cette femme-là en particulier.

Les bras pendants, elle se laissa aller en arrière, s'adossa au torse de Ravyn. Il ne parut pas gêné par ce changement - bien au contraire, même, puisqu'il accéléra le rythme. Elle leva les bras et enfouit les doigts dans ses cheveux sombres. La réaction sur sa peau ne se fit pas attendre : elle se hérissa de chair de poule au contact des mèches soyeuses. Mais elle n'y prêta guère attention. Elle était trop exaltée par les lèvres de Ravyn, maintenant sur son oreille. Éperdue de plaisir, elle se demanda fugitivement s'il existait une limite à ces sensations étourdissantes. Avec un homme normal, sans doute. Pas avec Ravyn.

Pourtant, elle ressentit une fulgurance dans son ventre, annonciatrice de l'explosion finale, le bouquet du plus extraordinaire des feux d'artifice.

Elle s'y abandonna sans retenue. Ravyn la cala fermement contre lui, lui mordit de nouveau la nuque et, en quelques coups de reins,

l'amena au terme du voyage. Elle cria en chœur avec lui durant un orgasme qui, lorsqu'il s'acheva, la laissa épuisée et tremblante.

Toujours en elle, Ravyn l'allongea sur le lit, restant en appui sur les coudes afin de ne pas peser sur elle de tout son poids.

— Tu sais, murmura-t-elle lorsqu'elle revint à la réalité, mis à part le problème d'allergie, je crois que je pourrais m'habituer au fait que tu sois un chat.

Il rit et rapprocha ses hanches, se maintenant étroitement à l'intérieur d'elle. La couverture réapparut sur eux par magie.

— Ravyn ?

— Oui ?

— Penses-tu que nos existences reviendront un jour à la normale ?

Il ne répondit pas tout de suite. Pour lui, le concept de normalité était du domaine de l'absurde, songea-t-il tout d'abord. Puis il comprit le sens exact de sa question.

Elle voulait savoir si tout irait bien.

— Je suis sûr que tu retrouveras ta vie, Susan.

Et lui, il reprendrait la sienne, celle d'un Chasseur de la Nuit. Mais après cette journée passée auprès de Susan, cette vie ne serait plus jamais la même. Il avait plus partagé avec la jeune femme qu'avec n'importe qui d'autre. Elle avait su faire vibrer en lui des fibres dont il ignorait tout jusqu'à cet instant.

Pourtant, c'était inéluctable : tôt ou tard, il serait obligé de s'éloigner d'elle. Aucune autre possibilité ne s'offrait à eux, puisqu'il était un Chasseur de la Nuit et elle, une humaine.

Une réalité qui lui brisait le cœur, ce cœur qu'il croyait mort depuis plus de trois cents ans.

Cael se réveilla en sursaut, saisi d'un effroyable pressentiment.

Amaranda pivota vers lui et le regarda avec inquiétude, les sourcils froncés.

— Ça va, bébé ?

Incapable de prononcer un mot, il s'obligea à amener le mauvais rêve à sa conscience. L'un des dons d'un Chasseur de la Nuit était la précognition.

Pourtant, la vision lui échappa, à un détail près.

La mort d'Amaranda.

Ravagé de chagrin, il l'attira dans ses bras. Il ne pouvait pas la perdre !

En dépit de ses efforts, il ne parvenait pas à parler: la voir morte le rendait muet. Et comme chaque fois qu'il y songeait, la perspective de l'inéluctable mort de sa femme affaiblissait ses pouvoirs de Chasseur.

Même s'il puisait un peu de force en elle, il sentait ses pouvoirs le fuir.

— Cael?

— Je vais bien, Randa, articula-t-il finalement.

C'était faux. Il avait déjà perdu tous ceux qui comptaient pour lui, et il se refusait à souffrir de nouveau. Mais quel choix avait-il ? Elle allait mourir. Le compte à rebours du temps qu'il lui restait à passer auprès d'elle avait commencé.

Il resserra son étreinte et embrassa la jeune femme sur la joue.

— Rendors-toi, mon amour.

Puis, avec douceur, il la repoussa.

— Où vas-tu, Cael ?

— Salle de bains.

Il enroula son plaid autour de ses hanches, ouvrit la porte et se dirigea vers la salle de bains dans le couloir.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il fut agité d'un frisson surnaturel.

Il se retourna à l'instant où, sur sa droite, une porte s'ouvrait sur un homme presque aussi grand que lui. Il avait les cheveux noirs, et pourtant, Cael perçut son aura de Démon.

Mais il n'avait pas des yeux de Démon. Les siens semblaient d'argent en fusion. Cael n'en avait vu de semblables que sur une créature.

Acheron Parthenopaeus.

— Qui es-tu ?

L'homme sourit, dévoilant d'impressionnants crocs.

— Stryker.

— Tu n'es pas chez toi, ici.

— Oh ? Je pense plutôt qu'en tant que Démon, j'ai davantage le droit d'être ici qu'un Chasseur de la Nuit. Dis-moi, pourquoi l'ennemi que tu es vit-il en paix dans une communauté d'Apollites ?

— Ça ne te regarde pas.

— Vraiment ? demanda le Démon avant de disparaître.

Deux battements de cœur plus tard, il était derrière Cael.

— Je ne suis pas ton ennemi, Cael.

— Comment sais-tu mon nom ?

— Je sais beaucoup de choses sur toi, y compris que tu es marié avec Amaranda. Mieux, je sais ce que tu crains par-dessus tout.

— Tu ne sais rien du tout ! gronda Cael en montrant les dents.

— Détrompe-toi. Et écoute-moi : si je te disais qu'il existe un moyen de sauver ta femme, que répondrais-tu ?

Cael crut que son cœur cessait de battre.

— Je ne la laisserai pas devenir un Démon.

— Et s'il y avait un autre moyen ?

— Quel autre moyen ?

Stryker se plaça devant lui, si près que Cael sentit la chaleur de son corps.

— Rejoins mon armée, Cael, et je te donnerai le secret dont tu as besoin pour garder Amaranda en vie en tant qu'Apollite au-delà de son vingt-septième anniversaire.

— Quelle armée? s'enquit Cael, méfiant.

— Les Illuminatis. Nous servons la déesse Apollymi, l'ennemie mortelle d'Artemis et Acheron.

Cael se crispa : lui, trahir les deux êtres auxquels il devait une absolue loyauté ?

— J'ai donné ma parole à Artemis et je ne la reprendrai jamais.

— Tss, tss... Pauvre de toi! J'espère que ta droiture te tiendra compagnie après que ta belle épouse se sera désintégréée dans tes bras.

Cael déglutit avec peine. L'image issue de son rêve prémonitoire s'imposa à son esprit avec une telle clarté qu'il sentit derechef ses pouvoirs le fuir.

Stryker lui tendit un petit médaillon.

— Pense à mon offre, Chasseur de la Nuit, et si tu changes d'avis...

— Je ne changerai pas d'avis.

— Comme je le disais, répéta Stryker, imperturbable, si tu changes d'avis, sers-toi du médaillon pour m'appeler.

Cael ne bougea pas lorsque le Démon fit apparaître un tunnel spatio-temporel et s'y engouffra. Puis il baissa les yeux sur le médaillon, qui portait l'image d'un dragon volant au centre d'un soleil. La marque universelle des anciens Spathis.

Le Démon disait-il vrai ? Existait-il vraiment un moyen de sauver la vie d'Amaranda ?

Non. Impossible. Il mentait. C'eût été stupide de se laisser abuser.

Mais... et si Stryker ne mentait pas?

Cael ferma le poing sur le médaillon, se rendit dans la salle de bains, puis regagna la chambre. Là, il s'arrêta devant le lit et observa Amaranda, qui s'était rendormie. Sa longue chevelure était étalée autour de sa tête, formant une auréole dorée. La jeune femme était nue.

Il se pencha et toucha son bras gracile. Elle était tout pour lui. Avant de la rencontrer, sa vie n'était qu'une coquille vide qu'aucune émotion

ne faisait vibrer. Elle lui avait rendu le goût du rire, le plaisir de vivre. Il lui devait sa renaissance. L'idée de se passer d'elle ne fût-ce qu'une minute lui était insupportable.

Il posa le médaillon sur la commode, enleva son plaid et rejoignit Amaranda dans le lit.

Nous profiterons de ce que nous avons et serons reconnaissants pour cela, Cael. N'espère pas davantage que ce que les Parques nous ont donné.

Sa capacité de compassion et sa force n'étaient que deux des innombrables éléments qui faisaient qu'il l'adorait.

Il déglutit douloureusement, puis attira le corps chaud de sa femme contre le sien. Lorsqu'il ferma les yeux, il entendit la voix de Stryker dans sa tête.

Un seul mot de toi, Cael, et tu ne la perdras pas. Un seul mot.

Cael se mit à prier pour trouver force et courage, mais, quand il eut terminé, une autre prémonition surgit. Il vit un avenir terrifiant. La vérité était là, dans cette atroce image.

Oui, il ferait n'importe quoi pour qu'Amaranda reste auprès de lui.

Mais qu'attendait Stryker en échange ?

Susan s'éveilla après le crépuscule. Du moins fut-ce l'impression qu'elle eut - la chambre étant dépourvue de fenêtre et de pendule, elle ne savait pas vraiment quelle heure il était. Seul le staccato de la musique au-dessus d'elle, signe que la soirée avait commencé au club, lui fournissait une indication. Toutefois, ce staccato n'étant pas encore très bruyant, il ne devait pas être très tard.

Comme s'il la savait réveillée, Ravyn se retourna et déposa un baiser sur son dos. Le contact de ses lèvres la fit frissonner de plaisir.

— Bonjour, dit-il en s'étirant avec langueur.

Elle pivota à son tour et le regarda. Même dans la pénombre, son corps irradiait de beauté. Ses muscles puissants saillaient et... une partie bien spécifique de son anatomie aussi.

— Bonsoir, plutôt.

Il bâilla sans répondre, et elle s'émerveilla du spectacle de ses

abdominaux d'athlète. Ils étaient aussi durs qu'une planche à laver. Une lavandière aurait pu frapper des draps dessus à coups de battoir sans problème. Elle, elle préférait se lover tout contre.

— As-tu bien dormi ? demanda-t-il en lui dégageant le visage de ses cheveux.

— Comme un bébé. Et toi ?

Il lui décocha un sourire coquin.

— Oui.

La musique d'un extrait de *Peer Gynt*, de Grieg - *Dans l'ancre du roi de la montagne* - s'éleva soudain. La sonnerie du portable de Ravyn. Il fouilla en grommelant dans la poche de son pantalon, en quête de l'appareil.

— Oui?

Tout en écoutant son interlocuteur, il caressait Susan, qui se délectait de la rugosité de ses doigts sur sa peau. Si seulement il avait pu les diriger un peu plus bas...

— D'accord, j'y serai, lança-t-il avant de couper la communication.

— Que se passe-t-il ?

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et l'embrassa avant de répondre :

— Une réunion est organisée ce soir avec tous les Chasseurs de la Nuit.

— Je croyais que vous ne pouviez être en présence les uns des autres sans perdre vos forces.

— C'est exact. Que les écuyers souhaitent cette réunion prouve donc son importance. En principe, c'est Acheron qui bat le rappel pour ce genre de rassemblement.

Il l'embrassa sur la bouche et, instantanément, elle s'embrasa. Elle avait du mal à croire que cet homme ait le pouvoir de la mettre dans un tel état, alors qu'ils n'auraient jamais dû être ensemble.

— Nous ne disposons que de trente minutes, dit-il d'un ton calme.

Alors, faisons vite.

— Oh. J'ai cru un instant que nous avions trente minutes pour faire l'amour, mais je comprends qu'en fait, c'est pour s'habiller.

— Jamais je ne pourrais me contenter de trente ridicules minutes avec toi, ma belle. Impossible.

Ne s'avouant pas vaincue, Susan se pencha et moula sa paume autour du sexe encore dur.

— Si ça ne tenait qu'à moi, nous ne quitterions pas cette chambre de sitôt, homme-léopard...

Cette fois, ce fut son cou qu'il embrassa.

— Ouais, et du coup, ils viendraient nous chercher et je serais obligé d'en tuer un, ce qui serait une très mauvaise chose. Acheron se fout en rogne quand nous liquidons des écuyers.

Un nouveau baiser sur la bouche parut devoir s'éterniser, pour le plus grand bonheur de Susan, mais Ravyn y mit un terme en grognant. Puis il se leva, tendit la main à la jeune femme et l'aida à se lever aussi. En un clin d'œil, ils furent habillés. Ils montèrent au rez-de-chaussée. Susan aurait préféré rester dans la chambre, continuer à fouiller les dossiers de Jimmy, et accessoirement découvrir combien de temps l'érection de Ravyn pouvait durer... mais, finalement, la curiosité l'emporta : que se passait-il donc de si important pour qu'une réunion aussi risquée soit organisée ? Ensemble, les Chasseurs s'affaiblissaient. Or, ils avaient besoin de toutes leurs forces pour abattre les Démons qui les traquaient.

Elle s'immobilisa en haut des marches.

— Tu ne penses pas que c'est un piège ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, si j'étais un Démon, je ferais en sorte de regrouper tous les Chasseurs et je profiterais de leur faiblesse momentanée.

— Il faudrait que ce Démon ait nos numéros de téléphone, ce qui n'est pas le cas.

Argument imparable, qui décida Susan à laisser Ravyn ouvrir la porte.

Terra vint à leur rencontre avant qu'ils n'aient rejoint la cuisine.

— Ils sont dans l'arrière-salle, dit-elle en leur tendant un soda et un sachet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Susan en regardant le sachet.

— Le petit déjeuner. J'ai pensé que vous auriez faim pendant la réunion.

Ravyn la remercia.

— De rien, dit Terra en les précédant le long d'un autre couloir qui menait à une vaste salle.

Un bureau occupait toute la longueur d'un mur, et une table de conférence le centre de la pièce. Léo et Kyl étaient déjà installés, ainsi qu'Erika et Jack. Susan chercha en vain Jessica des yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Léo quand Terra se fut retirée.

— Une grosse merde.

— OK, fit Susan en posant le sachet et le soda sur la table. Je vais chercher mes bottes en caoutchouc.

Penché sur son PC portable, Kyl émit un petit rire.

Susan et Ravyn s'assirent tandis qu'Otto et Nick entraient. L'expression d'Otto était neutre, mais celle de Nick irritée. À croire que cette réunion l'indisposait au plus haut point. Il prit le siège face à celui de Susan et croisa les bras sur sa poitrine, comme un gamin boudeur. Kyl leva les yeux de son ordinateur et haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que tu as, Gautier ? Être Chasseur de la Nuit ne te plaît pas ?

— La ferme, abruti.

— Abruti ? s'écria Kyl, indigné. Nom d'un chien, mais qu'est-ce qui te prend, mec ? Je croyais qu'on était des amis ! Les *meilleurs* amis !

Otto claqua des doigts en se plaçant à côté de Nick.

— Kyl, laisse tomber.

Kyl leva les mains en signe de reddition.

— Comme tu voudras.

Susan regarda la porte qui se rouvrait. Sa main qui tenait le sandwich se figea à mi-chemin de sa bouche. Les yeux écarquillés, elle fixait l'homme qu'elle n'avait pas revu depuis presque vingt ans... et qui n'avait pas changé d'un iota. Pas une ride, pas un cheveu blanc, rien.

Il était toujours incroyablement beau et grand. La coupe courte de sa chevelure noir corbeau mettait en valeur ses magnifiques traits d'Asiatique.

— Sensei ? lâcha-t-elle en posant le sandwich sur la table.

Il se tourna vers Susan et parut aussi éberlué qu'elle. Comme il était bouche bée, elle put voir les crocs qu'elle n'avait pas remarqués au cours des deux ans passés à s'entraîner avec lui.

— Susan ?

Elle remarqua le coup d'œil que leur décochait Ravyn, et il lui sembla distinguer une lueur de jalousie dans ses prunelles couleur de nuit.

— Tu connais Dragon ? lui demanda-t-il.

Susan hocha la tête. Ravyn parut mécontent.

— Tu le connais... jusqu'à quel point?

Ce fut Dragon qui répondit.

— Elle était l'une de mes étudiantes, au dojo. L'une des meilleures, je dois le préciser.

Susan continuait à le fixer avec incrédulité.

— Ça alors ! Je n'arrive pas à croire que tu sois ici. Mais ta présence explique pas mal de choses.

Ravyn se détendit et sourit.

— Laisse-moi deviner: jamais de cours dans la journée et plein d'urgences familiales qui l'obligeaient à s'absenter à des heures bizarres ?

C'était exact. Dragon avait été un formidable professeur, mais il avait deux assistants qui disaient souvent en plaisantant qu'il disparaissait

aussi vite que Superman. S'ils avaient su à quel point ils étaient proches de la vérité...

— Mon Dieu ! dit Susan en secouant la tête. Vous, les Chasseurs, êtes vraiment partout.

— Eh oui. Ce qui explique que je sois ici... mais pas que tu y sois, toi.

— Susan est un nouvel écuyer, intervint Léo.

Dragon s'approcha de Susan, la main tendue.

— Bienvenue dans notre monde. Ça me fait plaisir de te revoir.

— À moi aussi, répondit Susan.

Elle serra la main offerte en souriant. Dragon se déplaça vers le siège voisin du sien, mais Ravyn se racla la gorge. La main sur le dossier, Dragon hésita : manifestement, il avait capté l'avertissement envoyé par son collègue et se demandait s'il allait l'ignorer ou pas.

Il choisit de ne pas contrarier Ravyn. Le siège qu'il prit se trouvait à côté de lui. Néanmoins, il adressa un clin d'œil à Susan.

— Tu connais Ravyn depuis longtemps ? lui demanda-t-il.

— On vient juste de se rencontrer.

— Mmm, mmm...

— Laisse tomber, Dragon, dit Ravyn en retirant les tranches de tomate de son sandwich.

Dragon enfouit les mains dans les poches de son coupe-vent et jeta à son ancienne élève et au Chasseur un regard entendu. Susan sentit le rouge lui monter aux joues. Dragon se détourna d'elle et entama avec Léo une discussion à propos d'un article paru dans le *Daily Inquisitor*, une histoire de bébé extraterrestre découvert au Groenland. Pendant qu'ils bavardaient, Susan remarqua que Nick, comme Léo et les autres, avait sur la main un tatouage en forme de toile d'araignée. Intéressant.

Le Chasseur de la Nuit qui les rejoignit ensuite était un ancien prêtre nubien du nom de Menkaura. Il était grand et mince, avec une peau couleur moka et de longs cheveux tressés attachés sur la nuque. Il portait un jean et une veste noire sans manches qui dévoilait sur son biceps droit un tatouage très spécial: l'œil d'Horus, au-dessus d'une ligne de minuscules hiéroglyphes.

- J'aimerais connaître leur sens, lui dit-elle en les montrant.
- « La mort n'est qu'une porte. Réfléchis bien avant de frapper. »
- C'est profond.

— Merde ! Et moi qui croyais que ça voulait dire : « Crève, ordure, crève ! » Je suis déçu, commenta Jack en riant.

La mine soudain sombre de Menkaura apprit à Susan que le Nubien n'appréciait pas l'humour de Jack. À la différence de Dragon et Ravyn, il était peu expansif. Quelque chose en lui faisait songer à un cobra tapi attendant le bon moment pour fondre sur sa proie.

Elle balaya l'assemblée du regard puis commenta :

— Vous savez, j'ai tout à coup l'impression d'être dans l'émission *Top Model*. C'est moi qui divague ou bien il y a une règle tacite exigeant que tous les Chasseurs de la Nuit soient super canon ?

— Allons, Susan, réfléchissez, dit Erika. Si vous étiez une déesse immortelle et que vous deviez mettre sur pied une armée de guerriers pour combattre les vilains Démons, vous choisiriez des mochetés ou les mecs les plus craquants que vous pouvez trouver ? Moi, je donne à Artemis un dix sur dix !

— Bien vu, Erika. Léo, tu sais que ça ferait un gros titre extra ? « Une déesse grecque commande une armée de mecs craquants. »

Léo haussa les épaules puis se remit à compulser son dossier.

— Oooh... fit Susan, feignant d'être offensée, je crois que je viens d'être disqualifiée par le Maître des Ragots.

La porte s'ouvrit soudain à la volée. Léo sursauta si vivement qu'il faillit tomber de son siège.

— Bon sang, Belle ! Ne fais pas ce genre de truc !

Susan se retint avec peine de rire.

— Cale solidement ton cul dans ton fauteuil, Léo, dit Belle d'une voix marquée d'un lourd accent texan, avant de claquer la porte d'un coup de talon.

Grande et blonde, elle aussi portait un jean et une veste noirs. Son

sublime visage évoqua à

Susan celui d'un ange... un ange qui aurait mâché du chewing-gum comme une vache rumine.

La nouvelle venue posa deux bouteilles de tequila sur la table.

— Et maintenant, que la fête commence !

— OK, Annie Oakley, dit Ravyn d'un ton malicieux. Mais rappelle-toi que la dernière fois que tu as donné une fête, la moitié de Chicago a brûlé.

— Ce n'était pas ma faute, rétorqua Belle en minaudant.

Ravyn s'adossa à son siège et la regarda avec scepticisme.

— Hum... Tu aurais quand même pu assumer tes responsabilités au lieu de rejeter la faute sur la vache de Mme O'Leary.

— Au moins, ils ne pouvaient pas pendre la vieille Bessie pour avoir mis le feu.

Belle s'approcha de Susan, croisa les bras d'un air de défi et resta là, bien campée sur ses jambes légèrement écartées. On eût dit un tireur prêt à dégainer.

— Tu es nouvelle, toi. Qui diable es-tu ? demanda la cow-girl.

Susan quêtait désespérément de l'aide d'un regard nerveux, mais personne ne semblait préoccupé par l'hostilité de la Texane.

— Je m'appelle Susan.

— Ah.

— C'est un nouvel écuyer, intervint Léo.

— Ah, répéta Belle. Tu sais tirer ?

Quelle question étrange, songea Susan en fronçant les sourcils.

— Oui, répondit-elle néanmoins.

— Et tu touches n'importe quelle cible ?

— La plupart du temps, oui.

Belle lui tendit la main.

— Cool ! Bienvenue dans notre petit groupe.

Susan serra la main de la femme qui était soudain devenue amicale. Menkaura s'agita sur sa chaise.

— Belle faisait partie d'une troupe itinérante du Wild West Show.

Belle ouvrit l'une des bouteilles de tequila avec les dents, sortit un petit verre de sa poche et le remplit.

— Ouais, confirma-t-elle, et j'ai botté le cul d'Annie Oakley lors de mon dernier spectacle, mais est-ce qu'on en parle, hein ? Non, jamais. Je me suis fait baiser et elle a eu la gloire. La vie est injuste, je vous le dis.

Kyl ouvrit l'autre bouteille, versa de la tequila dans la tasse de plastique posée devant lui, puis la leva pour porter un toast à Belle tout en expliquant à Susan:

— Belle a descendu le journaliste qui avait omis de mentionner qu'elle était le vainqueur.

Et il vida sa tasse cul sec.

— Il m'a tiré dessus le premier ! protesta Belle, avant de vider elle aussi son verre d'un trait et de le remplir derechef. C'est pas ma faute s'il m'a loupée. Je lui ai juste démontré qui était la plus fine gâchette.

Elle repoussa la bouteille en fronçant les sourcils.

— J'aurais probablement mieux fait de ne pas le tuer : comme ça, il aurait pu rétablir la vérité dans son journal.

— Et tu ne te serais pas mise hors la loi, dit Léo en la regardant sévèrement.

— La ferme, Léo.

Belle attrapa la chaise à côté de Susan, la fit pivoter et s'assit dessus à califourchon. Au même instant, une femme incroyablement séduisante entra. Susan resta ébahie. Jamais de sa vie elle n'avait vu plus belle femme.

Elle était très grande, avec de longs cheveux auburn réunis en une

lourde tresse qui tombait jusqu'à ses hanches. Comme les autres, elle était toute de noir vêtue - cela semblait être l'uniforme des Chasseurs de la Nuit. Mais son jean à elle était de cuir, et son bustier de brocart. Juchée sur des bottes à talons aiguilles de douze centimètres qui la grandissaient encore, elle tenait un grand gobelet de café.

Elle s'arrêta à la hauteur de Nick et le regarda.

— Gautier?

Occupé à boire sa tequila, il ne se donna même pas la peine de se retourner.

— Salut, Zoé.

Elle tendit la main et lui fit pivoter la tête afin de bien voir le tatouage sur son cou et la base de son visage.

—Qu'est-ce qui t'est arrivé, petit ? Cette garce d'Artemis t'a giflé ?

Nick lui saisit le poignet. Zoé se dégagea sans peine.

—Pfft... Quand Kyrian m'a annoncé que tu étais passé du côté des ténèbres, je ne l'ai pas cru.

—Ouais, eh bien, faut croire qu'il est moins idiot qu'il en a l'air.

La hargne dans la voix de Nick surprit manifestement Zoé. Elle avala une gorgée de café, puis dirigea son attention sur Susan.

— Et qui est cette nouvelle poulette ?

— Et qui est cette vieille rosse? rétorqua Susan.

— Oh, quelle arrogance ! s'écria Zoé dans un ricanement.

Néanmoins, il y avait une note de respect dans son intonation.

— J'espère que tu es en mesure d'assumer cette arrogance, petite ?

Ce fut Dragon qui répondit en riant :

— Oui. C'est moi qui l'ai entraînée.

—OK. Alors, elle est coriace et maligne. On ne peut pas demander mieux. Puisque je sais qu'elle n'est pas l'une des nôtres, je présume

qu'elle est un écuyer.

— Exact, confirma Léo.

Susan remit l'emballage de son sandwich dans le sachet. Ravyn l'observait, remarqua-t-elle. Avec des yeux enjôleurs.

— Est-ce que je ne devrais pas avoir un tee-shirt avec l'inscription « Nouvel écuyer » ? demanda-t-elle.

— Non, dit Kyl. Il faudrait qu'il soit écrit « Écuyer, quel merdier! ».

Tous les écuyers éclatèrent de rire, ainsi que Ravyn. Les autres ne semblèrent pas saisir l'humour de la chose.

Zoé avala une nouvelle gorgée de café, tout en posant sur Susan un regard lourd de sous-entendus.

— Au service de qui est-elle ?

— Personne, répondit Erika.

Aucun doute n'était possible : Zoé paraissait très intéressée par la nouvelle recrue.

— Vraiment ? Personne ?

— Tu as déjà un écuyer, Zoé, remarqua Ravyn.

— Ouais, mais je ne peux pas l'encadrer. Il est plus féminin que moi.

Ce serait chouette d'avoir une vraie femme, pour changer.

— Ça ne marche pas comme ça, Zoé, intervint Dragon, et tu le sais pertinemment. Tu ne peux pas avoir un écuyer qui t'attire sexuellement.

Zoé lâcha un lourd soupir.

— Je déteste cette règle, grommela-t-elle en s'asseyant à côté de Belle.

Cael apparut alors et prit place entre les deux femmes. A la différence des autres, il n'était pas vêtu de noir, mais d'un jean bleu et d'un ample pull à col en V. Il semblait être sorti du lit en catastrophe et avoir enfilé ce qui lui tombait sous la main. Il paraissait très

préoccupé, et la journaliste qui sommeillait en Susan se réveilla brusquement.

Dragon consulta sa montre.

— Désolé de me montrer pressant, mais mes pouvoirs commencent à décliner. Dans combien de temps allons-nous donner le top de départ de cette réunion ?

— Nous attendons seulement...

La porte, en s'ouvrant, fit taire Léo. Un petit homme costaud entra.

Âgé d'une trentaine d'années, il portait un jean et une chemise de flanelle.

Susan présuma qu'il ne s'agissait pas d'un autre Chasseur de la Nuit mais d'un écuyer.

— Que fais-tu ici, Dave ? s'enquit Léo. Où est Troy ?

Un tic agita la mâchoire du prénommé Dave. Il déglutit avec peine puis lâcha d'une voix empreinte de chagrin :

— Mort.

Ce seul mot suffit à modifier l'atmosphère dans la pièce. Tout à coup, elle se fit lourde, oppressante. Le silence était tel qu'on aurait entendu une mouche voler. Même si elle ignorait qui était ce Troy - un Chasseur, manifestement -, Susan ressentit de la tristesse. Tous les membres de l'assistance, constata-t-elle, semblaient profondément affectés par la nouvelle de sa mort. Dave en particulier.

Ce fut Ravyn qui brisa le silence.

— Comment ?

— La nuit dernière, commença l'écuyer, les yeux brouillés de larmes, il est tombé sur tout un groupe de Démons au *Last Supper Club* et s'est méchamment fait esquinter en se battant contre eux. Il m'a téléphoné de la ruelle dans laquelle il se trouvait et m'a dit qu'il perdait beaucoup de sang, qu'il n'était pas en état de conduire ni d'entrer dans le club sans que les clients humains le voient. Je lui ai dit de m'attendre derrière le bâtiment, que je serais là en quatrième vitesse. Mais, avant que je le fasse monter dans ma voiture, les flics ont déboulé et nous ont arrêtés. Troy était trop faible pour se battre. Mais,

de toute façon, il s'en serait abstenu : jamais il ne s'en serait pris à des humains. Une fois au poste, nous n'avons pas eu droit à un seul coup de fil. On nous a collés dans une cellule orientée à l'est, sans stores aux fenêtres. J'ai eu beau crier qu'il fallait nous changer de cellule, les flics ont rigolé et plaisanté sur les pauvres créatures qui avaient peur de rôti. Il ne nous restait plus qu'à patienter.

Dave secoua la tête. Il était plus que pâle. Verdâtre. Susan le crut sur le point de vomir. Quand il reprit la parole, ce fut dans un murmure.

— Troy n'a pas arrêté de changer de place pour fuir les rayons de soleil, et moi, j'ai essayé de masquer les fenêtres mais, à 9 heures, les jeux étaient faits. Quel cauchemar... Je prie Dieu d'épargner à ceux pour qui vous travaillez, écuyers, une mort pareille. Oubliez ce qu'Apollon a infligé aux Apollites, parce que ce qu'a subi Troy est mille fois pire. Le Chasseur ne meurt pas subitement, oh, non. Sa chair, ses os fondent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui. Pas même des cendres.

Il se voila les yeux de la main, comme pour en bannir les images qui le hantaient.

— Troy est resté lucide jusqu'au bout. Il a prié sans relâche, entre deux cris de douleur.

Dave réprima un sanglot.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas au moins donné une hache, que je puisse mettre fin à son martyre ?

De la bile monta dans la gorge de Susan. Autour de la table, les Chasseurs affichaient des expressions torturées. Tous ressentaient dans leur chair les souffrances décrites par Dave. Elle arrêta son regard sur Ravyn. Elle l'imaginait dans la même situation que Troy et en était presque malade.

— Comment es-tu sorti de prison ? demanda Otto.

Dave serrait et desserrait le poing tandis qu'une myriade d'émotions défilait sur son visage. Fureur, chagrin, amertume... et haine, surtout.

— Les flics ont assisté à tout, reprit-il. Une fois Troy mort, ils ont ouvert la porte et m'ont dit qu'ils s'étaient trompés à mon sujet et que je pouvais partir, mais qu'il fallait que je fasse plus attention désormais aux gens avec qui je me liais d'amitié. Puis ils m'ont fait sortir.

— On pourrait les accuser de meurtre ! lança Erika.

— Comment ? dit Léo. Je suis sûr qu'ils ont effacé tous les enregistrements des caméras de surveillance. Et quand bien même ils les auraient conservés, qui nous croirait ? Dans la vraie vie, les gens ne se désintègrent pas. Uniquement dans les films.

— Et puis, il n'y a pas de cadavre, observa Otto. Pas de preuve. Tout ce dont on pourrait se plaindre, c'est qu'ils aient arrêté un homme pour le relâcher quelques heures plus tard. Pas vu, pas pris. Les flics sont intouchables.

— C'est pour ça que je démissionne, Léo, dit Dave. J'abandonne.

Kyl se leva et tendit la main vers son collègue. Dave recula d'un bond.

— Ne me touche pas !

L'expression de Kyl se durcit.

— Reprends tes esprits, mon vieux.

— Kyl, je fais partie de la sixième génération d'écuyers du côté de mon père, et de la huitième du côté maternel. J'ai grandi avec Troy à la maison et je ne me suis jamais posé la moindre question sur ce que je ferais de ma vie : je savais que mon destin était de préserver l'anonymat des Chasseurs de la Nuit. Quand ils sont blessés, nous sommes le fil qui les relie à l'existence, les seuls sur lesquels ils peuvent s'appuyer. Mais j'ai failli, et maintenant, l'homme qui était comme un frère pour moi est devenu une Ombre qui sera au supplice l'éternité durant parce qu'il a essayé de nous protéger, nous, les humains ! Alors, tuez-moi si vous voulez, les gars, je m'en fous. Tout ce que je sais, c'est que j'en ai assez. Jamais je ne pourrai revivre ça.

— Il a raison, dit Nick, qui serrait si fort sa tasse de tequila qu'il en avait les phalanges blanches.

Ici, c'est exactement comme à La Nouvelle-Orléans. Les Démons s'amusent avec nous... Rien de nouveau sous le soleil. Enfin, jusqu'à maintenant.

Il balaya l'assemblée d'un regard si froid que Susan se sentit soudain glacée.

— Pour ce que nous en savons, l'un de nous pourrait être un Démon

qui aurait déjà tué un Chasseur et se servirait de son corps pour nous espionner.

Il arrêta son regard sur Cael.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Gautier? demanda durement Cael.

— Quand la vache vit auprès du boucher, tôt ou tard, elle finit par être conduite à l'abattoir. Sauf si elle aide le boucher à capturer les autres vaches.

— Conneries ! cria Cael en se levant.

Nick ne se laissa pas impressionner. Il resta assis, imperturbable, à fixer Cael comme s'il essayait de déterminer s'il s'agissait bien du Chasseur de la Nuit ou de quelque chose d'autre.

— Comment pouvons-nous être sûrs que Stryker ou un de ses larbins n'a pas pris possession de toi ?

— Nick, de quoi parles-tu ? demanda Otto.

— Tu ne te rappelles rien à propos de la nuit où ma mère a été tuée, hein ?

— On a été attaqués.

— C'est le moins qu'on puisse dire, railla Nick. On n'a pas été simplement attaqués, Otto. On s'est carrément fait baiser. Tu as oublié les téléphones, et la façon dont les Démons nous ont bernés ? J'ai reçu un appel de toi, sauf que ce n'était pas toi. C'étaient eux qui se payaient nos têtes.

Susan et Ravyn échangèrent un coup d'œil inquiet. Les mots de Nick avaient donné la chair de poule à Susan.

— Personne ne nous bernés avec les téléphones, Nick, dit Otto.

— Je ne me souviens pas de ça non plus, précisa Kyl.

— Comment auraient-ils pu se procurer vos numéros ? demanda Ravyn.

— Je n'ai aucune idée de la façon dont ils ont procédé, mais ils l'ont fait, insista Nick. Nuit après nuit, ils nous ont baladés un peu partout pour nous tuer et liquider dans la foulée quelques témoins innocents.

Otto, tu as oublié aussi la nuit où ils ont failli avoir Acheron ?

L'expression d'Otto était éloquente : il ignorait de quoi parlait l'ancien écuyer.

— Ah, je vois, dit Nick. Quand tout a été fini, Acheron vous a tous pris un par un et a effacé ce souvenir de vos mémoires.

— Acheron ne ferait jamais un truc pareil, protesta Kyl.

— Bien sûr que si, pauvre imbécile ! Aucun de vous ne sait quoi que ce soit à son sujet, mais *moi*, si !

Il se passa rageusement la main dans les cheveux avant de poursuivre :

— Essayez donc de vous rappeler : est-ce que ce n'est pas un peu confus, dans votre mémoire ? N'y a-t-il pas des éléments aussi clairs que de l'eau de roche et d'autres dans le brouillard ?

— C'est valable pour n'importe quel souvenir, remarqua Otto en haussant les épaules.

— Ouais. Et tu te rappelles quand on cherchait à joindre Acheron et qu'aucun de nous ne savait où il était ?

— Ça, oui, je me le rappelle.

— Acheron a expliqué que son portable était en panne, dit Kyl.

— Croyez-moi, il marchait parfaitement bien. Acheron était au courant de ce qui se passait, mais il est resté en retrait et nous a laissés seuls face aux Démons. Pourtant, il nous savait incapables de les combattre sans son aide. Une bande de Démons nous est tombée dessus. Et pendant qu'on essayait d'en finir avec eux, leur chef, Desiderius, a pris possession du corps d'Ulric pour pouvoir tuer la sœur d'Amanda et ma mère. En tant que Chasseur de la Nuit possédé par un Démon, il était capable d'entrer chez Kyrian sans invitation. Il a tranché la tête de Kassim puis a tué Amanda et Kyrian.

— C'est toi l'imbécile, Nick, dit Kyl. Ils ne sont pas morts !

— Oh que si ! Fais-moi confiance : Artemis m'avait déjà envoyé à Hadès quand Kyrian est arrivé. Il était mort, et sens dessus dessous parce qu'Amanda n'était pas avec lui. Dans la mesure où elle était chrétienne et lui un Grec de l'Antiquité, elle avait été expédiée au paradis, et lui allait l'être dans le sien. Encore couverts de sang, nous

attendions sur la rive du fleuve Acheron que le passeur Charon vienne nous faire traverser. Et pendant qu'on patientait, Kyrian m'a accusé d'être à l'origine de sa mort.

— Kyrian n'est pas mort, insista Kyl.

— Il ne l'est plus, éructa Nick, les yeux pleins de haine. Acheron l'a ramené !

— Il n'a pas ce pouvoir.

— Tu es vraiment stupide si tu crois ça, s'écria Nick en ponctuant ses mots de coups de poing sur la table. Tu veux le dernier scoop ? Acheron est un dieu.

Léo et Otto lui rirent au nez. Zoé lui demanda :

— Tu as sniffé la moquette, Nick ?

Il riposta violemment :

— Non ! Nie-le si ça te chante, mais je connais la vérité. Je suis peut-être le plus jeune des Chasseurs de la Nuit, mais j'évolue dans leur monde depuis assez longtemps pour savoir exactement de quoi je parle.

Vous autres n'êtes que les pions d'un jeu auquel il se livre derrière votre dos. Les Démons spathis contre lesquels vous luttez en ce moment, eux, ne sont pas idiots. Jusqu'à ce que

Desiderius s'en prenne à Kyrian la première fois, personne ne se doutait que les Démons pouvaient vivre cent ans, mille ans... voire onze mille. Mais Acheron, lui, le savait. Pourtant, quand je lui ai posé la question, il n'a pas ouvert la bouche. Et pourquoi ça ?

— Acheron l'ignorait, sinon il aurait parlé, dit Dragon.

— Acheron est le roi des secrets. Tout le monde sait ça. Ce qui m'échappe, c'est la nature du lien entre les Démons et lui. Mais je suis sûr qu'il y en a un.

Ce fut au tour de Belle d'éclater de rire.

— Tu délires ! Acheron, un Démon ?

— Non. Un dieu lié à eux. Les Démons qui vous menacent ne sont pas

du même genre que ceux dont vous avez l'habitude, les mecs. Ils sont infiniment plus redoutables, et en prime ils sont aidés par des humains !

Menkaura demanda :

— Que nous veulent-ils ?

— Se baigner dans votre sang et, croyez-moi, ils le feront.

— Ma parole, mais c'est Mme Soleil qu'on a là ! s'exclama Erika.

Nick tourna lentement la tête vers elle, à la manière des créatures de film d'épouvante. Susan songea que son expression évoquait celle d'un roi toisant un manant qui aurait eu l'audace de respirer le même air que lui.

— Qui es-tu, petite fille, et pourquoi participes-tu à cette réunion ?

— Je suis l'écuyer substitut de Ravyn, et je ne sais pas ce que je fiche ici, mais en tout cas, je ne déprime pas tout le monde en racontant une histoire sinistre et merdique.

Susan continuait à observer Nick, qui ressemblait à présent au roi dont le manant aurait mouillé les chaussures... et pas avec de l'eau.

—Écuyer substitut ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Erika poussa le soupir d'exaspération qu'elle réservait aux simples d'esprit.

—C'est quelqu'un qui ne veut pas être écuyer mais s'est retrouvé affecté à M. Kontis parce que monsieur ne supporte personne d'autre auprès de lui pendant plus de vingt-quatre heures. Je pense que mon père tient le coup depuis plus longtemps que quiconque avec lui parce qu'il est à moitié sourd et n'entend donc pas les affreux sarcasmes de Ravyn. Un travers que je tolère parce qu'on m'a dressée à endurer ça dès le berceau.

Nick ne parut pas impressionné.

— Alors, en tant qu'écuyer, tu devrais rester assise sans bouger et la fermer.

—Que sais-tu de ce que doit être un écuyer ? protesta Erika, indignée.

— Autrefois, il s'occupait du site web des Chasseurs de la Nuit, dit Léo.

— Et ça fait de lui un expert ?

— C'est lui qui a mis le manuel des écuyers en ligne.

— Bon, il peut coder en HTML. Et alors ? Ma grand-mère le pourrait aussi, si elle était vivante.

— Erika... dit Léo d'un ton d'avertissement.

— Ferme ton clapet, Léo.

— Tu ne dois pas lui parler comme ça, petite, gronda Nick.

— Et pourquoi pas ?

L'expression de Nick aurait fait trembler n'importe quel individu doté d'un minimum de cervelle, mais pas Erika. De toute façon, la jeune fille semblait dépourvue de la partie du cerveau qui abritait l'instinct de conservation.

— Il faut que tu apprennes à respecter tes aînés, dit Nick dans un grognement inquiétant.

— Ah ouais ? Comme tu le faisais, toi ?

— En tant qu'écuyer, j'ai toujours suivi les ordres.

—C'est ça ! Si tu suivais les ordres, comment se fait-il que tu sois devenu un Chasseur de la Nuit ? La dernière fois que j'ai lu le manuel, on ne parlait pas de cette possibilité.

— Erika ! cria Léo.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous avons des sujets plus importants à aborder, et le temps nous est compté.

Elle leva les mains.

— OK. Parle. Je vais me chercher un sandwich.

Elle traversa la salle en marmonnant pour elle-

même:

— Comme s'il allait nous sauver avec son bla-bla merdique... Il ne connaît rien à rien. Il n'a même pas été capable de sauver La Nouvelle-Orléans, et pourtant il y habitait.

Ses mots restèrent suspendus dans la salle de conférences, coupant le souffle à tous les membres de l'assistance.

Erika voulut ouvrir la porte et la trouva fermée à clé. Les traits déformés par la rage, Nick bondit sur ses pieds.

— Qu'as-tu dit ?

Erika l'ignora. Elle bataillait contre la poignée bloquée.

— Pourquoi cette porte ne veut-elle pas s'ouvrir? s'exclama-t-elle.

— Qu'as-tu dit ? répéta Nick en détachant chaque syllabe.

—Laisse-la tranquille, Nick, intervint Otto en se levant à son tour.

Nick tendit la main vers lui et l'expédia contre le mur.

— Que s'est-il passé à La Nouvelle-Orléans ? demanda-t-il à Erika.

Enfin, un embryon d'instinct de conservation se manifesta chez la jeune fille. Elle se retourna et regarda Nick, les yeux écarquillés, avant de s'adosser à la porte. Un petit bruit semblable à un couinement sortit de sa gorge. Nick ne se trouvait plus qu'à un mètre d'elle lorsqu'il fut soulevé de terre et expédié à travers la pièce comme une fusée avant de s'écraser à côté d'Otto.

—On peut être deux à jouer le même jeu, commenta Ravyn féroce. Et j'ai de longues années de pratique derrière moi, mon gars.

Bien plus que toi. Alors, ne t'avise plus jamais de menacer Erika, pigé ?

La porte s'ouvrit d'elle-même.

—Erika, dit Ravyn d'un ton calme, va chercher ton sandwich.

Elle sortit en courant alors que Nick se relevait. Il lança à l'adresse d'Otto et Kyl :

— Je veux la vérité à propos de La Nouvelle- Orléans !

Otto, qui s'était également remis debout, lissait ses vêtements du plat de la main.

—La Nouvelle-Orléans a été saccagée par un ouragan il y a environ neuf mois.

L'horreur se peignit sur les traits de Nick.

— Raconte.

—Les digues ont cédé et la ville a été inondée. Ton quartier a été presque complètement rasé.

Nick s'appuya au mur.

— Ta maison a tenu, lui dit Kyl doucement. Elle a souffert de quelques dommages dus au vent, mais tout a été réparé depuis. Kyrian y a veillé.

— Je m'en fous, de ma maison. Les gens ?

Otto et Kyl échangèrent un regard navré.

— C'était moche, mais nous...

—Pourquoi êtes-vous ici ? coupa Nick. Pourquoi n'êtes-vous pas là-bas pour aider les gens ?

—On a été appelés ici avant que l'ouragan frappe, répondit Otto avec colère.

— Alors, vous êtes tout simplement partis ? Vous avez quitté la ville ?

— On a fait ce qu'on nous ordonnait, Nick. Nous sommes des écuyers, tu te rappelles ?

— Vous êtes des salopards, c'est tout ! Et toi, Kyl... De la part d'Otto, je ne m'attendais à rien de mieux. Mais toi, tu es né à La Nouvelle-Orléans.

Comme moi. Comment as-tu pu tourner le dos à ta ville, à nos concitoyens

?

— Tu parles sans savoir, Nick. Merde, comment oses-tu employer ce ton avec moi ? J'ai perdu des membres de ma famille dans cette catastrophe

! Ce n'est pas nous qui étions tranquillement sur une île avec Savitar, à apprendre à surfer ! Je me suis retrouvé au cœur du cataclysme, avec Kyrian, Talon, Valerius et les autres. J'ai fait partie des équipes de secours jusqu'à tomber d'épuisement. Puis je me suis relevé et j'ai recommencé.

Jour après jour. Je n'ai été transféré à Seattle qu'il y a trois mois. Alors, ne t'avise plus de me juger !

— Hé, ça suffit, les écuyers ! rugit Léo. Sortez de cette pièce.

Immédiatement.

Susan eut l'impression d'avoir été frappée par un éclat d'obus. Elle faillit protester, arguer qu'elle n'était pour rien dans cette querelle, mais Léo ne semblait pas en état d'entendre la moindre justification.

Pour la rassurer, Ravyn lui serra la main avant qu'elle se lève. Quant à Nick, il fit deux pas vers la porte, avant de se raviser: il avait oublié qu'il n'était plus un écuyer mais un Chasseur de la Nuit.

Susan lut un tel chagrin dans ses yeux quand il alla se rasseoir qu'elle en eut mal pour lui. Elle franchit le seuil avec Dave et les autres écuyers, se retourna brièvement, le temps de puiser quelque réconfort dans le chaleureux sourire que lui adressait Ravyn, puis elle tira le battant derrière elle et gagna l'escalier du sous-sol : elle allait se remettre à ses recherches.

—Bien, commença Léo dès que les Chasseurs de la Nuit furent seuls avec lui dans la salle. Nous sommes face à un problème inédit : non contents de devoir affronter les Démons, nous avons aussi la police comme adversaire. Quelqu'un a une suggestion ?

— Penche-toi et embrasse ton cul pour lui dire au revoir, répondit Nick.

Tous méprisèrent ce vain conseil.

— On n'a pas quelques flics qui émargent chez les écuyers ? demanda Zoé.

Léo secoua la tête.

—Pas à Seattle. Nous avons une poignée de collaborateurs occasionnels aux Affaires Internes et au bureau du procureur, mais pas un seul parmi les forces mêmes.

— Et pourquoi ça? s'enquit Belle.

—Le dernier qu'on avait a pris sa retraite. On en avait un autre, mais il est mort il y a un an d'un infarctus. Nous n'avons pas trouvé à les remplacer.

—Quelle merde ! commenta Belle en buvant directement à la bouteille de tequila. Je n'ai pas la moindre envie de finir rôtie.

— Aucun de nous n'en a envie, remarqua Zoé.

—Quelqu'un a pu joindre Acheron ? demanda Dragon à la cantonade.

Tous secouèrent la tête, sauf Nick.

— Vous n'entendrez parler de lui que quand qu'il sera trop tard, affirma-t-il. Dès qu'il est aux abonnés absents, les Démons se déchaînent.

Je vous l'ai dit, il y a un lien entre Acheron et eux.

—Ce genre de remarque ne nous aide pas, Nick, dit Léo.

—Rester réunis comme ça non plus, ajouta Ravyn. Nous sommes ensemble depuis trop longtemps. Nous devons nous séparer.

— Ouais, acquiesça Menkaura.

Belle posa la bouteille à moitié vide sur la table.

— J'aimerais vraiment savoir ce qui nous attend.

— Réflexion idiote, railla Nick, méprisant.

Il regarda ses compagnons comme si tous étaient des simples d'esprit.

Ravyn commençait à en avoir vraiment assez de son comportement.

Entraîner ce type-là ? L'ex-écuyer aurait de la chance s'il ne le tuait pas !

— Ça t'embêterait d'éclairer notre lanterne, Gautier ? demanda Zoé.

— Faites appel à votre expérience et à vos souvenirs - et Dieu sait que vous devez en avoir ! Qu'est-ce qui, au cours de l'histoire, a conduit à l'extinction des plus grandes civilisations ?

— La guerre, répondit Cael.

— Non, riposta Zoé. Nick fait allusion à ce qui nous a tous jetés dans les bras d'Artemis.

Ravyn hocha la tête. Il comprenait.

— Trahisons, sabotages... Aucun de nous n'a été abattu par des ennemis qui l'attaquaient ouvertement. C'est l'ennemi venu de l'intérieur qui nous a anéantis. Le traître que nous n'avons pas vu arriver dans notre dos.

— Exact, dit Nick en regardant Cael. En plus, c'est toujours celui dont on se méfie le moins qui frappe. Nous ne serons pas détruits par les Démons, mais par l'un d'entre nous.

Ravyn se raidit. Il savait que Nick avait raison. C'était pour cette raison qu'il tenait à rester seul, comme l'avait fait remarquer Erika avec hargne.

Accorder sa confiance lui avait coûté trop cher. Il avait été tué par son propre frère. Un frère dont il avait sauvé la vie un an seulement avant que Phoenix lui ôte la sienne.

Zoé se leva.

— Sur cette pensée réconfortante, je pars en patrouille.

Menkaura s'apprêta à la suivre.

— Surveillez vos arrières, leur conseilla Léo.

— Ne t'en fais pas, dit Zoé, la main sur la poignée de la porte, c'est à ça que je suis la meilleure.

— Et méfiez-vous des téléphones, ajouta Nick. Je ne sais pas comment les Démons ont réussi leur coup, mais même l'affichage du numéro d'appel marche mal.

— OK, merci.

Dragon et Belle s'en allèrent à leur tour, laissant Cael, Ravyn, Nick et Léo seuls dans la salle de conférences.

— 14 août 2007, dit Cael à Ravyn.

— C'est-à-dire ?

— Le jour où j'aurai besoin que tu m'aides à faire ce qu'il faut, murmura Cael.

Le cœur de Ravyn se serra : cette date devait être celle de l'anniversaire d'Amaranda. Que Cael émette un tel souhait montrait bien à quel point Nick avait tort de l'accuser. Cael était le seul en qui Ravyn plaçât quelque confiance.

— Je serai là.

Cael hocha la tête, puis jeta un coup d'œil hostile à Nick avant de se diriger à son tour vers la porte. Dès qu'il fut sorti, Ravyn se tourna vers le Cajun.

— On peut dire que tu as l'art de te faire des amis, Gautier. Pas étonnant que Savitar ait voulu se débarrasser de toi.

— Pas de ça avec moi, Katagaria. S'il en est un parmi tous qui sache que je dis la vérité, c'est bien toi.

Ravyn aurait aimé démentir, mais, par tous les dieux ! il sentait bien que Nick ne se trompait pas. Ses sens affûtés d'animal vibraient, stimulés par le danger. Il se passait quelque chose d'anormal en ce moment.

— Pour mémoire, Gautier, je suis arcadien, pas katagaria. Tu as traîné tes baskets dans le sillage de Talon trop longtemps.

— Et pour mémoire, Kontis, je n'en ai rien à foutre.

Ravyn détacha son regard de l'homme en colère pour s'adresser à Léo.

— Alors ? Que fait-on maintenant ?

— Vous devez rester cachés, répondit Léo en lui tendant le dossier qu'il feuilletait un peu plus tôt.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai constitué ce dossier il y a un an. Je l'ai commencé quand j'ai reçu un coup de fil d'une femme hystérique qui prétendait avoir vu un soir sa voisine rentrer chez elle les vêtements couverts de sang. Une voisine qui avait des crocs. J'ai enquêté et découvert que l'hystérique était sous toutes sortes de traitements médicamenteux. Alors, j'ai laissé tomber l'affaire.

— OK. Mais pourquoi m'en parles-tu maintenant?

— Ouvre-le.

Ravyn s'exécuta. Son regard alla droit au troisième paragraphe, où Léo avait souligné en rouge six mots qui lui sautèrent aux yeux : « Épouse du chef de la police. »

—C'est la voisine en question. Donne ça à Susan, Ravyn. Crois-moi, si quelqu'un est susceptible de trouver la vérité, même avec les flics à ses trousses, c'est bien elle.

Léo lui tapota le bras puis s'en alla. Ravyn referma le dossier.

—Gautier, dit-il au Cajun, sache que Cael ne nous trahira jamais.

—Ouais, et il y a deux ans, je croyais qu'Acheron était mon ami. Et tu sais ce que ça m'a valu ? Une balle en plein cœur.

— J'ignore comment tu es mort, mais je suis sûr que ce n'est pas Acheron qui t'a tué.

Nick eut un rire amer.

—J'aimerais bien avoir encore la même foi aveugle que toi. Hélas, la mienne a été mise en pièces la nuit où je suis mort.

Ravyn était navré pour le jeune homme. Ce qui grondait en lui était typique des nouveaux Chasseurs de la Nuit - la certitude d'avoir subi un outrage et d'avoir été trahi, le besoin de s'en prendre à tous ceux qui l'entouraient. Lui-même n'avait-il pas agressé Acheron lorsque l'Atlante était venu l'entraîner? Mais il n'avait de toute façon guère besoin d'entraînement. À la différence des guerriers humains, il était habitué à posséder des pouvoirs et à combattre des créatures surnaturelles.

— Quand veux-tu commencer ton entraînement, Nick?

— Je n'ai pas besoin d'entraînement. J'étais un écuyer des rites du

sang. Je sais comment frapper un Démon avec un pieu.

En tant qu'ancien écuyer, Nick connaissait également les règles de survie de base des Chasseurs de la Nuit.

— Bien. Je suppose que, pour la première fois dans l'histoire, Savitar s'est trompé.

— Il ne s'est pas trompé. Il voulait juste une excuse pour me virer de l'île. Bon, maintenant, excuse-moi, mais j'ai des trucs qui m'attendent.

Ravyn garda le silence lorsque Nick partit. Ce garçon était bouleversé.

Tant qu'il n'essaierait pas de se débarrasser de son amertume, il n'y avait rien que Ravyn ou qui que ce soit d'autre pût faire pour l'aider.

Il se leva et se dirigea à son tour vers la porte. Puis il s'immobilisa. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'air. Comme un... murmure.

Il ferma les yeux et rassembla ses pouvoirs, puis tenta de les focaliser sur le phénomène. Mais il en fut incapable. Ses efforts ne lui valurent rien d'autre qu'une désagréable sensation à l'estomac. Les dieux seuls savaient ce qui allait se passer, mais ce ne serait rien de bon.

Acheron lâcha un rire de gorge lorsque Artemis s'accrocha à lui dans l'exquise agonie de l'orgasme. Elle poussa un long soupir de bien-être au moment où les ultimes spasmes de plaisir secouèrent son corps. Puis elle lui ceignit le cou de son bras, tout en laissant glisser jusqu'au sol ses longues jambes fines qui lui avaient enserré la taille.

Acheron essuya du revers de la main les gouttelettes de transpiration sur son front. Tous ses muscles lui faisaient mal. Le marathon sexuel exigé par la déesse l'avait exténué. Ses longs cheveux blonds étaient poisseux de sueur, sa peau humide. Il accueillit avec reconnaissance la brise fraîche venue de la véranda.

Artemis s'appuya au mur et émit un gloussement suggestif.

— Tu ne vas quand même pas abandonner si vite, Acheron. Plus que deux orgasmes ! Je me demande quelle position nous pourrions essayer maintenant.

Il lui adressa un sourire grinçant, puis s'écarta d'elle et fit apparaître une serviette avec laquelle il s'épongea le buste.

— Tu ne sais pas compter: c'était le numéro six. Honore donc ta part

du marché et nourris-moi avant que je m'en aille.

Il drapa la serviette sur ses épaules et l'y maintint à deux mains.

L'expression d'Artemis s'assombrit immédiatement.

— Que dis-tu ? s'exclama-t-elle.

Elle consulta le sablier placé sur une étagère. Il était encore à moitié plein.

— Tu te trompes, Acheron. Ce n'était que le quatrième à partir du moment où j'ai retourné le sablier.

Il s'appuya lui aussi contre le mur, savourant le plaisir d'avoir encore une fois eu le dessus sur cette garce. Elle finirait bien par comprendre qu'il ne fallait pas jouer à ces petits jeux avec lui !

— À partir du moment où *tu* as commencé à compter, peut-être, mais pas à partir du moment où, *moi*, j'ai commencé.

Il claqua des doigts, et cinq sabliers se matérialisèrent derrière celui d'Artemis. Dans chacun d'eux, le sable s'était mis à s'écouler à l'instant où Artemis avait eu un orgasme. Et le compte était bon : six. Dans le temps imparti.

Tous les sabliers étaient vides à l'exception des deux derniers, mais c'était le quatrième qui était important. Il se trouvait entre les mains de deux gargouilles noires. Les ultimes grains de sable achevaient de descendre dans le conduit de verre. La clé de la liberté d'Acheron. Il tendit la main, et le sablier vola jusqu'à sa paume. Il le serra entre ses doigts et le montra à Artemis.

— Celui-ci a commencé plus tôt, juste avant que tu aies tes deux derniers orgasmes et que tu te volatilises afin de retarder l'échéance de notre marché. Tu es revenue après que *ton* sablier se fut vidé et de nouveau rempli. Tu as triché. Mais mon sablier marchait toujours. J'ai rempli ma part du contrat, Artie. Tu as eu six orgasmes en une heure.

Outrée, elle cria :

— Non ! Ce n'est pas ce dont nous étions convenus!

— Oh que si, répliqua calmement Acheron en remplaçant le sablier sur l'étagère. C'étaient exactement les termes de notre contrat. Tu en as déterminé les clauses et je les ai acceptées. Maintenant, tu dois me

libérer pendant dix heures.

Elle serra les poings. Son visage était tout à coup aussi rouge que ses cheveux. Il savait qu'elle avait un mal fou à s'empêcher de l'accuser de mensonge. Mais elle devait s'incliner : il ne mentait pas. Il ne revenait jamais sur la parole donnée.

— Je te hais !

— Arrête de dire ça, Artie. C'est cruel de me laisser de l'espoir.

Folle de rage, elle rejeta en arrière ses longs cheveux couleur de cuivre. Il posa ses yeux plissés sur son cou ravissant et entendit gronder son estomac. Elle se figea, le jade de ses prunelles vira au vert bronze, et son pouls s'accéléra.

Incapable de résister à la tentation, Acheron l'attira brutalement à lui et pressa les lèvres sur la jugulaire palpitante qui l'attirait comme un chant de sirène. Le délicat parfum de son sang l'étourdit. Il ouvrit la bouche pour goûter le nectar, et ses canines acérées s'allongèrent jusqu'à ce qu'il sente qu'elles étaient assez longues pour lui permettre de prendre ce qu'il convoitait.

Il les plongea alors dans le cou offert et grogna de plaisir quand la vie coula en lui. Il ne désirait la présence d'Artemis que lorsqu'il avait envie de se nourrir. Dans ces moments-là seulement, il supportait la déesse. Il la trouvait même apaisante. Son sang le calmait tout en soulageant sa faim.

Sans retirer ses crocs, il la pénétra une fois encore, et elle cria son bonheur tout en lui caressant le dos. Il continua de boire avidement en lui faisant l'amour, sans pour autant cesser de penser qu'il serait bientôt libéré d'elle.

Susan leva les yeux quand Ravyn entra. Elle lui trouva un air distrait.

Cela ne lui ressemblait pas d'être aussi préoccupé.

— Tu vas bien, Ravyn ?

Une expression lugubre sur les traits, il se frotta la nuque.

— Je ne sais pas. Les mots de Nick dansent la sarabande dans ma tête.

Comme des furets qui courraient partout, ou autre chose de maléfique. Non que les furets soient maléfiques, à vrai dire. En fait, ils sont fort

savoureux.

Quand je suis sous ma forme animale, je les apprécie beaucoup.

— C'est dégoûtant !

Ravyn parut gêné.

— Je sais. Je... je plaisantais. Je n'aime pas ce qui est cru... excepté la chair féminine.

— Mais c'est pire, espèce de nécrophile !

— Tu veux dire cannibale ?

— Oui, bon, laisse tomber et revenons à Nick. Qu'a-t-il dit qui te perturbe tant ?

— Après ton départ, il a continué à répéter qu'il était sûr que l'un de nous, un Chasseur de la Nuit, allait nous trahir.

Effectivement, il y avait de quoi être perturbé. Effrayé, même, songea Susan. Mais elle avait du mal à croire que les Chasseurs de la Nuit qu'elle venait de rencontrer puissent se retourner les uns contre les autres. Ils semblaient se respecter et s'apprécier - à l'exception de Nick.

— Ce garçon est un vrai boute-en-train.

— Ouais. N'empêche, je crois qu'il dit vrai. Peux-tu imaginer les dégâts que pourrait faire un Démon dans la peau d'un Chasseur de la Nuit ?

Susan préférait ne pas y penser. Les Démons avaient fait assez de ravages sous leur propre forme. Si l'un d'eux se glissait dans le corps d'un Chasseur et ajoutait ses pouvoirs aux siens, les choses tourneraient franchement mal.

— Tu les crois vraiment capables de réaliser un tel tour de passe-passe ? Vous, les Chasseurs, êtes plus forts qu'eux. Vous leur mettez de sacrées peignées, non ?

— En principe, ils n'ont aucune chance face à nous. Mais ils ont quand même déjà eu deux d'entre nous, et ils ont bien failli me tuer. C'est suffisant pour que j'étudie sérieusement la théorie de Nick. Il a peut-être raison, au moins jusqu'à un certain point.

Ravyn regretta aussitôt de s'être épanché auprès de Susan. Il se rendait compte que tout cela la bouleversait profondément. Elle n'avait pas la moindre envie de devenir la proie d'un Démon. Mais lui non plus.

— Ne t'en fais pas, Susan. Je réfléchis à haute voix, c'est tout.

Il s'approcha d'elle pour lui donner le dossier qu'il tenait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau de Léo.

Elle prit le classeur. Ravyn se tourna face au mur. Il n'allait pas bien du tout, cela sautait aux yeux. Il paraissait ressentir quelque chose d'im-perceptible pour elle.

— Hé!

Il la regarda.

— Je voulais te parler d'un truc qu'a dit Erika à ton sujet, Ravyn.

— Je ne porte pas de caleçons rouges pour dormir, répliqua-t-il, les sourcils froncés, et je ne m'amuse pas avec les jouets pour chat quand on m'en agite sous le nez.

Cette réponse inattendue déconcerta un instant Susan. Décidément, cet homme ne cessait de la surprendre.

— Mais qu'est-ce que tu racontes? dit-elle en riant.

— Oh, ce n'est pas ce qu'elle a dit sur moi ? Pourtant, elle adore raconter ça... et c'est faux, archi- faux!

Susan ne parvenait pas à réprimer son hilarité. Ravyn n'appréciait visiblement pas qu'elle se moque de lui, mais c'était plus fort qu'elle.

Enfin, elle réussit à reprendre son sérieux. Relativement.

—Pour ce qui est des caleçons, je sais que tu ne mens pas : j'en ai eu la preuve sous les yeux. Quant aux baballes... cela pourrait se révéler intéressant. Si on tentait l'expérience ?

Ravyn secoua la tête d'un air consterné.

— Quelle était ta question ?

Susan hésita, se demandant s'il allait répondre : il n'était manifestement pas d'humeur accommodante.

Tant pis.

— Erika a dit que tu suivais une règle : ne jamais garder quelqu'un près de toi plus de vingt-quatre heures.

— C'est exact.

Seigneur ! Comment pouvait-il supporter une telle solitude ? Elle aimait bien être seule, mais pas en permanence. Elle appréciait la compagnie d'amis. Parfois, c'était même un réel besoin.

— Pourquoi, Ravyn ?

— N'as-tu jamais remarqué que la plupart des gens étaient des emmerdeurs ? Les fréquenter n'est pas une sinécure, et je préfère m'épargner ça. Alors, je commence par les éviter.

Sa voix était pétrie de sincérité. Pourtant, Susan n'accorda pas le moindre crédit à sa réponse. Elle était venue trop vite, comme un texte bien répété. Elle avait remarqué par ailleurs que le regard de Ravyn changeait lorsqu'il mentait ou dissimulait quelque chose : il devenait étrangement vide.

Et en cet instant, il avait ce regard.

Elle s'approcha de lui jusqu'à sentir la chaleur de son corps. Le parfum de sa lotion après-rasage lui montait aux narines.

L'expression de Ravyn se fit méfiante.

— Parle-moi, Ravyn.

Il détourna les yeux. Susan posa la main sur le muscle qui tressautait dans sa mâchoire. Sa barbe naissante et ses favoris lui picotèrent agréablement la paume.

Il cilla, comme si elle l'agaçait.

— Je n'ai pas besoin que tu me réconfortes, Susan. Je ne suis pas un gosse.

— Parfait, parce que je ne suis pas une nounou. Je fuis les enfants, surtout ceux qui sont impolis, ont de mauvaises manières et empestent

le jus de fruits et la compote.

Elle s'interrompit, feignit de se concentrer, puis reprit:

— Hé, attends, mais tu es un enfant !

Il lui décocha un regard mauvais. En retour, elle lui sourit, tout en continuant à lui tapoter la joue. Elle avait l'impression de caresser un léopard capable de lui arracher un bras si l'envie lui en prenait. Une impression d'autant plus étrange qu'elle frissonnait de plaisir. Elle tentait le diable...

— Désolée, dit-elle, regrettant qu'il n'ait pas trouvé sa réflexion amusante. C'était plus fort que moi.

Elle baissa la main pour prendre la sienne, si large, marquée de cicatrices.

— Tu sais que je suis journaliste, alors soit tu réponds sincèrement à ma question, soit je continue à t'interroger jusqu'à ce que tu deviennes dingue.

Ravyn se renfrogna encore davantage. Ce n'était pas dans sa nature de se confier. Même dans sa première vie, avant de devenir Chasseur de la Nuit, il avait toujours préféré tout garder pour lui.

Mais il en savait désormais assez sur Susan pour comprendre qu'elle ne plaisantait pas : elle allait le mettre sur le gril et ne lui laisserait aucun répit. En un sens, il respectait sa ténacité. Et, sentiment étrange, il avait envie de se montrer honnête vis-à-vis d'elle. Au fond, l'idée que quelqu'un le connaisse bien ne lui déplaisait pas.

Donc, pour leur épargner à tous deux bien des tourments et une immense perte de temps, il se décida à lui répondre.

— Sincèrement, Susan ? Eh bien, je tiens à être seul pour deux raisons : soit les gens vous trahissent, soit ils meurent. Dans un cas comme dans l'autre, on est perdant, et on se torture à se demander pourquoi on n'a rien vu venir, si on a fait ce qu'il ne fallait pas, quelque chose qui a tout déclenché. Alors, mon choix, c'est d'éviter de souffrir, parce que je n'aime pas ça.

Il lut de la compassion dans les yeux bleus rivés sur lui. Susan lui caressait la main du bout du pouce.

— Tu sais, Ravyn, mon père est parti quand j'étais toute petite. Je ne me rappelle même pas à quoi il ressemblait. Il a donné son sperme, puis il a fui ses responsabilités. Ma mère n'en a jamais parlé mais, après qu'il nous a abandonnées, elle n'a plus jamais été la même. Jusqu'à sa mort, elle a refusé de fréquenter un autre homme. Et lorsque j'ai eu tous ces problèmes professionnels, ceux qui se prétendaient mes amis ont filé comme les rats fuient un navire qui sombre. Des gens que je connaissais depuis des années et auxquels je faisais confiance, y compris l'homme dont je me croyais amoureuse. Les seuls qui m'aient soutenue ont été Jimmy et Angie et, curieusement, Léo. Et ne me parle pas de la mort de ceux qu'on aime : je lutte suffisamment en ce moment pour ne pas craquer.

Encore une fois, Ravyn se surprit à réagir à l'encontre de sa nature profonde : il attira Susan contre lui et la serra tendrement, essayant de lui insuffler un peu d'apaisement. Puis, baissant les yeux, il vit la fine cicatrice sur le poignet de la jeune femme.

— Dis-moi quelque chose, Susan.

— Quoi ?

— Pourquoi as-tu essayé de te tuer ?

Elle sentit sa gorge se serrer. Elle détestait se rappeler cette nuit glaciale de novembre, une semaine après qu'Alex l'avait quittée. Expulsée de sa maison, elle s'était retrouvée dans un taudis infesté de cancrelats. Cet après-midi-là, les huissiers avaient même saisi sa voiture. Un jour férié.

— C'était Thanksgiving, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Jimmy et Angie n'avaient pas pu le passer avec moi parce que les parents de Jimmy étaient venus les voir. Ils m'avaient invitée, mais je me sentais incapable de leur offrir une mine réjouie alors que toute mon existence était partie à vau-l'eau. Sans compter que je ne voulais pas que les parents de Jimmy m'interrogent sur les reportages qu'ils avaient vus à la télé, où l'on m'avait servie toute crue au public. Je me trouvais donc seule dans mon appartement pourri. Je pensais à ma mère. Elle me manquait tant ! Et j'ai soudain pris conscience que mes rêves - avoir une famille, une belle carrière - ne se réaliseraient pas. Tous mes efforts se révélaient vains. Je n'avais personne auprès de moi pour me soutenir face au scandale.

Personne pour me tenir la main et me dire gentiment que ça allait s'arranger. J'étais complètement seule, et je me sentais trop fatiguée

pour essayer de remonter les marches une à une. J'étais au désespoir, sans aucune épaule sur laquelle m'appuyer. Je n'avais personne à qui j'aurais pu expliquer combien il était dur de voir ce que j'avais bâti avec tant de peine s'effondrer. Ma vie se réduisait à un vide absolu. Alors, j'ai décidé que le monde se porterait mieux si je n'en faisais plus partie.

Elle avait appuyé la tête contre la poitrine de Ravyn, et il lui caressait les cheveux.

— Mais tu n'es pas morte.

— Non, dit-elle en ravalant ses larmes. Immédiatement après m'être ouvert les veines, j'ai compris à quel point j'étais stupide. Si je mourais, je donnais raison aux salauds qui m'avaient craché dessus. Après tout ce qu'ils m'avaient pris, je n'allais pas en plus leur donner ma vie. Ils auraient jubilé.

Alors, j'ai appelé une ambulance et je me suis juré de ne plus jamais être faible. Mes ennemis peuvent m'ôter ce qu'ils veulent, sauf ma vie. Elle est à moi et, tant que je respirerai, elle aura de la valeur. Je n'abandonnerai jamais. Plus jamais. C'est le serment que je me suis fait.

Quelle femme extraordinaire, songea Ravyn. De toutes les personnes qu'il avait connues au cours de sa longue existence, Susan était, avec Cael, la seule à pouvoir comprendre vraiment ce qu'il ressentait.

— On fait une sacrée paire, hein ?

— Il y a pire.

— Comment ça? demanda Ravyn, perplexe.

— Nous pourrions être comme Nick.

Il rit. L'humour de Susan était parfois noir, mais il était omniprésent.

Elle s'en servait comme d'une armure.

— Effectivement, ce serait pire, admit-il.

Elle s'écarta de lui et écrasa discrètement une larme avec son petit doigt, mais son geste, bien que furtif, n'échappa pas à Ravyn.

— Dis-moi, pourquoi Nick a-t-il l'arc et la flèche tatoués sur le cou et

la figure alors que les autres Chasseurs les ont dans des endroits beaucoup plus... cachés?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu de Chasseur dont le tatouage soit aussi visible. Zoé doit avoir une idée sur la question. Sinon, pourquoi lui aurait-elle demandé si Artemis l'avait giflé ?

— S'il s'est montré aussi aimable avec la déesse qu'avec nous autres, pas étonnant qu'elle lui ait collé une baffe.

— Possible. N'empêche, je suis navré pour lui. Il n'est plus le même homme que celui qui s'occupait du site web. Il était sarcastique, à l'époque, mais maintenant il est amer et hargneux.

Ravyn secoua la tête en se rappelant le Nick qu'il avait connu. Mais il n'y avait rien qu'il pût faire pour remédier à ce changement de personnalité.

Seul le temps permettrait à l'ancien écuyer de redevenir plus ou moins lui-même.

— Assez parlé de Nick, Susan. Il faut que tu uses ce dossier que t'a donné Léo. Peut-être contient-il une piste qui nous conduira à l'humain qui aide les Démons.

Sa curiosité piquée au vif, Susan prit le classeur et, après s'être assise en tailleur sur le lit, l'ouvrit sur ses genoux. Ravyn la regarda et sentit son corps s'enflammer immédiatement. Susan avait adopté une posture suggestive - pour lui, en tout cas -, et des idées franchement déplacées en cet instant lui venaient à l'esprit. Mais elle s'était révélée si passionnée dans un lit qu'il se demandait ce qu'il en serait en d'autres lieux... À même le sol, sur le comptoir de la cuisine, sous la douche ou en pleine forêt, sous les étoiles...

Autant de fantasmes qui le plongèrent dans un émoi brûlant.

Domage qu'elle soit absorbée dans sa lecture des notes de Léo... Elle paraissait même avoir oublié sa présence. Les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, elle prit le PC portable et se connecta à Internet.

— Tu veux quelque chose à boire, Susan ?

— Café, répondit-elle sans lever les yeux, avant d'attraper un crayon

pour noter quelque chose dans la marge.

— Noir ?

— Crème et sucre. Mais je ne dirais pas non à un *macchiato* au caramel.

— Oh... Une femme *Starbuck* selon mon cœur!

Elle leva enfin les yeux.

— C'est le gros atout de Seattle : il y a un *Starbuck* à chaque coin de rue. C'est la seule chose que je ne regrette pas par rapport à Washington.

— OK, dit Ravyn en riant, je reviens.

Il se dirigea vers la porte, et elle retourna à ses recherches. Sur le seuil, il s'arrêta et la regarda. Ses traits accusaient la fatigue, mais elle était toujours aussi belle, et elle paraissait très déterminée. À une époque, lui aussi avait été animé d'un tel feu. Il vivait alors pour le frisson de la chasse.

Il ne savait pas exactement quand ce frisson s'était éteint. Peut-être lorsqu'il avait commencé à se laisser simplement porter par l'existence, à se satisfaire de partenaires d'une nuit.

Aujourd'hui, il se demandait comment serait sa vie avec une femme qui connaissait ses goûts et dégoûts. Une femme qui saurait ce qu'il était et ne serait pas gênée qu'il soit à la fois léopard et homme.

Mais mieux valait chasser ces pensées. Elles ne pouvaient qu'engendrer des ennuis.

Il quitta la chambre et monta au rez-de-chaussée. Susan l'attirait à un point inimaginable, mais il devait se résigner : elle ne faisait pas partie du programme. Il n'y avait aucun espoir pour leur couple. Il avait déjà eu la compagne qui lui était destinée, et il avait donné sa parole à Artemis. Alors, au temps pour les souhaits et les espérances. Susan et lui n'avaient aucun avenir ensemble.

Il entra dans la cuisine, où il trouva Terra occupée à préparer des amuse-gueule pour les clients du club.

— Tu as besoin de quelque chose, Ravyn ?

— Ouais. Il a besoin de partir, lança une voix rogue.

Ravyn poussa un soupir écoeuré en découvrant Phoenix.

— Oublie-moi, vieux. Je ne suis vraiment pas d'humeur pour tes conneries.

— C'est parce que tu n'es qu'un lâche.

Une colère fulgurante envahit Ravyn, si violente qu'il s'étonna ensuite de n'avoir pas sauté à la gorge de son frère dans la seconde. Il réussit à se tourner lentement vers Phoenix et riva aux siens des yeux flamboyants de fureur.

— Moi, un lâche ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Ah. Si je suis un lâche, alors pourquoi suis-je mort et toi vivant ? Tu as été uni à Georgette pendant combien de temps ? Cent ans ? Et tu n'as jamais noué le lien suprême avec elle. Qu'est-ce que tu attendais ? Il y a eu plusieurs lunes bleues au cours de cette période !

Grognant de rage, Phoenix se préparait à se jeter sur son frère quand Terra l'arrêta d'un seul mot.

— Sanctuaire.

Haletant, écarlate, Phoenix se figea. Terra, quant à elle, soupira de soulagement.

— Sors de la cuisine, Phoenix. Tu as le choix : soit tu t'en vas sur tes deux pieds, soit je te porte jusque dans la rue.

— Tu n'oserais pas !

— On parie ?

Phoenix montra les dents, puis poussa la double porte battante qui s'ouvrait sur le club. Satisfaite, Terra s'essuya les mains sur son tablier.

— Bon, où en étions-nous, Ravyn ?

— Il me faut du café.

— Ça arrive.

Impressionné par la compagne de Dorian, Ravyn la suivit des yeux

pendant qu'elle allait chercher une tasse sous le comptoir. Elle était un animal intéressant, qui n'appartenait pas du tout au type de prédilection de Dorian.

— Es-tu liée à mon frère ?

Elle suspendit son geste une seconde, la cafetière en l'air au-dessus de la tasse.

— Oui. À la différence de Phoenix, Dorian n'est pas un lâche.

Ravyn rit sans bruit, et la jeune femme finit de remplir la tasse. Puis elle prit une bouteille Thermos et la remplit aussi.

— Quand avez-vous été unis, Dorian et toi ?

— Il y a soixante-quinze ans.

Elle plaça un sucrier et un pot de crème sur un plateau, à côté de la tasse et de la Thermos.

— Et depuis combien de temps êtes-vous liés ?

— Soixante-quinze ans. Après toutes les épreuves que vous aviez traversées, Dorian ne supportait pas l'idée de rentrer à la maison et d'y trouver sa compagne morte. Il a dit que si les Parques nous avaient unis, c'était pour une bonne raison et que sa place était auprès de moi, même dans la mort.

Ravyn éprouva un respect nouveau envers son frère. Puis il se rappela l'horreur de la nuit où son village avait été détruit. Pour lui, le plus difficile avait été de voir sa mère morte. Il croyait que ses parents s'aimaient et se respectaient mutuellement, donc qu'ils étaient liés. Mais, apparemment, ce n'était pas le cas. Son père n'avait pas suffisamment aimé sa mère pour cela, et il était resté en vie.

— Merci, Terra, dit-il en prenant le plateau.

— Ravyn...

— Oui?

— Dorian pense tout le temps à toi. Il s'en veut de ne pas t'avoir défendu contre Phoenix.

Elle regarda autour d'elle d'un air embarrassé. Sans doute se

reprochait-elle cette confiance.

— Je me suis dit qu'il fallait que tu le saches, acheva-t-elle.

La gorge soudain serrée, Ravyn songea qu'il avait donc un frère qui l'aimait encore. Non que cela changeât quoi que ce soit. Dorian demeurerait incapable de clamer à la face des autres qu'il n'approuvait pas le bannissement de Ravyn.

Mais quelle importance ? Il vivait depuis plus de trois cents ans sans eux. Il pouvait vivre longtemps encore de la même façon.

Il quitta la cuisine et rejoignit Susan, qu'il trouva en train de mâchonner son crayon.

— Tu vas te casser une dent ! dit-il en posant le plateau à côté d'elle.

— Quoi? demanda-t-elle, déroutée.

Il montra le crayon mâchouillé.

— Tu as faim ?

Après un instant de flottement, elle éclata de rire.

— Non. C'est une mauvaise habitude que j'ai prise à l'école. Mon ancien patron me disait qu'il savait si j'étais sur un bon sujet au nombre de marques de dents incrustées dans mon crayon.

Elle prit sa tasse de café, y ajouta sucre et crème.

— Si je me fie moi aussi aux marques de dents, dit Ravyn, alors tu as trouvé quelque chose.

— Oui et non. Apparemment, la femme du chef de la police est morte il y a environ deux mois au cours d'un voyage en Europe avec son fils.

— Et?

— J'ai trouvé plusieurs photos d'elle prises lors de diverses manifestations, mais rien qui m'indique quoi que ce soit. Mais regarde cette note. Léo a écrit : « En comparaison, le Chapelier Fou paraît normal. »

Le portable de Ravyn se mit à sonner. Il le sortit de sa poche.

— Ici Ravyn.

— Otto. Nous avons besoin de toi pour régler un problème. Tu peux nous retrouver à Post Alley ?

— Quand ?

— Dans quinze minutes.

— J'y serai.

Il coupa la communication.

— Otto veut que j'aille à Post Alley, expliqua-t-il, en réponse au regard interrogateur de Susan.

— Pourquoi ?

— Il ne l'a pas dit, mais pour qu'il m'ait appelé, ce doit être important.

— Je peux t'accompagner ?

— Pour quelle raison ?

—La curiosité. Allons, tu es un chat... S'il est une créature qui comprend la curiosité, c'est bien un chat.

— Je ne suis pas sûr que...

—Oh, pas de ce ton avec moi, OK ? Soit tu m'emmènes, soit j'irai là-bas par mes propres moyens.

— Et si je ne veux pas ?

— Mmm... Tu sais que tu aurais vraiment une drôle d'allure en jupe et talons hauts ?

— Hein ? Que suis-je censé comprendre ?

—Que tu n'es pas ma mère ! Maintenant, arrête de discuter et aide-moi à retrouver mes chaussures.

Elle voyait bien à son expression qu'il était mécontent, mais il l'aida néanmoins à mettre la main sur ses chaussures, qui étaient enfouies sous une pile de papiers de Jimmy.

La rue du rendez-vous n'était guère éloignée de Pike's Market. Ils y arrivèrent donc très vite. Ils descendaient de la Porsche de Phoenix quand la voix irritée de Zoé jaillit des ténèbres.

— Ne m'oblige pas à gravir cette colline en courant, Démon, sinon je vais renverser mon café ! Et si ça arrive, je te garantis que tu vas déguster avant que je te tue !

— Ça va te paraître bizarre, mais j'aime bien cette femme, dit Susan à Ravyn en suivant la direction de la voix.

À peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils bousculèrent Dragon.

— Que faites-vous ici? leur demanda-t-il.

— Appel d'Otto.

— Ah. Moi aussi. C'est bizarre qu'il ait besoin de nous deux.

Oui, c'était bizarre, songea Susan, dont le regard allait de Ravyn à Dragon.

— Otto a-t-il dit pourquoi il avait besoin de vous ?

— Non, répondirent les deux hommes de concert.

Puis ils échangèrent un coup d'œil.

— Suis-je le seul à avoir un mauvais pressentiment? demanda Ravyn à Dragon.

Le cri de guerre de Zoé retentit soudain dans la nuit.

Ravyn et Dragon foncèrent vers le sommet de la colline. Susan les suivit tant bien que mal. Lorsqu' elle atteignit enfin la crête et vit Menkaura, Cael et Belle, elle comprit qu'ils étaient tombés dans un piège.

Ravyn lâcha un juron quand il se rendit compte de ce qui se passait.

Susan avait vu juste. Les Démons les avaient réunis afin que leurs pouvoirs s'annihilent réciproquement, faisant d'eux des proies faciles pour les Spathis. Bon sang ! ils auraient dû écouter Nick ! Il les avait même alertés au sujet des téléphones. Qui se serait douté que ce petit crétin disait vrai ?

Et, naturellement, Nick était le seul Chasseur qui manquât à l'appel...

— Il faut qu'on se sépare !

À peine Cael eut-il lancé ces mots que des tunnels spatio-temporels commencèrent à s'ouvrir tout autour d'eux, les encerclant.

Des Spathis déboulèrent du sommet et des versants de la colline.

— On est baisés ! s'écria Belle en décrochant son fouet de sa ceinture.

Elle le fit claquer dans l'air devant elle et ajouta :

— Quelqu'un aurait-il une idée lumineuse ?

— Ouais, répondit Zoé en sortant un couteau de sa botte. Il faut qu'on apprenne à se téléporter!

Tous regardèrent Ravyn.

— J'aimerais bien vous aider, les amis, mais ce pouvoir m'a été retiré quand je suis mort.

— Alors, tu es bon à quoi, léopard ? demanda Belle.

Dans l'immédiat, il n'en savait rien. Le combat se présentait très mal, et ils en étaient tous conscients.

L'imminence de la bagarre fit déferler l'adrénaline dans ses veines. Ce combat serait probablement son dernier. Il se tourna vers Susan.

— Il faut qu'on te sorte d'ici.

De la main, elle lui montra les Spathis qui se réunissaient.

— Je ne voudrais pas te vexer, Chat Botté, mais, à moins que tu ne connaisses une astuce que

j'ignore, je ne pense pas que les Démons me laisseront partir.

Il détestait devoir l'admettre, mais elle avait raison. Il était furieux contre lui-même de s'être laissé duper aussi aisément.

Il fit apparaître un pieu dans sa main et le tendit à Susan.

— Tu sais ce que dit la légende : frappe-les au cœur et ils meurent.

La peur dans les yeux, Susan prit le pieu et sourit crânement.

— Appelle-moi Buffy. Moi aussi, je suis blonde. Mais ne me demande pas de mettre un débardeur !

Elle regarda Zoé et ajouta :

— ... ou un bustier.

Ravyn prit la main qui serrait le pieu, la porta à ses lèvres et l'embrassa.

En cet instant, face à la mort, il ressentait un respect infini pour Susan. Et son cœur palpitait d'une immense tendresse.

Quoi qu'il advienne ce soir, il espérait que la jeune femme en réchapperait.

Elle lui sourit de nouveau, pour l'encourager, cette fois, avant de reculer. Il la laissa faire avec répugnance, puis pivota sur lui-même, prêt au combat. Les Démons avançaient lentement. Les Chasseurs de la Nuit se placèrent dos à dos, formant un cercle. Ravyn essaya de garder Susan derrière lui, mais elle résista.

— Place-toi au centre du cercle !

— Concentre-toi sur la bagarre, répliqua-t-elle, et ne t'inquiète pas pour moi. De nous tous, je suis la seule dont les forces soient intactes !

— Oui, et tu es aussi la seule d'entre nous à avoir une âme qu'ils peuvent voler et du sang qu'ils peuvent boire, railla Zoé.

Susan resta muette et s'empressa de se caler derrière Ravyn. Il tourna la tête pour vérifier qu'elle était autant à l'abri des coups que possible.

Dragon s'arma de son nunchaku, et Menkaura enroula une étrange chaîne d'or autour de son poing.

Les Démons n'attaquèrent pas tout de suite. Rassemblés, ils observaient les Chasseurs de la Nuit rassemblés en cercle, comme s'ils savouraient le spectacle.

— Qu'est-ce qu'ils attendent? demanda Belle.

Ravyn souffla entre ses dents serrées :

— Que nous devenions de plus en plus faibles.

— Et merde ! cria Cael avant de pousser son cri de guerre.

Et il fonça sur le Démon le plus proche de lui. Sans réfléchir, Ravyn brisa le cercle pour le seconder quand il vit deux Démons attaquer son ami par-derrière.

Ce fut comme un signal. L'enfer se déchaîna dans la seconde : les Démons se jetèrent sur les Chasseurs de la Nuit. Le souffle coupé, Susan assista à la ruée. Il y avait tellement de Démons qu'elle ne distinguait même plus les silhouettes des Chasseurs.

Elle reculait en chancelant quand un Démon vint vers elle. Il s'immobilisa à un mètre, renifla l'air tel un chien flairant une proie de choix et déclara dans un sourire ravi :

— Vous n'êtes pas l'un d'eux ! Vous êtes humaine !

— Pas vous.

Il se rapprocha. Elle l'attrapa par la chemise et le fit tomber par terre. Il l'entraîna dans sa chute, mais elle roula prestement sur le dos, leva les jambes, les détendit et le projeta loin d'elle. Puis elle continua de rouler pour s'éloigner avant de se remettre debout. Son assaillant avait atterri en couinant à côté d'une benne à ordures. Mais un autre Démon prenait déjà le relais. C'était une femme. Susan la neutralisa d'un coup de coude en pleine figure, puis essaya de lui transpercer le - Pas assez vite, hélas ! La femme lui planta ses crocs dans le bras. Susan gémit tant la douleur était vive.

— Je déteste me battre comme une fille, mais... Elle empoigna les cheveux de la femme et tira

de toutes ses forces.

Le Démon femelle hurla. Susan l'assomma d'un coup de tête.

Ravyn se retourna et découvrit que Susan réussissait à repousser ses assaillants. Sidéré par son habileté, il ne vit pas arriver le Démon qui le prit à revers. Quelque chose lui déchira l'épaule. Il fit volte-face en jurant et expédia un direct du droit dans le nez du Démon, qui recula en titubant mais laissa le couteau profondément enfoncé dans l'épaule de Ravyn.

Celui-ci l'arracha et le plongea dans la poitrine du Démon, lequel

explosa en un geyser de poussière d'or qui retomba sur Ravyn.

Reprenant le couteau, Ravyn courut vers Susan. Elle exécutait un

mawashi-geri, c'est-à-dire un coup de pied circulaire qu'elle réussit si parfaitement que Bruce Lee en eût pâli d'envie. Elle savait vraiment se défendre, constata Ravyn. Dragon lui avait prodigué un enseignement parfait.

Elle frappa le Démon suivant avec son pieu et le tua comme une professionnelle.

— Rappelle-moi de ne plus jamais te mettre en rogne ! lui dit Ravyn.

— Je n'y manquerai pas.

Il se préparait à s'occuper du Démon qui arrivait derrière elle quand elle le bloqua d'une manchette en pleine figure. Il s'effondra. Elle s'abattit sur lui, lui coinça le bras dans le dos et lui enfonça la pointe de sa chaussure à hauteur de la nuque.

Ravyn se dit qu'elle se débrouillait très bien toute seule. Il chercha donc Belle du regard. Un groupe de Démons l'entourait. Blessée, elle saignait abondamment. Un grand Démon fit tourner une hache devant elle, mais elle lui fendit la joue d'un coup de fouet. Il frappa l'air de plus belle de sa hache, manqua sa cible de peu et fut projeté à bonne distance par Ravyn.

Deux autres Démons vinrent alors à la rescousse. Ravyn entendait claquer le fouet de Belle... et les os des Démons que Dragon brisait à coups de nunchaku. Tout en veillant à ne pas se trouver dans le périmètre de la hache, Ravyn se laissa rouler par terre jusqu'aux pieds du Démon et le déséquilibra. Il parvint à s'emparer de la hache et l'abattit sur son propriétaire. Coupé en deux, le Démon se réduisit en poussière.

Mais d'autres arrivaient.

L'un fondit sur le dos de Ravyn, qui, sous le choc, lâcha la hache. Il tomba en avant, aux pieds d'un deuxième Démon, qui s'empara de la hache et la leva. Ravyn essaya de reculer en rampant, mais un nouvel agresseur le renvoya sur le précédent. Ravyn se changea en léopard à la seconde où la hache dessinait un grand cercle meurtrier. Le Démon le manqua et, à la place, atteignit son compagnon, qu'il décapita. Ravyn n'eut pas le temps de fuir: un autre Démon, lui aussi armé d'une hache, surgit et frappa l'une de ses pattes arrière. La douleur le vida

des quelques forces qui lui restaient, et il se changea derechef en homme. En un éclair, il fit apparaître des vêtements sur son corps nu et esquiva les coups en roulant sur lui-même.

Il se croyait perdu quand Susan se dressa devant lui, une hache à la main - elle avait dû l'arracher à l'une de ses victimes.

— Reculez ! cria-t-elle en menaçant les Démons, qui n'entendaient pas renoncer à leur proie.

Elle les tenait à distance en zébrant l'air de la lame. Ravyn tenta de se redresser, mais sa jambe blessée se déroba sous lui. Chacun de ses battements de cœur emportait un peu plus de ses pouvoirs.

Il n'allait quand même pas mourir à terre comme un rat terrifié !

Rassemblant toute sa volonté, il réussit à se relever... et reçut à la mâchoire un coup qui lui fit voir trente-six chandelles. La bouche pleine de sang, il cracha sur le goudron puis, dans la foulée, fonça tête baissée sur le Démon qui l'avait frappé et se débarrassa de lui.

Du coin de l'œil, il capta un éclair brillant sur sa droite.

Deux Démons brandissaient des haches, visant la tête de Belle. Ils l'avaient acculée, et Ravyn, glacé d'horreur, comprit qu'il serait impuissant à la sauver. Elle s'affaissa sur les genoux. Les Démons l'exécutèrent comme un condamné sur le billot.

Pétrifiée d'épouvante, Susan fixait le corps de la femme. Il gisait dans une mare de sang qui allait s'agrandissant sur l'asphalte noir pendant que les Démons se congratulaient.

Dans un long hurlement, Zoé se précipita vers son amie. Un Démon lui faucha les jambes au passage. Elle s'effondra face contre terre, mais se retourna en une fraction de seconde et cogna à coups de talon le Démon qui s'apprêtait à la décapiter.

Ravyn fut frappé par-derrière, si violemment qu'il entendit le craquement de ses côtes qui se fracturaient. Plié en deux, il cherchait son souffle lorsque Menkaura fut projeté sur lui. Son poids acheva de lui briser les côtes. Les yeux larmoyants, il regarda Menkaura et lut sur son visage un désespoir similaire au sien: ils étaient perdus. Ils n'avaient aucune chance de s'échapper.

Ravyn parvint à repousser l'homme qui était sur lui. Il respirait, mais

avec peine. Une douleur térébrante se diffusait dans tout son corps.

— Appelle Stryker, lança l'un des Démons à un autre. Il va vouloir assister à leur mort.

— Ouais ! tonna une voix de basse dont l'écho se répercuta sur les murs de brique alentour. Appelle donc ce fumier. J'adorerais lui mettre la main dessus tout de suite.

Ravyn n'en crut pas ses oreilles. De toutes les voix qu'il connaissait, celle-là était la dernière qu'il eût imaginé entendre. Les Démons s'immobilisèrent, le regard tourné vers le bas de la colline. Susan les imita, se demandant ce qui les paralysait soudain, et resta bouche bée.

La lumière du clair de lune soulignait l'imposante stature de l'homme.

Il était incroyablement grand, avec de longs cheveux noirs auxquels se mêlait une mèche teinte en rouge sur le sommet de la tête. Une étrange brume éthérée serpentait autour de son corps, le caressant comme une amante. Il portait un pantalon et un manteau de cuir noir, dont les manches retroussées exposaient des avant-bras impressionnants et d'immenses mains gainées de cuir. Lorsqu'il entreprit de gravir la colline, ce fut d'un pas lent de prédateur. Une aura de redoutable pouvoir l'entourait. Susan en eut la chair de poule.

Les Démons firent réapparaître leurs tunnels spatio-temporels.

— Mauvaise idée, dit l'homme.

Et les tunnels se refermèrent dans l'instant, avant que les Démons aient eu le temps de s'engouffrer dedans. Une déflagration sourde émanant de l'homme et semblable à une explosion d'ondes sonores fit vibrer l'air.

Susan sentit que sa puissance la traversait de part en part, touchant même son âme au passage. Mais elle toucha aussi les Démons, qui se mirent à hurler de douleur en se contorsionnant comme des damnés dans les flammes de l'enfer, avant d'exploser en poussière dorée.

Toutefois, pas encore persuadée que l'homme était un ami, Susan courut vers Ravyn, qui se tenait les côtes en gémissant. Son épaule, sa bouche et son arcade sourcilière étaient en sang. Menkaura gisait à côté de lui, aussi grièvement blessé. Il avait été touché au front, et l'un de ses bras tordu était visiblement fracturé.

Elle s'agenouilla auprès de Ravyn et l'aida à s'asseoir.

— Il était temps que tu te montres, saligaud ! cria Zoé à l'homme, tout en essuyant son menton ensanglanté. Où diable étais-tu ?

Négligeant de lui répondre, l'homme s'approcha en silence de l'endroit où Belle avait été tuée, comme s'il savait exactement ce qui s'était passé avant son arrivée. Un masque de douleur sur le visage, il mit un genou à terre et prit le fin collier d'argent qu'elle portait autour du cou. Il ferma le poing sur le bijou, inclina la tête comme s'il priait, puis le porta à son front.

Susan était clouée sur place par la souffrance manifeste de l'homme.

Nul doute que la perte de Belle l'affectait profondément.

Il embrassa le collier, le glissa dans sa poche, puis se releva et fit face aux Chasseurs survivants et à Susan. Laquelle aurait parié que cet homme était le fameux Acheron, le chef des Chasseurs de -a Nuit. Pas un instant elle ne l'avait imaginé avec un air si juvénile. Elle s'était attendue à un vieillard pétri de sagesse. Or, l'homme paraissait avoir une vingtaine d'années.

Ce qui ne changeait rien à une évidence : il se dégageait de sa personne une telle puissance que c'en était terrifiant. À l'instar de Savitar, il était évident qu'il n'était pas humain et possédait des pouvoirs dont nul autre n'était doté.

Elle ne vit ses yeux que lorsqu'il la regarda. Ils étaient tellement surprenants et inquiétants qu'elle frissonna de la tête aux pieds. Jamais elle n'en avait vu de semblables. Ils irradiaient la puissance et la sagesse, mais aussi le chagrin. Leur intensité lui fit l'effet d'une décharge électrique.

Ces yeux-là n'étaient pas ceux d'un homme. Sur les pupilles tournoyaient des spirales évoquant du mercure liquide. Il regarda les Chasseurs les uns après les autres, et leurs blessures guérèrent instantanément.

— Merci, Acheron, dit Dragon d'un ton aigre, en nettoyant ses mains sur son manteau. Mais n'aurais-tu pas pu te manifester un peu plus tôt ?

La colère exsuda par tous les pores d'Acheron. Il tendit la main, et Dragon se remit debout.

—Crois-moi, je suis venu aussi vite que je l'ai pu.

Ravyn intervint :

— Aux dernières nouvelles, tu avais les poignets attachés aux montants d'un lit.

—Quoi ? s'exclama Acheron, vexé. Qui t'a raconté ça?

— Un gros et furieux oiseau sur une planche de surf.

Acheron fit la grimace.

—Il est au courant ? Super. J'avais vraiment besoin de ça.

—On a failli mourir parce que tu t'envoyais en l'air avec ta petite amie ? demanda Zoé d'un ton hargneux.

—Mêle-toi de tes affaires, amazone ! rétorqua Acheron. Je ne suis pas d'humeur à supporter tes réflexions.

Puis il se tourna vers les autres membres du groupe.

— Vous, ça va?

—De mauvais poil, avec des ego salement amochés, mais sinon, on va bien, répondit Cael. Pourquoi ne répondais-tu pas à nos coups de fil ?

— J'étais dans l'incapacité de le faire.

— Ouais, c'est ça. Eh bien, bienvenue à Seattle. Nous avons un problème majeur avec les Démons, ici. Ils se sont associés à la police et nous tombent dessus à tous les coins de rue. On a perdu Troy et Aloysius, et maintenant Belle.

— Merci pour le topo, Cael, mais j'étais déjà au courant.

— Dans ce cas, je rentre chez moi. À ton tour de prendre les coups.

— Je suis content que tu sois venu, Acheron, dit Menkaura, mais, moi aussi, j'aurais vraiment préféré que tu te pointes plus tôt.

Sur ces mots, il s'en alla. Susan entendit Acheron murmurer:

— Pas autant que moi.

Puis il demanda à voix haute :

— D'autres plaintes ?

Zoé ouvrit la bouche. Il la fit taire.

— Ne commence pas ! Toute la tirade que tu allais m'assener, je la lis dans ta tête, Zoé. J'ai fait du mieux que je pouvais, d'accord ?

— Ouais, mais ton « mieux » est merdique.

Elle tourna les talons et partit en marmonnant

quelque chose à propos de son café perdu et des hommes qui n'étaient bons à rien. Ravyn tapota le bras de Susan avant de s'approcher d'Acheron.

— Ça va ?

— Non. J'ai des guerriers qui sont morts et le laps de temps qui m'a été imparti avant de devoir repartir est extrêmement limité. Comme l'a dit Zoé, c'est merdique.

— Oh, tu connais Zoé, dit Ravyn.

Il donna une tape amicale sur l'épaule à Acheron, qui se raidit et laissa échapper un gémissement.

— Qu'avez-vous ? demanda Susan, inquiète.

Acheron se ressaisit instantanément.

— Rien. Et de toute façon, nous avons un plus gros problème à régler dans l'immédiat.

Susan suivit son regard. Il était dirigé sur une voiture de police qui avançait dans la rue. Susan retint son souffle quand elle longea la colline, puis le relâcha : la voiture ne s'était pas arrêtée.

— Le coup est passé près, dit-elle à Ravyn.

— Il faut que je vous ramène tous les deux au *Serengeti*, déclara Acheron.

— Comment savez-vous où nous avons trouvé refuge ? s'enquit Susan, stupéfaite.

— Je suis omniscient, Susan.

Il connaissait son nom ! songea-t-elle en frissonnant.

— Eh bien, il semblerait qu'il y ait un peu trop de gens comme ça dans le coin, commenta-t-elle. Tu ne trouves pas, Ravyn ?

— Oh que si.

Les deux hommes remontèrent au sommet de la colline. Susan examina les lieux avec anxiété. Plus aucun signe de la bataille ne subsistait, pas même un vague nuage de poussière de Démon, ni la plus infime trace de Belle. À croire qu'il ne s'était rien passé. Une petite brise soufflait dans la rue qui semblait parfaitement paisible. Quelle existence tragique menaient les Chasseurs de la Nuit ! Ils donnaient leur vie pour les humains, et nul n'avait même conscience de leur présence. Et lorsqu'ils mouraient, ils se volatilisaient dans le néant. Combien de batailles similaires à celle-là Ravyn avait-il livrées au cours des siècles ? Combien de fois avait-il guéri sans l'aide d'Acheron ? Il était vraiment seul.

Seigneur ! Si elle n'était pas allée le chercher au refuge pour animaux, Ravyn serait mort. Cette pensée lui serra affreusement le cœur.

— Susan ?

— Oui ?

— Ça va, bébé ?

Elle hocha la tête et lui prit la main. Elle éprouvait le besoin d'un lien physique entre eux en cet

instant où ses émotions étaient tellement à vif. Acheron lui jeta un coup d'œil éloquent: il savait exactement ce qu'elle pensait.

— Pouvez-vous empêcher les humains d'aider les Démons ? lui demanda-t-elle alors qu'ils approchaient de la Porsche de Phoenix.

Acheron lui ouvrit la portière.

— Question difficile, Susan, à laquelle il est encore plus difficile de répondre.

Ravyn posa la main sur la portière côté conducteur.

— Tu seras au club, plus tard ?

— Oui. Je vous reverrai tous les deux là-bas.

La voiture allait démarrer. Susan regarda Ache-

ron repartir en direction de la colline... puis se dissoudre dans la brume.

— Quel homme étrange...

— Effectivement.

— Ne pourrait-il pas tuer tous les Démons comme il l'a fait ce soir ?

— Si, sans doute.

— Alors, pourquoi ne le fait-il pas ?

Ravyn changea de vitesse.

—Aucune idée. Je pense qu'Acheron répondrait que ce n'est pas parce que l'on peut faire quelque chose qu'on doit le faire. Ce monde regorge de trucs dénués de sens. J'imagine que les Démons et les Apollites contribuent à maintenir un équilibre entre les différentes races et que, s'il les extermini-nait tous, cela détruirait cet équilibre.

— Mais tu n'en es pas sûr.

— Non. Ce n'est qu'une supposition.

Susan réfléchit au problème alors qu'ils fonçaient dans les rues.

L'équilibre...

De la foutaise, lui semblait-il. Mais qu'en savait-elle ? Elle n'était qu'une journaliste qui, deux jours plus tôt encore, ignorait tout de cet univers parallèle.

— Que vont faire les Démons maintenant qu'Acheron est là ?

demanda-t-elle.

— De cela non plus je ne suis pas sûr, mais, à mon avis, ils vont courir aux abris.

Acheron lâcha un long soupir las tout en se téléportant dans la ruelle à

l'arrière du *Serengeti*. Il sentait à l'intérieur du club une présence qui l'at-tristait profondément.

Nick Gautier.

Il n'avait pas revu Nick depuis la nuit où celui-ci s'était suicidé. Il l'avait alors arraché aux griffes d'Hadès et Artemis. Nick le haïssait, et il avait toutes les raisons pour cela.

Dans un accès de colère, Acheron l'avait conduit à la mort, et il en gardait une terrible culpabilité qui ne s'apaiserait jamais. À cause de la haine que lui vouait désormais le jeune homme, Acheron s'était découvert incapable de l'entraîner. Il l'avait donc envoyé à Savitar. Lequel l'avait lâché dans la nature, c'est-à-dire à Seattle, sans qu'Acheron comprît pourquoi. Savitar, évidemment, ne lui donnerait pas ses raisons. Il était encore plus doué pour garder ses secrets que lui, songea Acheron. Quel dommage que lui-même ne pût voir l'avenir de Nick ! Mais il n'en avait pas le droit.

Pas davantage que de voir le sien.

— Inutile de repousser l'inévitable, grommela-t-il.

Il n'était pas un lâche. Prêt à affronter ce qui allait se passer, il entra dans le club par la porte de service. Dorian était là. Le Garou prenait un carton de bouteilles dans la réserve.

— Acheron ? fit-il en écarquillant les yeux de surprise. Tu es en ville ?

— Salut, Dori. Comment va ta compagne ?

— Bien. Et Simi ?

Acheron sentit la démonsse charonte sous forme de tatouage s'étirer sur son biceps, puis grimper sur son épaule où elle aimait dormir.

— Pareil.

— Elle est avec toi ?

Simi était presque toujours avec lui.

— Elle sortira peut-être plus tard.

— Préviens-nous, hein ? Que Terra prépare de la sauce barbecue.

— Entendu.

Acheron entra dans la cuisine, salua Terra et les cuisiniers, puis passa dans le club. La musique - du hip-hop - était tonitruante. Que Nick tolère un tel tapage l'étonna. En ce qui le concernait, Acheron appréciait tous les genres musicaux, mais Nick ne supportait ni le hip-hop ni le rap. Il n'aimait que le *métal* et la musique populaire cajun, le *zydeco*.

Acheron sut précisément à quel moment Nick remarqua sa présence. Il perçut son regard sur lui. La haine du jeune homme courut le long de son dos comme un choc électrique.

Nick se tenait derrière lui. Acheron se retourna et constata de visu que celui qui avait été un ami taquin et ironique était désormais un ennemi qui cherchait comment le tuer.

— Voyez donc qui les léopards ont invité ! lança- t-il, le visage fermé. Je suis étonné que tu te sois dérangé.

— Salut, Nick.

— Va te faire foutre.

Le jeune homme vida son verre de whisky puis lui jeta un coup d'œil irrité.

—Tu sais ce que je déteste le plus dans le fait d'être un Chasseur de la Nuit, Acheron ?

— De ne pas pouvoir être soûl ?

Nick posa le verre sur le plateau d'une serveuse qui passait.

— Non. C'est de devoir discuter avec toi.

Acheron secoua la tête. Parler avec Nick était

prématuré. Le jeune homme avait besoin de plus de temps.

— On se reverra plus tard.

Nick lui agrippa le bras et le fit brutalement pivoter de façon à le placer face à lui.

— Non, salopard. Maintenant.

Et, prenant Acheron par surprise, il lui donna un coup de poing au menton. La force du coup fit chanceler Acheron. Si Nick y avait réfléchi à deux fois, il n'aurait pas oublié un élément important : Acheron n'avait pas senti la violence de l'impact. Il avait été déséquilibré, oui, mais le coup lui avait fait l'effet d'un effleurement de plume. Les Chasseurs de la Nuit ne pouvaient pas se battre les uns contre les autres. Ils étaient différents des humains, et Acheron était encore plus différent. C'est-à-dire qu'il pouvait, lui, cogner sur les Chasseurs.

Ce dont, en l'occurrence, il s'abstint. Il avait déjà fait assez de mal au Cajun.

La foule autour d'eux s'écarta prudemment. Les Garous se consultèrent nerveusement du regard, ne sachant s'ils devaient intervenir ou non dans les affaires d'Acheron.

— Comment as-tu osé détruire La Nouvelle- Orléans ? demanda Nick, blême de rage.

— Quoi?

— Tu m'as entendu. Ça ne te suffisait pas de me tuer? Tu avais besoin de punir aussi mes amis, ma famille ?

— Nick, contrôle-toi !

Le jeune homme poussa Acheron contre une table.

— Je viens de passer des heures à regarder les photos ! Tu aurais pu arrêter ça et tu ne l'as pas fait!

Acheron sentit monter sa colère. Mais Nick et lui attiraient trop l'attention, dans ce club.

— Tu racontes n'importe quoi, petit.

— Oh que non ! Je sais ce que tu es. Tu as ramené Kyrian et Amanda d'entre les morts. Tu as sauvé leur enfant des Démons. Et tu n'as *rien* fait pour aider ma mère! Tu disais aimer La Nouvelle-Orléans et tu n'as pas levé le petit doigt pour la ville quand elle a eu besoin de toi.

— C'est faux, Nick. J'étais là, et j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Mais il y a des limites et des règles quant à ce que je peux faire ou non. Grands dieux, Nick, tu étais comme un frère pour moi. Comment oses-tu penser que j'aie pu te blesser volontairement ?

— Tu m'as tué, tu te rappelles ?

— Non. Je vous aimais, ta mère et toi, comme je n'avais jamais aimé aucun être humain de toute ma vie.

— Conneries ! D'un claquement de doigts, tu aurais pu détourner l'ouragan. Talon l'aurait pu aussi. Mais tu l'en as empêché, pas vrai ?

Acheron secoua la tête. Le destin n'était pas facile à contrôler.

— Ce n'est pas aussi simple que tu le crois, Nick.

— Si, c'est simple ! cria Nick en lui flanquant une nouvelle bourrade.

Les gens dans le club s'agitaient. Les Garous tout particulièrement.

Nick attirait trop l'attention sur eux, songea derechef Acheron, et il parlait de sujets que nul n'était censé aborder.

— Fous-moi la paix, Nick. Je suis sérieux.

Nick l'attrapa par le devant de son manteau et

l'attira contre lui de façon à pouvoir lui souffler à l'oreille :

— Sinon quoi ? Tu me tueras de nouveau ?

Il éclata de rire, comme s'il avait fait une excellente plaisanterie. Puis il lâcha le manteau, recula et lissa les revers froissés.

— Je suis désolé. J'ai oublié les bonnes manières que ma mère a tant eu à cœur de m'inculquer.

Il plissa les yeux et demanda :

—Comment va Simi ? Elle s'est trouvé un nouveau mec, récemment ?

Cette question réussit à briser les chaînes qui bridait la vraie nature d'Acheron. Il sentit qu'il se métamorphosait. Rejetant la tête en arrière, il pétrifia toutes les autres personnes présentes dans le club. La

musique continua de jouer, mais plus personne ne bougeait.

Acheron et Nick se fixaient droit dans les yeux. Pas comme des amis.

Comme des ennemis.

Nick pâlit en voyant le vrai visage du chef des Chasseurs.

— Tu n'as jamais su quand il fallait te taire, Cajun !

Sa voix n'était plus qu'un démoniaque grondement guttural.

—Qu'es-tu ? demanda Nick, toute superbe envolée.

Acheron baissa les yeux sur ses mains bleues marbrées d'argent. Il savait que des flammèches écarlates tourbillonnaient sur ses iris. Il ferma les yeux, se concentra et reprit forme humaine. Il aurait donné n'importe quoi pour effacer de la mémoire de Nick ce qu'il venait de voir. Hélas, Nick Gautier était l'un des rares êtres au monde à être immunisé contre cette manipulation mentale. C'était pour cette raison qu'Acheron et lui étaient devenus amis.

Mais Nick n'était pas immunisé contre les pouvoirs divins d'Acheron, et c'était pour cela qu'ils étaient devenus des ennemis.

—Pour ton propre bien, Nick, reste loin de moi et ne prononce plus jamais le nom de Simi.

Le jeune homme ricana.

—Un jour, Acheron, je trouverai le moyen de te tuer pour ce que tu as fait aux gens que j'aimais.

—Ne me menace pas, petit. Tu n'as pas ce pouvoir-là.

— Ce n'est pas une menace. C'est une promesse.

Acheron émit un grognement tout en se frayant

un chemin à travers les gens statufiés.

— Va-t'en, Acheron, mais rappelle-toi, quand ma nain te donnera le coup mortel, que c'est à cause de toi que j'en suis là.

Acheron se retourna.

— Non, Nick. Tu n'es qu'une erreur de plus. Artemis n'a accédé à ton souhait que pour me rendre malheureux.

Nick saisit une bouteille sur la table et la jeta à la tête du chef des Chasseurs de la Nuit, lequel la fit éclater en plein vol avant qu'elle ne l'atteigne. Les débris de verre restèrent suspendus en l'air rendant dix bonnes secondes, puis s'écrasèrent par terre, inoffensive poussière translucide.

Acheron pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte, désireux de mettre le plus de distance possible entre le Cajun et lui. Il était tellement pressé qu'il ne remarqua pas la seule personne, dans un coin, qui n'était pas pétrifiée. L'unique personne qui avait été témoin de tout l'affrontement.

Tout redevint normal dans le club, et Nick se rapprocha du bar. La femme en perruque brune dans le coin affichait un sourire diabolique.

Maintenant, ils possédaient un élément qui allait leur servir...

Satara retourna aussitôt à Kalosis. Stryker ne se trouvait pas dans le hall, ou « salle des batailles » comme il l'avait justement baptisée. La vaste salle était étrangement vide, avec son trône inoccupé sur son estrade.

Ce silence inattendu faisait froid dans le dos.

Les Démons qui se réunissaient là d'ordinaire devaient être dans leurs maisons alignées le long des rues sombres de ce royaume d'où le soleil avait été banni pour l'éternité.

La légende atlante disait que cet endroit était le palais de Misos, le dieu atlante de la mort et de la violence. Archon, le paisible roi des dieux, avait créé ce royaume pour contrôler Misos et l'y garder prisonnier avec tous ses serviteurs, prédateurs des Atlantes et des humains.

Le trône noir de Stryker, orné de dragons et de têtes de mort sculptés, était l'œuvre de Thasos - la personnification de la mort pour les Atlantes. Il était destiné à Misos, qui régnait sur les damnés envoyés à Kalosis pour y être punis. Finalement, Archon avait fait enfermer sa reine, Apollymi, dans ce royaume, pour qu'elle y reste aussi longtemps que vivrait son fils naturel.

Après la mort de son enfant bien-aimé, Apollymi avait quitté le

royaume-prison et détruit tout le panthéon atlante, exactement comme l'avaient prédit les Parques. Elle avait ensuite dévasté la Grèce, jusqu'à ce que les dieux grecs trouvent le moyen de la renvoyer dans sa prison de Kalosis.

Personne ne savait comment ils avaient fait et, jusqu' à ce jour, ils n'en avaient pas soufflé mot.

Mais, peu de temps après sa nouvelle incarcération, Apollymi avait réussi à sortir mentalement de sa prison et avait recueilli Stryker, à qui elle avait appris à s'emparer d'âmes humaines afin de sauver son peuple.

La journée avait été rude. Satara était heureuse que son frère y ait survécu car, grâce à lui, elle pourrait mettre un terme à son asservissement à Artemis une fois pour toutes.

Où était-il ? Il fallait absolument qu'elle lui parle. Elle n'avait que très peu de temps devant elle. Elle partit donc en courant dans le palais à la recherche de Stryker. Et elle le trouva là où elle s'y attendait le moins : dans sa chambre. Où il n'était pas seul. Une demi-douzaine de Démons mâles et femelles étaient couchés avec lui, en plus des deux qui copulaient par terre.

Elle ne savait pas ce qui l'étonnait le plus : que Stryker se livrât à une orgie, ou qu'il ait tout simplement des relations sexuelles. Étant donné sa froideur, elle s'était imaginé que le sexe le laissait indifférent.

Elle regarda la scène plus attentivement. Stryker ne semblait pas particulièrement impliqué avec les deux femmes et l'homme qui s'efforçaient de le combler. En fait, il paraissait ennuyé et préoccupé.

— Excusez-moi ! lança-t-elle.

Tous se pétrifièrent au son de sa voix.

— Je suis navrée de vous interrompre, continua-t-elle, mais j'ai des nouvelles qui, je pense, devraient beaucoup intéresser mon frère, et je n'ai pas le temps d'attendre que vous ayez fini.

Stryker repoussa la femme qui s'activait sur lui et s'assit.

— Laissez-nous, ordonna-t-il à ses compagnons de jeu, qui enfilèrent leurs habits en quatrième vitesse et s'esquivèrent.

Stryker se montra moins pressé. Il enfila une robe de chambre, mais ne la ferma pas. Puis il quitta le lit. Si sa nudité ne le gênait pas, songea Satara, elle n'allait pas en faire une montagne.

Du bout du doigt, il essuya une goutte de sang au coin de ses lèvres puis se suçà le doigt.

— Tu as interrompu mon dîner et j'ai encore faim. Alors, peux-tu te dépêcher, ma chère sœur ?

— Cela, c'était le dîner? demanda Satara, effarée.

—Oui. J'aime bien jouer avec ma nourriture avant de la manger.

Voilà qui ressemblait plus au Démon vicieux que connaissait Satara.

— Acheron n'est plus sur l'Olympe, Stryker, et j'ai été rappelée au temple d'Artemis. Je me suis dit que tu aimerais savoir qu'Acheron se trouve à Seattle en ce moment. Avec ses Chasseurs de la Nuit.

Stryker poussa un long soupir.

— Apparemment, c'était trop espérer que cette garce de déesse le garde. Est-ce tout, Satara?

—Non. J'étais au *Serengeti* il y a quelques minutes et j'ai appris quelque chose de *très* intéressant.

Susan fit la grimace quand Ravyn pressa un sac de glaçons sur son œil.

—Pour une femme qui se débrouille si bien au combat, j'ai du mal à croire que tu te sois laissé surprendre par un inoffensif montant de porte !

— Vu la taille de la bosse, j'estime que l'adjectif «inoffensif» est discutable. Et puis, j'étais distraite.

— Par quoi ?

Le postérieur musclé de Ravyn Kontis, voilà la vérité. Mais elle n'allait pas lui accorder la satisfaction de savoir qu'elle avait été tellement fascinée par le spectacle de ses fesses qu'elle n'avait pas regardé où elle marchait.

— J'ai oublié.

— Ouais, c'est ça.

— Je t'assure que j'ai oublié, Ravyn !

Gentiment, il rabattit sur son front ses cheveux en désordre, tout en maintenant la poche de glace sur son arcade sourcilière.

— Je tiens néanmoins à préciser que tu as été formidable.

— Pas autant que vous, les Chasseurs.

Elle sentit son cœur se serrer : elle revoyait Belle. Que n'aurait-elle donné pour chasser ces images ce son esprit ! Tuer Belle avait été facile pour les Démons. Malgré toute leur puissance, les Chasseurs de la Nuit avaient un talon d'Achille : il suffisait de leur couper la tête pour les anéantir. La magie, les dons surnaturels ne pouvaient rien contre une décapitation. Il n'y avait aucune chance que les Chasseurs reviennent ensuite sur le devant de la scène, comme dans les séries télévisées ou les films d'horreur.

Quelqu'un cria soudain au rez-de-chaussée. Susan sursauta et s'

écorcha le front avec la poche de glace.

Puis il y eut un bruit de galopade, suivi d'un choc lourd sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda-t-elle d'un ton las.

Bon sang, il était donc impossible d'avoir quelques minutes de paix ?

— Je ne sais pas, répondit Ravyn en lui donnant la poche de glace.

Cela fait, il sortit. Après une hésitation, Susan posa la poche sur le matelas et le suivit. Ils montèrent l'escalier et débouchèrent dans le couloir.

Toute la famille de Ravyn était là, ainsi que deux autres Garous et le médecin qui s'était occupé de Patricia.

Ce fut Jack qui retint son attention. Assis par terre, les bras noués autour de ses jambes ramenées sous son menton, il pleurait en se balançant sur lui-même.

— Que s'est-il passé ? demanda Ravyn à Terra, laquelle était visiblement très émue.

— Patricia est morte de ses blessures il y a quelques minutes, expliqua-t-elle d'une voix brisée.

La nouvelle accabla Susan.

— Ce n'est pas juste, gémit Jack. Elle n'a jamais fait de mal à personne ! Pourquoi est-elle morte ? Pourquoi ?

Le médecin lui tapota le dos.

— Dorian et les autres, reprenez votre travail. Je m'occupe de Jack.

Les Garous acquiescèrent et regagnèrent la salle. Avant de s'éloigner, le père de Ravyn darda sur lui un regard mauvais tout en retroussant la lèvre, la mine dégoûtée.

— Pourquoi es-tu encore ici ?

Ravyn resta impassible.

— Je t'aime aussi, papa.

En voyant l'expression de l'homme, Susan craignit un instant qu'il ne saute sur Ravyn. Et il l'aurait probablement fait si Dorian ne l'avait obligé à reculer. Même s'il n'extériorisait pas sa peine, Susan devinait à quel point Ravyn souffrait d'être aussi cruellement rejeté. Elle se surprit à haïr cet homme qui faisait tant de mal à son fils.

Triste à pleurer, elle rebroussa chemin, mais ne se rendit pas compte que Ravyn n'était pas derrière elle qu'une fois sur la première marche de l'escalier. Elle se retourna et le vit agenouillé auprès de Jack, sous le regard quelque peu étonné du médecin.

— Pourquoi n'a-t-elle pas repris conscience au moins quelques minutes? murmura le jeune homme. Je voulais lui parler une dernière fois.

Qu'elle sache combien je l'aimais, combien elle comptait pour moi.

— Elle le savait, Jack, assura Ravyn en lui pressant le bras.

— Non, elle ne le savait pas ! Dès qu'elle me demandait de faire quelque chose, je me plaignais. Oh. pourquoi est-ce que je me plaignais tout le temps? J'aurais pu au moins une fois lui obéir sans rechigner. Ô

Seigneur, qu'elle revienne! Je suis désolé, maman.

Les yeux pleins de larmes, Susan se rappelait sa propre détresse lorsqu'elle avait appris la mort de sa mère. Ce jour-là avait été le pire de son existence. Et il l'était encore. Comme Jack, elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'elle aurait changé si elle avait eu le pouvoir de revenir en arrière. À tout ce qu'elle aurait dit si elle en avait eu le temps.

Elle resta immobile sur le seuil, silencieuse, à regarder Ravyn assis par terre, le dos contre le mur, épaule contre épaule avec Jack.

— Tu sais ce qui me manque le plus quand je songe à ma mère, Jack ?

Les chansons qu'elle fredonnait le soir en tricotant au coin du feu.

Jack releva la tête.

— Ta mère ne tricotait pas, Ravyn. C'était une Garou.

— C'est vrai que ça paraît étrange comme passe-temps pour une Garou, mais elle adorait ça. Elle confectionnait des tas de trucs. Des gants, entre autres. C'était ce que je préférais. Quand je les portais, je sentais sa présence sur moi. Je humais son parfum. J'en perdais constamment un, alors elle tricotait son jumeau pour que j'aie toujours la paire, l'embrassait lorsqu'elle l'avait fini puis me l'enfilait en disant : « Mon pauvre chaton ferait bien de ne plus égarer ses gants, sinon je l'écorcherai vif. » Je riaais, m'en allais les mains bien au chaud et, évidemment, je perdais invariablement l'un de mes gants.

— Ma mère à moi aimait lire. Quand j'étais petit, ai adhéré à l'un de ces clubs qui prétendent envoyer des bouquins gratuitement. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il fallait payer à la réception. Ma mère était tellement contente... et je me suis senti vraiment idiot quand ma sœur Brynna m'a dit que maman les avait payés, ces bouquins. Alors, je me suis fait embaucher par Erika pendant deux mois. Je lui trimballais ses livres de chez elle à l'école et retour. Comme ça, j'ai pu rembourser maman.

— Et tu as survécu ? demanda Ravyn, ébahi.

Un pauvre sourire se dessina sur les lèvres de

Jack.

— Eh bien, disons que j'ai bien mérité chaque centime qu'Erika m'a payé.

Il renifla, puis demanda :

— Est-ce que le chagrin s'arrête un jour?

Les yeux noirs de Ravyn recelaient toute la douleur du monde.

— Non, pas vraiment. Elle te manquera toujours, mais pas en permanence. De temps à autre, une chose ou une autre te la rappellera. Tu auras tout à coup envie de lui dire ceci ou cela. Et tu prendras soudain conscience que ce n'est pas possible parce qu'elle n'est plus là. Alors, le chagrin reviendra en force.

Une grosse larme roula sur la joue de Jack.

— Tu ne m'aides pas vraiment, Ravyn.

— Je le sais bien, mon gars. Mais tu finiras par être en paix avec toi-même, et ça, c'est le plus important. Tu seras même capable de sourire quand tu penserás à elle.

—Merci de m'avoir parlé, dit Jack en se frottant les joues.

— Pas de problème. Il n'y a rien de pire que d'être tout seul lorsqu'on est malheureux. Si tu veux me parler, tu sais où me trouver.

— Au sous-sol.

— Exactement. Bon, tu vas tenir le coup ?

— Oui. Tad et Jessica se chargent de tout. Il me faudra seulement m'occuper de Brynna quand elle arrivera.

Ravyn lui pressa de nouveau affectueusement le bras avant de se relever. Ce ne fut qu'à cet instant qu'il parut s'apercevoir que Susan était encore là. Quand il passa devant elle, elle le vit s'empourprer.

Il descendit l'escalier. Susan resta un moment sur le palier, bouleversée par la tendresse qu'il lui inspirait. Comme ce serait facile de tomber amoureuse de lui... Mais n'était-ce pas déjà fait? La plupart des hommes qu'elle avait connus étaient dépourvus de la moindre once de compassion.

Ravyn, lui, venait de montrer qu'il avait un immense cœur.

C'était grâce à cela qu'il supportait Erika, comprit Susan. Elle le faisait tourner en bourrique, mais il la considérait comme un membre de sa

famille, ou ce qui s'en rapprochait le plus.

Sa capacité de compassion expliquait qu'il tolérât sa présence à elle, une étrangère, auprès de lui : il la savait sans famille et malheureuse d'avoir perdu Jimmy et Angie.

Emue, elle gagna le sous-sol et trouva Ravyn penché sur les notes de Jimmy. Il lui tournait le dos. Elle ferma les yeux et huma son parfum. Puis, poussée par le besoin d'être en contact avec lui, elle traversa la chambre, se pressa contre son dos et referma les bras autour de sa taille.

Ravyn se sentit frissonner. Une vague de tendresse le submergea, exacerbant les émotions qui l'agitaient: colère et haine à cause de la mort de Zelle, chagrin et compassion pour Jack... et un sentiment nouveau, troublant, qu'il analysait mal, envers Susan.

Il se retourna et posa les lèvres sur les siennes, prit son visage en coupe entre ses mains et en savoura la myriade de saveurs, parmi lesquelles il distingua relie du miel, et aussi un petit goût de paradis.

Elle glissa fébrilement les mains sous sa chemise pour lui caresser le dos. Pourquoi tant d'urgence ? Elle n'en savait rien, mais le fait était là : elle désirait cet homme. Maintenant. Ici.

Il la regarda, un peu étonné, alors qu'elle faisait glisser les manches de sa chemise le long de ses bras. Puis il lui sourit.

— Si tu es aussi pressée, cela peut s'arranger.

Et il fit disparaître leurs vêtements.

Le froid fit frissonner Susan, mais elle éclata de rire. Et elle eut chaud à la seconde où il l'appuya contre le mur et se plaqua contre elle. Exaltée par le plaisir procuré par le contact de ce corps dur, tout en muscles, elle lui entoura la taille de ses jambes et l'embrassa dans le cou. Le parfum de sa peau la grisa. Et ses sinus se bloquèrent.

Joue contre joue, ils se délectèrent longuement des délices prodiguées par leurs baisers.

Ravyn adorait sentir les jambes de Susan qui l'emprisonnaient, son mont de Vénus contre son bas-ventre, ses seins contre sa poitrine... N'y tenant plus, il la pénétra profondément, sans plus de préliminaires. Elle geignit, lui enfonça les ongles dans les épaules... et se mit à éternuer. Mais elle s'agrippa néanmoins solidement à lui, ne laissant

pas un millimètre du sexe qui était en elle se dérober.

Et elle éternua de nouveau.

Il se rendit compte que ses cheveux lui balayaient le visage.

— C'est vraiment pénible, dit-il en s'écartant.

Il recula la tête et vit Susan froncer le nez.

— Tu vas bien ?

En réponse, elle éternua encore. Navré, il songea que, vraiment, il fallait qu'il se rase le crâne. Voire tout le corps.

Elle reniflait et en était navrée, d'autant plus qu'il affichait la mine penaude du gamin pris les doigts dans le pot de confiture. Pauvre Chat Botté... Mais pas question de laisser quelque chose d'aussi trivial qu'une allergie gâcher le plaisir de ce moment. Elle plaqua donc la main sur son nez.

Ravyn était sur le point de rappeler leurs vêtements quand Susan détacha ses jambes, s'agenouilla devant lui et lui enserra le sexe entre ses doigts. Une onde de plaisir le traversa comme la foudre. Il ressentit des spasmes dans le bas-ventre.

— Que fais-tu, Susan ? Tu es allergique !

Elle leva les yeux vers lui, se lécha les lèvres et lui décocha le regard le plus suggestif qu'il eût jamais vu chez une femme.

— Certaines choses méritent qu'on souffre un peu.

Sur cette déclaration, elle pencha la tête en avant et le prit dans sa bouche. Le contact de sa langue sur l'extrémité de son pénis lui arracha un long râle. Le cœur battant à tout rompre, il enfouit la main dans ses cheveux d'or et s'adossa au mur de façon à la voir. Elle éternuait par moments, mais revenait chaque fois à son ensorcelante caresse.

Jamais, de toute son existence, il n'avait été aussi ému. Comme il admirait cette femme ! Il lui était interdit de la garder auprès de lui, et pourtant, il en avait désespérément envie. Si seulement il avait pu...

De nouveau, Susan se lécha les lèvres en le regardant, puis reprit son sexe entre ses lèvres douces et chaudes. Elle aimait tant sa saveur salée.

Mais, par-dessus tout, elle aimait l'expression de Ravyn pendant qu'il l'observait, et la douceur de sa main dans ses cheveux.

Lorsqu'il jouit, elle ne songea pas un instant à se soustraire. Elle continua à faire aller et venir sa bouche sur son sexe jusqu'à ce qu'il mollisse. Enfin, elle détacha ses lèvres, recula contre le mur et chercha son regard. Il se mit à sourire. Lentement. Presque timidement.

— Tu es unique, dit-il entre deux halètements.

Il fit courir son index sur les lèvres qui l'avaient comblé.

— Je ne suis pas unique, mais je suis contente que tu le croies.

Il l'aida à se relever et, lorsqu'elle fut face à lui, il l'enlaça.

— Que va-t-il advenir de nous, Ravyn? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas. Pour l'instant, nous sommes ensemble. Et j'en suis très heureux.

Cela ne pouvait pas durer. Elle le savait, et cette certitude la mettait au supplice. Mais ce n'était pas la seule : il y avait aussi le fait qu'elle ne pourrait jamais reprendre sa vie au point où elle l'avait laissée. Elle en avait trop appris sur le monde tel qu'il était en réalité pour l'oublier. Ravyn ne faisait pas partie de son avenir. Comment allait-elle supporter qu'il en soit exclu ?

Et pourquoi fallait-il qu'elle soupire après un homme qu'elle ne pouvait avoir ?

La tirant de ses pensées moroses, des crocs lui effleurèrent soudain le cou. C'était tellement délicieux qu'elle geignit et se cambra dans l'attente de la suite.

Ravyn prit ses seins dans ses paumes et titilla du bout du doigt leurs pointes sensibles. Puis il amena une main entre ses cuisses et entreprit de la caresser à cet endroit secret, source de l'indicible bonheur, avant de plonger lentement en elle, centimètre après centimètre.

Le plaisir de Susan était à son paroxysme, et pourtant elle parvenait encore à réfléchir. Cet homme... Si inexplicable que cela parût, elle avait l'impression qu'il faisait partie d'elle. Comme s'ils étaient reliés l'un à l'autre. Quand elle était avec Ravyn, rien ne comptait. Il était le centre de son univers ; elle gravitait autour de lui. Elle n'était plus

seule. Même si demain devait apporter son iot de drames, elle n'avait pas peur. Il était son rempart contre le malheur.

Ravyn respira à plein nez l'odeur de sa peau. Le parfum le plus rare, le plus enivrant du monde. Et le contact de sa main frôlant sa joue... Paupières closes, il se délecta de ce contact si précieux.

De quelle manière ils allaient se sortir de cette situation, il l'ignorait. Il n'avait qu'une certitude: il ne permettrait pas que Susan souffre. Il ferait en sorte qu'elle retrouve son existence telle qu'elle l'avait quittée. Elle méritait bien cela.

Sentant le sexe de la jeune femme se contracter autour du sien, il laissa libre cours à sa jouissance et vécut l'ultime orgasme de concert avec elle.

Le temps sembla s'arrêter. Ils revinrent lentement à la réalité, le souffle court. Ravyn ressentait une troublante impression de vide, maintenant que leurs corps n'étaient plus unis. Il ne voulait pas la laisser, ne fût-ce qu'une seconde.

Elle lui adressa un sourire de chatte gourmande repue. Il rit et l'embrassa. Jusqu'à l'instant où il ressentit un étrange élancement dans la main. Son cœur manqua alors quelques battements. Cette sensation, il ne l'avait pas eue depuis des siècles. Non, ce n'était pas possible...

Susan poussa un petit cri et secoua sa main comme si elle brûlait.

— Mais qu'est-ce qui...

Elle se tut, dardant un regard incrédule sur ce qu'il savait qu'il verrait aussi sur sa propre main.

La marque.

— Ravyn...

Il cilla: sa vision s'était brouillée.

— Je ne peux pas m'unir. Pas en tant que Chasseur de la Nuit. Ce n'est pas vrai !

Mais alors, que voyait-il sur sa paume ?

— Pourtant, c'est cela, n'est-ce pas ? demanda Susan, l'air égaré.

Il hochait la tête, incapable d'articuler un seul mot. Il était mort.

Comment aurait-il pu avoir une compagne ? Il ne pouvait pas engendrer d'enfants ! Cela allait à l'encontre de la logique !

Et... grands dieux ! sans Susan, il n'aurait plus jamais la possibilité de faire l'amour !

— Maudites soient les Parques ! Mais à quoi diable pensaient-elles ?

rugit-il, tremblant de rage.

Susan ferma la main pour ne plus voir l'arabesque. La colère de Ravyn la choquait.

— J'ignorais que je te révulsais à ce point, dit-elle d'un ton de reproche mêlé d'incrédulité.

— Je n'arrive pas à y croire. Comprends-tu ce que cela signifie, Susan ?

— Oui : tu es cuit.

— Ce n'est pas possible !

— On dirait bien que si. Écoute, je vais te faciliter les choses. Tu seras mon compagnon, mais je te laisserai libre d'aller te balader où bon te semblera. Comme les chats.

— Ça ne marche pas comme ça.

— Pourquoi ?

— Tant que tu vivras, je ne pourrai faire l'amour qu'avec toi.

— Et si nous ne nous unissons pas, tu deviendras l'équivalent d'un eunuque.

— C'est à peu près ça.

Un frisson de peur la traversa. Tant qu'elle vivrait, avait-il dit...

— Tu ne vas quand même pas me tuer, si ?

— Tu es folle ? Pourquoi ferais-je ça ?

— Eh bien, voyons... parce que dix secondes après que je t'ai

rencontré, tu as égorgé un type, et que maintenant tu m'annonces que, moi vivante, tu es condamné à la monogamie jusqu'à ma mort. Alors, le meurtre me semble la réponse la plus logique à ton problème, même si je m'insurge haut et fort contre cette solution.

— Ne t'inquiète pas, même si je le voulais, je ne ruerais pas : j'ai fait le serment de protéger la vie des humains.

Susan se demanda ce qui la vexait le plus : qu'il puisse envisager de la tuer, ou que tout ce qui l'en empêche soit son serment.

— Eh bien, merci, chéri. Je suis contente de tant compter pour toi.

— Je plaisantais, dit-il, radouci.

— Mmm...

Il appuya son front contre le sien et lâcha un soupir de frustration.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie été uni à une femme allergique à moi.

— Mais c'est moi qui devrais me lamenter ! Comment te présenterai-je aux gens, hein ? Tenez, voici mon... Mon quoi ? Mon compagnon ? Mon animal de compagnie ?

Il ferma les yeux et crispa les mâchoires.

— Bon sang, Susan, pourquoi faut-il que chacune de mes relations soit aussi compliquée ?

— Allons, Catman ne peut pas être aussi défaitiste ! Je suis celle qui devrait claquer des dents de peur. Après tout, tu pourrais me filer des puces.

— Je te donnerai mieux que ça, assura-t-il en lui tapotant les fesses.

— Arrête ça, sinon je t'oblige à sortir à la lumière du jour et je t'emmène te faire castrer.

— Pas besoin de lumière du jour. Il te suffirait de franchir cette porte et de ne pas revenir avant trois semaines.

— Je ne te ferais pas ça, Ravyn, dit Susan, son sérieux retrouvé.

— Pourquoi pas ? Quelle importance cela aurait-il ? Nous ne pouvons

pas vivre ensemble, de toute façon. Acheron ne le permettra jamais.

— Il n'a rien interdit à Cael.

Judicieuse remarque. Qui méritait réflexion.

— Susan, as-tu la moindre idée de ce que vivre avec moi t'imposerait ?

Elle plissa le nez comme si elle sentait une odeur désagréable.

— Si tu ressembles à la plupart des hommes, ça m'imposerait de ramasser les sous-vêtements et les chaussettes sales que tu aurais jetés par terre, une lunette des toilettes jamais rabattue, mon pot de beurre de cacahuètes vidé sans que tu daignes le mentionner, mais... n'attends pas de moi que je nettoie la litière, OK? Ce genre de corvée, c'est pour Erika.

Il n'en revenait pas : elle réussissait à rire de tout.

— Tu seras en danger permanent, Susan.

— Pardon ? Serais-tu amnésique ? Aurais-tu oublié les dernières attaques dont nous avons été victimes ? Sans compter l'agression du montant de porte qui a failli m'être fatale.

— Susan, je suis sérieux.

— Moi aussi. Bon, d'accord, j'aurais préféré disposer d'un peu de temps pour tomber amoureuse de toi, et j'aurais bien aimé que tu sois humain. Mais personne n'est parfait. C'est vrai que je suis allergique et...

Il l'interrompit d'un baiser.

— Écoute, nous ne sommes pas obligés de tout régler maintenant. Je te demande d'être mienne jusqu'à la fin de ta vie. Littéralement. Dans notre monde, le divorce n'existe pas. Nous avons trois semaines pour réfléchir. Je tiens à ce que tu comprennes pleinement le sens de l'engagement que tu vas prendre, OK ?

— OK. Mais n'oublions pas qu'au cours de ces trois semaines, nous risquons d'être jetés en prison ou de mourir.

— Exact.

Susan le laissa l'attirer contre lui. Pour être honnête, le doute l'habitait.

Et elle était soulagée qu'il lui accorde le temps de la réflexion. Mais elle ne pouvait pas le laisser seul, le priver à jamais de : Dut contact intime avec une femme. Cela aurait été cruel et injuste. Compte tenu, surtout, de la gentillesse dont il avait fait preuve à son égard au cours de cette affreuse épreuve.

Néanmoins, cela ne changeait rien au fait qu'un long et difficile chemin s'ouvrait devant eux et que cela l'effrayait. Elle ignorait de quoi demain serait fait. Elle espérait simplement qu'il y aurait un lendemain.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « ils sont partis » ? demanda l'homme.

Trates soupira en regardant le fumier d'humain qu'il aurait préféré vider de son sang plutôt que de discuter avec lui. Mais Stryker tenait à cette alliance avec les humains, ces inférieurs stupides. C'est pourquoi Trates jouait les gentils avec le chef de la police alors qu'il ne rêvait que d'arracher la gorge et de boire le sang putride de cet abruti de Paul Heilig.

— On les avait coincés quand Acheron a surgi et a tué tous les Démons présents, expliqua Trates. Nous allons donc faire profil bas.

— Conneries ! Vous m'avez promis mon...

— Écoutez-moi bien, humain ! éructa Trates entre ses crocs serrés.

Ne vous en prenez pas à ce Chasseur de la Nuit là. Il n'est pas comme les autres.

— Ils sont tous des créatures nocturnes. Ils vivent perpétuellement dans la face cachée de la lune. Tout ce que vous avez à faire, c'est les traîner à la lumière du jour pour les tuer !

Trates leva les mains.

— Je suis simplement venu vous apporter le message de monseigneur Stryker. Maintenant, hein, vous faites ce que vous voulez, c'est votre problème.

Il se retourna pour appeler le portail de retour vers Kalosis. Mais, dès qu'il lui eut tourné le dos, le chef de la police se jeta sur lui. Trates

sentit dans la seconde une vive douleur au cœur. Hoquetant, il baissa les yeux et vit la pointe d'une dague sortir à travers sa poitrine, exactement au centre de sa marque de Démon.

Paul Heilig retira sa lame un instant avant que Trates explose et se réduise à un nuage de poussière dorée.

— Vous vous trompiez, Trates. C'est *votre* problème.

Si Stryker était trop lâche pour faire le nécessaire afin de protéger ses enfants, alors tant pis pour lui. Paul Heilig, lui, n'était pas comme cela. Un Chasseur de la Nuit lui avait déjà pris sa femme. Hors de question que, maintenant, il perde ses fils. Peu importait le prix à payer: il les protégerait.

Ravyn Kontis était toujours vivant, et tant qu'il le serait, Paul entendrait la voix de son épouse appelant à la vengeance. Aussi longtemps que des Chasseurs de la Nuit arpenteraient les rues de Seattle, ses fils seraient en danger de mort.

Il ne permettrait pas cela.

Il décrocha son portable de sa ceinture et appela son adjoint.

— J'ai besoin d'un mandat de perquisition.

— Pour ?

— Le *Happy Hunting Ground*.

Trates ne lui avait pas dit où Ravyn Kontis se terrait, mais il connaissait quelqu'un qui le ferait.

— Cael?

Cael s'arrêta en entendant la voix d'Acheron dans son dos. Il se retourna. Dans la nuit brumeuse, Acheron longea le trottoir. Comme toujours, il émanait de sa personne d'inquiétantes ondes.

Il l'avait rencontré pour la première fois le 15 septembre de l'an 904, par une nuit aussi froide que celle-ci, en Cornouailles. Cael était couvert du sang des Vikings qu'il avait combattus au cours de la même nuit. Les incendies qu'il avait allumés lui avaient roussi les cheveux et boursouflé la peau. Mais il ne s'en était pas soucié, ne songeant qu'à venger sa femme, son frère, sa mère et sa sœur que les Vikings avaient tués.

Même après tous ces siècles, il revoyait encore le beau visage piqué de taches de rousseur de Morag, entendait la douce musique de sa voix quand elle prononçait son nom. Avec ses cheveux couleur de soleil et son sourire tout aussi éclatant, elle avait été tout son univers.

Morag et Corynna, la jeune sœur adolescente de Cael, avaient des yeux d'un bleu à faire pâlir le ciel d'envie et un rire si mélodieux qu'il évoquait les trilles d'un oiseau.

Son père les avait tous vendus comme esclaves pour sauver sa propre vie. Mais les Vikings ne voulaient pas d'esclaves. Ils voulaient des victimes à torturer. Enchaîné, Cael avait assisté, impuissant, à la mort lente des siens. Les Vikings les avaient martyrisés pour s'amuser. Leurs cris et leurs supplications résonnaient encore à ses oreilles.

Même après sa mort, il avait continué à les entendre, à voir leurs pauvres corps battus et démembrés. Aujourd'hui encore, il lui arrivait de se réveiller en sursaut, tremblant, à cause de ces souvenirs atroces.

Acheron était apparu après qu'il s'était vengé de ceux qui avaient massacré sa famille, et il lui avait appris, à lui, l'humble paysan, à combattre les Démons et à recommencer à vivre en dépit de tout.

Il devait tout au chef atlante des Chasseurs de la Nuit. S'il ne lui avait pas montré comment mettre le passé derrière lui et aller de l'avant, il n'aurait pas été là maintenant. Il n'aurait jamais connu Amaranda. Or, auprès d'elle, il avait retrouvé ce qu'il avait cru perdu à jamais : l'amour.

Elle lui apportait la paix, l'acceptation, la consolation. Elle était son paradis, après une existence de violence et de combats. Il était prêt à faire n'importe quoi pour elle, et pour que ce bonheur ne s'arrête pas.

N'importe quoi, oui, sauf du mal à Acheron.

Cael était loyal et détestait être écartelé entre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

Il esquissa un sourire à l'intention de son chef et le salua en énonçant une phrase extraite d'un des dessins animés favoris d'Acheron, *The Flintstones* :

— « Bienvenue, ô Grand Gazoo. C'est gentil à toi de revenir nous voir sur notre planète. »

— Merci, Barney, répondit Acheron en roulant des yeux. Comment

vont Betty et Bam Bam ?

— Bien, mais j'aimerais les éloigner de Wilma et Pebbles. Ces femmes ne créent que des ennuis.

— Mais non. Ce sont de braves femmes. Ce sont celles en rouge qui causent des problèmes aux braves types.

Cael éclata de rire et tendit la main à Acheron.

— C'est bien vrai, mon frère.

Acheron serra la main tendue. Cael voulut lui taper sur l'épaule, mais Acheron se déroba en faisant la grimace.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta aussitôt Cael.

— Je me suis esquiné le dos, mais ça va s'arranger.

— Ça a du bon, d'être immortel, hein ?

— Parfois.

Le silence s'installa entre eux. Ils étaient sur le trottoir, devant un petit café dans lequel des étudiants révisaient leurs cours tout en bavardant. De la musique filtrait dans la rue. Cael n'était pas loin de chez lui, mais il ne voulait pas y inviter Acheron. Il avait toujours tenu son chef le plus loin possible de sa femme.

— Tu as besoin de quelque chose? demanda-t-il.

Acheron ne répondit pas tout de suite. Trop de

pensées affluaient en même temps à son esprit. Il voulait mettre en garde Cael mais savait que s'il le faisait, il modifierait d'autres destins en plus du sien. La chaîne sans fin des bouleversements se déroulait dans son esprit. Mille vies altérées à cause d'un seul mot prononcé... Non, il devait se taire. Plus facile à dire qu'à faire. Bon sang, quelle malédiction que de connaître l'avenir et d'être empêché par une conscience humaine de le changer ! Mais, sans cette conscience, le sort de Cael lui aurait été égal. Il ne se serait soucié que de lui-même. Il serait devenu Savitar.

Il se ressaisit et déclara :

— Non, Cael, je n'ai besoin de rien. Je voulais juste te souhaiter une bonne nuit.

L'expression du Celte montra qu'il n'en croyait rien.

— Ouais, c'est ça. À plus tard, alors.

Il s'éloigna. Acheron le suivit du regard, dévoré par l'envie de le rappeler et de l'avertir. Mais c'était impossible, et il savait pertinemment pourquoi. Ce qu'il ignorait, en revanche, c'était s'il devait maudire ou remercier Artemis pour ce don.

Il n'y avait qu'une chose pire que de connaître l'avenir: ne pas le connaître... Ce qui était le cas chaque fois qu'il était impliqué dans l'affaire ou que l'avenir de quelqu'un risquait d'influer directement sur le sien.

— Hé, salut !

Il se retourna et découvrit une ravissante étudiante aux cheveux noirs bouclés, en jean et haut vert qui mettait ses courbes très en valeur.

— Salut.

— Tu viens prendre un verre ? Je te l'offre.

Acheron se concentra et vit le passé de la jeune fille, son présent et son avenir simultanément. Elle s'appelait Tracy Phillips, était major en sciences politiques, irait à l'école de médecine de Harvard et deviendrait une chercheuse éminente. Elle réussirait à isoler un gène mutant de la race humaine dont on ignorait encore l'existence.

La découverte de ce gène sauverait la vie de sa plus jeune fille, qui deviendrait elle-même médecin. Cette enfant, sous la houlette de sa mère, dirigerait un lobby sous l'influence duquel seraient votées des réformes qui changeraient le monde médical et la façon dont les gouvernements organisaient les systèmes de protection de santé. À elles deux, mère et fille sauveraient des milliers de vie en permettant aux gens de recevoir des traitements de pointe que, sans cela, ils auraient été incapables de payer.

Pourtant, en cet instant, la seule pensée de Tracy était qu'il avait de fort jolies fesses et qu'elle aurait bien aimé les dégager de son pantalon de cuir.

Dans quelques secondes, elle rentrerait dans le café et y rencontrerait

une serveuse du nom de Gina Torres. Le rêve de Gina était d'étudier la médecine et de sauver la vie de travailleurs pauvres qui ne pouvaient assumer les frais de traitements médicaux. À cause de problèmes familiaux, elle ne suivait pas les cours cette année. Mais elle raconterait à Tracy qu'elle prévoyait de s'inscrire l'an prochain.

Plus tard cette nuit, quand la plupart des étudiants seraient partis, les deux jeunes filles discuteraient des rêves et projets de Gina. Et dans un mois, Tracy apprendrait aux informations télévisées que Gina avait trouvé la mort dans un accident de voiture. Ce tragique événement, conjugué à la rencontre de ce soir, fruit du hasard, amènerait Tracy à sa destinée. En un éclair, elle se rendrait compte combien son existence avait jusque-là été superficielle. Elle s'évertuerait alors à y remédier, à devenir plus attentive aux autres et à leurs besoins. Elle donnerait à sa première fille le prénom de Gina, en hommage à la Gina qui nettoyait les tables dans un bar tout en rêvant à une vie meilleure pour tous.

La mort de Gina serait le facteur déclenchant qui conduirait Tracy à faire de son rêve une réalité.

La race humaine était extraordinaire, songea Acheron. Si peu de gens étaient conscients du nombre d'existences qu'ils bouleversaient par inad-vertance. Ils ignoraient qu'un mot, un seul, pouvait détruire ou embellir la vie d'autrui.

Si Acheron acceptait l'invitation de la jeune étudiante, la destinée de Tracy en serait changée. Elle ferait carrière dans la banque, deviendrait un cadre très bien payé, déciderait que le mariage ne lui convenait pas, choisirait l'union libre et n'aurait jamais d'enfants.

Ce serait le grand chambardement. Toutes les vies qui auraient pu être sauvées ne le seraient pas.

Connaître les subtilités de chaque mot prononcé, les conséquences du moindre geste était le fardeau le plus lourd qu'Acheron ait à porter.

Il sourit gentiment et secoua la tête.

—Merci, mais je dois partir. Passez une bonne nuit.

Elle lui décocha un coup d'œil brûlant.

— Bon. Mais si vous changez d'avis, vous savez où me trouver : je vais réviser ici pendant quelques heures.

Elle poussa la porte du bar, posa son sac à dos sur une table et en sortit ses livres. Soupirant parce qu'elle était harassée, Gina lui apporta un verre d'eau. À travers la vitre, Acheron vit les deux jeunes filles commencer à bavarder. Leurs destins suivaient leur cours.

Le cœur lourd, il regarda une dernière fois derrière lui la direction qu'avait prise Cael. Il haïssait l'avenir qui attendait son ami. Mais c'était son destin.

— *Imora thea mi savur*, murmura-t-il en atlante.

« Que les Dieux me sauvent de l'amour. »

Lasse, Susan s'appuya au mur. Elle faisait le tri dans les fichiers de l'ordinateur de Jimmy. Bon sang, elle n'était qu'une journaliste, pas une voyante extralucide ! Jimmy, de là où il se trouvait, ne pouvait-il lui donner un indice ?

Elle décida de faire une pause et cliqua sur l'album photo. Un goût de bile lui envahit la bouche quand elle vit des clichés d'Angie et elle lors d'une soirée, l'année précédente.

— Tu vas bien ?

Elle sursauta à l'entrée de Ravyn dans la chambre. Comme d'habitude, il se déplaçait aussi silencieusement qu'un chat.

— Tu m'as fait peur.

Comme il s'avavançait vers elle, elle songea qu'il était ce qu'elle avait vu de plus beau de toute sa vie. Ses cheveux étaient attachés en queue de cheval. Sa chemise déboutonnée mettait en évidence son buste musclé.

Elle montra le PC portable du doigt.

— Je regardais les photos de Jimmy.

Il lui tendit le café qu'il était allé lui chercher au rez-de-chaussée, puis s'assit à côté d'elle, face à l'écran.

— Tu devrais peut-être fermer ce fichier.

— Non, ça ira. Je viens juste de tomber sur des photos de la dernière soirée de Halloween. Jimmy était déguisé en monstre de Frankenstein et Angie...

— En fiancée du monstre ?

— Non. Elle était en vache sacrée. Elle a toujours été un peu décalée.

Elle montra le cliché à Ravyn, qui éclata de rire. Angie était impayable, avec son costume de vache, son auréole autour de la tête et sa croix de bois géante autour du cou. Il ne l'avait vue que très brièvement au refuge, mais cette femme lui avait paru sympathique.

Son rire mourut quand Susan passa à la photo suivante et qu'il vit les gens qui posaient. Susan cliqua sur la page suivante. Il l'arrêta d'un cri.

— Attends ! Reviens en arrière !

Non, ce n'était pas possible, il devait se tromper.

— Pourquoi ? demanda Susan.

Il posa sa propre tasse de café et examina la grande femme blonde déguisée en vampire. Elle arborait des crocs fort réalistes et tenait Angie par la taille.

— Je la connais, Susan.

— J'espère que tu ne dis pas ça dans le sens biblique du terme, Chat Botté, sinon je...

— Non, coupa Ravyn, flatté par cet accès de jalousie. Cette femme est... ou plutôt *était* un Démon. Je l'ai tuée.

— Mais non, c'est impossible ! s'exclama Susan.

Ravyn étudia plus attentivement la femme aux

magnifiques traits patriciens. Il se la rappelait telle qu'il l'avait trouvée, en jean noir et chemisier écarlate, debout au-dessus de ses victimes. Il avait failli vomir lorsqu'elle avait essuyé le sang qui ruisselait de sa bouche puis éclaté de rire.

— Si. C'était elle, j'en suis sûr.

— Comment peux-tu en être certain ? Tu mémorises le visage de tous les Démons que tu liquides ?

— Non. Mais je me souviens d'elle.

— Parce que c'est une bimbo ?

— Parce qu'elle ne s'est pas enfuie en me voyant. En fait, elle m'a mis au défi de la tuer. Elle m'a dit qu'elle pouvait passer par la case prison et en ressortir libre aussitôt, et que si je ne voulais pas que tous les Chasseurs de la Nuit de Seattle meurent, mieux valait que je lui fiche la paix.

— Et donc, tu l'as tuée, dit Susan, les sourcils froncés.

— Elle venait de prendre la vie d'une femme enceinte et de son petit enfant devant une laverie automatique ! tonna Ravyn. Il fallait que je libère les âmes qu'elle venait de voler !

— C'est fascinant, mais il ne peut s'agir de *cette* femme.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que c'est la femme de Paul Heilig, le chef de la police ! Et elle est morte dans un accident de voiture en Europe. J'ai vu des photos.

Ravyn se figea : ses soupçons étaient corroborés.

— Quoi ?

— Tu m'as entendue, répliqua Susan.

Elle revint quelques pages en arrière, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un cliché de la femme blonde avec deux jeunes gens très grands et aussi blonds qu'elle, déguisés eux aussi en vampires d'opérette. A côté d'eux, un homme à lunettes, plus petit, rondet, était costumé en explorateur. Il avait la cinquantaine, des cheveux poivre et sel et des yeux gris au regard aigu.

— Voici ses fils et son mari.

— Et tu ne trouves pas bizarre que le chef de la police soit marié à une femme qui semble avoir le même âge que ses fils ?

— Chirurgie esthétique, bébé. Quelques-uns des meilleurs plasticiens du pays exercent ici.

— Oui, et quelques-uns des meilleurs Démons exercent ici également.

Susan avait froid, tout à coup. Elle fixait la femme, et, peu à peu, le doute dans son esprit se changeait en certitude. Tout s'expliquait,

maintenant.

— C'est exactement ce que tu soupçonnavais, n' est-ce pas, Ravyn ? Il a épousé une Apollite qui est devenue un Démon à vingt-sept ans, et il se sert de sa position pour protéger sa famille.

— Ses fils, pas sa femme. Elle, je l'ai tuée. Pas étonnant qu'il ait voulu me torturer au...

Il s'interrompt. Il se rappelait les paroles de l'assistant du vétérinaire, au refuge.

J'attends avec impatience que Stryker et Paul arrivent pour l'achever.

Dans la mesure où il ignorait qui était Paul, il avait négligé cette réflexion. Mais, à présent, il comprenait tout. Paul était Paul Heilig, chef de la police et père de deux Démons.

Grands dieux, ils étaient fichus.

— Quand l'as-tu tuée ? s'enquit Susan.

— Je ne sais plus. Il y a environ deux mois, je crois.

Et la femme de Heilig s'était tuée en voiture deux mois auparavant.

Susan se souvenait très bien des articles dans le journal. Le corps n'avait pas été rapatrié aux États-Unis pour les funérailles, mais une cérémonie du souvenir avait été organisée.

Évidemment ! Un Démon, en mourant, ne laissait pas de cadavre à enterrer.

Seigneur, voilà qu'elle raisonnait comme Léo ! Lequel n'était pas l'illuminé qu'elle croyait...

— Quel souvenir as-tu d'elle, Ravyn ?

— Celui d'une immonde garce avec un méchant crochet du gauche.

— Non, pas ça. Quelque chose qui nous permettrait de l'identifier avec certitude comme étant la femme du chef de la police.

— Elle a dit qu'elle pouvait passer par la case prison et en sortir aussitôt libre.

— Peut-être jouait-elle beaucoup au Monopoly. Qui sait comment les Démonse se distraient pendant leur temps libre ?

Le regard noir de Ravyn l'amena à lever les mains.

— D'accord, d'accord, je me rends ! Vas-y, continue.

— Si on relie cet élément aux propos de Jimmy. qui répétait qu'une personne très haut placée dans son service couvrait les meurtres et les disparitions, cela fait trop de coïncidences, Susan. Jimmy a conservé cette photo dans son ordinateur parce qu'il avait des soupçons.

— Je sais. Mais permets-moi de me faire l'avocat du diable. Nous avons besoin de preuves concrètes avant d'accuser Heilig d'avoir monté un complot et de dissimuler des meurtres.

— Susan... fit Ravyn d'un ton de reproche.

— Écoute, j'ai déjà ruiné ma vie à cause d'un truc qui avait l'air d'un canard, caquettait comme un canard et s'est révélé être un tigre protégé par tout un bataillon d'avocats qui m'ont pris tout ce que je possédais. Toutes les preuves étaient là, indéniables, et pourtant, chaque élément à charge s'est révélé être une simple coïncidence. Je ne tiens pas à commettre la même erreur une seconde fois.

Elle leva les poignets, montrant ses cicatrices.

— Je ne veux vraiment pas revivre mon passé, Ravyn.

Le cœur soudain serré, il regarda les cicatrices.

— Susan...

— Ne prends pas ce ton paternaliste avec moi, OK ? Je sais que j'ai été stupide, mais j'étais tellement seule ! Le ciel m'était tombé sur la tête. Il m'a fallu affronter avocat après avocat jusqu'à ce que les décombres soient déblayés et que je me retrouve à la rue, sans amis ni espoir. Je me suis obligée à quitter mon lit chaque matin pour aller me faire botter les fesses.

Et puis, tout à coup, j'ai décidé que ça suffisait. J'étais ruinée, d'accord, mais vivante, et ma vie. même moche, était à moi. J'ai refusé qu'ils me prennent ça aussi. Je reviens de loin, le chemin a été long et difficile. Alors, je ne veux à aucun prix que le cauchemar recommence parce que j'aurai accusé un notable plein de décorations. Tu comprends ça ?

La douleur qu'il percevait dans la voix de Susan, le chagrin qu'il voyait dans son regard bouleverserent Ravyn. Il embrassa son poignet, puis le garda dans sa main en déclarant :

— Tu ne revivras pas ce cauchemar, je te le promets.

— Ne fais pas de promesses que tu n'es pas sûr de tenir, s'il te plaît.

— Je peux tenir celle-là. Si je me trompe, j'assumerai seul mon erreur. Mais si nous avons raison, alors...

— Jimmy sera vengé.

Cael arrivait à la porte de service du *Happy Hunting Ground* quand son portable sonna. Il regarda le numéro d'appel. Amaranda. Il pressa la touche de connexion.

— Oui, bébé ?

— Ne rentre pas à la maison.

— Quoi ?

Il n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Le vacarme du club avait étouffé la voix de sa femme. Il posa la main sur la poignée de la porte.

— Ne rentre pas à la maison ! répéta-t-elle, plus fort que précédemment.

— C'est une blague ? demanda-t-il, en colère jamais Amaranda ne lui aurait dit de ne pas rentrer chez eux. Si c'est toi, Stryker, va te faire foutre.

Il coupa la communication et ouvrit la porte.

Comme à l'accoutumée, le club était incroyablement bruyant, bondé de jeunes gens agglutinés sur la piste de danse ou aux tables qui l'entouraient, et l'alcool coulait à flots. Au passage, Cael salua d'un signe de tête le cousin d'Amaranda qui faisait le service.

Tout semblait normal.

Il ferma les yeux et fouilla mentalement le bâtiment, essayant de capter des ondes de Démons. Son radar psychique ne décela rien. Mais deux précautions valaient mieux qu'une, d'autant qu'il craignait d'être encore affaibli à cause de la bataille. Il reprit donc son téléphone et

activa le programme de détection des Démons incorporé.

Négatif, là aussi.

Parfait. Il n'y avait rien ici qui exigeât son attention... excepté sa femme.

En descendant l'escalier du sous-sol, il ôta sa veste et la jeta sur son épaule. Songeant aux moments plaisants qu'il allait passer avec Amaranda, il se mit à siffloter.

Et s'arrêta net après avoir ouvert la porte de leur chambre.

Kerri était là, ligotée et bâillonnée, les yeux écarquillés de terreur. Du regard, elle l'implora de la libérer.

En un éclair, il se retrouva face à son passé, et la souffrance le tétanisa.

Pire, il sentit ses pouvoirs de Chasseur de la Nuit décliner.

— Mais que diable se passe-t-il, Kerri ? demanda-t-il en faisant un pas vers elle.

La porte se referma avec fracas derrière lui. Il pivota sur ses talons.

Devant lui se tenait un humain d'une cinquantaine d'années, bedonnant, aux yeux gris animés d'une lueur de folie.

— Merde, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Où est Ravyn Kontis ?

— Qui ? demanda Cael, jouant les innocents.

— Ne faites pas l'imbécile avec moi, rétorqua l' **homme**, écumant de rage. Répondez à ma question!

— Je ne peux pas : je ne connais personne du nom de Ravyn Kontis.

— Ah non ?

— Non.

L'homme fit claquer sa langue puis s'avança vers Kerri.

— Dommage. Je vais devoir vous tuer, et ensuite tuer votre putain.

Il se rapprocha encore de Kerri, qui gémit sous son bâillon.

— Elle n'a rien fait ! s'écria Cael.

L'homme lui jeta un coup d'œil haineux.

— Personne n'est innocent. Et même si elle l'était, je m'en foutrais.

Il sortit un couteau de chasse de sa veste et le pointa sur la gorge de Kerri.

— Ou vous me dites où se planque ce fumier, ou vous la regardez mourir.

— Mais je ne...

Il n'alla pas plus loin : l'homme piqua le cou de Kerri. Avec un gémissement, la jeune fille inclina la tête de côté pour tenter d'échapper à la lame.

— D'accord, d'accord, dit Cael, essayant de gagner du temps.

Ses pouvoirs s'amenuisaient de plus en plus. Et l'angoisse le rongait : où était Amaranda ? A l'évidence, le coup de fil qu'il avait reçu venait bien de sa femme, et cet homme prenait Kerri pour elle. Mais s'il arrivait malheur à Kerri, Amaranda ne le lui pardonnerait jamais.

Et il ne se le pardonnerait pas à lui-même.

Tout à coup, la sensation familière se manifesta. Une sorte de picotement, annonciateur de la présence d'un Démon.

Pourtant, dans la pièce, il n'y avait que l'humain, Kerri et lui...

La porte s'ouvrit, et tout l'univers de Cael bascula.

Aramanda se tenait entre deux Démons, les mains liées derrière le dos.

Elle était livide, tremblante, et portait au cou une blessure qui saignait.

Ils s'étaient nourris sur elle, et à la voir, il était clair qu'ils l'avaient quasiment vidée de son sang

— Regarde qui nous avons trouvé en train d'essayer de l'avertir, papa !

— Salopards ! hurla Cael en se jetant sur eux. tête baissée.

Bien que presque totalement privé de ses pouvoirs, il réussit à ceinturer un des Démons et se propulsa avec lui dans le couloir. Mais le Démon ne lâcha pas Amaranda, qui tomba sur eux.

Cael s'accorda une seconde pour s'assurer qu'elle allait bien, puis coupa la corde autour des poignets de sa femme. Cela fait, il repoussa violemment le deuxième Démon. Puis, en grondant il se rua sur le premier.

Un coup de feu éclata.

Une rafale de projectiles lui traversa le corps douleur lui coupa le souffle. Il vit son sang inonder le sol.

Le Démon le releva et lui expédia un direct à la mâchoire qui le projeta contre le mur. Là. il frappa au plexus solaire. Le second Démon à la charge.

Cael l'atteignit aux mollets. L'autre recula, glissa sur le sang et tomba. Cael lui des coups de pied dans les côtes, puis pivota sur lui-même pour attraper l'autre Démon.

— Stop, enfoiré, sinon je colle à ta nana une balle dans la tête. Vu que c'est une Apollite, je racourcirai encore sa vie déjà très courte.

Cael s'immobilisa instantanément.

— Tourne-toi.

Il obéit et vit que l'humain maintenait Amaranda contre lui, le canon de son pistolet pointé sur sa tempe. Le poulx de Cael s'emballa. La fureur lui brouilla la vue. Que ce salaud soit maudit pour oser terroriser Amaranda !

— Ça va aller, bébé.

Ce fut l'homme qui répondit :

— Oh, non, ça n'ira pas si tu ne réponds pas à ma question.

Cael entendit sa femme prier en atlante à mi-

voix. S'il révélait l'endroit où se cachait Ravyn, celui-ci serait tué. S'il se taisait, Amaranda serait tuée... Son meilleur ami ou sa femme. Grands dieux, que choisir?

— Bon, fais à ton idée, dit l'humain en débloquent la sécurité de son arme.

— Non! cria Cael. Ravyn Kontis est... est...

Impossible d'aller jusqu'au bout de sa phrase. Il avait lui-même trop souffert de la trahison pour trahir à son tour.

— Ne t'amuse pas avec moi, mec ! Cael prit une profonde inspiration.

— Il est au *Last Supper Club*, sur Pioneer Square. L'homme afficha une expression méfiante. L'un des

Démons attrapa Cael par les cheveux et lui brutalement la tête en arrière.

— Tu nous mens, Chasseur de la Nuit?

— Non ! assura-t-il avec toute la sincérité dont il était capable.

— Qu'en penses-tu, papa? demanda le Démon. — Soit il nous dit la vérité, soit il ment

Dans la mesure où je n'en sais rien, je préfère les garder en vie toutes les deux pour le moment

Des images de sa famille agonisant sous ses yeux défilèrent dans l'esprit de Cael. Il regarda Amaranda et sa sœur.

Jamais il ne revivrait ce qui était arrivé autrefois, se jura-t-il. Il ne laisserait pas les deux femmes se faire supplicier jusqu'à la mort devant lui.

Il sentit ses dernières onces de pouvoir le fuir.

L'humain lança une paire de menottes au Démon, qui referma le premier cercle d'acier autour d'un des poignets de Cael... lequel lui expédia un uppercut en pleine figure.

— Derrick! hurla l'homme.

Et il tira de nouveau sur Cael. Pourtant, le Chasseur ne flancha pas, mais sortit sa dague et se retourna, prêt à poignarder le Démon. Un autre coup de feu éclata alors, un instant avant que Cael sente quelque chose d'acéré lui transpercer le dos.

Le couteau dont l'homme s'était servi pour menacer Kerri.

Le tueur fit bouger la lame jusqu'à ce qu'il l'ait enfoncée jusqu'à la garde dans le cœur de Cael. Du sang envahit sa bouche, ses oreilles se mirent à bourdonner. Il entendait hurler Amaranda, mais il ne la voyait plus.

Il était en train de mourir...

La douleur bloqua son souffle. Il tomba à genoux. Les hurlements d'Amaranda redoublèrent quand il s'effondra. Le désespoir réveilla la guerrière en elle. Elle se jeta sur l'homme qui avait poignardé Cael. Le Démon s'interposa et la frappa avec une violence inouïe. Mais elle résista au choc et, ensuite, agit en pure Apollite, mue par l'instinct de sa race.

Elle sauta sur le Démon et lui planta ses crocs dans la gorge. Le père vint au secours de son fils et voulut arracher Amaranda à sa proie, mais ses mâchoires étaient devenues un étau que rien n'aurait su ouvrir, et cet étau s'était fermé sur la carotide du Démon, qui se rompit. Une fraction de seconde plus tard, il était étendu sur le sol, baignant dans son sang qui s'échappait à gros bouillons de l'artère sectionnée, agité d'effroyables tremblements.

Le père cria, avant de tirer sur Amaranda et Kerri.

Cillant sous l'effet de la douleur, Amaranda s'affaissa sur le sol et y resta sans bouger, comme paralysée.

— Je veux vous voir tous morts ! éructa l'homme en essayant de fracasser le dos d'Amaranda à coups de pied. Tous !

L'autre Démon l'écarta d'elle.

— Viens, papa. Nous pleurerons Derrick plus tard. Il faut qu'on sorte d'ici avant que les Apollites s'aperçoivent qu'on est là et découvrent ce qu'on a fait.

— J'ai un mandat de perquisition !

— Oui, et tu viens juste de tuer un membre de leur famille. Les

mandats de perquisition sont bons pour les humains comme toi, pas pour les êtres comme moi. Ils nous tueront tous les deux.

L'homme décocha un dernier coup de pied à Amaranda avant de s'engouffrer dans le couloir à la suite de son fils.

La jeune femme était aveuglée par les larmes et la souffrance. Jamais elle n'avait eu aussi mal, physiquement ou moralement.

— Cael, souffla-t-elle.

Il fallait qu'elle le touche. Elle devait laisser la mort faire son œuvre, mais elle ne supportait pas qu'il s'en aille sans lui tenir la main. C'était la promesse qu'il lui avait faite la nuit de leur mariage.

Je ne te laisserai pas mourir seule. Je serai là avec toi, ta main dans la mienne jusqu'à la fin.

Il ne mourrait pas sans savoir qu'elle était avec lui. Main dans la main.

Elle glissa vers lui sur le sol maculé de sang. Il était encore conscient, constata-t-elle, incrédule. Mais si peu. Il respirait par à-coups. Ses yeux pleins de larmes n'étaient plus ceux, sombres, d'un Chasseur de la Nuit. Ils étaient d'une magnifique couleur ambre.

— Cael?

L'ambre brilla soudain.

— Mon soleil...

Le doux surnom qu'il lui avait donné quand ils avaient échangé leurs vœux.

Même si je ne sors que la nuit, je ne serai jamais dans les ténèbres tant que tu seras auprès de moi, toi, ma femme, mon soleil.

Elle lui effleura la joue du bout des doigts et il murmura :

— Je suis désolé de ne pas t'avoir écoutée.

Elle lécha ses lèvres, sur lesquelles subsistait le goût du sang du Démon.

—Ne t'en fais pas, bébé, dit-elle en appuyant la tête sur sa poitrine.

Elle l'étreignit alors qu'il lui caressait les cheveux. Elle ferma les yeux, attendant que la mort l'emporte elle aussi, avec son bien-aimé.

Mais rien ne se déroula comme elle l'avait imaginé. Tandis que la respiration de Cael se faisait de plus en plus difficile, elle sentit ses propres forces se régénérer.

Au fil des secondes, la vigueur revenait en elle. Les douleurs de son corps s'atténuèrent. Elle ressentait comme une brûlure de plus en plus vive au milieu de sa poitrine, mais ce n'était pas très douloureux. Bizarre, plutôt.

Sa vision devint soudain plus claire, son ouïe étonnamment aiguisée.

Elle se redressa brusquement. Elle comprenait ce qui se passait : elle se changeait en Démon ! Mais comment était-ce possible ? Qu'est-ce qui ? Grands dieux ! Le Démon qu'elle avait tué... Elle avait avalé son sang, et dans ce sang, il y avait les âmes humaines qu'il avait prélevées ! Et maintenant, ce sang métamorphosait son corps.

Et lui sauvait la vie.

Elle baissa les yeux sur sa poitrine. Cette petite tache noire au-dessus du cœur, à l'endroit où se concentraient les âmes pour nourrir le sang du Démon et empêcher son corps de se décomposer... elle était là. Les projectiles fichés dans sa chair et ses organes commencèrent à être expulsés. Ses blessures guérirent spontanément.

Le cœur battant follement, Amaranda regarda le Démon qui saignait toujours. Il n'existait que trois moyens de tuer ces créatures : les exposer au soleil, transpercer cette marque au-dessus du cœur ou leur arracher la carotide.

Le Démon n'était pas encore mort. Une fois qu'il aurait perdu tout son sang, il se réduirait en poussière. Une idée traversa l'esprit d'Amaranda. Et si elle pouvait sauver Cael ?

Il ne le lui pardonnerait jamais.

Sans doute pas. Mais, à la seconde où son cœur s'arrêterait de battre, il deviendrait une Ombre, qui errerait jusqu'à la nuit des temps dans un enfer perpétuel. Aucune déesse ne viendrait lui offrir sa clémence. Il n'y aurait pas de marché conclu avec Artemis en échange de la restitution de sa vie.

Son corps, à l'instar de celui du Démon, se réduirait en poussière, et il se retrouverait piégé, sans âme, sans aucun moyen de connaître le repos, de se régénérer ou de se réincarner.

Une éternité de souffrance l'attendait.

Dans la solitude absolue.

— Pardonne-moi, Cael, murmura-t-elle avant de presser doucement ses lèvres sur les siennes.

Puis, sans plus réfléchir, elle tira à elle le bras du Démon, prit le couteau qu'il portait à la ceinture et lui ouvrit le poignet. Le sang jaillit. Elle marqua une hésitation. Le sang des Chasseurs était un poison pour les Démons, mais l'inverse était-il vrai? En tentant de sauver Cael, n'allait-elle pas le détruire ?

Mais avait-elle le choix ? Si elle ne faisait rien, il mourrait de toute façon.

Elle décida de prendre le risque.

Elle plaça le poignet ouvert du Démon sur la bouche de son mari qui, trop faible pour détourner la tête, ne put que boire.

Il ouvrit grand les yeux et cria de douleur avant de se rouler par terre, en proie à une atroce agonie. Amaranda lâcha le bras du Démon et recula.

Cael se contorsionnait, jurait, hurlait, semblait lutter contre un adversaire qui aurait cherché à le mettre en pièces.

— Non... souffla Amaranda, épouvantée à l'idée d'avoir aggravé ses souffrances.

Elle lui saisit la tête et la posa sur ses genoux, puis l'y maintint fermement pendant qu'il agrippait les pans de son chemisier. C'est alors qu'elle vit le couteau dont le manche dépassait de son dos. Lentement, millimètre par millimètre, il sortait du corps de Cael.

Il tomba par terre dans un tintement de métal.

Amaranda se rendit compte que la respiration de son mari s'apaisait. Il détacha la main de son chemisier. Et elle assista, effarée, à un phénomène qui, chez un Chasseur de la Nuit, n'était pas censé se produire : les pupilles de Cael prirent une teinte d'un jaune surnaturel

strié de noir.

— Que m'as-tu fait, Amaranda? demanda-t-i! d'une voix qui vibrait de rage.

— Je t'ai sauvé.

À peine ces mots eurent-ils franchi ses lèvres que la vérité lui apparut dans toute son horreur elle n'avait pas sauvé Cael.

Elle les avait damnés tous les deux.

Ravyn s'appuya au mur et ferma les yeux. L'épuisement et la tension lui donnaient des maux de tête. Comment coincer un haut représentant de la police sans y laisser de plumes ? Et puis, même s'il y parvenaient, cela permettrait-il à Susan de laver son honneur? Il ne s'inquiétait guère pour lui-même. Il pourrait être transféré dans quelque pays lointain et y rester quelques décennies avant de revenir à Seattle. Mais elle...

Il sut qu'elle rentrait dans la chambre à l'instant où elle franchit le seuil.

Grâce à son odeur. Il garda les paupières closes et la huma avec délectation. Rien ne l'apaisait davantage que le parfum de la jeune femme.

Elle traversa la pièce à pas feutrés et vint s'agenouiller à côté de lui. Puis, d'une main douce, elle repoussa les cheveux qui retombaient sur son front.

Pour légère qu'elle fût, cette caresse l'enflamma. Un feu qu'il craignit de ne pouvoir juguler quand elle posa les lèvres sur les siennes. Il lui rendit son baiser avec fièvre, ensorcelé par les saveurs de sa bouche. Mais lorsqu'elle abaissa la main sur la ceinture de son pantalon, il la repoussa et ouvrit les yeux.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? demanda-t-elle, l'air soucieux.

— Non, bébé. Mais nous ne pourrons plus faire l'amour tant que tu ne seras pas certaine de vouloir que nous nous unissions. C'est ainsi que se scelle l'accord. Même une fugace pénétration dans le feu de l'action, sans y prendre garde, et tu serais mienne pour toujours.

— Serait-ce si catastrophique que ça ? s'enquit Susan en lui mordillant

la lèvre.

— Non, pas du tout. Mais je t'ai déjà dit que je tenais à ce que tu prennes quelques jours de réflexion. Parce qu'une fois unis, il nous sera impossible de revenir en arrière.

— OK, concéda Susan en reculant. Alors, revenons à notre affaire.

Quelle va être notre tactique ?

— C'était ce que j'essayais de déterminer. Je veux dire, si nous avons raison - et je suis sûr que c'est le cas -, nous avons un mobile et un nom.

Lesquels expliquent pourquoi la police met tellement d'ardeur à nous pourchasser.

— Si tu ne te trompes pas, si les fils du chef de la police sont bien tous les deux des Démons, il ne veut à aucun prix qu'ils meurent comme est morte sa femme. Donc, il cherche à se débarrasser de tous les Chasseurs de la Nuit de Seattle.

Il hochait la tête quand un mauvais pressentiment l'assaillit. Il se remit debout.

— Il faut qu'on sorte Erika d'ici.

— Hein?

— Il faut qu'on fasse partir Erika. Je ne tiens pas à ce qu'ils la prennent en otage.

— Les autres écuyers ne sont-ils pas en danger aussi ?

— Non. C'est moi qui ai tué la femme de Heilig.

— C'est donc toi qu'il veut à tout prix.

— Oui, et c'est exactement grâce à ça que nous l'aurons.

Stryker pénétra dans son bureau, à Kalosis, et se dirigea vers la cheminée sur laquelle se trouvait une pendule qui donnait l'heure des humains. L'aube ne tarderait pas à se lever, et Trates n'était pas rentré...

Qu'est-ce qui pouvait bien le retenir? Cela ne lui ressemblait pas de

s'absenter si longtemps.

Mais pourquoi s'inquiéter ? C'était stupide.

Pourtant, il prit la *sfora*, la petite boule de cristal, posée sur son bureau.

Sfora, le vocable atlante pour «œil». Cette sphère translucide permettait aux habitants de Kalosis de voir n'importe quel être sur Terre.

— Où es-tu ? marmonna Stryker en cherchant Trates.

Sans résultat.

La mine soudain sombre, il ordonna au globe magique :

— Montre-moi Trates.

Rien n'apparut dans la brume tournoyante rouge et doré. Il serra alors très fort la boule dans sa main et fit apparaître en esprit une image du Démon.

— Montre-moi ce qu'il lui est arrivé.

La brume s'éclaircit. Paul et Trates apparurent. Dans un premier temps, ils semblèrent discuter. Puis Paul poignarda Trates dans le dos. Stryker resta pétrifié une minute, incapable de respirer. Ce n'était pas possible !

Il se ressaisit, et la colère monta en lui, enfla, prit des proportions telles qu'il jeta la boule contre le mur, où elle se fracassa en une myriade d'éclats.

Trates était mort.

Il ressentit aussitôt une insoutenable souffrance, sans comprendre pourquoi. D'accord, Trates était auprès de lui depuis des milliers d'années, et il l' avait bien servi, mais il n'était, précisément, qu'un serviteur. Rien d'autre.

Mais le chagrin qu'il éprouvait lui racontait une autre histoire : il tenait à cet homme. Il était son ami. Et maintenant, il était parti.

Tué par une main humaine.

S'il était des êtres que Stryker exérait plus encore que les Chasseurs de la Nuit, c'étaient bien les humains. Au moins, les Chasseurs étaient des adversaires respectables. Mais les humains... Ils n'étaient que du bétail à abattre et à dévorer. Et voilà qu'un de ces veaux avait osé attaquer un membre de la race supérieure.

Très bien. Si c'était ainsi que Paul voulait jouer la partie, alors les règles allaient changer. La trêve était rompue.

Fou de rage, il quitta son bureau et se rendit dans le grand hall, où il appela ses soldats. En un éclair, l'immense salle fourmilla de Spathis.

Il se tourna vers ses guerriers d'élite, les Illuminatis. Ils se tenaient à la gauche de son trône. Il gravit les quelques marches de l'estrade et s'immobilisa devant son siège royal. Leur efficacité et leur nature impitoyable avaient valu aux Illuminatis d'être élevés au rang de gardes du corps de la Destructrice, mais aussi de devenir les Walkyries personnelles de Stryker.

— Davyn, dit-il à l'homme qui se tenait au centre du groupe et avait été autrefois l'ami intime de son fils Urian, avant que celui-ci trahisse Stry -

ker et rallie Acheron et ses fumiers de Chasseurs de la Nuit.

À l'instar d'Urian, le Démon avait de longs cheveux blonds attachés sur la nuque avec un lien noir. Il fit un pas en avant, plaqua son poing droit sur son épaule gauche et s'inclina brièvement.

— Monseigneur?

— Tu es mon nouveau commandant en second

Davyn se redressa et regarda nerveusement

autour de lui.

— Monseigneur? répéta-t-il, incrédule.

— Tu as bien entendu. Vous avez *tous* entendu Davyn est mon nouveau bras droit, et vous le traiterez tous comme tel.

— Merci, monseigneur, mais puis-je vous demander ce qui est arrivé à Trates ?

Stryker serra les dents. L'émotion l'assailait de nouveau. Mais il ne devait montrer aucune faiblesse devant ses guerriers. Ils le

considéraient comme le roc inébranlable sur lequel ils pouvaient s'appuyer en toutes circonstances.

— Notre frère est tombé sous la main d'un humain.

Des exclamations et des jurons fusèrent.

— L'expérience menée avec les humains est terminée, continua Stryker. Si nous devons mourir, alors nous mourrons en soldats, en combattant l'année d'Artemis, face à nos plus valeureux ennemis. Nous ne mourrons pas tués par-derrière comme des bestiaux à l'abattoir. Dès qu'Acheron aura quitté Seattle, l'heure de la curée sonnera. Nous commencerons par Paul Heilig et ses fils.

— Mais, monseigneur, intervint l'illuminati Arista, ses fils sont des nôtres !

— Plus maintenant. J'appelle à la vengeance contre l'humain et sa progéniture. Je veux sa tête et les vies de ses fils.

Il se frappa la poitrine du plat de la main, puis la leva pour saluer Trates qui était mort en obéissant à ses ordres. Son armée l'imita.

— Dormez bien, et préparez-vous à l'attaque.

Susan était fatiguée et n'aspirait qu'à se coucher lorsqu'elle sortit de la chambre pour se rendre à la salle de bains. Un peu d'eau sur le visage la réveillerait un peu. Suffisamment pour élaborer avec Ravyn un plan de bataille contre le chef Heilig.

Elle avait l'habitude que Ravyn et elle soient seuls au sous-sol, aussi ne songea-t-elle pas à frapper avant d'entrer dans la salle de bains.

Elle se figea. Acheron se tenait dos au miroir et essayait de passer du baume sur sa colonne vertébrale. La vision de son torse nu capta instantanément son attention. Jamais de sa vie elle n'avait vu un tel spectacle. Il avait le dos en sang et marqué d'innombrables traces de terribles coups. Le haut de ses bras était dans un état tout aussi épouvantable, à l'exception de l'endroit où se trouvait un petit dragon tatoué.

— Excusez-moi, dit-elle, consciente qu'elle aurait dû s'en aller pour préserver son intimité.

Mais ses jambes ne lui obéissaient pas. Immobile, elle fixait la peau

ravagée, essayant de se représenter ce qu'il devait endurer. Avant que son audace la fuie, elle s'avança et tendit la main pour qu'il lui donne le tube de baume. Il se déroba si prestement que ses yeux ne captèrent pas le mouvement. Une fraction de seconde plus tard, il avait récupéré sa chemise accrochée au porte-serviettes.

— Je peux vous aider à étaler ça, dit-elle en tendant de nouveau la main pour prendre le tube.

Impassible, il enfila sa chemise.

— Ça ira comme ça. Je n'aime pas que les gens me touchent.

Elle brûlait de savoir ce qui lui était arrivé mais, vu son attitude et son air de dire : « Tu me touches, je te tue », elle préféra garder sa question pour elle. Il émanait de cet homme une puissance sidérante et, en même temps, il paraissait infiniment vulnérable. Il était irrésistible, fascinant, et Susan se surprit à avoir envie de faire ce qu'il détestait : le toucher.

Comme s'il lisait dans ses pensées et que celles-ci le mettaient très mal à l'aise, il fit un pas de côté. Puis il se dirigea vers la porte.

— Attendez, Acheron !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— De quelle façon punissez-vous un Chasseur de la Nuit qui transgresse les règles ?

Il lui lança un regard menaçant.

— Ça dépend des règles bafouées et des circonstances. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Elle ferma le poing, de peur qu'il ne voie la marque dans sa paume, et répondit précipitamment :

— Je m'interrogeais, c'est tout.

— Je vois.

Il fit de nouveau un pas puis s'arrêta sur le seuil. Susan eut l'impression que ses yeux d'argent à l'éclat surnaturel étaient un laser qui allait jusqu'au fond de son âme.

— Je vais vous dire une chose, Susan... Personnellement, je pense que nul ne devrait être puni pour avoir voulu partager sa vie avec quelqu'un.

Une étrange vacuité envahit les yeux argent, qui semblèrent soudain tournés vers le passé.

— Personne ne devrait avoir à payer dans sa chair et son sang pour l'amour.

Il se volatilisait. Un instant plus tard, Susan l'entendit frapper à la porte de la chambre. Ravyn ouvrit.

— Salut ! lui lança Acheron avec son drôle d'accent. Je voulais juste te dire que je dois m'en aller.

— Mais... tu viens d'arriver.

— Je sais. Mais je t'avais prévenu : mon temps ici était compté. Ne t'inquiète pas, je reviendrai dans quelques jours.

— Que je ne m'inquiète pas ? railla Ravyn. Mais pourquoi devrais-je m'inquiéter, hein ? À part les humains et les Démons qui nous tombent sur le dos pour nous tuer, il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat.

— Ouais, eh bien, ça pourrait être pire.

— Et comment ?

— Tu pourrais être uni à une humaine.

Susan faillit s'étrangler avec sa salive. Elle

s'avança sans bruit dans le couloir et vit Acheron s'éloigner. Le visage fermé, Ravyn le suivit des yeux. Elle s'empressa de le rejoindre et attendit qu'Acheron ait disparu pour demander :

— Tu crois qu'il sait ?

— Aucune idée.

Le cœur battant, elle s'assura qu'Acheron était bien parti. Il l'était, oui.

Mais ses paroles l'avaient plongée dans un profond malaise, manifestement partagé par Ravyn. Un malaise si profond que, lorsque

le portable de Ravyn sonna, la jeune femme sursauta. Ravyn fronça les sourcils à la vue du numéro qui s'affichait: Cael. Étant donné leur récente querelle, il était surpris que son ami le rappelle si vite.

— Oui?

— Ravyn, on a un sacré problème.

— J'en suis conscient.

— Non, léopard, tu ne l'es pas. Je viens d'avoir la visite du chef de la police accompagné de deux Démons.

Ravyn sentit son sang se glacer dans ses veines. Il regarda Susan, qui l'observait, curieuse de savoir ce qui se passait.

— Ils ont fait de sacrés dégâts ici, continua Cael et tué la sœur d'Amaranda.

Ravyn fit la grimace. Sa mission n'était pas de protéger les Apollites, grâce aux dieux, mais il détestait que quiconque soit tué sans raison.

— Et toi, Cael, tu vas bien ?

— Je suis blessé, mais je survivrai.

— Et ta femme ?

Il y eut un silence, puis la voix de Cael, soudain brisée.

— Merci, Ravyn.

— Pour quoi ?

— Pour avoir la gentillesse de me demander de ses nouvelles sans acrimonie.

Ravyn regarda de nouveau Susan. Il commençait à comprendre comment Cael avait pu commettre un acte aussi stupide...

— Ouais, bon, je ne suis peut-être pas d'accord avec tout, mais nous sommes amis depuis très longtemps.

— Je sais, et c'est pour ça que j'appelle. Pendant qu'ils étaient ici, j'ai appris quelques trucs intéressants.

— Par exemple que j'ai tué la femme du cher, qui était un Démon ?

— Oui. Mais comment as-tu deviné ?

— Coup de veine.

— Bref, il veut ta peau à n'importe quel prix.

Voilà qui n'étonnait pas Ravyn.

— Lui as-tu révélé où j'étais ?

— Tu me connais, non ? Je lui ai raconté que tu étais au *Last Supper Club*. J'imagine qu'il est déjà en train de te chercher là-bas. Ce type ne s'arrêtera que quand tu seras mort.

— Je pense qu'il ne s'arrêtera que lorsque nous serons *tous* morts, Celte.

— Probablement.

Ravyn écarta le téléphone de son oreille et vérifia une nouvelle fois le numéro affiché. Il se rappelait ce qu'avait dit Nick Gautier, ainsi que le piège que leur avaient tendu les Démons et qui avait coûté la vie à Belle.

— Simple curiosité, Cael : comment puis-je être certain que c'est bien toi au bout du fil ?

Cael observa un silence avant de répondre :

— Parce que je sais que tu possèdes trois gants tricotés. C'est la dernière paire que ta mère t'a confectionnée et, la nuit où tu as exécuté ta vengeance, tu as trouvé le troisième gant qu'elle t'avait fait, assorti aux deux autres: elle était sûre que tu ne tarderais pas à en perdre un. Le gauche. Pour quelque mystérieuse raison, c'était toujours le gauche que tu égarais.

Aucun doute, c'était Cael qui était en ligne. Il Était le seul à savoir que Ravyn avait conservé ces trois gants.

— Hé, Celte?

— Ouais ?

— Merci de ne pas m'avoir donné au chef de la police. Je suis ton

débiteur.

— Ne t'en fais pas. Assure-toi simplement de tuer ce salaud avant qu'il ne supprime quelqu'un d'autre.

Amaranda fixait son mari, pleine de crainte.

— Es-tu sûr que c'était ce qu'il fallait faire ?

—Oui. Ravyn a besoin de savoir qui le pourchasse. Et nous avons besoin que le chef de la police meure. Il ne doit pas apprendre que nous sommes vivants alors qu'il croit nous avoir tués tous les deux.

La jeune femme vint se nicher dans ses bras. Il la sentit trembler.

— Je suis désolée de t'avoir fait ça, mon chéri. Mais je ne supportais pas que tu souffres.

— Je sais.

Il posa la joue sur les cheveux d'Amaranda, qu'il perçut la peur qui l'animait. Leur avenir ensemble était encore plus incertain qu'avant.

Au cours des siècles passés, Cael avait été le chasseur. Désormais, il serait le gibier.

Ravyn rangea son portable dans sa poche.

— Alors ? s'enquit Susan.

—C'était Cael. Il a confirmé nos soupçons. Le chef de la police est bien notre homme, et il a méchamment secoué Cael et sa femme pour leur faire dire où j'étais.

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous faire ?

Ravyn lui caressa le bras pour la rassurer.

— Nous allons lui donner ce qu'il veut.

Elle retira vivement son bras, incrédule.

— Quoi ? Mais ce serait du suicide !

— Je vais l'affronter une fois pour toutes et en finir.

— Oh ! la la ! Attends une minute, Clint East-wood. On n'est pas dans un western, avec de la mauvaise musique en fond sonore pendant que tu te prépares à te battre en duel ! Nous parlons du chef de la police, là. Un homme qui peut t'arrêter.

— Ouais.

Susan s'était rendu compte qu'il ne l'écoutait pas. Alors, elle siffla. Il se crispa, comme si le son lui blessait les tympans.

— Ne fais pas ça ! Étant à la fois léopard et Chasseur de la Nuit, j'ai une ouïe doublement sensible !

— Bien. Maintenant, je sais comment attirer ton attention. Alors, revenons à ce que je te disais : qu'est-ce que tu prévois ?

— D'aller chez lui.

— Oh, que voilà un bon plan... Tu comptes te battre contre lui avec un pistolet en plastique, tant qu'on y est ?

— Laisse tomber les sarcasmes et réfléchis-y un moment, OK ? Si je ne vais pas au-devant de lui, il ne renoncera pas. Il s'acharnera jusqu'à ce qu'il m'ait trouvé. Je ne veux pas que d'autres innocents soient tués pendant que je me cache de lui. Je suis un guerrier entraîné, Susan. J'ai des siècles d'expérience au combat derrière moi. Je pense ne pas avoir grand-chose à craindre.

Ah, les hommes et leur ego !

— Et qui était enfermé dans une cage pour chat quand je l'ai rencontré ?

— Ils m'avaient pris par surprise ! tonna Ravyn. Cette fois, la surprise, c'est lui qui l'aura.

Susan lâcha un soupir rageur. Ce qu'il pouvait être têtu ! Elle aurait bien aimé l'attraper et le secouer comme un prunier, mais se doutait bien qu'elle menait là une bataille perdue d'avance. Quelque argument qu'elle lui oppose, il ferait ce qu'il avait décidé.

— Très bien. Je t'accompagne.

— Non.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle, l'air innocent. Parce que, peut-être, c'est une idée stupide d' aller là-bas ?

— Susan...

— N'emploie pas ce ton avec moi ! Tu n'es pas mon père.

— Non. Je suis ton compagnon.

— Faux. Pas tant que nous n'aurons pas scellé notre union, mon pote.

Nous ne l'avons pas fait, et aussi longtemps que tu t'obstineras, nous ne le ferons pas, mon cher. Donc, si tu veux aller là-bas, j'y vais aussi. Après tout, de nous deux, c'est à moi que cet homme doit rendre des comptes. Il m'a pris ce à quoi je tenais le plus. Alors, il va me rendre la monnaie de ma pièce, intérêts compris !

Face à tant de détermination, Ravyn renonça à discuter. D'autant que Susan se battait comme une championne. Ce serait un plus de l'avoir auprès de lui, même si la crainte de la perdre le tenaillait.

—Entendu. Mais tu dois me promettre que si ça tourne au vinaigre, tu joues la fille de l'air et tu viens te réfugier ici.

—OK. Super Susan se change en lapin terrifié qui file au terrier.

— Je ne comprends pas.

— Je viens de faire un gros titre débile. Je deviens bonne, à ce jeu.

Léo serait fier de moi.

Ravyn secoua la tête. Ils n'avaient pas besoin d'un gros titre débile, comme elle disait. Ce dont ils avaient besoin, c'était d'un miracle !

Et de la cavalerie.

Malheureusement, ladite cavalerie avait quitté la ville au grand galop.

Mais, en réalité, cela ne changeait pas grand- chose: d'une façon ou d'une autre, tout serait bientôt terminé. Au moins pour lui.

Il s'engagea dans l'escalier qui montait au rez- de-chaussée et tomba nez à nez avec son père et Phoenix.

—Tu t'en vas ? lui demanda Gareth. J'espère que c'est pour de bon.

Sans répondre, Ravyn le poussa et continua de monter. Susan, elle, vit rouge. S'immobilisant, elle lança au père de Ravyn :

— Vous n'êtes qu'un pauvre abruti.

— Non, mais comment oses-tu ?

— Oh, ne vous gênez pas ! Frappez-moi, tuez- moi, je m'en fous.

Mais ce qui m'échappe, c'est que vous puissiez rester là, à juger votre fils et à le punir alors que sa seule faute a été d'essayer de trouver quelqu'un à aimer ! Comment osez-vous le punir à cause de cela ? Et vous, Phoenix, son propre frère ? Mon Dieu, vous l'avez tué ! Et au lieu de vous haïr tous, Ravyn vous a pardonné ! Pourquoi ne pouvez-vous l'imiter ? Ne pensez-vous pas qu'il souffre, lui aussi ? Vous ne vous doutez pas que chaque matin quand il va se coucher, il revoit cette atroce nuit, exactement comme vous tous ? Je l'ai écouté parler de sa mère, de sa sœur : je l'ai soutenu lorsque les cauchemars le torturaient. Je sais combien elles lui manquent parce que j'ai perdu tous ceux que j'aimais. J'ignore comment Ravyn a réussi à tenir le coup si longtemps dans une telle solitude. Il vient de sortir et va probablement mourir aujourd'hui. Je suis sûre que ça vous laisse de glace, mais pas moi ! Vous devriez être fier du fils que vous avez engendré. Il y a plus d'humanité en lui qu'en n'importe lequel des humains que j'ai connus !

— Mais que prétends-tu savoir, petite humaine ?

Les yeux pleins de larmes, Susan secoua la tête.

Elle ne supportait pas l'idée que Ravyn puisse être blessé, voire pire.

— Je ne sais pas grand-chose. Seulement que si j'avais un fils, un frère, je me battrais bec et ongles pour le défendre. Si je perds Ravyn, j'espère que vous serez maudits !

Sur ces mots, elle gravit les marches. Les yeux plissés, Gareth la regarda partir.

— Quelle stupide humaine, grommela-t-il.

— Non, papa, dit Dorian en sortant de l'ombre. Je pense qu'elle est plus intelligente que n'importe lequel d'entre nous.

Susan prit une profonde inspiration pour se donner du courage. Ravyn et elle se dirigeaient vers le domicile du chef de la police, Dix-

huitième Avenue Sud, près de South Lucille Street. À cette heure de la nuit, les rues étaient tranquilles, baignées par le clair de lune.

— Difficile de croire que le monde puisse être tragique quand on voit ça, hein ?

— Oui. C'est pour cette raison que cela ne me gêne pas de vivre la nuit. La sérénité de la nuit apaise l'âme.

— Je pensais que tu n'avais pas d'âme, remarqua Susan en souriant.

Il lui jeta un coup d'œil.

— C'était une métaphore.

— Oh, que voilà un bien grand mot pour toi.

Elle vit à son expression qu'il appréciait la taquinerie.

— Sois gentille avec moi, sinon je t'abandonne au bord de la route.

— Compte tenu de l'aube qui approche, je crois que tu n'as pas intérêt à me mettre de mauvais poil.

Il lui lança un regard faussement renfrogné qu'elle trouva absolument irrésistible. Elle adorait qu'il soit capable de plaisanter, et d'interpréter correctement son humour. Trop de gens prenaient ses sarcasmes au premier degré, alors que, chez elle, il s'agissait d'un mécanisme de défense.

Or, non content de le comprendre, Ravyn semblait apprécier son humour.

Il arrêta la voiture à un pâté de maisons du domicile du chef de la police et coupa le contact.

— Mieux vaut jouer la discrétion.

Susan approuva d'un hochement de tête, tout en songeant qu'ils auraient mieux fait de ne pas venir ici. Elle balaya du regard les environs.

Un quartier très aisé, silencieux, sombre. Aucune maison n'était éclairée.

Rien ne bougeait. On aurait dit que Ravyn et elle étaient les seules

personnes vivantes au monde. Une impression qui donnait la chair de poule.

— Tu crois qu'ils sont encore chez eux ?

— Je ne sais pas. Il va bientôt faire jour. Je suis sûr que le chef doit aller bosser, alors s'ils ne sont pas chez eux, ils ne sont probablement pas loin.

Une interrogation traversa l'esprit de Susan.

— Ma question va te paraître idiote, mais pourrais-tu me mettre au parfum ?

— Évidemment.

— Bien. Que faisons-nous ici exactement ?

— Le plan, c'est de nous battre contre les sales types et de gagner le combat.

— Super idée. Une idée de la façon dont on va procéder ?

— Pas la moindre.

Il sortit de la voiture, claqua la portière et s'éloigna. Prise au dépourvu, Susan mit quelques secondes à l'imiter. Elle le rattrapa sur le bord de la route.

— Attends une minute ! Tu plaisantais, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il d'un ton empreint de sincérité. Je vais entrer par effraction chez lui et l'affronter.

Susan lâcha un rire saccadé.

— Puis-je te dire à quel point je trouve ton plan nul ?

— Tu viens de le faire.

Il s'arrêta, plaqua les clés de la Porsche dans la paume de Susan qui portait la marque et lui ferma les doigts dessus.

— Sens-toi libre de partir à n'importe quel moment. D'ailleurs, j'aimerais vraiment que tu le fasses.

Il se remit en route, mais, cette fois, Susan lui barra le chemin.

Subitement, la panique l'envahissait.

— Tu vas te faire tuer, Ravyn. Tu comprends ça ?

— Combattre les Démons est ce que je dois faire, Susan. J'ai été créé pour ça.

Il leva les yeux vers le ciel qui s'éclaircissait.

— Cela mis à part, il y a un problème : je n'aurai pas le temps de revenir au *Serengeti* à temps. Mais, avant cela, j'aurai réglé cette affaire.

Il repartit vers la maison du chef de la police. Susan resta sur place, indécise. Elle n'avait qu'une envie : sauter dans la Porsche de Phoenix et s'en aller le plus loin possible. Mais, en voyant Ravyn qui marchait d'un pas décidé, elle comprit qu'elle ne pourrait faire cela. Il avait été seul pendant des siècles. Même si c'était à la mort qu'il allait, elle l'accompagnerait.

In petto, elle se traita d'idiote. Peut-être mourrait-elle aussi à l'aube.

Mais, au moins, elle aurait affronté l'assassin d'Angie et Jimmy. Elle leur devait bien cela. Elle tenait à regarder droit dans les yeux l'homme qui avait scellé leur sort et lui dire quel immonde salaud il était.

Elle mit les clés de voiture dans sa poche et courut pour rattraper Ravyn.

Il ne s'était pas attendu qu'elle le rejoigne. Quand elle lui prit la main, il se sentit sourire. Il noua ses doigts aux siens avant de longer par l'arrière la maison de Paul Heilig.

— Tu crois qu'il a un système d'alarme ? murmura Susan, alors qu'il venait de repérer une fenêtre assez basse pour qu'ils puissent se faufiler à l'intérieur.

— Probablement.

— Alors, comment allons-nous entrer ?

Il plaqua la paume sur la vitre et ferma les yeux pour percevoir d'éventuelles ondes électriques. Et il en perçut. Il plaqua donc son

autre main sur le verre et usa de ses pouvoirs pour déconnecter le système. Avec succès. Il put débloquer la fenêtre et l'ouvrir.

— Comment as-tu fait ça ? demanda Susan, effarée.

— Magie, répondit Ravyn en souriant, avant de l'aider à se glisser dans la maison.

Puis il pénétra à son tour à l'intérieur, referma la fenêtre, la verrouilla et remit les rideaux en ordre. Il faisait très sombre dans la maison, et le silence régnait. Les tentures de jacquard marron foncé et jaune doré occultaient toute lumière extérieure. Manifestement, une demeure pour créatures nocturnes allergiques au soleil.

La décoration mêlait éléments contemporains et anciens, mais la maison avait néanmoins tout du foyer familial classique, avec sur un mur des photographies de Paul Heilig, de sa femme et de ses fils.

Susan alla examiner ces photos. Surtout celles où il y avait les enfants.

Ils semblaient tellement normaux !

Un grondement monta tout à coup du garage : la porte basculante s'ouvrait. Quelqu'un entrait.

— Que fait-on ? s'enquit nerveusement Susan en regardant autour d'elle, en quête d'une cachette.

— On attend, répondit Ravyn à voix haute.

Indifférent au danger qui se profilait, il se jucha sur l'accoudoir d'un canapé de cuir brun, les bras croisés sur la poitrine.

Il avait tout d'un père attendant que son adolescent fugueur revienne de sa nuit d'errance. Il semblait en pleine possession de son sang-froid, et elle aimait de moins en moins sa stratégie. Le « je verrai sur place et je m'adapterai aux événements » ne concordait pas avec sa propre façon d'agir.

— Ne t'en fais pas, Ben, dit une voix d'homme en refermant la porte de communication avec le garage, on l'aura.

— Je n'arrive pas à croire que ce fumier ait menti !

Les voix se rapprochaient de plus en plus. Susan recula dans l'ombre et murmura une petite prière. *Pourvu que tout se passe bien...*

— Je te le répète, Ben, ne t'en fais pas. Il le paiera cher, ce mensonge.

On aura Kontis et tous les autres, tu m'entends ?

— Je t'entends parfaitement, fit Ravyn d'un ton sarcastique.

Les deux hommes surgirent aussitôt dans la pièce. Ils se figèrent.

— Que fais-tu ici, Chasseur? demanda Paul.

Sa figure vira du blanc au rouge. Ravyn ne bougea pas un cil.

— J'ai entendu dire que tu me cherchais, mais j'ai pensé que tu aurais du mal à me trouver. Alors, me voici.

Paul reprit ses esprits et adopta le ton calme de Ravyn pour répondre :

— Très intéressant.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, papa ? demanda Ben. On lui rentre dedans ?

— Mais bien sûr ! lança Ravyn. Pourquoi pas ?

— Je n'aime pas ça, dit Paul.

Sur ce point, Susan était de tout cœur avec lui. Elle non plus n'aimait pas ce plan.

— Non ? reprit Ravyn. Alors, que proposes-tu ?

— Qu'on te tue.

Un plan qui plaisait encore moins à Susan. Et qui fit secouer la tête à Ravyn.

— Je ne suis pas d'accord. Mourir ne fait pas partie de mes options. Je préférerais te tuer.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Paul, manifestement serein.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que si moi, le chef de la police, je suis assassiné, vous deux, vous ne connaîtrez plus jamais une seule minute de paix. Vous serez recherchés pour meurtre jusqu'à la fin des temps.

Ravyn éclata de rire.

— La fin des temps ? C'est un concept qui t'est étranger. Crois-moi, humain, tu surestimes ceux de ton espèce et leur capacité de voir plus loin que le bout de leur nez. Et tu surestimes ma capacité de leur accorder la moindre attention. Je suis un Garou, pauvre con. J'ai passé des siècles à être chassé par des créatures bien plus redoutables et intelligentes que toi.

— Tu as tort. Tu *sous-estimes* ceux de mon espèce.

Ravyn ne rétorqua pas. Il percevait quelque chose d'anormal. Comme si une foule de Démons se trouvait dans la maison. Pourtant, il n'avait rien détecté en s'introduisant dans la maison. Heilig et son fils étaient devant lui, mais... ils ne semblaient pas seuls.

— Ravyn ! cria Susan.

Il se retourna, et son cœur manqua plusieurs battements : un Démon s'était emparé d'elle. Bon sang ! D'où sortait-il ? Tout à coup, il comprit. Ils avaient dû ouvrir un tunnel spatio-temporel quelque part dans la maison.

Combien étaient entrés ?

Paul eut un rire suffisant.

— Je vous présente mon beau-frère. Il lui arrive souvent de voyager avec mes fils pour les éloigner du danger.

Ravyn regarda le Démon. Il comprit que s'il faisait un seul pas vers Susan, elle se ferait égorger.

— Lâche-la.

Le Démon secoua la tête en souriant.

— Pourquoi ferions-nous ça ? intervint Paul. Nous avons maintenant toutes les cartes en main.

La panique déformait les traits de Susan, constata Ravyn d'un coup d'œil. Qu'elle soit en danger le rendait malade. Il la vit tenter de s'arracher à l'étreinte du Démon, sans succès. Il la serrait si fort qu'elle ne pourrait se libérer qu'en le tuant. Or, le monstre veillait à la garder tout contre son cœur.

Ils étaient cuits...

Radieux, Paul alla entrouvrir les rideaux d'une fenêtre.

— Oh, regardez ! L'aube ! Quel merveilleux timing... Kontis, viens donc jeter un œil.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

— Exact. Mais je pense que tu vas néanmoins le faire.

— Jamais de la vie.

— Bien. Dans ce cas... Terrence? Tue la fille et prends-lui son âme.

— Non ! cria Ravyn. Ne t'avise pas de la toucher !

— Si tu n'aimes pas ce scénario, que dirais-tu de celui-ci : tu meurs dans d'atroces souffrances, de façon que je me délecte du spectacle ? En échange, je laisse partir Susan, qui écrira un article dans lequel elle racontera comment tu as assassiné tous les étudiants dont se sont nourris ma femme et mes fils. Tu seras mort, ma femme vengée, mon fils protégé, et Susan vivra tant qu'elle respectera son serment de ne pas révéler ce qu'elle sait et ce qu'elle a vu.

— Cela impliquerait que je te fasse confiance, Heilig. Qu'est-ce qui me garantit que tu tiendras ta promesse de l'épargner ?

— Tu n'as pas d'autre choix que de me faire confiance, Chasseur de la Nuit.

Ravyn jura. Heilig avait raison, et il détestait ça.

— Comment tout cela se passerait-il ?

— Facile. Tu marches jusqu'à la fenêtre, tu te laisses carboniser, puis elle prend le même chemin et sort. Ni Terrence ni Ben ne pourront la suivre puisqu'il fera jour.

Ravyn prit le temps de la réflexion, puis déclara :

— Vide le chargeur de ton arme. Je veux être sûr que tu ne lui tireras pas dans le dos quand elle traversera la pelouse. Tu es le chef de la police.

Si tu l'abattais, personne ne te poserait de questions.

Manifestement, l'idée de devoir vider son chargeur déplaisait à Paul Heilig. Néanmoins, il acquiesça d'un hochement de tête.

— Tu ne peux pas faire ça, Ravyn ! s'exclama Susan, partagée entre la panique et la colère. Je ne t'aiderai pas à mourir !

— Si, Susan, tu le feras, répliqua calmement Ravyn. C'est ça, la loi de la jungle. Tu fais ce qu'il faut pour survivre, et de ma mort dépend ta survie.

— Mais toi, tu n'essaies même pas de survivre ! Ne devrais-tu pas te battre ?

— Non. Mon devoir implique que je sauve ma compagne. C'est ainsi que cela marche.

Susan serra les dents. Le chagrin la ravageait. Pour elle, ce n'était pas ainsi que cela marchait. Il n'était pas question que Ravyn meure pour la sauver. Ce n'était pas juste.

— Donne-moi tes balles, dit Ravyn à Heilig.

« Non ! » hurla mentalement Susan en essayant de s'arracher à l'étau des bras de Terrence. Foutu Démon avec sa prise de judo ! Il fallait à tout prix qu'elle se libère. Elle ne pouvait pas laisser Ravyn se sacrifier.

Paul Heilig sortit son arme de son holster et vida le chargeur dans sa main. Puis il tendit les balles à Susan.

— Tire dans le mur, lui dit Ravyn. Comme ça, je serai sûr que le chargeur est vide.

L'air écœuré, Heilig s'exécuta. Le pistolet n'émit qu'un déclic.

— Satisfait ?

— Ton arme est vide, oui, admit Ravyn avant de se tourner vers Susan.

Elle cessa de se débattre. Son sang se glaça quand elle lut dans le regard de jais de Ravyn une détermination absolue.

— Ne fais pas ça, supplia-t-elle. Nous pouvons trouver un autre moyen.

Ravyn lui adressa un sourire réconfortant. Il n'aspirait qu'à une chose : la prendre dans ses bras une dernière fois, se gorger de la douceur de sa peau, de son parfum.

— C'est OK, Sue. J'ai eu une vie vraiment longue.

Susan sentit ses yeux s'emplir de larmes. Elle ne parvenait pas à croire qu'il veuille faire un tel sacrifice pour elle. Qu'il accepte de devenir une Ombre simplement pour qu'elle soit épargnée.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle prit conscience qu'elle l'aimait vraiment.

Et que vivre sans lui ne l'intéressait pas.

Le Démon la poussa vers la fenêtre.

— Ouvrez le loquet, Susan, dit Heilig. Ensuite, Kontis vous rejoindra et vous aidera à sortir.

Elle écarta les rideaux suffisamment pour accéder au loquet. Mais, ce faisant, une idée lui vint à l'esprit. Elle savait comment sortir de ce guêpier mortel !

Comment sauver Ravyn.

— C'est ouvert, dit-elle.

Terrence se réfugia dans un coin sombre près de Ben.

—Parfait, dit Heilig en riant. Maintenant, va donc voir la belle journée qui s'annonce, Chasseur de la Nuit.

Le cœur battant, Susan sentit Ravyn se presser contre son dos. Elle ferma les yeux et savoura la force qui émanait de lui, la bienfaisante chaleur de son corps.

Son courage s'en trouva régénéré.

— Je sais que nous venons juste de nous rencontrer, Susan, lui souffla-t-il à l'oreille, mais je pense que je t'aime.

La main de Susan se figea sur le loquet tandis qu'une vague de colère déferlait en elle. La chaleur que lui avait communiquée Ravyn la quitta, remplacée par un froid glacial. Elle se retourna, le regarda par-dessus son épaule.

— Tu *penses* ? Tu *penses* que tu m'aimes ? Tu n'en es pas sûr ?

La mine déconcertée, il répondit :

— Pourquoi es-tu aussi en colère ? Je vais mourir ici... pour *toi*.

Noblement.

— Alors, tu aurais juste dû tomber raide mort au lieu d'ouvrir la bouche pour m'emmerder. Tu *penses* ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Manifestement, tu n'as aucune certitude, et si tu y avais réfléchi ne fût-ce qu'une seconde, tu aurais compris que ça me contrarierait !

Brusquement, elle attrapa les tentures et, de toutes ses forces, tira dessus, arrachant la tringle de ses supports. Puis, toujours furieuse contre le Chasseur qui se tenait derrière elle, elle fit tomber à dessein les rideaux sur Ravyn, le protégeant de la lumière. Le soleil envahit la pièce.

Les deux Démons hurlèrent de douleur quand la lumière les toucha et les enflamma en une fraction de seconde. Susan se voila les yeux de ses mains pour ne pas assister à l'horrible spectacle de leur mort, tout en regrettant de ne pas pouvoir se boucher le nez : l'odeur de viande rôtie était abominable.

En moins d'une minute, les Démons furent réduits en deux petits tas de cendres sur le vert du tapis persan.

Heilig poussa un hurlement de désespoir.

— Ben ! Non, non !

Il pivota vers Susan, les traits déformés par la fureur.

— Salope ! Je vais te tuer pour ça !

Il se rua sur elle, mais tomba sur Ravyn, qui s'était changé en léopard.

L'homme et le fauve roulèrent par terre. Ravyn lui décocha un coup vicieux à l'épaule. Heilig réussit à se relever, son bras blessé plaqué contre son flanc, puis fonça vers l'escalier, dont il gravit les marches quatre à quatre, Ravyn sur ses talons.

Susan les suivit à toutes jambes avant de s'immobiliser en pleine course : sur le palier, un colosse était sorti de l'ombre. Il portait un jean, un pull à col roulé noir et un blouson de motard. Ravyn aussi se

figea dans l'escalier, à mi-chemin du géant. Heilig ne s'arrêta qu'à hauteur de l'homme.

— Stryker... lâcha-t-il en haletant. Tue-les !

En entendant le nom du Démon, Susan resta bouche bée. Ainsi, c'était lui, l'ignoble chef dont avait parlé Nick Gautier. Grand et mince, avec des cheveux courts d'un noir corbeau et des lunettes de soleil enveloppantes, il ne ressemblait pas aux autres Démons, qui étaient tous blonds. Mais cela ne le rendait pas moins impressionnant. Une aura de brutalité et d'indicible pouvoir émanait de sa personne. Tout en lui disait clairement qu'il adorait la cruauté et était avide de sang.

Leur sang.

Ravyn reprit forme humaine, fit apparaître des vêtements sur lui et se prépara à affronter l'impressionnant Démon, lequel demanda à Heilig d'un ton pétri d'ennui :

— Pourquoi les tuerais-je, *eux* ?

La colère du policier se dilua dans une confusion manifeste.

— Eh bien... c'est un Chasseur de la Nuit. Mort aux Chasseurs de la Nuit, non ?

Il y avait de la peur dans sa voix.

Stryker hocha la tête.

— Ça, c'est ma devise. Mais aujourd'hui, il semblerait que mon programme diffère un peu.

Il attrapa Heilig par la gorge, le plaqua contre le mur et l'y maintint en le soulevant. La pointe des pieds du policier ne touchait plus le sol. Il agrippa les mains du Démon et tenta de desserrer l'étau qui l'étranglait. Son visage était écarlate. Quant à celui de Stryker, il affichait une expression de rage pure.

— Salopard de menteur ! Tu m'as trahi, frappé dans le dos !

— Je n'ai... rien fait... de tel, hoqueta Heilig. Je ne t'ai pas... touché !

— Oh que si, tu l'as fait, répliqua l'autre en le cognant contre le mur à plusieurs reprises. Quand tu as poignardé Trates, mon bras droit, mon

commandant en second, c'est moi que, par procuration, tu as poignardé. Tu comprends ça, pauvre fou ? Si je te laissais vivre après ça, je ferais acte de faiblesse, je perdrais toute autorité sur mes hommes, et ça, je ne puis me le permettre.

Ravyn gravit une marche.

— Halte ! lui cria Stryker. Ça ne te concerne pas, Chasseur de la Nuit.

Ta femme et toi êtes libres de partir.

— Non. Cela m'est impossible, et tu le sais. Même si c'est un traître et un menteur, il n'en demeure pas moins qu'il est humain, et j'ai juré de sauver les humains des Démons.

Stryker soupira, puis ses traits se durcirent et il appela :

— Spathis !

En un éclair, vingt Démons surgirent. Trois d'entre eux cernèrent Susan, tandis que les autres se plaçaient sur l'escalier, entre Stryker et Ravyn, qui leur fonça dessus. Ils s'emparèrent de lui et l'amenèrent au pied des marches, à côté de Susan.

Elle n'essaya même pas de se battre: sans l'ombre d'un doute, les Spathis feraient pire que lui botter les fesses.

Stryker se tourna vers Heilig, crocs découverts.

— Avant que je te tue, je veux que tu saches qu'à la minute où le soleil se couchera ce soir, je lancerai mes guerriers sur tout humain qui t'a aidé.

Sans exception. En punition pour ta trahison. Plus aucun humain minable ne détruira l'un de mes Démons. Jamais.

Les yeux de Heilig lui sortaient de la tête.

— Non ! Tu n'as pas le droit de faire ça ! Nous avons décidé d'unir nos forces pour prendre le contrôle de Seattle. Nous sommes alliés !

— Tu plaisantes ? Alors que tu as tué Trates ? D'ailleurs, maintenant, j'ai un allié encore meilleur que toi.

Stryker enleva ses lunettes et enfonça ses crocs dans la gorge de Heilig. Révoltée par cette scène, Susan ferma les yeux tandis que

s'élevait le hurlement de douleur du policier, un long cri qui se répercuta dans toute la maison et la bouleversa jusqu'au fond de l'âme. En dépit de ce qu'avait fait Heilig, elle était désolée pour lui. Personne ne méritait pareille mort.

Elle entendait le claquement des talons du policier contre le mur, ses supplications, pendant que Ravyn tentait de se frayer un chemin à travers le groupe de Démons pour le secourir. Mais c'était sans espoir.

Soudain, ce fut le silence. Les nerfs à fleur de peau, Susan perçut ensuite un choc lourd sur le palier. Elle ouvrit les yeux et regarda Heilig. Il gisait aux pieds de Stryker, qui, du revers du bras, essuyait son menton et ses lèvres couverts de sang. Puis il remit ses lunettes, enjamba nonchalamment le cadavre et descendit tranquillement l'escalier. Il s'arrêta devant Ravyn et se lécha les lèvres en faisant la grimace, comme si le goût du sang de Heilig l'écœurait.

— Quelle lopette ! Sa pathétique petite âme n'est même pas un hors-d'œuvre correct.

— Salaud ! tonna Ravyn en essayant encore d'atteindre le Démon, sans y parvenir.

— Oui, et j'en suis fier, rétorqua Stryker en riant.

— On le tue, monseigneur ? s'enquit l'un des Spathis.

— Mmm... Non, pas aujourd'hui, Davyn. Exceptionnellement, nous allons faire preuve de mansuétude envers notre estimable adversaire.

Après tout, il m'a appris qu'il ne faut pas se fier au bétail humain, que seuls les immortels comprennent les règles de la guerre. Kontis, tu m'as impressionné, je dois l'avouer. Tu as survécu à toutes les attaques que j'ai dirigées contre toi. Quant à la façon dont tu gères les choses ici... Eh bien, je suis curieux de voir comment tu vas t'en sortir.

Il s'interrompit, se tourna vers Susan, et son expression s'adoucit.

— Vous me rappelez ma femme. C'était une sacrée nana et, comme vous, elle me cherchait des noises même quand nous étions en pleine bagarre avec d'autres.

Sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, Susan éprouva soudain quelque compassion pour le Démon. Il avait manifestement adoré sa femme.

— S'il est une chose que j'aie jamais respectée, c'est le courage.

Kontis, nous reprendrons cette bataille une autre nuit. Pour l'instant, paix, mon cousin.

Le portail spatio-temporel apparut, s'ouvrit. Stryker le franchit et disparut. Les Démons lâchèrent Susan et Ravyn, et le suivirent. Susan resta sans voix, abasourdie par ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

— Que faut-il comprendre ? demanda-t-elle enfin à Ravyn.

— Que nous avons eu droit à une grande première de la part des Démons.

— Eh bien... quelle journée ! Et il n'est même pas 7 heures du matin.

— Ouais.

Ravyn et elle étaient vivants. Tout à son bonheur, Susan alla se jeter dans les bras de Ravyn. Mais, tout à coup, les mots qu'il avait prononcés un peu plus tôt lui revinrent à l'esprit.

— Tu *penses* que tu m'aimes ?

— On ne va pas recommencer ça, si ?

— Oh que si. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je m'imaginai compter pour toi, puisque tu étais prêt à mourir pour moi, et voilà que tu me dis que tu ne sais pas si tu m'aimes ou non ! Que tu préfères te tuer plutôt que de rester en vie et t'unir à moi... Merci beaucoup ! En fait, tu serais mort pour n'importe quelle bimbo !

— Mais c'est faux ! Si tu n'étais qu'une bimbo, je n'aurais même pas dit « je pense » !

— Mais tu serais quand même mort pour elle ?

— Je n'ai pas dit ça non plus.

— Tu l'as insinué, et...

Il profita de ce qu'elle avait la bouche ouverte pour y glisser sa langue, et il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle soit pantelante. Parmi la foule d'émotions qui agitaient Susan, pourtant très physiques, il en était une qui dominait et venait droit du cœur : l'amour, un amour authentique

pour cet homme.

—Tu te sens mieux ? lui demanda Ravyn après avoir mis un terme au baiser.

Il posa le menton sur le sommet de sa tête.

— Je n'en suis pas sûre. Je crois que j'ai besoin d'un autre baiser pour l'être.

Il lui donna le baiser réclamé et, effectivement, elle reprit confiance.

Oui, il l'aimait et...

—Un instant. Comment allons-nous rentrer au sanctuaire ?

— On dirait bien que tu vas devoir conduire, répondit-il en levant les yeux vers le palier sur lequel gisait Heilig. Il faut qu'on file et qu'on appelle la police.

— Oui. D'autant que je ne tiens vraiment pas à rester ici plus longtemps. J'ai eu mon content de morts.

Il l'embrassa une dernière fois, puis se changea en léopard. Susan le regarda et éclata de rire. C'était cela, sa vie, désormais... Une vie bien bizarre quand même.

— Tu sais quoi ? J'ai toujours eu envie de caresser un chat sauvage.

Bébé, tu peux me caresser autant que tu veux.

Comme c'était étrange d'entendre la voix de Ravyn dans sa tête...

— Tu n'es pas comme Acheron, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas lire dans mes pensées ?

Non.

Dieu merci ! Elle ne savait pourquoi, mais l'idée qu'il puisse être télépathe lui déplaisait au plus haut point. Soulagée, elle se pencha vers lui, enfouit son visage dans la douce fourrure... et fut prise d'une crise d'éternuements.

— Rappelle-moi d'acheter un stock de Benadryl.

Tout en reniflant piteusement, elle se dirigea

vers la porte et se rendit soudain compte que la lumière du jour était trop forte pour Ravyn, même s'il était sous sa forme de léopard. Au lieu de franchir le seuil, il recula en soufflant. Le cœur serré, Susan enleva son manteau pour le poser sur lui.

— Ça ne servira à rien.

Susan sursauta en entendant la voix de Dorian. Ou celle de Phoenix?

Elle leva la tête. Les jumeaux étaient dans le salon, avec leur père. Effrayée à l'idée de ce qu'ils pourraient faire à Ravyn dans cette maison qui n'était pas un sanctuaire, elle se plaça entre eux.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Gareth vint vers elle de son pas de prédateur, le même que celui de Ravyn. Les yeux plissés, il huma l'air comme s'il sentait quelque chose d'alarmant. Immédiatement, Ravyn reprit forme humaine.

— Laisse-la tranquille ! C'est avec moi que tu as un contentieux à régler, pas avec elle.

Gareth attrapa la main de Susan, la retourna et examina la marque sur sa paume. Elle retint une exclamation. Il la serrait trop fort. Il lui faisait mal.

— Tu l'aimes, femme ?

— Occupez-vous de vos affaires, s'exclama Susan.

— Lâche-la, ajouta Ravyn.

Gareth n'en fit rien. Et il posa sur Ravyn un regard glacial.

— Ce serait si facile de te tuer là, tout de suite... En dépit de ce que tu crois, j'aimais ta mère pardessus tout. Plus que ma vie. Je voulais me lier à elle, mais elle a refusé. Sa pire crainte était que nous mourions tous les deux et que vous restiez orphelins. La nuit, je pense à elle... et j' imagine combien elle serait en colère si elle savait ce que nous t'avons fait, fils.

Susan remarqua le voile de chagrin qui assombrissait les yeux de Ravyn. Gareth se tourna vers elle.

— Tu avais raison. Et je suis heureux qu'il t'ait. Je n'attends pas que tu me pardonnes. Mais, dans l'immédiat, vous avez besoin de nous pour

vous ramener à la maison.

Il détacha sa main de celle de Susan et la tendit à Ravyn, qui hésita : la souffrance accumulée au fil du temps l'accablait soudain. Mais lorsqu'elle perdit de l'intensité, il se rendit compte qu'il était toujours le petit garçon qui aimait son père. Le petit garçon qui ne voulait qu'une chose : rentrer chez lui. Mais son foyer avait été ravagé trois cents ans plus tôt. Jamais il ne retrouverait sa famille telle qu'il l'avait connue.

Il regarda Susan, dont les yeux pleins de bonté le fixaient. Elle attendait la réponse qu'il allait donner à son père. Désormais, sa famille, c'était elle. Et il se savait prêt à faire n'importe quoi pour cette femme.

Mais, pour l'aimer et la protéger, il devait vivre.

Le chemin jusqu'au pardon serait long. Néanmoins, son père faisait un effort, et il n'était pas homme à mépriser une offre honnête. Alors, Ravyn prit la main tendue.

— Phoenix, dit Gareth, ramène Susan au sanctuaire.

À peine ces mots prononcés, Ravyn et son père se volatilisèrent.

— Que se passe-t-il ? s'alarma Susan.

— Ne vous inquiétez pas, dit Dorian, personne ne lui fera de mal.

— Moi, si, peut-être, fit Phoenix d'un ton aigre. Où diable est passée ma voiture ?

Susan sortit les clés de sa poche en riant et les lui tendit.

— À un bloc d'ici.

— Elle est esquinée ?

— Non.

Phoenix laissa échapper un soupir de soulagement. Dorian rit de concert avec Susan. Ce fut lui qui prit les clés de voiture.

— Je m'occupe de la Porsche, dit-il avant de disparaître.

— Vous me faites confiance ? demanda Phoenix à Susan.

— Pas le moins du monde mais, en revanche, j'ai confiance en Ravyn: s'il m'arrive quelque chose, il vous arrachera la tête.

Phoenix regarda à son tour la paume de Susan.

— Vous n'avez pas répondu à la question de mon père : est-ce que vous aimez Ravyn ?

— Quelle importance ?

— Si vous l'aimez, liez-vous à lui. Parce que, croyez-moi sur parole, le pire des enfers, c'est de savoir qu'on a perdu par lâcheté ce à quoi on tenait le plus. Alors, ne commettez pas d'erreur, Susan.

Elle éprouva soudain un tout nouveau respect pour Phoenix. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

— Merci.

Il lui répondit d'un signe de tête, lui prit la main et, une seconde plus tard, ils étaient au *Serengeti*.

Pour Susan et Ravyn, les deux semaines suivantes s'écoulèrent dans le brouillard. Ils reprirent le cours de leurs existences. Avec l'aide de Léo et des écuyers qui travaillaient au département des Affaires Internes de Seattle; l'entière responsabilité des meurtres dont étaient accusés Susan et Ravyn fut, à juste titre, imputée à Paul Heilig. Susan fut autorisée à relater l'affaire et son article acheté par l'Associated Press. Dès sa parution, cette histoire de jeune femme traquée pendant quarante-huit heures par un tueur en série fou allécha tous les médias du pays, qui lui firent des propositions d'embauche.

Elle les étudia avec intérêt. Avoir de nouveau un travail respectable était son plus grand rêve. Mais accepter l'une de ces offres impliquait qu'elle quittât Ravyn...

Jimmy et Angie furent enterrés par un après- midi froid et venteux. À

cause de la lumière du jour, Ravyn ne put l'accompagner aux funérailles sous sa forme humaine. Afin d'être auprès d'elle, il lui demanda de l'amener au cimetière dans un panier pour chat.

Personne n'avait jamais rien fait d'aussi gentil pour elle. Touchée, Susan installa donc son bien- aimé dans le panier, qu'elle recouvrit d'un grand tissu noir et, pendant le service, caressa son chat à travers

les barreaux. De retour chez Ravyn après la cérémonie, elle resta dans ses bras des heures durant, lui racontant en pleurant ses souvenirs des moments passés avec ses deux amis défunts.

Chaque heure passée auprès de Ravyn accroissait son amour pour lui.

— Susan ?

Arrachée à ses pensées, elle sursauta, quitta son siège devant l'ordinateur et alla regarder Ravyn du haut de la mezzanine qui donnait sur la vaste pièce dans laquelle il se trouvait.

— Oui?

— Le *Post* au téléphone ! Ils ont besoin de ta réponse.

Même à distance, elle vit la crainte dans ses yeux. Ils ne s'étaient pas encore unis officiellement. Ravyn tenait à lui accorder tout le temps dont elle avait besoin, mais le délai qui leur était imparti arrivait à son terme.

S'ils ne scellaient pas bientôt leur union, il serait émasculé.

— OK, je vais leur parler.

Ravyn déglutit avec peine en regardant Susan entrer dans son bureau.

Il était prêt à parier qu'elle allait accepter le job. C'était son rêve, après tout.

Mais ce rêve le rendait fou de chagrin. Il ne voulait pas qu'elle parte.

Son rêve à lui, c'était qu'elle reste. Il fallait qu'il soit fort, se répétait-il. En tant qu'animal, il savait mieux que personne qu'on ne pouvait enfermer quelqu'un dans une cage et espérer qu'il survive. Susan avait besoin de sa liberté, avec ou sans lui.

Le cœur lourd, il regagna sa chambre et posa les yeux sur le téléphone.

Il brûlait d'écouter la conversation entre le responsable du journal et Susan, mais s'en abstint. Il ne lui ferait pas cela. C'était à elle de lui apprendre la nouvelle.

Il s'assit, prit le livre qu'il était en train de lire et essaya de se concentrer sur le texte. Sans résultat. Son esprit était tout entier occupé par cette question lancinante : que serait sa vie sans elle ?

Il connaissait pourtant la réponse. Il avait mené cette vie pendant des siècles.

La porte de la chambre s'ouvrit. Susan entra, l'air maussade.

Voilà, ça y était. Elle allait lui dire qu'elle s'en allait puis irait faire ses bagages.

Il rassembla tout son courage, la regarda contourner le lit sur lequel il était assis et lui tendre son dernier article. À coup sûr un papier qui consoliderait sa réputation de reporter d'exception.

S'obligeant à ne pas montrer combien il était bouleversé, il prit le feuillet et sentit son cœur manquer un battement.

J'ai épousé un homme-chat.

Oui, mon mari a une litière. Au moins, il ne fugue pas la nuit...

— Bons dieux, mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Ravyn.

— Mon article.

— Je ne comprends pas.

— Il faut que je le rende à Léo, expliqua Susan en riant. Je viens de l'appeler, et il m'a dit que je pouvais récupérer mon job.

— Je croyais que tu détestais ce job !

— Plus maintenant. Je viens juste de me rendre compte que je pouvais m'amuser beaucoup plus en travaillant pour Léo qu'en bossant pour le *Post* ou le *Wall Street Journal*. Et je ne parle pas du plaisir que j'ai à me pelotonner dans les pattes de l'homme-chat le plus craquant de la ville.

Ravyn n'arrivait pas encore à y croire.

— Tu restes ?

— Es-tu sourd, minou ? Oui. Alors, vas-tu enfin faire de moi une honnête femme ?

Riant aux éclats, Ravyn l'attira contre lui et fit disparaître leurs vêtements.

— Oui, bébé. Je compte bien m'assurer que toi non plus, tu n'aïles plus rôder dans les rues à la nuit tombée.

L'air frais qui courait sur sa peau nue fit frissonner Susan. Mais cela ne dura que le temps d'un soupir. La chaleur de Ravyn se diffusa en elle quelques secondes plus tard, tandis que ses mains glissaient le long de son dos. Ravie, elle vit ses cheveux se réunir sur sa nuque et s'attacher tout seuls en queue de cheval. Elle n'allait pas éternuer ! Joignant son rire à celui de Ravyn, elle se pressa contre lui et inclina la tête en arrière en lui offrant ses lèvres. Elle avait du mal à croire que plus jamais elle ne serait seule. Et pourtant... Ravyn serait toujours là pour elle. Il était sa famille, désormais. Mais Léo en faisait partie aussi, et Otto, et Kyl. D'étranges cousins tueurs, mais des membres de sa famille quand même. C'était bien plus qu'elle n'aurait osé espérer. Aurait-elle jamais osé espérer rencontrer un homme comme Ravyn ? C'eût été insensé. Mais aujourd'hui, elle savait qu'elle avait trouvé en lui son autre moitié. Plus elle le fréquentait, plus elle l'aimait.

Les saveurs de la bouche de Susan chavirèrent Ravyn de plaisir. Après tous ces siècles de solitude, pas une seconde il n'aurait pensé avoir une autre compagne. Et pourtant, elle était là.

Susan.

Douce, agaçante, belle. Extraordinaire.

Il posa la joue contre la sienne et se grisa du parfum de fleurs de ses cheveux.

Jusqu'à ce qu'elle éternue.

Il sourit, puis s'écarta.

— Que fait-on ? lui demanda-t-elle.

— Le rituel, lui chuchota-t-il à l'oreille. Plaque ta paume sur la mienne.

Susan s'exécuta. Il enlaça ses doigts aux siens, puis frotta sa joue piquante de barbe contre son cou. Mmm... Elle adorait cette sensation. Elle en frissonnait de bonheur.

— Maintenant, Susan, j'ai besoin que tu me guides en toi.

Plus facile à dire qu'à faire : il se tenait derrière elle, les bras serrés sur

ses seins.

— Pour mémoire, je te rappelle que je ne suis pas en caoutchouc.

Comment suis-je censée faire cela?

Il l'embrassa sur la joue en riant, tout en lui caressant la poitrine. Elle frémit lorsqu'il lui pinça la pointe d'un sein entre deux doigts.

— Je peux me charger de tout, mais auparavant, il faut que tu me dises que tu m'acceptes comme compagnon.

— C'est bien pour ça qu'on est tout nus, non ?

— Susan, dit-il gravement, ce cérémonial est très important chez ceux de mon espèce. Selon nos lois, je ne suis pas autorisé à te prendre pour compagne tant que tu n'es pas à cent pour cent sûre de me vouloir et décidée à te conformer à nos usages. Je ne suis pas un Katagaria qui te contraindrait par la force. Je suis un Arcadien, et les Arcadiens n'attendent jamais au caractère sacré du cérémonial.

Elle tourna la tête, cherchant ses yeux couleur de nuit.

— Pas une seule fois de toute mon existence je n'ai été aussi sérieuse, Ravyn. Je te veux comme compagnon.

— Pour l'éternité ?

— Pour l'éternité.

Une expression de douceur s'afficha sur le visage de Ravyn. Il baissa la tête sur la nuque de

Susan, lui écarta doucement les jambes et la pénétra. Avec un soupir d'extase, elle se hissa sur la pointe des pieds afin que leurs hanches soient à la même hauteur et qu'il pût entrer au plus profond d'elle. Lorsqu'elle sentit leurs corps scellés l'un à l'autre, elle se laissa retomber, le sexe de Ravyn fiché dans le sien.

Il garda une main sur sa hanche, lui ceignit la taille d'un bras et la plaqua contre lui. Susan songea qu'elle vivait là le moment le plus important de son existence.

C'était donc cela, l'accouplement solennel selon les Garous ? Eh bien, elle aimait. Beaucoup.

Ravyn poussa un long grognement, puis donna des coups de reins auxquels Susan répondit avec vigueur. Leurs va-et-vient adoptèrent une cadence frénétique. Ravyn sentait la jeune femme si moite, si enflammée qu'il faillit perdre tout contrôle et jouir prématurément. Mais il se maîtrisa.

Il tenait à ce que cette première union en tant que compagnons soit parfaite, qu'ils atteignent l'orgasme à la même seconde.

Cette femme était sienne. La posséder l'exaltait. Aussi longtemps qu'ils vivraient, il n'en toucherait aucune autre. Pas seulement parce que les Parques en avaient décidé ainsi, mais parce qu'il l'aimait. Profondément.

De tout son cœur.

À une époque, la perspective d'un tel engagement l'aurait amené à prendre ses jambes à son cou. Mais, après tous ces siècles, il regardait l'avenir avec sérénité.

Susan n'était pas une simple amante de passage. Elle était sa compagne. Son amie. Elle seule savait combien il aimait qu'on lui masse les oreilles. Et elle le faisait jusqu'à en avoir les mains engourdis, comme en cet instant. Une caresse qui lui donnait d'exquis frissons.

L'orgasme fondit sur eux, tel un ouragan de délices. Ils jouirent à l'unisson, et Ravyn comprit qu'il connaissait en cet instant le comble du bonheur.

Pourtant, il lâcha la main de la jeune femme. Il ne voulait pas que leur union aille plus loin. Il n'était pas tout à fait prêt à se lier à elle. Il ne le serait que lorsqu'il sentirait Susan totalement engagée, décidée à accepter cet acte dépourvu de possibilité de retour en arrière. Sa vie lui appartenait encore, et il se refusait à l'en déposséder. Ayant été privé de la sienne par l'égoïsme d'un être, il ne s'arrogeait pas le droit d'infliger le même sort à Susan.

— Je t'aime, lui dit-il en l'embrassant tendrement sur la joue.

Susan roucoula de plaisir, tout en continuant à lui masser l'oreille.

— Moi aussi, Ravyn.

Stryker s'assit à son bureau en soupirant. Puis il chercha son téléphone

mobile, qu'il ne trouva pas.

— Trates ! cria-t-il.

Son cœur se serra. Machinalement, il avait appelé son ancien bras droit. Bon sang, jamais il ne s'habituerait à avoir Davyn au lieu de Trates auprès de lui. C'était presque aussi dur que lorsqu'il avait perdu Urian.

Il n'eut pas le temps de convoquer Davyn: Satara venait d'entrer.

— Salut, frangin.

La présence de la jeune femme le divertissait. Il se demandait si Artemis ou Acheron étaient au courant de leur lien de parenté.

— J'ai appris qu'Acheron était de retour sur l'Olympe, dit-il.

— Je sais. As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit?

Elle s'était débrouillée comme un chef en leur

procurant un informateur que personne ne pouvait soupçonner. À condition qu'elle ne se trompe pas.

— Oui, Satara.

— Et?

— S'il est vraiment vivant et que tu peux le convaincre d'accepter, je le transformerai.

Elle se tapota le menton du bout du doigt en riant.

— Oh, mon frère, tu me sous-estimes constamment...

Elle s'adossa au mur, claqua des doigts, et un Chasseur de la Nuit apparut entre eux. Stryker n'en crut pas ses yeux: Satara disait donc vrai.

Devant lui se tenait l'ami d'Acheron, celui de La Nouvelle-Orléans, que Desiderius avait amené à se suicider.

— Gautier.

Nick regarda autour de lui, égaré.

— Où suis-je ?

Satara se lécha les lèvres en se pressant contre le jeune homme, un bras autour de ses épaules.

— Je te l'ai dit, chéri. C'est ici que se trouve tout ce dont tu as besoin pour tuer Acheron. Et cet homme est celui qui peut le faire.

Nick regarda Stryker avec méfiance. Ce dernier était soulagé que Gautier ne le connaisse même pas de vue. Manifestement, Satara ne lui avait pas donné son nom. Un point pour elle. Cette fille était intelligente.

— C'est un Démon, dit Nick en ricanant.

Stryker masqua immédiatement son aura démoniaque.

— Pas entièrement, Chasseur de la Nuit. Je suis aussi le fils d'un dieu.

Maintenant qu'il ne percevait plus l'essence de Démon, Nick semblait dérouté.

— Comment parvenez-vous à cacher votre aura ?

— Je vous l'ai dit : je suis le fils d'un dieu, et je peux partager mes pouvoirs avec vous. Si vous le souhaitez.

— À quel prix ? s'enquit Nick, méfiant.

— Au prix de votre soumission. Vous devez accepter mes règles. Ce sont les mêmes que vous a imposées Artemis... à une petite différence près.

— C'est ça, confirma Satara. Vous exercerez votre droit de vengeance avec notre collaboration. À la différence d'Artemis, nous ne rejetterons pas votre requête.

Les yeux de Nick étincelèrent de plaisir.

— C'est tout ce que j'aurai à faire ?

— Pas tout à fait. Une fois que je vous aurai fait muter de façon que vous puissiez partager mes pouvoirs, il faudra que vous buviez mon sang pour vivre. Si vous restez trop longtemps sans vous nourrir, vous

mourrez.

Nick resta un moment silencieux. Il réfléchissait. Cette idée de boire du sang le dégoûtait. De le boire directement sur un homme, encore plus.

Il frissonna.

Mais il pourrait tuer Acheron...

Son rêve. Acheron lui avait quasiment tout pris. Ce qu'il n'avait pas pris lui-même, il avait laissé les autres le prendre. Et Nick aspirait à se venger. Artemis lui avait refusé ce droit après s'être emparée de son âme.

Sans Acheron, il serait encore en vie. Mieux, sa mère bien-aimée le serait aussi, et La Nouvelle-Orléans serait intacte.

La rage lui brouilla soudain la vue.

— Alors, marché conclu ? lui demanda le Démon.

— Oui, s'empressa de répondre Nick avant que sa détermination ne flanche. Donnez-moi ce dont j'ai besoin pour le tuer.

Savourant sa victoire, Stryker se leva lentement. Voilà un coup qu'Acheron ne verrait pas venir: il aimait Nick Gautier, donc l'avenir du jeune homme lui était caché. Jamais il ne devinerait que le jeune homme allait le trahir. Il le découvrirait trop tard, à l'instant où la mort s'abattrait sur lui.

Enchanté, Stryker déboutonna sa chemise afin de dégager son cou, puis s'assit sur le coin du bureau afin que Nick soit à l'aise pour boire. Le sang des Chasseurs était du poison pour les Démons, mais la réciproque n'était pas vraie. Néanmoins, les Chasseurs étant en mesure de soutirer à autrui ses émotions et ses pouvoirs, il leur avait été interdit de boire du sang. Nick Gautier était sur le point d'apprendre bien des secrets qu'Acheron cachait à ses Chasseurs de la Nuit.

— Quand vous serez prêt, Gautier...

Nick regarda le cou du Démon, et la grosse artère qui palpitait. S'il s'exécutait, il n'y aurait pas de retour en arrière possible.

Tout à coup, le beau visage de sa mère surgit dans son esprit. Il la vit dans son fauteuil préféré, morte, dans leur maison de Bourbon Street.

Acheron devait payer pour cette ignominie, pour les êtres qu'il avait laissés mourir et n'avait pas ramenés à la vie.

Il avança d'un pas, se pencha et enfonça ses crocs dans le cou du Démon.

Stryker éclata de rire. Une merveilleuse chaleur se diffusait en lui. Il prit la tête de Nick entre ses mains afin que le jeune homme pût absorber ses pouvoirs. Il savait ce qui se passait dans le corps du Chasseur: il ressentait un plaisir proche de l'orgasme tandis que la force vitale du Démon se répandait en lui.

Dès qu'il sentit Nick en pleine possession de ses nouveaux pouvoirs, il le jeta dans les bras de Satara. Nick pivota sur ses talons et la cloua au mur avant de l'embrasser fébrilement. Il avait besoin d'éteindre le feu qui brûlait en lui. Sans cela, il allait se consumer.

Stryker essuya de la main le sang sur son cou, lécha ses doigts, puis déclara :

— Appelle-moi quand tu en auras fini avec lui.

Il n'était pas sûr que sa sœur l'ait entendu : Nick lui arrachait ses vêtements. Stryker les laissa à leurs ébats. Quel moment exquis... Il avait maintenant sous sa coupe deux des Chasseurs de la Nuit d'Acheron. Lequel était au courant pour l'un, mais pas pour l'autre.

Et c'était cette ignorance qui causerait la mort de l'Atlante.

Susan souriait encore au souvenir de la cérémonie de l'union célébrée avec Ravyn lorsqu'elle entra dans les locaux du *Daily Inquisitor*.

— Salut, Joanie ! lança-t-elle en se dirigeant vers le bureau de Léo.

— Salut, Susan, répondit la jeune femme. Hé ! Tu sais que des vampires habitent Seattle ?

— Mais oui. Il y en a plein qui traînent au *Happy Hunting Ground*.

Joanie nota fébrilement l'information. Secouant la tête avec indulgence, Susan frappa à la porte de son patron puis entra.

— Bonjour, chef. Quoi de neuf?

Léo était assis face à Otto. Elle lui tendit son article et l'observa pendant qu'il le lisait. Il éclata d'un rire nerveux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— J'ai lu Ibsen, Léo. Maintenant, je suis familiarisée avec l'absurde.

— Je crois qu'elle s'est surtout familiarisée avec la pipe à opium, remarqua Otto.

Susan lui donna une petite tape sur l'épaule. Elle retirait sa main quand Otto l'attrapa. Il regarda la marque puis demanda :

— C'est quoi, ça ?

Susan s'empessa de retirer sa main. Trop tard.

— Tu ne peux pas t'unir à lui ! gronda Otto. Ce serait enfreindre nos règles. Tu es un écuyer.

Inquiète, Susan essaya de trouver un mensonge plausible. Sans succès.

— En fait, dit Léo en s'adossant à son siège, ce n'est pas vrai.

— C'est-à-dire ? demanda Otto.

— Eh bien... j'ai oublié de lui faire prêter serment. C'est toujours une civile.

Otto était éberlué.

— Léo, tu...

— On a eu une semaine difficile, d'accord ? Je voulais m'occuper d'elle, mais les événements se sont bousculés.

— Et voilà! Un autre bon Chasseur perdu.. Domage, j'aimais bien le léopard, moi.

Susan se figea. De quoi parlaient-ils ? De tuer le léopard parce qu'il s'était uni avec elle ?

— Qu'entends-tu par « un autre bon Chasseur perdu » ?

— Tu n'as pas lu tout le manuel, n'est-ce pas, Susan ? demanda Léo.

— Non. Ce truc fait au moins cinq mille pages

— Tss... Tu aurais dû lire le chapitre cinquante- six.

— Pourquoi ?

Ce fut Otto qui expliqua :

— On y dit comment libérer un Chasseur de la Nuit pour l'épouser.

Ravyn n'avait pas mentionné cela !

— C'est sérieux, Otto ?

— Je suis toujours sérieux. En fait, je n'ai aucun sens de l'humour.

— J'aime bien ton article, Sue, dit Léo, faisant diversion. Si on le mettait en une ?

Encore troublée par ce qu'elle venait d'entendre, elle hocha la tête.

— Ce serait super. Bon... euh... les gars, je vous verrai plus tard.

Elle quitta le bureau en trombe et regagna sa voiture aussi vite que possible, hantée par une question : était-il possible d'affranchir Ravyn du service d'Artemis ? Bon sang, si c'était exact...

Dès son retour chez Ravyn, elle interrogea son compagnon, que l'idée ne parut pas du tout séduire.

— Non, dit-il fermement.

— Comment ça, non ?

Il croisa les bras sur sa poitrine et soutint son regard.

— C'est ce que j'ai dit. Non. Je ne demanderai pas à Artemis de me rendre mon âme.

— Pourquoi pas ?

— Je ne veux pas être mortel.

Mais cela n'avait aucun sens ! Pourquoi ne voulait-il pas être libre ?

Pour quelqu'un qui haïssait les cages, il semblait bien heureux d'être l'esclave d'une déesse grecque !

— Tu pourrais te libérer de...

— Non, Susan. Je pourrais *mourir*. Et je n'ai pas envie de mourir. Je

crois que cela ne te plairait pas non plus. Tout ce que je veux, c'est que nous nous liions définitivement, dès que tu seras prête, et que nous soyons ensemble pour toujours.

De la main, il montra la fenêtre qui donnait sur la ville.

— J'ai un travail à faire ici. Un travail très important. Si je redeviens un Garou, je serai fatalement une Sentinelle.

— Qu'est-ce qu'une Sentinelle ?

— L'équivalent d'un Chasseur de la Nuit pour un Arcadien. Sauf qu'au lieu de chasser les Démons, il chasse les autres Garous. Et il n'est pas immortel. Mais attends, il y a pire: à la seconde où je redeviendrais mortel, les Katagarias s'en prendraient à toi pour la simple raison que tu es ma compagne.

Tout à coup, la perspective qu'il récupère son âme semblait moins séduisante à Susan.

— Oh... Ils feraient vraiment ça?

— Oui. Nous sommes en guerre. Ils sont déterminés à saisir la moindre occasion de nous atteindre.

Il posa la main sur la joue de Susan et riva aux siens ses yeux de jais, dans lesquels elle lut une adoration qui la bouleversa.

— Si tu y tiens, Susan, j'appellerai Acheron et je lui demanderai de procéder au test pour la restitution de mon âme. C'est à toi de décider.

— Vraiment ?

— Oui.

— Mmm... Et que se passera-t-il si tu restes un Chasseur et qu'Acheron refuse qu'on s'unisse ?

— Il a laissé Cael et Amaranda s'unir. Tu penses qu'il nous dirait non ?

— Je ne sais pas. Tu comprends, tu ne fais que *penser* m'aimer et...

Ravyn éclata de rire et leva les yeux au ciel.

— Je ne me contente pas de le penser, Susan. Je t'aime. Sinon, pourquoi tiendrais-je tant à passer l'éternité auprès de toi ? Imagines-

tu combien c'est long, l'éternité ?

— Non, répondit Susan en lui adressant un sourire malicieux avant de l'embrasser, mais je ne vais pas tarder à le découvrir.

Épilogue

Repu de sexe, Nick gisait sur le sol, nu et pantelant, à côté de Satara qui gloussait en lui caressant la poitrine. Il avait l'impression d'avoir le corps en ébullition, et des voix hurlaient dans sa tête.

Qu'avait-il fait ?

Lorsque Satara était venue lui parler de sa connexion avec les Démons et les dieux, il aurait dû la repousser. Mais son offre de se venger d'Acheron était trop belle pour qu'il la repousse. Il savait qu'en tant que Chasseur de la Nuit, il ne serait jamais capable de tuer le chef des Chasseurs. Mais, avec son énergie renforcée par celle d'un dieu, il en irait tout autrement.

Il serait en mesure d'assouvir sa vengeance.

Et maintenant, il sentait cette énergie nouvelle se diffuser en lui. Elle fredonnait en lui une mélodie merveilleusement exaltante. Il n'était pas humain... Il n'était pas un Chasseur de la Nuit...

Il était...

Il fronça les sourcils à la vue de son reflet dans un globe d'argent posé sur une étagère de la bibliothèque du Démon. Il roula sur le flanc, attrapa le globe et le rapprocha de son visage pour bien voir ses yeux.

Son souffle se bloqua dans sa poitrine quand il découvrit ses traits déformés.

Non, ce n'était pas possible !

La porte de la pièce s'ouvrit sur le Démon demi- dieu qui lui avait offert de partager ses pouvoirs. Il ne portait plus ses lunettes de soleil. Il posa sur Nick les mêmes yeux aux pupilles d'argent tournoyantes qu'Acheron.

Les mêmes yeux que ceux de Nick, désormais.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il dans un halètement.

— Je suis le deuxième homme à abattre sur ta liste après Acheron, et tu es maintenant mon esclave, Nick. Bienvenue dans mon enfer.

Glossaire

Acheron Parthenopaeus : Atlante immortel, chef des Chasseurs de la Nuit. Né en 9584 av. J.-C. sur l'île grecque de Didymos, fils du roi Acarion et de la reine Aara. Ses professions de foi et ses sorts lient à jamais et ont parfois des conséquences inattendues. Grand et naturellement blond, il teint ses cheveux de différentes couleurs et s'habille la plupart du temps dans le style gothique. Il a l'air d'avoir vingt et un ans et habite Katoteros.

Personne ne sait quoi que ce soit de lui, et il aime qu'il en aille ainsi. Il est en réalité un tueur de dieu et un dieu atlante aux pouvoirs dont nul ne soupçonne l'ampleur. Il refuse de répondre à toute question d'ordre personnel et ne revient jamais sur sa parole, quoi qu'il advienne. Souvent appelé Ach par les Chasseurs de la Nuit et Artemis, *akri* par Simi, et T-Rex par Talon.

Acte de vengeance : en échange de leurs âmes, Artemis accorde aux Chasseurs de la Nuit vingt-quatre heures pour se venger de ceux qui ont saccagé leur vie d'humains. Au terme de ces vingt-quatre heures, ils appartiennent à la déesse et commencent leur entraînement de Chasseurs sous la houlette d'Acheron.

Adelphos : mot grec signifiant «frère».

Akri : terme atlante pour «seigneur et maître».

Alastor : Démon qui parfois s'allie aux Garous pour semer la discorde.

Chargé par Bryani, la mère de Vane, dans *Jeux nocturnes* d'envoyer Bride dans le passé en Angleterre, vers l'an 500.

Alexion : mot grec signifiant «défenseur».

Amanda Hunter : l'une des filles Devereaux, jumelle de Tabitha. A toujours aspiré à être une femme tout à fait normale, à la différence de ses sœurs. Mais le surnaturel la rattrape dans *Les démons de Kyrian*. Devenue sorcière, elle épouse Kyrian Chasseur (ex Kyrian de Thrace), et ensemble ils ont une fillette, Marissa.

Apollites : race créée par le dieu grec Apollon. Plus beaux et plus forts que les humains, ses représentants sont dotés de grands pouvoirs

psychiques.

Apollon aimait ses créatures et voulait qu'elles remplacent les humains. Les Apollites furent envoyés sur l'Atlantide, où ils s'unirent à des Atlantes. Un jour, la reine mi-apollite mi-atlante, dans une crise de jalousie, envoya les siens tuer la maîtresse grecque d'Apollon, une humaine, et leur fils. Pour se venger, Apollon frappa le peuple assassin de trois malédictions.

D'abord, parce qu'ils avaient maquillé leur crime en accident mortel dû à un animal, ils seraient condamnés à se nourrir du sang des leurs. Leurs bouches se garnirent donc de crocs et leur vision devint aussi précise que celle des grands prédateurs.

Ensuite, plus jamais ils ne pourraient sortir à la lumière du jour.

Enfin, lors de leur vingt-septième anniversaire (âge auquel avait péri la maîtresse d'Apollon), ils se désintégreraient lentement et dans d'atroces souffrances sur une période de vingt-quatre heures, jusqu'à finir en poussière.

De nos jours, un grand nombre d'Apollites vit, incognito, parmi les humains, pendant que d'autres se sont rassemblés en communautés.

Apollymi : déesse atlante connue sous le nom de Destructrice. Elle protège, et emploie, des Démons spathis et a pour gardes du corps un groupe d'une trentaine d'Illuminatis, en plus des Démons charontes. Elle est l'épouse d'Archon et la mère d'Apostolos. Depuis des siècles, elle est enfermée à Kalosis, d'où elle voit le monde des hommes ainsi que les autres dieux, mais sans pouvoir intervenir. Toutefois, elle peut contrôler les Charontes.

Apostolos: fils d'Apollymi.

Archon: équivalent atlante de Zeus. Fils de Chaos, il a commencé par rétablir l'ordre dans le monde créé par son père. Mari d'Apollymi, il a ordonné la mise à mort d'Apostolos et enfermé sa femme à Kalosis.

Artemis : la déesse grecque de la chasse, passionnée, souvent survoltée, elle est la créatrice des Chasseurs de la Nuit. Ses deux centres d'intérêt sont son confort et Acheron Parthenopaeus.

Astrid : nymphe et fille de Themis, déesse de la justice. Elle est l'un des juges immortels et impartiaux qui sont envoyés sur la terre pour obliger les Chasseurs rebelles à respecter les règles et les châtier. Une fois accusé de quelque faute par l'Olympe, un Chasseur doit prouver

son innocence.

Dans la mesure où les dieux ne portent pas d'accusations sans raison, Astrid connaît le découragement. Après des siècles de pratique, elle perd espoir. Il lui semble que jamais elle ne rencontrera de Chasseur innocent, jusqu'à ce qu'elle fasse la connaissance de Zarek de Moesia. Leur histoire est racontée dans *Le Loup blanc*

Atlantide : ancienne nation insulaire à la civilisation très avancée.

Possède son propre panthéon de dieux. Elle a sombré dans la mer Égée il y a douze mille ans.

Atropos : la plus âgée des trois Parques. Chargée de couper le cordon de la vie. Fille de Themis et sœur d'Astrid.

Bill et Selena Laurens : Bill est avocat et entretient des relations étroites avec des politiciens. Il travaille parfois pour les Chasseurs de la Nuit, mais est davantage lié aux Garous qu'aux Chasseurs. Sa femme Selena est médium. Elle tire les cartes dans Jackson Square à La Nouvelle-Orléans. Elle est l'une des sœurs Devereaux et la meilleure amie de Grace Alexander, à laquelle elle a donné le livre enchanté (voir les premiers chapitres de *L'Homme maudit* 1). Impulsive et émotive, elle est l'antithèse de Bill.

Blue Blood Squires : l'aristocratie des écuyers. Ils viennent de familles au sang bleu où l'on est écuyer de père en fils.

Blood Rite Squires : on fait appel à eux pour exécuter des Chasseurs de la nuit félons ou des écuyers humains qui trahissent. Ils portent une marque sur la paume : une toile d'araignée.

Bride McTierney : propriétaire humaine de la boutique *Lilas et Dentelles*, sur Iberville Street, dans le Quartier français. Elle habite un appartement derrière le magasin et est l'héroïne de *Jeux nocturnes*.

Bryani Kattalakis : Garou arcadienne, mère de Fang, Fury, Anya, Dare et Star. Elle porte trois vilaines cicatrices sur le visage. Elle est une Sentinelle. Déteste Vane et son père katagaria qui l'a contrainte à devenir sa compagne. Elle vit dans l'Angleterre médiévale.

Callabrax : Chasseur de la Nuit originaire de Sparte. L'un des trois premiers Chasseurs créés par Artemis, les deux autres étant Kyros et las.

Callyx : Apollite qui veut se venger de Zarek, à qui il impute la mort

de sa femme, dans *Le Loup blanc*. La plus récente réincarnation de Thanatos.

Camulus : dieu gaulois de la guerre, contraint de prendre sa retraite. Il réclame le droit de récupérer son état de dieu.

1

Éditions J'ai lu, n° 7687.

Carson Whitethunder : faucon-garou arcadien. Vétérinaire résident du *Sanctuaire*, à La Nouvelle- Orléans. Il prend l'avis du docteur Paul McTierney lorsqu'il se trouve face à un cas particulièrement difficile.

Cassandra Peters : mi-humaine mi-apolлите, elle est la dernière descendante en ligne directe du dieu Apollon. Fille de Jefferson Peters et sœur de

Phoebe et Nia. La famille Peters est menacée par une prophétie selon laquelle si tous ses membres meurent, le sort qui frappe les Apollites sera caduc. Les Peters sont donc chassés par les Démons spathis, qui aspirent à retrouver leur liberté. Mais la vérité, c'est que si la lignée Peters s'éteignait, la Terre et ses habitants disparaîtraient aussi. Cassandra est l'héroïne de *La Descendante d'Apollon 1*.

Chasseurs de la Nuit : guerriers immortels qui, étant humains, ont péri alors que leur heure n'était pas arrivée. Lorsqu'un homme ou une femme meurt injustement, son âme crie vengeance. Les âmes qui crient le plus fort sont entendues de l'Olympe. Celles dont les protestations de désespoir arrivent jusqu'à Artemis se voient proposer un accord. «

Donnez-moi votre âme, acceptez de combattre les Démons et de sauver les humains. Je ferai alors de vous des immortels », dit la déesse.

Une fois le marché conclu, le nouveau Chasseur est marqué du sceau d'Artemis, un arc et une flèche, et a le droit de commettre son Acte de Vengeance. Ensuite, il est entraîné et formé par Acheron Parthenopaeus, puis, une fois prêt, assigné à un endroit sur terre. Le chasseur passe ensuite l'éternité à combattre les Démons et autres créatures du mal. Comme les Démons, les Chasseurs ont des crocs et ne supportent pas la lumière du jour. Ils ne peuvent donc sortir qu'au crépuscule. Ils dorment dans la journée. Le soleil peut tuer les

Chasseurs de la Nuit, ainsi que la décapitation ou un dépeçage total. Transpercer la marque d'Artemis, l'arc et la flèche, peut également causer leur mort. Mais Achéron ne les en a pas informés, de peur qu'ils ne paniquent, se concentrent sur ce risque lorsqu'ils se battent et, de ce fait, deviennent vulnérables. Il craint aussi que les Démons ne l'apprennent et ne se servent de ce talon d'Achille pour tuer les Chasseurs.

Artemis paie très cher les services de ses Chasseurs. Ils sont donc tous richissimes. Elle leur fournit aussi des serviteurs humains, les écuyers.

Pour un Chasseur, le seul moyen de se libérer de l'autorité d'Artemis est de rencontrer une personne dotée d'une belle âme qui l'aimera assez pour passer le test auquel la soumet la déesse. Cette personne doit prendre le médaillon qui contient l'âme du Chasseur et le garder pressé contre l'arc et la flèche tatoués jusqu'à ce que l'âme regagne le corps du Chasseur. Le médaillon est fait de lave bouillante et brûle la main de l'humain qui le tient. Si celui-ci lâche la pierre chaude, l'âme tombe dans le néant. Un terrible sort attend alors le Chasseur: il sera piégé pour l'éternité dans un univers de misère physique et morale absolue. Il deviendra une Ombre.

Mais si l'humain réussit le test, ne retire pas sa main dont la lave consume les chairs, le Chasseur redevient mortel et reprend sa vie à l'âge où il l'avait perdue.

Chasseur de la Nuit renégat : immortel qui a brisé le code d'honneur des Chasseurs et doit donc mourir. Chassé par les Blood Rite Squires ou Thanatos.

Chasseurs-de-la-Nuit.com : site des Chasseurs et des écuyers, qui leur permet de communiquer sur l'Internet sous couvert d'un jeu de rôle.

Chasseurs de Rêves : enfants du dieu grec du sommeil. Certains d'entre eux sont nés d'une mère humaine, mais la plupart ont été engendrés par la déesse Mist. Ils sont aussi connus sous le nom d'Onerois. Il y a longtemps, l'un des Onerois a joué un mauvais tour au dieu Zeus. En mesure de rétorsion, Zeus a privé les Onerois de toute émotion. Le seul moment où ils peuvent ressentir quelque chose, c'est à travers les rêves des humains, qu'ils suscitent et dans lesquels ils s'immiscent. Certains d'entre eux préfèrent toutefois rester à l'extérieur des rêves, sauf pour exercer leur droit de police sur les songes que créent leurs frères quand il y a lieu. Tous utilisent un préfixe en guise de prénom afin d'être clairement identifiés.

Les M' sont les chefs et font régner l'ordre.

Les V' aident les humains qui souffrent de cauchemars et de troubles du sommeil.

Les D' s'occupent des dieux et des immortels. Un D'est toujours chargé de veiller sur les nouveaux Chasseurs de la Nuit, car ceux-ci sont victimes de cauchemars déclenchés par les souvenirs des épouvantables circonstances de leur mort. Il y aura toujours un D' à proximité du Chasseur au cours de son existence, prêt à intervenir.

Le monde des Chasseurs de Rêves est complexe. Tous sont nés dieux ou demi-dieux. Ils peuvent être de sexe masculin ou féminin. Ils ne se manifestent de façon tangible que dans les rêves les plus fous, sous forme d'amants ou de démons. Parfois, ils tombent amoureux de l'être à qui ils ont procuré des rêves. Ils s'approprient alors leurs émotions et deviennent des Skotis. Les autres Onerois sont chargés de les renvoyer dans le rang et de les punir. Mais peu de Skotis se font prendre et ils habitent les esprits, à l'insu de tous, en tant que succubes ou incubes.

Cherise Gautier : mère de Nick Gautier, écuyer, qu'elle a mis au monde alors qu'elle n'avait que quinze ans. Belle et généreuse, elle a une quarantaine d'années à l'époque où elle travaille comme barmaid au

Sanctuaire.

Christopher Lars Eriksson (Chris) : écuyer de Wulf Tryggvason et descendant direct du frère de Wulf. Chris étant le dernier membre survivant de la famille, il est l'unique humain capable de se rappeler qui est Wulf, que les autres gens oublient une seconde après avoir détourné leurs yeux de lui.

Code d'honneur des Chasseurs de la Nuit:

honorer Artemis. Ne pas boire de sang d'humain ou d'Apollite. Ne jamais lever la main, ni toucher d'aucune façon que ce soit, un écuyer. Ne pas entrer en contact avec un ami, un membre de la famille, ou quiconque ayant connu le Chasseur avant sa mort. Abattre tout Démon, sans lui laisser la moindre chance de s'en sortir. Ne jamais révéler ce qu'ils sont. Vivre seuls. Garder la marque d'Artemis cachée.

Colt Theodorakopolus : Garou arcadien occupant la fonction de Sentinelle. Orphelin peu après sa naissance, il a été élevé au

Sanctuaire.

Compagnons des Garous : chaque Garou, mâle ou femelle, a un partenaire choisi par les Parques. Lorsque le compagnon ou la compagne est désigné, une marque apparaît dans la paume des Garous, et ce quelques heures après qu'ils ont fait l'amour. Ensuite, le couple dispose de trois semaines pour refuser l'union. Aucun des deux partenaires ne peut contraindre l'autre à l'accepter. Mais, s'il y a accord, ils peuvent procréer.

Dans le cas contraire, ils resteront stériles leur vie durant.

Corbin : née reine de la Grèce antique, Corbin s'est mariée et a été veuve prématurément. Elle a lutté pour garder le trône de son mari et a été une souveraine très aimée. Nul ne contestait son autorité jusqu'à ce que son beau-frère passe un pacte avec une tribu de barbares pour qu'ils mettent à sac la ville et la réduise en cendres. Corbin est morte en essayant de sauver ses servantes et leurs enfants lors de l'anéantissement de la ville.

Cronus : dieu grec des heures.

Culte de Pollux : pratiqué par les Apollites qui se résignent à mourir ainsi que les y condamne le sort jeté par Apollon. Ils ne se suicident pas et ne se métamorphosent pas en Démons.

D'Alerian : un Oneroi, Chasseur de Rêves, fils de Morphée. Il capture des rêves et les envoie dans les esprits de ceux qui dorment. Il aide les Chasseurs de la Nuit à se ressourcer, à s'apaiser en leur transmettant de doux songes. D'Alerian est un honnête personnage respectueux de toute loi. Il veille constamment sur les Chasseurs et vole à leur secours dès qu'ils ont besoin de soutien. Il est le grand ami d'Acheron.

Danger : Chasseuse de la Nuit morte durant la Révolution française.

Héroïne de *Péchés nocturnes 1*.

Dante Pontis : panthère-garou propriétaire du night-club *L'Inferno* dans le Minnesota. Dante possède aussi un sanctuaire pour Garous mais n'est pas aussi tolérant que les autres gérants de refuges. Chef du clan Pontis, il supporte mal la contradiction et encore moins qu'on lui marche sur les pieds. Il apparaît pour la première fois dans *La Descendante d'Apollon*. Est le compagnon de la panthère-garou arcadienne Pandora.

Démons : Apollites qui refusent de mourir à vingt-sept ans. Pour

prolonger leur vie, ils volent les âmes des humains. Mais ces âmes dérobées ne survivent pas longtemps. Les Démons sont donc obligés de tuer sans cesse des hommes ou des femmes, réussissant par ce biais à être éternels. Tout Apollite qui s'approprie l'âme d'un humain devient un Démon.

Démons akelos : une branche des Démons qui ont juré de ne tuer que les humains coupables de graves crimes et qui méritent la mort.

Démon anaimikos : Démon qui se nourrit du sang des autres Démons afin d'augmenter ses pouvoirs.

Démons charontes : très ancienne race de Démons que les dieux atlantes ont apprivoisée. Sans crainte, dotés d'extraordinaires pouvoirs, impossibles à modérer, encore moins à maîtriser, ils peuvent s'unir à des dieux, des Chasseurs ou des humains. Une fois cette union réalisée, ils ne quittent plus leur compagnon, prenant la forme d'un tatouage sur leur corps. Ce sont des jouisseurs, capables de manger n'importe quoi, de faire des orgies d'achats et de tuer pour le plaisir. Ils s'ennuient facilement, sont très dangereux et ont constamment faim. Simi est la démonsse charonte d'Acheron, qui la considère comme sa fille.

Desiderius : redoutable demi-dieu qui est aussi un Démon spathi. Il hait la famille Devereaux. Il apparaît dans *Les Démons de Kyrian 2* et *La 2*

Éditions J'ai lu, n° 7821.

*Prédatrice de la nuit*³. Il peut prendre le contrôle des esprits et projeter sur ses adversaires des éclairs de foudre.

Devereaux : famille très soudée qui compte neuf sœurs, toutes plus ou moins dotées de pouvoirs parapsychiques. Dans les ouvrages précédents, on a rencontré Selena, la médium, Tabitha, la chasseuse de vampires, et Amanda.

Dionysos : dieu grec du vin et des excès en tous genres. Apparaît dans

La Fille du chaman 1 sous l'aspect d'un homme grand aux cheveux noirs coupés court, portant un petit bouc bien taillé. Très mauvais conducteur.

Mieux vaut ne pas lui confier un volant.

Doulos : serviteur humain des Apollites et des Démons.

Écuyers : aides humains des Chasseurs de la Nuit qui, grâce à eux, ont une apparence de normalité. Un écuyer habite en principe sous le même toit que le Chasseur qu'il sert et, aux yeux du monde extérieur, passe pour le propriétaire de la demeure. L'écuyer veille au confort de son maître, lui épargne toute tâche ancillaire, tout souci domestique, de façon à ce que le Chasseur puisse, l'esprit libre, se consacrer à sa mission : tuer les Démons.

Ils sont le talon d'Achille des Chasseurs, car les Démons savent qu'ils s'attachent à eux. Ils essaient donc souvent d'atteindre le Chasseur, en frappant l'écuyer. Il est de la responsabilité de l'écuyer de protéger le Chasseur si ce dernier est en danger. Il se charge éventuellement de son évacuation vers un autre lieu. L'écuyer n'a pas de pouvoirs parapsychiques ni physiques. Il n'est pas immortel puisque simple être humain. Il est très grassement rémunéré pour ses services.

Écuyers doriens : descendants du peuple des Doriens (Grèce antique).

Ne servent aucun Chasseur de la Nuit en particulier mais sont au service de tout le groupe. Ils s'occupent de satisfaire leurs désirs les plus extravagants 3

Éditions J'ai lu, n° 8457.

- leur faire confectionner des armes destinées à des usages bien précis, par exemple, ou leur procurer des voitures un peu spéciales. Banquiers ou avocats, ils savent tout du monde des Chasseurs de la Nuit et les aident à conserver une apparence de normalité.

Écuyers thetis : police des écuyers, qui veille à ce que ceux-ci obéissent aux lois inhérentes à leur charge. Ils n'ont pas le droit de tuer.

Épée de Cronus : épée de Julien Alexander. Seuls ceux dans les veines desquels coule le sang de Cronus peuvent la toucher sans se brûler.

Erik Tryggvason: fils de Cassandra et Wulf, descendant direct d'Apollon. Surprotégé et adoré par trois hommes : Wulf, Chris et Urian.

Éros et Psyché : époux et dieux grecs du désir sexuel et de l'âme.

Souvent vus en train de jouer au billard ou au poker au *Sanctuaire*.

Fang Kattalakis : loup-garou katagaria, friand de plaisanteries sans finesse. Actuellement, il se remet lentement au *Sanctuaire*, sous la tendre garde d'Aimée Peltier, des blessures infligées par un Démon. Il est le frère de Vane et Fury.

Fury Kattalakis : frère de Vane, loup-garou, né sous forme humaine et arcadien jusqu'à la puberté, moment où ses gènes katagarias ont pris le dessus sur ses gènes arcadiens.

Garous : un roi de la Grèce antique, Lycaon, épousa une Apollite, qui lui cacha son terrible secret, à savoir le sort qui frappait ceux de sa race.

Elle ne le lui révéla qu'avant de mourir, à vingt-sept ans. Le roi comprit alors que le même destin tragique attendait ses fils : eux aussi trépasseraient lors de leur vingt-septième anniversaire. Pour essayer de conjurer ce maléfice jeté par Apollon, il se livra, grâce à la magie, à des expérimentations, croisant des Apollites avec toutes sortes d'animaux, uniquement les plus puissants et les plus féroces. Il créa ainsi des êtres hybrides : les Arcadiens au cœur d'homme, capables de se changer en bêtes, et les Katagarias au cœur de bête, capables de se changer en humains. Cela fait, le roi choisit les deux plus forts spécimens, loups et dragons, et fusionna ceux-ci avec ses enfants.

Lorsqu'elles découvrirent cela, les Parques entrèrent dans une terrible colère. Lycaon n'avait pas le droit d'interférer dans le cours des choses.

Elles lui demandèrent de tuer ses fils ainsi que tous les êtres qu'il avait créés. Il refusa. Pour le punir, les Parques décidèrent que les deux espèces, Arcadiens et Katagarias, s'entre-tueraient jusqu'à la nuit des temps. De nos jours, cette guerre se poursuit.

Gilbert : fidèle majordome de Valerius Magnus. Aimerais devenir écuyer.

Grace Alexander : psychologue de métier, très pragmatique, elle a la chance (ou la malchance ?) d'avoir pour meilleure amie Selena Laurens, qui est médium. Grace est l'épouse de Julien Alexander et l'héroïne de

L'Homme maudit. Comme son mari, elle est immortelle.

Ias de Groesia : l'un des trois premiers Chasseurs de la Nuit créés par Artemis avec Callabrax et Kyros. Il a été cruellement trompé par son

épouse.

Illuminatis : Démons spathis gardes du corps d'Apollymi, sous les ordres de Stryker. Trente à quarante membres.

Inferno : connu aussi sous le nom *d'Enfer de Dante*, night-club appartenant à Dante Pontis, situé dans le Minnesota.

Jamie Gallagher : gangster de l'époque de la prohibition devenu Chasseur de la Nuit. Tué parce que, tombé amoureux, il avait voulu rentrer dans le droit chemin.

Jasyn Kallinos : faucon-garou katagaria, l'un des plus redoutables pensionnaires du *Sanctuaire*.

Jefferson Peters : humain, fondateur et propriétaire richissime de l'un des plus grands laboratoires de recherche pharmaceutique au monde.

Julien Alexander : général de la Grèce antique devenu Chasseur de la Nuit. A suivi sa formation de Chasseur en même temps que Kyrian de Thrace dont il était, dans l'armée grecque, le supérieur hiérarchique.

Demi-dieu, il a été victime d'un sort jeté par son demi-frère Priape, qui faisait de lui un esclave sexuel. Aujourd'hui, marié à Grace, il enseigne l'histoire de l'Antiquité et la littérature classique aux universités de Tulane et Loyola. Il est le héros de *L'Homme maudit*.

Kalosis: mot atlante pour «enfer». Apollymi y est enfermée. De là, elle voit le monde des humains mais ne peut l'intégrer. Les Démons spathis y vivent, dans des ténèbres permanentes. Aucun Chasseur de la Nuit n'a le droit d'y entrer, et peu de Garous sont laissés en vie après s'y être rendus.

En revanche, les Démons vont et viennent entre Kalosis et la terre en passant par les tunnels espace-temps.

Katoteros: mot atlante pour «paradis». Foyer d'Acheron. Tous les Apollites et les Démons rêvent d'avoir le droit d'habiter là.

Katra Agrotera : femme à tout faire d'Apollymi et Artemis, elle joue les gardes du corps auprès de Cassandra Peters dans *La Descendante d'Apollon*. Elle entretient de mystérieux rapports avec Acheron et est connue sous le nom de « l'Abadonna ». Dans *La Prédatrice de la nuit*, Artemis la libère de son service auprès d'Apollymi afin qu'elle puisse aller aider Acheron.

Kattalakis : nom d'une famille descendant de l'un des fils du roi Lycaon. Ses membres sont soit arcadiens soit katagarias. On compte parmi eux Vane, Fang, Fury, Sébastian, Damos, Makis, Illarion, Bracis, Acmenis, Antiphone, Percy, Markos, Dare, Bryani et Star.

Kell : ancien gladiateur de Dacie, maintenant Chasseur de la Nuit à Dallas. Fabrique des armes pour ses confrères.

Kyrian Hunter: né dans la Grèce antique, prince et héritier du royaume de Thrace, devenu Chasseur de la Nuit. Déshérité par son père pour avoir épousé une prostituée. Général macédonien réputé, il a combattu tout autour de la Méditerranée lors de la quatrième guerre macédonienne contre Rome. Les écrits rapportent qu'il avait réussi à briser la domination de Rome et réclamé les clés de la ville. Si sa femme ne l'avait pas trahi, peut-être eût-il remporté la victoire. Mais elle l'a livré à l'ennemi.

Torturé pendant des semaines et enfin mis à mort par le grand-père de Valerius Magnus, son histoire est racontée dans *Les Démons de Kyrian*. Il est le mari d'Amanda et le père de la petite Marissa.

Kyrios : terme de respect atlante. L'équivalent de «lord».

Kyros de Seklos : Grec de l'Antiquité et Chasseur de la Nuit. L'un des trois premiers créés avec Callabrax et las. Cantonné à Aberdeen, dans le Mississippi.

Lachesis : l'une des trois Parques en charge des destinées. Sœur d'Astrid et fille de Themis.

Laminas: mot atlante pour «refuge», mais sert aussi à désigner le portail qui sépare Kalosis du monde des humains. Souvent emprunté par les Démons spathis, il est également connu sous le nom de tunnel espace-temps. Un *laminas* peut aussi désigner un havre de paix pour Garous. Des sanctuaires de ce genre se trouvent un peu partout sur la terre.

Les Garous s'y réfugient car la paix entre espèces y règne. De surcroît, Apollites comme Démons sont, en ces lieux, à l'abri des Chasseurs de la Nuit.

Limani : havre où les Garous peuvent se réfugier. Arcadiens et Katagarias doivent y cohabiter en paix. Voir « sanctuaire » et « laminas ».

Liza : écuyère d'origine doricienne qui tient un magasin de poupées sur

Royal Street à La Nouvelle-Orléans. Elle confectionne des poupées sur commande et des armes très spéciales pour les Chasseurs de la Nuit.

Loki : dieu norvégien, très rusé.

Lycaon : roi qui se servit de la magie pour créer les différentes races de Garous.

Maison Peltier : adjacente au bar, la maison est un refuge pour les Garous qui ont besoin de se cacher. Là, ils peuvent prendre forme animale sans crainte d'être découverts et leurs petits sont en sécurité. La maison est dotée de davantage d'alarmes que Fort Knox et est constamment gardée par au moins deux membres de la famille Peltier.

Marguerite d'Aubert Goudeau : fille d'un sénateur de Louisiane et d'une reine de beauté cajun. Elle aspire à échapper à sa classe sociale car elle en déteste les carcans et les préjugés. Étudiante à l'université de Tulane, elle a intégré un groupe de travail avec Nick Gautier. Héroïne de *L'Homme-tigre*.

Marissa Hunter : l'enfant de Kyrian et Amanda possède d'extraordinaires pouvoirs. Elle est le chouchou d'Acheron et de Simi.

Markus Kattalakis : loup-garou katagaria. A tenté par la coercition de faire de Bryani sa compagne et a échoué. Père de Vane, Fang et Fury, entre autres.

Maria Divine : drag queen, amie de Tabitha Devereaux. Adore dérober les manteaux des hommes.

Marvin le singe : seul véritable animal du *Sanctuaire*. Adore Wren Tigarian.

McTierney : famille humaine liée au monde des Garous. Ses membres: Joyce, la mère, Paul, le père, et les enfants, Bride, Deirdre et Patrick. Paul est un très célèbre vétérinaire de La Nouvelle-Orléans. Il prône la castration des mâles. La famille possède plusieurs animaux familiers: Titus, un rottweiler, Professeur et Marianne, deux chats, et Bart, un alligator. En outre, les McTierney recueillent toutes sortes d'animaux errants ou abandonnés.

Morginne : Chasseuse de la Nuit qui a trahi Wulf Tryggvason en procédant à un échange d'âmes et qui lui a jeté un terrible sort : tous les humains, à l'exception des membres de sa famille (voir Chris Eriksson), l'oublient à la seconde où ils détournent les yeux de lui.

Morphée : dieu du sommeil, père de nombreux Onerois.

Morrigan: déesse celtique. Talon lui a juré loyauté durant sa vie d'humain. Mais il semblerait qu'elle l'ait abandonné bien avant qu'il meure.

Elle est la grand-mère de Sunshine Runningwolf.

Nia Peters : sœur à moitié apollite de Cassandra. Morte avec sa mère le jour où des Démons spathis ont fait exploser leur voiture.

Nynia: fille d'un pêcheur celte et premier amour de Talon, lorsqu'il était humain. Talon l'a épousée en dépit du désaccord de son clan. Elle est morte en couches.

Nyx : déesse grecque de la nuit.

Olympe : demeure des dieux grecs.

Ombres : ce que deviennent les Chasseurs de la Nuit tués qui ne retrouvent pas instantanément une âme. La vie d'une Ombre est un éternel martyre. L'Ombre, invisible, constamment affamée et assoiffée, ne peut entrer en contact avec quiconque. Ce supplice permanent finit par rendre les Ombres démentes. Elles hurlent en vain pour tenter d'attirer l'attention.

Omegrion : le Conseil régissant les Garous. L'équivalent du Congrès chez les humains. Chaque branche des Arcadiens et des Katagarias y a un représentant. On y élabore les lois et veille à préserver les sanctuaires. On s'occupe également de les créer.

Oracles : êtres qui communiquent avec les dieux.

Orasia : déesse atlante du sommeil.

Otto Carvalletti : mi-mafioso italien, mi-Blue Blood Squire, diplômé avec mention de Princeton. Il porte un tatouage noir en forme de toile d'araignée à l'arrière de ses phalanges. Maintenant au service de Valerius à La Nouvelle-Orléans. Il feint la stupidité et s'habille de façon voyante, avec un mauvais goût très prononcé, dans le seul but d'agacer son maître.

Peltier: famille d'ours-garous katagarias qui tiennent *Le Sanctuaire*, un bar de motards de La Nouvelle-Orléans. Les parents, Nicolette et Aubert, ont de nombreux enfants dont nous connaissons surtout Dev,

Kyle, Rémi, Serre, Étienne, Cherif, et la fille unique, Aimée. Les Peltier ont décidé de fonder *Le Sanctuaire* afin de créer un refuge sûr pour leurs petits après que deux d'entre eux,

Bastien et Gilbert, eurent été tués par des Sentinelles arcadiennes.

Phaser : arme de Sentinelle arcadienne destinée à frapper les Katagarias. Plus puissante qu'un *taser*, elle projette une redoutable décharge électrique sur l'adversaire, ce qui annihile aussitôt chez lui tout pouvoir magique. Le Katagaria ne peut plus se stabiliser sous forme humaine ni animale et passe alternativement de l'une à l'autre. Une décharge bien ciblée aboutit à la perte du corps chez le Katagaria, qui devient un être désincarné, un fantôme.

Phoebe Peters : à moitié apollite, sauvée de l'accident qui a coûté la vie à sa mère et à sa sœur Nia. Après la mort de celles-ci, Urian a fait de Phoebe un Démon. Vit à Elysia avec Urian, qu'elle a épousé.

Pontis : famille de panthères-garous katagarias. Parmi ses membres, on trouve Dante, Roméo, Léo.

Priape : dieu à la fois des Grecs et des Romains, demi-frère de Julien Alexander.

Runningwolf's club : club situé sur Canal Street, à La Nouvelle-Orléans, et tenu par Starla et Daniel Runningwolf.

Ryssa : princesse grecque qui était l'une des maîtresses préférées d'Apollon. Elle lui a donné un fils, ce qui a rendu folle de jalousie la reine des Apollites, laquelle a envoyé une escouade d'Apollites pour assassiner Ryssa et l'enfant. Ordre leur fut donné de maquiller la tuerie de façon à ce qu'elle apparaisse comme l'œuvre d'un animal. Cet acte est à l'origine de la malédiction qui frappe les Apollites.

Saga : déesse norvégienne de la poésie.

Le Sanctuaire : bar de La Nouvelle-Orléans, propriété des Peltier, où sont accueillies toutes les espèces. Les combats y sont proscrits, et s'entretuer y est absolument interdit.

Sasha : compagnon loup-garou katagaria d'Astrid dans *Le Loup blanc*.

La plupart du temps sous sa forme animale.

Savitar: personnage encore plus mystérieux qu'Acheron, on dit que

c'est lui qui a appris au chef des Chasseurs de la Nuit à développer ses pouvoirs. Il dirige le Conseil de l'Omegrion. Fasciné par l'océan et les vagues, il adore le surf et porte la plupart du temps une combinaison de plongée ou un bermuda et un tee-shirt de surfeur. Personne, pas même Acheron, ne sait quoi que ce soit sur lui. Il est extrêmement puissant et dangereux. Les trois quarts de son corps sont couverts de tatouages.

Sentinelles : les plus forts des Garous. Chargés de chasser et d'exécuter les Tueurs.

Sfora : sphère magique que les habitants de Katoteros utilisent pour observer les autres lieux de vie, y compris la terre, territoire des humains.

Ceux qui sont espionnés ont parfois la sensation d'avoir un regard rivé sur eux.

Simi: le Démon charonte d'Acheron. Peut se manifester sous la forme d'une humaine ou d'un Démon. Elle habite dans un tatouage sur le biceps d'Acheron. Vieille de plusieurs milliers d'années, elle a pourtant l'apparence d'une gamine d'à peine vingt ans. Acheron la considère comme sa fille. Elle adore la viande grillée (humaine ou animale), le cinéma et les émissions de télé-achat. Déteste qu'on lui dise non.

Simi est également le mot charonte pour «bébé».

Skoti : chasseur de Rêves qui a mal tourné et crée dans l'esprit des humains endormis des cauchemars, supprime leur capacité d'émotion et de créativité. Incube ou succube, il vit ses fantasmes sexuels par l'intermédiaire des dormeurs.

Spathis : Démons guerriers. Gardiens d'Apollymi et ses favoris, un peu comme des animaux de compagnie. Après leur mort, ils peuvent se réincarner si quelqu'un se donne la peine de le faire (voir Illuminatis).

Stratis : soldats katagarias qui combattent les Arcadiens. L'équivalent des Sentinelles.

Strykerius (Stryker) : chef et entraîneur des Démons spathis d'Apollymi. Fils d'Apollon, il s'est retourné contre son père après que celui-ci eut jeté un mauvais sort à sa race. Fils adoptif d'Apollymi et père d'Urian. Il hait Acheron et complotte sans cesse pour tuer ceux qui sont chers à l'Atlante.

Styxx: frère jumeau humain d'Acheron. Ses forces et celles de son

frère sont en parfaite interconnexion. Il ne peut donc mourir si Acheron ne meurt pas. Cela fait des siècles que Styxx abhorre son jumeau.

Sundown : Chasseur de la Nuit américain, ancien cow-boy du xixe siècle. De son vrai nom William Jessup « Jess » Brady. Orphelin à cinq ans, élevé à la dure par un prêtre qui s'occupait de l'orphelinat local. A onze ans, il s'est enfui vers l'ouest du pays, où il a vite appris que la vie était difficile et injuste pour un garçon sans famille. À seize ans, devenu un bandit, il vivait de vols, de parties de cartes et d'attaques de trains. Le jour de ses noces, il a été abattu d'une balle dans le dos par son témoin et meilleur ami, qui voulait toucher la prime offerte par le shérif pour la tête de Jess. Actuellement, Sundown est cantonné à Reno, dans le Nevada.

Sunshine Runningwolf: fille de Starla et Daniel. Esprit libre et artiste de grand talent. Vend ses œuvres dans Jackson Square. Adore la couleur rose. Héroïne de *La Fille du chaman*. Épouse de Talon Runningwolf.

Tabitha Devereaux: chasseuse de Démons et vampires. Tient *La Boîte de Pandore*, une boutique pour adultes sur Bourbon Street. Dotée d'une grande capacité d'empathie et soupe au lait. Jumelle d'Amanda Hunter (épouse de Kyrian) et épouse de Valerius Magnus.

Talon Runningwolf: Celte, Chasseur de la Nuit, fils d'un druide et d'une reine celte, il était chef de clan. Après la mort de sa tante, son oncle, sa femme et son fils, il a appris que les dieux l'avaient frappé d'une malédiction. Pour les apaiser, il a accepté d'être sacrifié. Mais les membres de son clan l'ont dupé : lorsqu'il a été ligoté sur l'autel, ils ont tué sa sœur sous ses yeux et se sont ensuite retournés contre lui. Devenu Chasseur de la Nuit, il est doté, entre autres, du pouvoir de télékinésie. Il perd ses pouvoirs sous le coup d'une forte émotion. Héros de *La Fille du chaman* et mari de Sunshine.

Talpinas : à une époque, écuyers et écuyères dont la seule fonction était de satisfaire les besoins sexuels des Chasseurs hommes ou femmes.

Supprimés depuis longtemps par Artemis.

Tessera : groupe de quatre Garous que l'on envoie chasser ceux de leur espèce.

Thanatos: mot grec pour «mort». Nom d'un Apollite choisi par Artemis, auquel la déesse donne des pouvoirs spéciaux afin qu'il tue

les Chasseurs de la Nuit renégats. Au fil des siècles, il y a eu plusieurs Thanatos.

Themis : déesse grecque de la justice, mère d'Astrid et des Parques.

Trelosa : maladie incurable proche de la rage. Affecte les Arcadiens comme les Katagarias.

T-Rex : irrespectueux surnom donné à Acheron par Talon.

Tueurs : Garous katagarias devenus fous à la puberté, lors de la survenue de leurs pouvoirs. Ils deviennent des tueurs aveugles et sans merci. Similaire à la rage, la folie dont ils sont atteints (la *trelosa*) est une maladie sans traitement. Ils sont chassés et abattus par les Sentinelles.

Tunnels espace-temps : voies de communication magiques entre Kalosis et le monde des humains, souvent utilisées par les Démons spathis pour échapper aux Chasseurs de la Nuit.

Urian : Démon spathi réincarné. Autrefois fils aîné de Stryker et désormais son seul fils survivant. Il a fait partie des Illuminatis et était le mari de Phoebe Peters. Mais Stryker a tué Phoebe et tranché la gorge d'Urian, qui avait aidé Cassandra Peters. Depuis ce jour, Urian, quand besoin est, s'allie à Acheron et aux Chasseurs de la Nuit.

Vane Kattalakis : loup-garou arcadien, né katagaria, devenu arcadien à la puberté. Héros de *Jeux nocturnes*.

Valerius Magnus : Chasseur de la Nuit de la Rome antique, fils d'un sénateur. Général durant son existence humaine, il a remporté des victoires en Grèce, en Gaule et en Bretagne. Il ne s'entend guère avec les autres Chasseurs, la plupart d'entre eux étant originaires de pays vaincus par les Romains. Il est donc victime d'ostracisme de la part de ses collègues. Il est très BCBG, snob, élitiste. Affecté à la protection de La Nouvelle- Orléans, il est le héros de *La Prédatrice de la nuit*. Zarek est son demi-frère.

Wren Tigarian : Garou katagaria qui peut se changer en tigre blanc, en léopard des neiges ou en une combinaison des deux. Il vit au *Sanctuaire* depuis la mort mystérieuse et violente de ses parents. Il y travaille comme serveur et préposé au nettoyage. Introverti, il est extrêmement dangereux et déteste tout le monde à trois exceptions près : Nick Gautier, le singe Marvin et Aimée Peltier, les seuls êtres auxquels il parle. Héros de *L'Homme-tigre*.

Wulf Tryggvason : Chasseur de la Nuit, ancien Viking que sa témérité a poussé à entrer en contact avec une Chasseuse aux pouvoirs impressionnants, Morginne. Elle lui a joué un terrible tour en échangeant son âme avec la sienne. Il est le seul Chasseur à n'avoir jamais accompli son Acte de Vengeance. La substitution d'âmes a rendu ses pouvoirs très différents de ceux des autres Chasseurs. Le plus terrible de tous, pour lui, est l'amnésie qu'il déclenche chez ceux qui l'approchent. Aucun humain ni animal ne se rappelle Wulf dans les cinq minutes qui suivent son départ.

Seuls ceux de son sang peuvent se souvenir de lui. Héros de *La Descendante d'Apollon*, mari de Cassandra Peters et père d'Erik Tryggvason. Le dieu Loki détient son âme.

Zarek de Moesia : Chasseur de la Nuit, enfant non désiré d'une esclave grecque et d'un sénateur romain. Peu après sa naissance, sa mère l'a remis à une servante, en lui ordonnant de tuer l'enfant. Mais la servante a eu pitié et est allée remettre le bébé au père, lequel ne tenait pas davantage que la mère à se charger de ce fils bâtard. C'est ainsi que Zarek est devenu le souffre-douleur de la noble famille romaine Magnus.

Zarek ne fait confiance à personne, évite les contacts avec les autres Chasseurs de la Nuit. Lorsqu'il ne peut y échapper, il les approche ou leur parle, mais de très mauvaise grâce, et il fait preuve à leur égard d'un profond mépris. Il conteste tout ordre qui lui est donné, même ceux d'Artemis, ce qui lui a valu un bannissement en Alaska, où il périt d'ennui, les Démons y étant rares et le froid polaire. On craint que, ses nerfs finissant par le lâcher, il ne déchaîne ses pouvoirs à l'encontre des humains.

Il est marié à Astrid. Son histoire est racontée dans *Le Loup blanc*.

1. Éditions J'ai lu, n° 7979.